

LE
CRIME DE MAGIE
ET LE
DROIT ROMAIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 12 décembre 1933, à 16 heures

PAR

Eliane MASSONNEAU

Licenciée ès Lettres (Philosophie)

Président : M. COLLINET, professeur.

*Suffragants { MM. HUGUENEY, professeur.
NOAILLES, professeur.*

LIBRAIRIE

DU

RECUEIL SIREY

(Société Anonyme)

22, rue Soufflot — PARIS (V°)

1933

THÈSE POUR LE DOCTORAT

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions émises dans les thèses, ces opinions doivent
être considérées comme propres à leurs auteurs.*

LE
CRIME DE MAGIE
ET LE
DROIT ROMAIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 12 décembre 1933, à 16 heures

PAR

Eliane MASSONNEAU

Licenciée ès Lettres (Philosophie)

Président : M. COLLINET, professeur.

Suffragants { *MM. HUGUENEY, professeur.*
NOAILLES, professeur.

LIBRAIRIE

DU

RECUEIL SIREY

(Société Anonyme)

22, rue Soufflot — PARIS (V°)

1933



PRÉFACE

En publiant ce livre, qu'il nous soit permis d'exprimer à notre maître, M. Paul Collinet, notre sincère et très vive gratitude.

Après avoir consenti à nous guider dans le choix du sujet, M. Collinet a bien voulu diriger notre travail.

C'est à sa grande érudition et à ses précieux conseils que nous devons d'avoir pu aborder l'étude de problèmes aussi passionnants que difficiles, et peut-être d'avoir réussi à les éclairer.

PREMIÈRE PARTIE

La Magie dans la Littérature
et les Mœurs Romaines

INTRODUCTION

La Magie, lorsque l'étude des textes a permis de comprendre le sens de ce mot, n'est plus, comme on le croit trop généralement, dépourvue d'intérêt ou digne de mépris. Si on veut la considérer comme telle, que l'on méprise et délaisse d'un coup l'histoire de l'humanité, son évolution philosophique, scientifique, juridique, pour s'en tenir aux résultats des conceptions modernes. Et encore peut-on rencontrer dans les religions et dans certaines branches sciences, des éléments de Magie. Sans doute, si l'on s'égare dans les fictions des poètes, et que l'on voie seulement dans la Magie les sottes pratiques des sorcières et des charlatans, on est tenté de dire, avec Bouché-Leclercq : « La Magie pure est un chaos inattaquable à la raison raisonnable, elle a combiné en toutes proportions la bêtise et la lâcheté... elle a été la honte de l'intelligence. » Jugeons la Magie, si l'on veut, un art grossier et criminel, mais sans chercher à nier son importance. Née avec l'humanité, et destinée, sans doute, à ne s'éteindre qu'avec elle, la Magie mérite, à ce titre, d'être observée comme tout phénomène humain car son étude accroît notre connaissance du réel.

« La Magie » dit Plin, est du petit nombre de choses sur lesquelles il importe de s'étendre, ne fût-ce qu'à ce titre, qu'étant le plus trompeur des arts, elle a eu, par tout le monde et en tout temps, le plus grand crédit... » Qui pourra, d'ailleurs, dire exactement quel a été l'intérêt pratique de la Magie ? A-t-elle égaré l'intelligence vers un ténébreux chaos, ou ne lui a-t-elle pas plutôt servi de point d'appui, de transition, l'aidant à sortir de sa gaine épaisse, pour la conduire vers la lumière ? C'est ce que semblent bien prouver les affirmations de l'éminent savant Berthelot : « L'astrologie, l'alchimie, la vieille médecine des vertus des pierres et des talismans, sont considérées aujourd'hui comme charlatanesques. Cependant leur apparition a marqué un progrès immense dans l'histoire de l'esprit humain, »

Qu'il s'agisse de la Magie la plus simpliste, des pratiques théurgiques, ou de la Magie quasi-scientifique, déjà gouvernée par les règles précises de la raison — car on ne fit guère de différence entre les deux — cette superstition ou cette science, à Rome tout particulièrement, s'impose à l'attention, et, offre, au seul point de vue juridique, un champ d'étude aussi vaste qu'intéressant.

Depuis la loi des XII Tables jusqu'aux constitutions de Justinien, il a toujours été question à Rome du « Crime de Magie ». C'est là l'objet principal de nos recherches. Cependant, il ne nous a pas été possible de le limiter à la « Répression ». Il était indispensable, en effet, d'étudier les rapports de la Magie et de la Divination, de rechercher aussi ce que l'on entendait par : Fait Magique, de donner un aperçu des divers « moyens » employés par les adeptes de cet art, ainsi que des dieux principalement invoqués dans les opérations magiques, enfin d'énumérer les noms les plus courants des magiciens.

On a écrit sur la Magie, un tel nombre d'ouvrages, que nous aurions pu allonger considérablement les citations. Nous les avons restreintes volontairement, pour rester en contact, le plus possible, avec le Droit Romain.

CHAPITRE PREMIER

DEFINITION DE LA MAGIE .

Exposé sommaire des origines¹

La Magie *Magia*, signifie, étymologiquement : science et religion des Mages, nom d'une tribu faisant partie de la confédération des Mèdes, où se recrutaient les prêtres de la secte de Zoroastre². Le Mazdéisme, du nom de son dieu suprême Ahoura-Mazdâ (Ahura : le Seigneur; Mazdâo : le grand sage), dont les origines se perdent dans le passé le plus lointain de l'Iran, devint la religion de l'Etat à l'avènement des Sassanides, en l'an 226 de notre ère, et régna jusqu'au moment de la conquête arabe (652). Cette religion, révélée à un sage légendaire : Zoroastre, et dont la doctrine essentielle était contenue dans le Zend-Avesta³, ainsi que la Magie ou sorcellerie et démonologie, qui en faisait partie, s'est altérée et transformée au cours des siècles, sous l'influence des religions et superstitions des peuples vaincus par les Mèdes et les Perses. Et parmi ceux-là il faut citer principalement les Assyriens et les

1. Ce chapitre, qui pourrait, à lui seul, fournir la matière d'un livre, ne contient pas l'étude approfondie de toutes les Magies qui ont précédé la Magie romaine, mais un rapide exposé des sources les plus connues de la Magie dans l'Antiquité.

2. Pour Zoroastre, législateur de l'Iran, dans l'Avesta « Zarathouchtra », et le Mazdéisme, consulter :

Cumont, *Textes et Monuments*, et : *Les Religions orientales dans le Paganisme romain*.

Darmesteter « *Le Zend Avesta* ».

Hérodote, I, 101.

Huart, *La Perse Antique*.

Hubert, art. « *Magia* », au *Dict. de Dar. et Saglio*.

Maspero, *Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient*.

Pline, *Hist. Nat.*, XXX, II, 1.

3. Darmesteter, *op. cit.*, chap. II; et *infra*, ch. II; p. 27 n. 6.

Babyloniens ou Chaldéens. Ainsi une confusion s'établit entre la doctrine chaldéenne et la religion des Mages¹. D'après Pline², le Mède Osthane, compagnon de Xerxès (5^e siècle avant J.-C.) fut le premier interprète de Zoroastre « qui inspira aux Grecs l'amour de cette science... » Un siècle plus tard, environ en 330 av. J.-C. après la conquête d'Alexandre, un prêtre de Babylone, Bérose, membre de la caste des Chaldéens, vint s'établir dans l'île de Cos, et fonda l'école gréco-romaine, dite chaldéenne³. C'est surtout par l'intermédiaire de la Grèce que la Magie perse et assyrio-chaldéenne fut connue à Rome, car la Grèce, de civilisation plus avancée, avait cherché à pénétrer plus tôt les mystères de l'Orient. L'Ecole de Pythagore, en particulier, née dans la Grande-Grèce un demi-siècle environ avant la date traditionnelle de la loi des XII Tables, contribua à alimenter la Magie romaine⁴. Cependant, à partir du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, la doctrine perse pénétra directement à Rome sous forme de « Mithriacisme »⁵; mais alors, ainsi que le remarque M. Cumont⁶, elle était trop distante dans le temps de l'antique religion de Zoroastre, pour que l'on puisse, de l'une, remonter à l'autre avec certitude.

L'Egypte occupe, en importance, le second rang dans la question des origines de la Magie, bien que Pline l'ait oubliée. On pense que l'Egypte reçut de la Chaldée les principes de l'astrologie⁷. Mais elle-même joua son rôle, comme le témoignent les papyrus de Leyde, documents des plus intéressants pour l'histoire de la Magie⁸, renfer-

1. Voir Fossey, *La Magie Assyrienne*.
Lenormant, *La Magie chez les Chaldéens*.
Cumont, *op. cit.*

2. *H. N.*, xxx, II, 4. — D'après le même auteur, il aurait existé au temps d'Alexandre, un pseudo Osthane, qui aurait fondé la secte, plus récente, de l'île de Chypre.

3. Voir l'art. de Lenormant, « *Chaldæi* » au *Dict. de Dar. et Saglio*.

4. Voir Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, qui mentionne les historiens et philosophes, interprètes et disciples des Mages et des Chaldéens; également Pline, *H. N.*, xxx, II. 5. Huvelin, *Tablettes Magiques*, § 6, p. 39, pense que ce sont les Pythagoriciens qui ont introduit en Italie les « *Ephesia grammatica* », mots sans suite apparente, survivances de formules magiques anciennes, intercalés dans le corps des « *defiziones* ».

5. Voir *infra*, chap. II, *Divination et Magie*, p. 27.

6. Cumont, *op. cit.*

7. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 209.

8. Berthelot, *Collection des anciens alchimistes grecs*, p. 4. « Les Papyrus de Leyde proviennent en majeure partie d'une collection d'antiquités égyptiennes ».

mant les noms d'« Isis », « Osiris », « Typhon », etc. On possède encore la « table » d'Hermès Trismégiste¹, combinaison de calculs astrologiques et médicaux; les traités de Pétosiris, vieil Egyptien astrologue², et des inscriptions hiéroglyphiques provenant de stèles antiques, telle que la stèle dite de Metternich, couverte de formules magiques attribuées à Nectambo³. Dès l'antiquité, les Egyptiens connurent l'industrie des métaux et la fabrication des médicaments. Mais, soucieux de ne pas divulguer leur science, les alchimistes cachaient les noms des métaux et des plantes sous des noms mystiques⁴... « Cache ceci... cache ce secret car il contient toute l'œuvre »⁵ et les recettes et formules magiques qui accompagnaient les recettes techniques étaient, elles aussi, transmises comme secret du métier⁶. Le tout, d'ailleurs, étroitement associé à la religion, les prêtres seuls ayant le droit de se livrer à ces arts suspects. Connus à Rome par l'intermédiaire des Grecs, à partir du 1^{er} siècle de notre ère, la plupart des papyrus furent détruits par l'ordre de Dioclétien⁷.

Il y eut aussi une Magie juive, également citée par Pline⁸ et assez importante. Les Juifs passaient pour avoir été les dépositaires de la tradition magique⁹. Le dieu des Hébreux tint toujours une place considérable dans les incantations. Dans le papyrus V de Leyde¹⁰, notamment, qui contient des formules magiques, recettes pour philtres, pour incantations et divinations, pour procurer des songes..., on trouve des noms juifs tels qu'Abraham, Moïse, Abraxa¹¹; et le papyrus W¹² qui fournit plus spécialement

1. Ms. 2327, f° 293, Bibl. Nationale.

2. Ms. 2419, f° 33 et 156, *id.*

3. Berthelot, *Origines de l'Alchimie*, p. 29 à 38.

4. Ces noms étaient tirés principalement des diverses parties du corps de l'homme et des animaux, la « semence » et le « sang » y reparaissent continuellement « sang de serpent, semence de lion, semence d'Hermès, semence d'Ammon, etc. » Voir Berthelot, *Coll. des Anc. Alch.*, étude du Pap. V de Leyde.

5. Ms., 2327, f° 271-274 *apud*. Berthelot, *Orig. de l'Alch.*

6. Ces formules étaient destinées à conjurer les démons ennemis ou à se concilier la divinité.

7. Voir 2^e Partie, ch. IV, p. 195-196.

8. *H. N.*, xxx, II, 6.

9. Hubert, *art. cit.*

Justin, *Livre 26*. « Joseph, instruit dans les secrets de la Magie, découvrit le premier l'art d'interpréter les songes. »

10. Cité par Berthelot, *Coll. des Anc. Alch.*

11. Hubert, *art. cit.* « On a expliqué le fameux mot « Abraxas » comme une corruption de la bénédiction hébraïque (*haberachah*, la bénédiction; — *habera-chah* + *daberah*, la parole, ont formé : *abracadabra*.

12. Berthelot, *op. cit.*

des lumières sur les relations entre la Magie et le gnosticisme juif, renferme les noms d'Abraham, Isaac, Jacob, Michel, celui de deux Chérubins, et l'intervention du temple de Jérusalem. On trouve également un long exorcisme, où abondent les formules juives, dans le papyrus de Paris¹. Les Juifs n'introduisirent pas dans la Magie gréco-romaine une magie toute faite, mais seulement des éléments de magie contenus surtout dans la Bible, traduite en grec et interprétée par l'Egyptien Hermès.

1. Hubert, *ar. cit.*

CHAPITRE II

DIVINATION ET MAGIE

Section I. — Divination et religion.

Avant d'aborder les rapports de la Divination et de la Magie, il est nécessaire de montrer la place importante qu'occupe la Divination dans la Religion romaine.

Il est de toute évidence que le culte des anciens dieux romains, ou plutôt romano-sabins, ne pouvait être soupçonné d'aucune superstition magique. Ce culte comprenait différents collèges de prêtres. A côté du collège des Pontifes, chargé des cérémonies officielles, se trouvait l'important collège des Augures¹. Ce collège pratiquait la Divination ou Mantique; il était chargé de prendre les auspices dans toutes les circonstances où l'intérêt de l'Etat était en jeu, et de les interpréter, pour en tirer des présages utiles. « Le droit des augures était, dit Cicéron, le plus important, le plus grave dans la République² ». Ils pouvaient, en effet, dissoudre ou annuler les assemblées ou les comices, enjoindre aux consuls d'abdiquer, accorder ou refuser la permission de traiter, abroger les lois qui n'avaient pas été régulièrement proposées. Mais, hommes d'Etat avant tout, ils ne cherchaient pas, au point de vue de la divination, à étendre leur compétence, mais plutôt à la restreindre.

Cependant, l'art des Haruspices, qui constitue la Divination par excellence, était ignoré des anciens Romains.

1. Marquardt, *Le Culte chez les Romains*. t. II, ch. IV, p. 107, sq. Le Collège des Augures, Cic. *De Div.*, II, 33 : La science augurale a été pratiquée par Romulus qui croyait à la prévision de l'avenir par l'observation des oiseaux ou des autres signes, comme les éclairs. L'expérience et la science ont modifié nos idées. Mais ces pratiques ont été maintenues dans l'intérêt de la République.

2. Cic. *De Leg.*, II, 12 et 13.

L'haruspicine venait d'Etrurie¹, où elle faisait partie des pratiques religieuses. La divination étrusque avait la prétention d'être une science et comprenait principalement : 1° l'observation des signes qui apparaissent dans les espaces célestes; 2° l'inspection des entrailles des victimes; 3° la procuration des prodiges². Les Romains n'essayèrent jamais de rivaliser, sur ces différents points, avec les devins étrusques.

I. — La conjuration des foudres³ avait cependant été révélée à Numa par Picus et Faunus⁴, et Tullus Hostilius s'était fait une réputation dans ce genre d'expériences. Les doctes possédaient, pour attirer et disposer de la foudre, des formules telles, qu'elles faisaient, dit-on, violence à Jupiter lui-même⁵. L'ensemble de leurs doctrines « l'art fulgural » est contenu dans les *libri fulgurales* et fut étudié et commenté par les érudits romains⁶.

II. — L'extispicine ou haruspicine proprement dite, forme la partie essentielle de la science étrusque. Les Romains, eux, n'avaient pas emprunté aux Grecs qui la pratiquaient, la dissection raisonnée. Ils savaient simplement discerner si les victimes avaient satisfait les dieux ou s'il en fallait de nouvelles (*litae perlitare... hostiae succidanae*). Au contraire, les Etrusques avaient fait de l'observation des entrailles une véritable science⁷. Ce sont eux qui apprirent peu à peu aux Romains à considérer le sacrifice comme un

1. Tite Live, VI, 12, fait mention d'une divination d'origine volsque. Dans la guerre contre les Volsques (370/384) le dictateur s'écrie : « *Nostra victoria est, milites, si quid dii vatesque eorum in futurum vident* ».

2. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Div. dans l'Ant.*, t. IV, p. 16.

3. La conjuration des foudres comprenait deux méthodes, écarter (*exorare*) et attirer (*elicere*). — Les haruspices toscans comptaient parmi les plus habiles pour gouverner les vents et les tempêtes. Le Moyen Age a eu également ses *tempestarii*, auprès desquels les paysans s'assuraient contre la grêle (*Apud* Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. IV, p. 55, et note 4).

4. Numa avait attiré et saisi ces dieux prophètes pour les forcer à l'instruire, Ovide *Fastes*, III, 291-342.

5. Pline, *H. N.* II, CXL, et XXVIII, XIII.

6. Particulièrement au 1^{er} siècle de notre ère, le Toscan A. Caecina publie un ouvrage sur la science étrusque, cf. Sénèque, *Quaest. nat.* II, 39 sq., et Cicéron *Ad. fam.*, VI, 6.

7. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, tome IV, p. 63 sq. « Peut-être les Etrusques sont-ils le seul peuple qui ait fait de la divination non plus l'accessoire et le complément, mais le motif du sacrifice ». Ces immolations exclusivement divinatoires : *hostiae consultatores* — les autres : *hostiae animales*. — Voir dans le même chapitre, p. 68 à 74, pour le détail : La première impression était donnée par les viscères. Pour préciser il fallait étudier les parties fatidiques : *exta* au nombre de six : la rate, l'estomac, les reins, le cœur, les poumons et le foie.

instrument de divination. Leur influence allait croissant en cette matière, tandis que les Augures déclinaient le rôle de prophètes et laissaient les auspices descendre au rang de simples formalités. Aussi l'inspection des entrailles faite par les devins toscans tendit, dans la pratique, à se substituer aux auspices. Or, ces sacrifices divinatoires tenaient de près à la Magie. D'abord par le choix des victimes — car l'Etrurie garda longtemps le goût des sacrifices humains et versait le sang des gladiateurs en l'honneur des trépassés¹ — puis par le caractère mystérieux et sombre qui imprégnait de Magie toute la religion étrusque : les sacrifices Achérontiques (livres *Achérontiques de l'Etrurie*) opéraient une sorte d'évocation des âmes des morts, qui ressemble bien à la nécromancie des magiciens. Enfin, par la vertu même du sacrifice, d'après la théologie étrusque : détourner les malheurs et les châtements, rompre les engagements contractés avec la divinité, et tirer des enfers les âmes humaines pour en faire des génies². On sait que la religion romaine, elle aussi, usa de nombreux sacrifices sanglants. En ce qui concerne les sacrifices d'animaux, cela est évident, mais que dire des prétendus sacrifices humains ? Les historiens — nous le verrons au chapitre VII de cette première partie — citent des exemples sous toute réserve³. Il existait aussi un vieil usage, qui aurait consisté à sacrifier à Saturne les sexagénaires, en les précipitant dans le Tibre du haut du pont⁴. Si cette coutume a été contestée plus

1. Dion Cassius, L. XXXVII, 30, sacrifice magique, offert par Catalina.

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. IV. p. 66.

2. *Id. loc. cit.*

3. Tite-Live XXII, 57 (536/218) : « Un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise, furent enterrés vivants au marché aux bœufs, à cet endroit fermé par une enceinte de pierres et déjà précédemment ensanglanté par des victimes humaines, sacrifice indigne des Romains. » — Dion Cassius, L. XLIII, 24 (708/46) : « Deux hommes égorgés au forum en manière de sacrifice — l'auteur fait cette réserve — la cause, je ne saurais la dire, ce ne fut, en effet, ni en vertu d'un oracle sybillin, ni à raison d'aucun oracle analogue ». *Id.*, XLVIII, 14 (713/41) *Id.* XLVIII, 49 (716/38) — (ces deux derniers exemples ont lieu sous Octave.) — Pline, *H. N.*, XXX, III, cite un Sénatus-consulte de 657/97, portant interdiction d'immoler un homme « ce qui prouve, dit-il, que jusqu'à cette époque, on faisait d'horribles sacrifices ». Le même auteur, rapportant le sacrifice cité par Tite-Live : XXII, 34 et 57, ajoute : « et cela s'est vu, même de notre temps ».

4. Cf., Marquardt, t. I, p. 233, note 2 notam. *Festi ep.* p. 75 : « *Depon-tani senes appellabantur, qui sexagenarii de ponte deiciebantur* » Lactant., *Epit. ad Pentad.*, 23, 2 : « *Saturno sexagenarii homines de ponte in Tiberim deiciebantur* » également Cicéron : *pro Rosc. Amer.*, 35, 100. — Plus tard, les

tard, les Romains eux-mêmes y croyaient. Il n'est donc pas impossible qu'elle ait existé. En tout cas, le meurtre symbolique à titre expiatoire, était l'acte principal de la fameuse procession des Argei, où tout le peuple prenait part, *sacra popularia*. On se rendait au pont Sublicius et après avoir offert un sacrifice, on jetait dans le Tibre vingt-quatre mannequins de jonc, qui représentaient des hommes¹. Egalement à la fête de *Mania* et des *lares compitales*, on suspendait aux carrefours et aux portes des maisons, des poupées de laine : *oscilla*, d'un nombre égal à celui des membres de la famille, pour amener Mania et les lares à se contenter de ces victimes et à épargner les vivants « *ut vivos parcerent*² ». Ce symbole n'exista pas toujours, et, d'après Macrobe³, l'oracle d'Apollon avait autrefois répondu à Tarquin le Superbe l'interrogeant, qu'il fallait sacrifier à Mania et aux Lares « *pro capitibus capitibus* ». C'est pourquoi on fit pendant quelque temps

Romains ayant honte de cette coutume, dirent que les vieillards étaient écartés du suffrage : « *quod suffragium non ferant. quod per pontem ferebant* », Varron, *Nonius*, p. 523, 1.

1. Marquardt, *op. cit.*, p. 230-231. Cette fête n'avait pas encore cessé au commencement de l'Empire, bien qu'on n'en comprit plus le sens : elle avait lieu entre le 16 et 17 mars, où un cortège se rendait aux chapelles appelées *Argei* ou *Argea*, et le 15 mai, jour de la cérémonie proprement dite à laquelle assistaient les pontifes, les vestales, les prêteurs, tous les citoyens. — Cf. Ovide, *Héroides*, Ep. VI, vers 90-91 : figures de cire et le meurtre magique de Médée « *figit simulacra cerea* ».

2. Pour les poupées et le meurtre magique par envoûtement : Horace, *Sat.*, I, 8, 30-32.

3. *Sat.*, I, 7, 34; — Marquardt, *op. cit.*, p. 232, note 3, en cite un passage en latin. Voici l'essentiel du texte : « une des origines des Saturnales que rapporte Varron est celle-ci : Les Pélasges ayant consulté l'oracle de Dodone, reçurent cette réponse : Allez chercher la terre des Siciliens, consacrée à Saturne et à Kotyla des Arborigènes, où flotte une île, et quand vous en aurez pris possession, offrez la dîme à Phébus, des têtes à Adès, et, à son père, des hommes. — Donc, après s'être emparés de la Sicile, ils élevèrent à Dis-Pluton, un petit temple; à Saturne, un autel; et la fête de cette fondation fut appelée « *les saturnales* ». On rapporte qu'ils crurent longtemps honorer Dis, en lui offrant des têtes d'hommes, et Saturne en lui offrant des victimes humaines, à cause de ces mots de l'Oracle : « Offrez... etc. » Mais Hercule, passant par l'Italie, persuada à leurs descendants de changer ces sacrifices funestes en d'autres plus propices, en offrant à Pluton non des têtes d'hommes, mais de petits simulacres de têtes humaines, et en honorant les autels de Saturne, non par des sacrifices humains, mais en y allumant des flambeaux... Ici Albinus Caecina prit la parole : « Malgré cette permutation des sacrifices humains, que Praetextatus vient de mentionner tout à l'heure, je les retrouve, dit-il, postérieurement, durant les *Compitales*, pendant les jeux qu'on célébrait dans les carrefours de la ville, et rétablis par Tarquin le Superbe en l'honneur des Lares et de Mania, conformes à l'oracle d'Apollon, qui avait prescrit « d'intercéder pour les têtes avec des têtes ». Et en effet, durant un certain temps, l'on immola des enfants pour le salut des familles à la déesse Mania, mère des Lares.

des sacrifices d'enfants afin d'épargner le reste de la famille. Après l'expulsion des Tarquins, le consul Brutus *aliter constituit celebrandum* et décida que si un péril menaçait les familles, elles devaient suspendre des simulacres devant la maison en l'honneur de Mania.

III. — Avec la troisième particularité originale de la science étrusque : la procuration des prodiges, nous abordons encore un terrain où il est difficile de dire exactement où finit la religion et où commence la Magie. Tout prodige exigeait des sacrifices expiatoires. Or, l'idée qui préside à ces sacrifices est celle d'une satisfaction donnée à la colère et à l'appétit des dieux¹.

Mais tandis que les Grecs et les Romains se contentaient d'une procuration empirique : invocation des « dieux qui détournent » suivie de quelque démonstration extérieure comme : sacrifice, offrande, récitation de formule magique — les haruspices étudiaient à fond chaque cas particulier pour faire de la cérémonie expiatoire une véritable réponse à l'injonction des dieux². Ils recherchaient donc quels étaient les dieux plaignants, l'injure pour laquelle ils s'irritaient, et à quel prix ils consentaient à l'oublier. Bien que les prodiges fussent plutôt considérés comme des réclamations concernant le passé, les cérémonies d'expiation avaient, croyait-on, le pouvoir de rendre l'avenir meilleur, et c'est encore un lien avec la Magie qui recherche les événements futurs. Les haruspices voyaient plus loin que les faits miraculeux soumis à leur examen ; ils avaient inventé des théories curieuses applicables à la vie des sociétés et des états, et s'étaient constitué une astrologie où ils employaient, comme les anciens alchimistes grecs, des chiffres magiques et prédestinés³.

Lorsqu'il leur fallait interpréter un prodige⁴, les Romains, sur l'avis même de leurs prêtres, recouraient aux

Même dans les sacrifices d'animaux, le droit pontifical permettait de remplacer les animaux prescrits par les rites et qu'on n'avait pu se procurer, par des images symboliques — par des statues de cire et de pâte — ou bien par d'autres victimes. Marquardt, *op. cit.*, p. 209, tiré de Servius, *ad Aen.*, 2, 116. « *Virgine caesa non vere, sed ut videbatur; et sciendum, in sacris simulata pro veris accepi... etc.* ».

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 41-19, note « L'idée de justice est totalement absente. La destruction du coupable ne répare rien, c'est une idée d'intimidation ou de vengeance. »

2. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. IV, p. 80 sq.

3. *Id.* t. IV, p. 85-86.

4. « *Quid portendat prodigium* » — ex. de consultation, Tite-Live I, 55 et 56.

haruspices toscans, et cela, sans doute, dès l'origine. Mais ils ne formaient pas, à Rome, un collège sacerdotal. Bien que tous les grands personnages aient eu recours à eux¹, ils étaient quelque peu méprisés. Cicéron considère comme indigne l'admission d'un haruspice au Sénat². Ils ne constituaient, en somme, qu'une aristocratie au-dessus de la foule des devins de bas étage : haruspices de carrefour, *haruspices vicani*. Sous Claude, la corporation fut transformée en ordre officiel³.

En dehors des pratiques divinatoires des haruspices, les Romains, dès les premiers siècles, eurent très souvent recours aux oracles sibyllins « ces oracles des destins de Rome »⁴. Ce fut Tarquin le Superbe qui, paraît-il, les emprunta à Cumes⁵. On recourut à ces livres dans toutes les circonstances importantes⁶; on y cherchait des conseils et des secours dans les grandes calamités, lorsque les cérémonies ordinaires du culte ne suffisaient pas pour apaiser le courroux des dieux. Mais ces livres ordonnaient souvent de réclamer l'assistance de divinités inconnues aux Romains ou qui devaient être honorées selon des rites étrangers à la religion romaine⁷. Dès lors, la vieille religion fut déjà modifiée par l'adoption du culte d'un grand nombre de dieux grecs et asiatiques et par des cérémonies nouvelles accomplies tantôt *romano ritu*, tantôt *graeco ritu*⁸. Mais cependant le temps n'est pas encore venu où

1. Sulla avait son haruspice attitré : C. Postumius — César ; Spurina, qu'il élève au rang de sénateur (Cic. Div. I, 83 — I, 52). Bouché-Leclercq, *op. cit.* T. IV, p. 110, note 3. On trouve des haruspices dans le camp de Cn. Manlius en 480 (Dion, IX, 6) — de Sempronius Gracchus en 212 (Liv. XXV, 16), de M. Marcellus en 208 (Liv. XXVII, 26) et (Pline, XI, LXXIII, 1 de Q. Fabius Maximus en 209 (Liv. XXVII, 16).

2. Cicéron, *Epist.* 6, 18.

3. Claude fit au Sénat un rapport sur le collège des haruspices. « Il ne fallait point, par négligence, laisser perdre l'art le plus ancien de l'Italie. Les grands de l'Etrurie cultivaient autrefois cette science... » Un s.-consulte chargea les pontifes d'examiner ce qu'il faudrait maintenir et restaurer dans la science des haruspices. Tac., *Ann.*, XI, 15. — Les haruspices agrégés à l'ordre se distinguaient des autres par la mention *haruspex ex ordine haruspicum* LX, *haruspex ordinatus* ou *haruspex publicus*. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. IV, p. 113, note 6.

4. Tite-Live XXII, 1.

5. Marquardt, *Culte*, I, 47.

6. Tite-Live IV, 35; X, 31; X, 47; XXI, 62; XXII, 1 et 10; 34; XXII, 34; XXIV, 10-13; XXV, 29; XXVII, 37, 6; XXXI, 12; XXXII, 1, 14; XXXIV, 55; XXXV, 9; XXXV, 21, 5; XXXVI, 37, 2; XL, 2, 4; XL, 19; XL, 37 et 45; XLI, 13, 3; XLII, 2; XLIII, 15, XLV, 15.

7. Marquardt, *Culte*, I, 54.

8. Marquardt, *id.* : dieux nouveaux : Apollon, Artémis, Latone, Cérès, Dis, Proserpina, Cybèle ou Mater Magna, Vénus, Esculape.

Le *ritus romanus* lui-même, n'était qu'un ensemble de cérémonies

les dieux et les rites nouveaux, se rapprochant de la Magie, seront un danger pour la religion. Ainsi lorsque, en 550-204 la *Mater Magna* de Pessinonte sera accueillie à Rome, on supprimera dans ce culte de la première déesse asiatique reçue officiellement, ce qu'il y aura de trop choquant pour les mœurs romaines¹. Toutefois le Dis Pater, Proserpine, Hécate, sont honorés à titre de « dieux infernaux » et on leur immole des animaux de couleur noire².

En ce qui concerne les oracles, les Romains en furent dépourvus et consultèrent les oracles étrangers. Tarquin le Superbe fut le premier qui résolut de consulter l'oracle de Delphes³. Ce fut, dit-on, l'effrayant prodige « d'un serpent sorti d'une colonne de bois et qui semait la terreur dans le palais » qui lui fit prendre cette détermination, car « pour les prodiges publics, il se contentait des devins d'Etrurie⁴ ». Mais l'Etat romain n'eut pas souvent recours à cet oracle, et il exigeait des particuliers la même réserve⁵, car, si la Divination eut toujours, en Grèce, pleine liberté, elle fut soumise, à Rome, au joug des prescriptions légales⁶.

Cependant, les Romains avaient, pour leur tenir lieu d'oracles, les *sortes* dont ils firent des oracles véritables, avec cette différence toutefois que, « dans la divination par les sorts, la parole est écrite, ou le hasard l'écrit avec des lettres mises à sa disposition, et la spontanéité de l'être parlant est remplacée par une agitation mécanique⁷ ». Les principaux des sorts ayant joué un rôle dans la divination italique, furent les sorts de Caere, vieille cité pélasgique (Agylla), et de Faléries, ville demi-sabine. Les sorts de Caere parlèrent spontanément en 536/218 et, l'année suivante, à Faléries, au moment où Hannibal

italiques, d'origine étrusque, latine, sabine et albaine. Dans l'antiquité, on se contentait de distinguer les deux rites comme deux branches de l'administration religieuse : Marquardt, *op. cit.*, p. 225-27.

1. Marquardt, *op. cit.*, p. 92.

2. Nous reviendrons, plus loin, sur les mystérieux sacrifices offerts à Hécate, déesse de la Magie.

3. Marquardt, *Culte*, I, 47.

4. Tite-Live, I, 56.

5. Bouché-Leclercq, *Div.*, tome IV, p. 324. « épilogue ».

6. *Id.*, p. 320-21.

7. *Id.*, p. 145.

approchait de Trasimène¹. L'oracle de la Fortune, de Préneste, eut une grande vogue. Préneste était une ville rivale de Rome, appartenant aux Pélasges, et longtemps l'Etat empêcha les Romains d'aller consulter cet oracle. Lorsque, notamment, le consul Lutatius Cerco, en 513/241, voulut se rendre à Préneste, le Sénat le lui interdit, par une décision, portant « qu'il fallait administrer la République sous les auspices nationaux et non pas sous des auspices étrangers² ». Mais, lors de la deuxième guerre Punique, le Sénat changea d'avis, et permit aux Romains d'aller sacrifier à Préneste³. Pendant la période de scepticisme qui précéda l'ère chrétienne, la renommée de cet oracle déclina sous l'influence des attaques des philosophes. Mais avec l'Empire, sa vogue redoubla. Tibère essaya vainement de confisquer les sorts de Préneste, craignant que l'on ne posât, à la Fortune, des questions indiscrètes sur son compte⁴. Domitien consulta cet oracle durant tout son règne, mais la dernière année il ne lui annonça qu'un sort déplorable et parla de sang⁵. Alexandre Sévère eut, de la Fortune, une réponse en vers virgiliens⁶. Les sorts d'Antium, oracle rival de Préneste, connurent aussi la vogue. Le couple des deux Fortunes sœurs les présidait. Caligula reçut d'elles un avertissement : « Les sorts d'Antium l'avertirent de se défier de Cassius; et, là-dessus, il ordonna de faire périr Cassius Longinus, proconsul d'Asie, oubliant que Chéréas s'appelait aussi Cassius⁷ ». La fontaine Aponine, ou fontaine de Géryon, près de Patavium, et le fleuve Clitumnus, voilà les deux oracles hydromantiques qui complétaient les sorts italiques⁸. Il s'agissait là, bien entendu, d'hydromancie ordinaire, qui n'était

1. *Id.*, p. 146-147 et Tite-Live, XXII, 1 : « Les sorts d'eux-mêmes s'étaient rapetissés et l'un d'eux, qui était tombé, présentait ces mots : Le dieu Mars agite sa lance. »

2. *Id.*, p. 150 et 324.

3. *Id.*, p. 150. En 204, le consul *P. Sempronius Tuditanus*, au moment de livrer bataille à Hannibal, voua à *Fortuna Primigenia* un temple qu'il construisit sur le Quirinal. Après la guerre civile Sulla fit réparer le temple de Préneste.

4. Suét., *Tib.*, LXIII. — Il fit apporter les sorts à Rome dans une boîte cachetée, mais on ne les trouva que lorsque la boîte eût été reportée dans le temple.

5. Suét., *Domitien.*, XV.

6. Lampride, *Alex. Sever.*, IV.

7. Suét., *Caligula*, LVII.

8. Bouché-Leclercq, *op. t.*, pp. 155 à 158. Tibère consulta l'oracle de Géryon (Suét., *Tib.*, XIV).

qu'une variété de la divination par les sorts, et n'avait point recours aux enchantements magiques. Mais il est justement intéressant de constater que ces *sortes* bien qu'empruntés en grande partie aux usages grecs, faisaient partie du vieux fonds de religion romaine, car, plus tard, particulièrement au Bas-Empire, nombre d'accusations et de condamnations capitales seront motivées par ces pratiques, sans qu'on puisse distinguer si elles ont un but magique, ou simplement divinatoire¹. Certains auteurs, cependant, n'hésitent pas à classer les « *sortes* » parmi les procédés magiques. Ainsi Hubert : « La divination par l'interprétation des vers d'Homère, de Virgile (*sortes*) ou des versets des Ecritures Saintes appartenait au domaine de la Magie, car l'appropriation de l'oracle ne s'expliquait que par des mécanismes logiques². »

Section II. — Distinctions fondamentales de la Divination et de la Magie.

§ 1. — *Différence de but.*

Bien que la Divination, qui a joué, à Rome comme en Grèce, un rôle important dans la religion, ait souvent côtoyé la Magie dans la pratique, son esprit, ou, si l'on veut, le but qu'elle visait, fut toujours différent, et par là au moins on peut les distinguer.

On pourrait peut-être définir la Divination ou Mantique : la recherche de la pensée divine. Il s'agirait de pénétrer le plus possible l'Intelligence suprême pour se conformer à ses desseins, s'adapter à sa volonté, quelque cruels que soient les ordres transmis par l'intermédiaire des prophètes et des oracles³.

Cette prescience n'a, autant dire, aucun avantage pratique, si ce n'est d'être renseigné à l'avance, puisque

1. Voir : 2^e Partie, ch. IV.

2. Hubert, « *Magia* », *Dict. des Ant. grecq. et rom.*, 3, 2^e partie, p. 1496.

3. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 9. « La divination est la connaissance de la pensée divine manifestée à l'âme humaine par des signes objectifs ou subjectifs et pénétrée par des moyens extra-rationnels. C'est « la science surnaturelle de l'inconnaissable », *op. cit.*, p. 10.

l'ordre des dieux ou le Destin, s'accomplira inexorablement. On peut, il est vrai, tenter de le fléchir par des supplications, des sacrifices, gagner du temps en accomplissant plus rapidement les expiations prescrites, mais cela ira toujours dans le sens même voulu par les dieux. « L'étude de la Divination, dit Bouché-Leclercq, montre d'ailleurs que cette science surnaturelle est plus souvent appliquée à l'investigation du passé ou du présent qu'à celle de l'avenir »¹, et, d'après lui, Cicéron fait erreur lorsqu'il la définit : « le pressentiment, la science des choses futures, science sublime et salutaire, si toutefois elle est réelle, et par qui la nature humaine se rapprocherait le plus de la puissance divine »². Véritable « religion » par cette sorte de soumission à la volonté des dieux, la divination est en même temps une philosophie, par son acceptation de l'inévitable destin. Enfin, dans son principe le plus élevé, la divination dite « naturelle », est une spéculation tout intellectuelle, désirant agir par intuition, révélation spontanée, en dehors des considérations ordinaires de la science. C'est une « magie contemplative »³.

La Magie, au contraire, est, dans son ensemble, et sans distinguer la Magie blanche de la Magie noire⁴, « une science active », « un agrandissement de l'activité et de l'initiative humaine aux dépens de la liberté divine »⁵. Loin d'être contemplative et soumise, elle est essentiellement agissante et violente. Tournée vers l'avenir, elle cherche toujours à atteindre un but nettement positif, à contraindre les dieux, à forcer les lois de la nature⁶, tantôt pour éviter des malheurs (Magie blanche) tantôt pour les

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 8.

2. *De Divinatione*, I, 1.

3. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 8.

4. Hubert « *Magia* » (*Dict. des Ant. grecq. et rom.*), p. 1495.

Il apparaît qu'il y aurait eu une distinction théorique d'une haute et d'une basse Magie, correspondant à des spéculations subtiles sur la hiérarchie des démons que l'une et l'autre sont censées faire agir. Elle est due, en grande partie, à la philosophie mystique, mais il ne paraît pas qu'elle se soit imposée au langage courant.

5. Bouché-Leclercq, *op. cit.* t. I, p. 13.

6. *Id.*, p. 10. La Magie est l'art de produire des effets contraires aux lois de la nature. Et cependant, ainsi que M. Cumont (*Relig. Orient.*, p. 170-171) le met en lumière, la Magie part de la conception fondamentale qu'il existe dans la nature un ordre et des lois et que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Seulement l'erreur des sorciers est d'établir une association entre des phénomènes qui ne dépendent nullement l'un de l'autre.

précipiter (Magie noire)¹. Les dieux auxquels elle s'adresse sont les dieux infernaux ou les âmes des morts, c'est-à-dire les influences basses et impures réprouvées par la religion. Et, dans sa sphère la plus haute, la Magie, s'opposant nettement à la Divination par excellence ou Divination naturelle, vise à devenir vraiment scientifique, n'attend plus l'inspiration ou la révélation spontanée de l'au-delà, mais elle va de l'avant, calcule, constate, prévoit, emploie la déduction et l'induction, et dédaigne les moyens divinatoires de pur « hasard ».

Il est donc évident que le caractère profond de la Divination religieuse et de la Magie, en général, semble les opposer nettement².

§ 2. — *Différence dans la répression.*

A côté de cette différence intrinsèque, il en est une autre, essentielle selon certains auteurs, en tout cas plus apparente. Il s'agit d'une différence d'ordre juridique. « La Magie, dit M. Hubert³, est essentiellement illicite, sinon criminelle; elle est toujours suspecte et naturellement calomniée. » Elle est déjà marquée d'illégalité chez les Grecs et considérée comme délictueuse. Depuis la loi des XII Tables jusqu'à Théodose, la législation romaine sur la Magie n'a fait que s'aggraver; la jurisprudence et des lois fréquemment renouvelées la proscrivent... Certes, on peut affirmer que, d'une manière générale, depuis la République jusqu'au Bas-Empire, la Magie fut poursuivie,

1. Huvelin, *La notion de l'Injuria dans le très ancien droit romain*, p. 17. Les mots *bonus* et *malus* ont un sens technique défini. Tout acte tendant à rétablir l'équilibre troublé est *bonus* l'acte contraire est qualifié de *malus*. Ainsi, les *bona carmina* sont destinés à prévenir ou réparer les ruptures de l'ordre réglé par le destin : formules contre la maladie, contre la grêle, etc. tandis que les *mala carmina* attirent les maléfices (mauvais œil). De même encore, on distinguait deux catégories de philtres, les *bona* et les *mala venena*, qui plus tard devinrent, les premiers les remèdes, les autres les poisons.

2. Cependant, même dans ce caractère profond, il y a encore, si on y regarde de près, une affinité : « On peut » dit Bouché-Leclercq (*op. cit.*, t. I, p. 10), « les considérer comme les deux aspects ou les deux applications d'une même foi. Avec l'une, l'homme croit pouvoir ajouter à son intelligence une faculté divine; avec l'autre, mettre au service de sa volonté des forces surnaturelles. Dans les deux cas, il complète sa nature par l'adjonction momentanée d'éléments divins qui s'incorporent, en quelque sorte, à son être, par la vertu de certaines pratiques déterminées. »

3. Hubert, *Dict. des Antiq. grecq. et romaines*, art. « *Magia* », p. 1496.

la Divination tolérée, bien que, d'après une remarque judicieuse du même auteur « l'anotion de crime religieux reste vague et manque d'une désignation fixe et satisfaisante dans le droit romain¹ ». Ainsi, sans une base à laquelle on puisse se fier avec certitude, c'est « l'autorité légale qui sépare le religieux du magique² ». Avec l'empereur Constantin, commence la confusion dans la répression entre ces deux arts, déjà difficilement séparables auparavant³.

Constantin, dans sa Constitution du 1^{er} février 319 et dans celle du 15 mai 319, défend aux haruspices de franchir le seuil des maisons privées sous peine de mort. Cependant, il n'interdit que les « sacrifices domestiques » et sa constitution du 17 décembre 320 prouve qu'il autorise l'art des haruspices, la consultation des *fulguratores*, l'examen des entrailles des victimes, mais seulement dans les temples et édifices publics.

Avec Constance, toute distinction semble abolie entre la Divination et la Magie. L'empereur, dans sa constitution du 25 Janvier 357 condamne également : les haruspices, mathématiciens, *harioli*, augures, devins, Chaldéens, mages. Il désire « que la curiosité de la Divination reste à jamais silencieuse pour tous ». La Constitution du 5 juillet 358, qui abolit les privilèges des *honorati*, maintient cette mesure, et ordonne le supplice de celui, quel qu'il soit, « qui exerce un genre quelconque de divination ou quelque chose de semblable ».

Valentinien protégea à nouveau l'haruspicine, qu'il sépara de la Magie, dans la Constitution du 29 mai 371. Cependant, dans l'empire d'Orient, Valens, du vivant même de son frère, prescrivit, comme Constance, la peine de mort contre la Divination, et statua d'après cette règle⁴.

1. *Ibid.*, p. 1497.

2. *Ibid.*, p. 1497.

3. Voir le détail des Constitutions du Bas-Empire, dans la 2^e partie « Répression ». Il faut noter que les lois ne font aucune différence entre la haute et la basse Magie.

4. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 194, note 3, cite, à l'appui de cette affirmation la loi du 12 déc. 370 : *Cod. Th.*, IX, XVI, 8. Or, cette loi se rapporte plutôt à la Magie, car il est question seulement des *mathematici* et de leurs doctrines. Mais les nombreux procès mentionnés sous le règne de ces deux empereurs (voir 2^e partie, ch. IV), nous montrent, en effet, que Valens, plus encore que Valentinien, punissait sans établir de critérium entre les pratiques divinatoires et magiques. Il est vrai que cet auteur, classe la

Théodose, enfin, s'efforça de trancher définitivement la question, et les lois qu'il promulgua successivement enlevèrent peu à peu à l'ancien culte tous ses rites divinatoires, justement parce qu'ils pouvaient encourir le soupçon de Magie. En particulier, la Constitution du 25 mai 385 interdit l'haruspicine, sous menace du supplice le plus rigoureux; celle du 16 juin 391 supprime la liberté des sacrifices; celle du 8 novembre 392 empêche toute les manifestations du culte domestique et renouvelle la prohibition du sacrifice de victimes avec inspection des entrailles, en vue d'obtenir la révélation de « ce qui est caché » et cela englobe toute la Divination; il est aussi bien défendu de « changer le cours des lois de la nature » que « de s'enquérir du sort d'autrui ou de se procurer l'espoir de la mort de quelqu'un ».

Cependant, même après la proscription complète des croyances païennes, par la loi du 7 août 395¹, certaines formes de la divination avaient subsisté. Ainsi il est permis, sous Justinien, de porter des amulettes et de chercher à provoquer la pluie ou le beau temps².

Enfin, après la christianisation de l'Empire, la divination fut définitivement prohibée et constitua un délit. Mais, toujours distinguée de la Magie, elle fut moins sévèrement réprimée. « Cette distinction, » dit Mommsen³, se manifeste notamment dans ce fait que les deux délits sont traités différemment dans les *abolitiones*. »

Tout ceci étant admis, et l'idée d'un critérium basé sur une différence d'ordre juridique semblant justifiée, tout au moins pour la période historique qui s'étend des XII Tables à Constantin, on s'aperçoit néanmoins que, même alors, il y eut encore une certaine confusion dans la répression. Cela tient au caractère même de la Divination, qui, bien que dans un esprit différent, sonde le domaine de l'au-delà, à l'instar de la Magie. « Le caractère irrationnel et presque toujours secret de ce commerce avec

science des *mathematici* parmi les procédés divinatoires. Au chapitre de la « Divination », *op. cit.*, t. III, p. 190 : « Mais le procédé le plus important, était la recherche quasi-scientifique des destinées futures au moyen de l'horoscope ou de la nativité par les *Chaldaei*, désignés plus tard, sous le nom de *mathematici* ».

1. *Cod. Th.*, XVI, X, 13.

2. *Constit. de 357*, *Cod. Th.*, IX, XVI, 3; *Cod. Just.*, IX XVIII, 4. Or, Constantin avait sévi, même dans ce cas.

3. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 194 n. 5.

les dieux et les esprits rend difficile la ligne de démarcation sûre entre ce qui est permis et défendu¹. » D'autre part, l'autorité ayant institué une divination officielle, se crut en droit d'exiger que tout le monde s'en contentât². Aussi, à côté de la Divination régulièrement autorisée, y eut-il toujours lieu de sévir contre la Divination courante.

Section III. — Les principaux procédés divinatoires.

S'il est difficile de donner une classification exacte des manifestations divinatoires poursuivies dans l'ancienne Rome, on peut au moins donner un bref aperçu de celles qui furent tout particulièrement suspectées.

Les prophètes, à Rome, ont toujours été tenus à l'écart, surtout lorsqu'ils étaient étrangers³, ce qui n'empêchait pas d'accueillir avec enthousiasme leurs prédictions lorsqu'elles étaient favorables⁴. De tout temps également les religions et rites étrangers furent considérés comme dangereux⁵. Quant aux livres de prophètes, on ne les admit qu'avec la plus grande circonspection. Ils devaient être soumis à l'examen des quindecimvirs et reconnus officiellement par un sénatus-consulte. Ceux qui semblaient douteux étaient brûlés⁶. Il n'y a non plus aucune

1. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 192, « Divination ».

2. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, tome IV, p. 321. En Grèce, les pouvoirs publics n'avaient pas essayé de soumettre la divination au contrôle de la loi; on ne trouve point, en effet, dans les sociétés grecques de Divination officielle.

3. Tite-Live, IV, 30 et XXV, 1 (Voir 2^e partie : Répression).

4. Dion Cassius XCVI; Tite-Live, XXV, 12 : création des jeux Apollinaires sur la foi des prédictions du divin Marcius.

5. Décret du Sénat sous Tibère, contre les superstitions égyptienne et judaïque : Tac., *Ann.*, II, 85; Suct. *Tib.*, XXXVI; bien que, depuis le v^e siècle environ, on avait admis à Rome un nombre croissant de dieux étrangers. — Voir également, contre les prophètes, les sectes et religions nouvelles : Paul, *Sent.*, XXI, II.

6. S.-consulte de l'an 589 de Rome—Tite-Live, XXV, 12 Sous Auguste, on fit brûler deux mille prophéties grecques et latines. Dion Cassius : XLV, 17. On fit également expurger les livres sybillins : les quindecimvirs les recopièrent et on transporta l'édition révisée dans le temple d'Apollon Palatin (12 *post* J.-C.). Tibère fit examiner tous les livres contenant des prédictions, il condamna les uns comme apocryphes et approuva les autres (Dion Cassius LVII, 18.) — Sous ce même empereur, en 31, au sujet de l'admission d'un nouveau livre de la Sybille, Tacite, *Ann.*, VI, 12, ajoute : « La même décision avait été prise par nos ancêtres, pendant la guerre sociale, après l'incendie du Capitole. Alors, on avait fait rechercher à Samos, à Ilion, à Erythrée,

hésitation à affirmer que la répression fut toujours dirigée contre ceux qui font profession de la divination en soi permise¹. De même, la Divination qui a lieu la nuit ou avec d'autres circonstances aggravantes est rangée dans la Magie et punie comme telle². Est encore suspectée la Divination pratiquée en secret³, et celle qui tend à déterminer l'époque de la mort des personnes vivantes⁴.

Enfin il est un procédé « le plus important des procédés divinatoires », d'après Mommsen⁵, qui, réprimé très vite à l'égal de la Magie, s'en distingue cependant : c'est la recherche quasi-scientifique des destinées futures au moyen de l'horoscope ou de la nativité, pratiquée par les Chaldéens. Or, à l'égal de la Divination pure, la science astrologique ne fait que constater des prédéterminations que la Magie a précisément pour objet de modifier⁶. Cela n'a pas empêché, malgré la vogue dont ils ont joui⁷, que les astrologues ne fussent, de très bonne heure, chassés de Rome et persécutés⁸.

à travers l'Afrique même, la Sicile et les colonies d'Italie, les livres de la Sybille ou des Sybilles. Et l'on avait chargé les prêtres, dans la mesure où cela était possible à des hommes, de distinguer ceux qui étaient authentiques.

1. Ulpien, *Coll.*, XV, II, 2.

2. Paul, *Sent.*, V, xxiii, 15; *Cod. Th.* XVI, x, 5 et IX, xvi, 7.

3. Paul, *Sent.*, V, xxi, 4 *Non tantum divinatione quis sed ipsa scientia ejusque libris melius fecerit abstinere*. Les cérémonies secrètes de tout genre, comme celles qu'interdisait le s.-c. des Bacchanales, pourr.ient être classées aussi bien dans la Divination prohibée que dans la Magie.

Tibère interdit les consultations secrètes « *haruspices secreto ac sine testibus consuli vetuit*, Suét., *Tib.*, LXIII.

4. Vers la fin du règne d'Auguste « défense fut faite aux divins de prédire, ni en particulier, ni en présence de témoins, la mort de personne, Dion Cassius, LVI, 25. C'est aussi, d'après Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 192, note 4, cette hypothèse que vise Ulpien : *Coll.* XV, II, 3 : *qui, de principis salute consuluerunt, capiti puniti sunt vel qua alia poena graviore affecti, qui de sua suorumque, levius*. La dernière constitution du règne de Théodose, dans ce genre, celle du 8 novembre 392 (étudiée à la 2^e partie, ch. IV) rappelle qu'il est interdit de s'enquérir du sort d'autrui, de se procurer l'espoir de la mort de quelqu'un : *spem alieni interitus polliceri*.

5. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 190-191.

6. Hubert, *op. cit.*, « *Magia* », p. 1496.

7. Cicéron (*De Div.*, II, 47, 98) parle de l'horoscope de la ville de Rome dressé par un Romain instruit des sciences Chaldéennes. Les Chaldéens étaient venus à Rome déjà durant la République, *Cic. op. cit.*, I, 1, 2; I, 42, 93. Voir ch. VII.

8. Voir 2^e partie, ch. II.

Section IV. — Transformation de la religion romaine.

On voit donc que la juridiction, quelque effort qu'elle ait tenté, n'a jamais pu séparer exactement la Religion, et surtout la Divination, de la Magie. Il n'eût pu en être ainsi que si la Religion fût demeurée telle qu'autrefois.

Or, elle avait subi, au cours des siècles, une évolution lente, mais sûre qui aboutit, avec l'Empire, à une complète transformation¹. Cette modification des antiques croyances se fait jour dès la fin de la royauté, où des cérémonies nouvelles, d'origine grecque, *graeco ritu*, s'introduisirent dans l'ancien culte². Mais le bouleversement des anciennes idées religieuses ne se fit vraiment sentir qu'à la fin de la République³. A ce moment, en effet, la Religion romaine était devenue insuffisante pour les esprits cultivés; les masses populaires elles-mêmes n'ignoraient pas que le sentiment d'édification religieuse, d'amélioration morale, manquait entièrement dans ces rites anciens. On pratiquait sans croire, et c'était, semble-t-il, d'une croyance que l'on avait besoin⁴. Au lieu de s'efforcer de ranimer ce culte national⁵, les Romains adoptèrent les cultes excentriques ou mystiques de l'Orient.

Cette orientation nouvelle des esprits, qui, à première vue, peut sembler paradoxale, a été due justement à l'excès de froideur, au prosaïsme étroit de l'antique religion. Celle-ci, subordonnée à la politique, cherchant à assurer à l'Etat la protection des dieux par la stricte

1. L'histoire de l'évolution de la religion est trop longue et trop importante pour être détaillée ici. Il ne s'agit donc que d'une vue d'ensemble pour tenter de montrer la difficulté qu'il y eut à séparer Magie et Religion. Quant à l'histoire de la Religion romaine, elle est savamment exposée dans l'ouvrage de Marquardt, *Le Culte chez les Romains* et également dans Cumont, *Relig. Orient.*, p. 25 sq.

2. Les idées de *ritus romanus*, *ritus graecus*, ne semblent jamais avoir été précisées, même dans l'antiquité. *Le ritus romanus* lui-même n'est qu'un ensemble de cérémonies italiques, d'origine étrusque, latine, sabine et albaine. Dans l'antiquité on se contentait de distinguer les deux rites comme deux branches de l'administration religieuse, l'une placée sous la direction des pontifes, l'autre sous celle des *XV viri sacris faciundis* : *Apud*. Marquardt, *op. cit.*, p. 225 à 227.

3. Marquardt, *op. cit.*, p. 88 sq.

4. *Id.*, p. 89 à 92.

5. « Cependant, Auguste, on le sait, s'efforça de revivifier cette religion moribonde, moins par dévotion que par politique », Cumont, *Relig. Orient.*, p. 34.

observation des pratiques appropriées, « se défiait des abandons de l'âme et des élans de la dévotion¹. » Au contraire, les religions orientales — nous explique M. Cumont² — « séduisent l'individu d'abord, par l'attrait troublant de leurs mystères où, tour à tour, l'on provoque l'effroi et l'on éveille l'espérance; elles l'éblouissent par la pompe de leurs fêtes et l'éclat de leurs processions; elles le charment par leurs chants langoureux et leur musique enivrante; mais surtout, elles enseignent les moyens d'atteindre l'extase, comme chez les Galles de la grande Mère... Dans le mysticisme, on glisse facilement du sublime à la dépravation. »

Parmi les religions orientales d'abord adoptées par Rome, il faut citer la *Mater Magna*, de Pessinonte, accueillie en l'année 550 /204 avant J.-C.³. Plus tard pendant la guerre contre Mithridate, la Bellone de Comana en Cappadoce fut amenée officiellement, et on lui rendit un culte fanatique à la mode de l'Orient⁴, confié à des prêtres et à des prêtresses de la Cappadoce appelés : *fanatici de aede Bellone Pulvinensis* ou *Bellonarii*. « Aux fêtes de la déesse, ils allaient, par la ville, couverts de vêtements noirs, et dans le temple, armés d'une hache double, ils se faisaient des blessures aux bras et aux reins, versant ainsi leur sang en guise d'offrande aux dieux et prophétisant au milieu d'un bruit sauvage de timbales et de trompettes⁵ ». D'autres cultes, comme celui d'Isis, qui pénétra à Rome après la deuxième guerre punique, furent maintes fois proscrits par le Sénat ou les empereurs avant de s'y implanter définitivement⁶. En effet, les femmes prenaient part à ce culte et les fêtes nocturnes de la déesse n'étant bien souvent qu'un prétexte à la débauche donnaient lieu à de continuels scandales⁷.

1. Cumont, *op. cit.*, p. 25 sq.

2. *Id. loc. cit.*

3. Pour les détails sur cette déesse, voir ch. IV, *Cybèle*.

4. Marquardt, *op. cit.*, p. 93-94.

5. Marquardt, *loc. cit.*

6. Ce culte se répandit à Rome après la deuxième guerre Punique et fut prohibé par le Sénat, puis il s'établit au Capitole même et fut proscrit à nouveau en 696/58, puis en 701/53. En l'an 21 avant J.-C., les temples d'Isis furent rejetés hors de la ville par une ordonnance d'Agrippa... Sous Tibère, l'on dut infliger aux prêtres des peines sévères et détruire leurs temples (Tac. *Ann.*, II, 85). Mais ces mesures furent sans effet. Pour plus de détails : Marquardt, *op. cit.*, p. 94 à 100.

7. Marquardt, *op. cit.*, p. 96.

Dans les premiers temps de l'Empire, de nombreux cultes étrangers furent encore admis à Rome. Parmi les principaux, il faut citer le Judaïsme¹. Mais la religion qui, à l'époque des Antonins, prit à Rome et dans tout l'empire une importance capitale, fut celle du dieu persan du soleil, le culte de Mithra. Par ses origines, son influence, la durée de son histoire, et ses rapports avec la Magie, le culte de Mithra est tout particulièrement intéressant².

Section V. — Le Mithriacisme.

La religion de Mithra parvint à la connaissance des Romains lors de la guerre de Pompée contre les pirates de Cilicie³. On pense que ce culte fut d'abord établi à Ostie⁴. Depuis les Antonins, il prit à Rome et dans tout l'empire une importance capitale, et il s'y maintint jusque vers 400⁵.

Le culte de Mithra, dans l'antiquité, remonte à une époque inconnue... les ancêtres des Perses, encore réunis aux Indous, l'adoraient déjà. Selon la doctrine de Zoroastre⁶, Mithra est un être créé qui marche à sa transfiguration, il est le symbole tout à la fois de la lumière et de la vérité terrestre. Il n'est pas, pourtant, le dieu suprême, celui-ci se nomme Ahura-Mazdâ. Cependant, lorsqu'on étudie le texte sacré, on trouve, paraît-il, que,

1. Marquardt, *op. cit.*, p. 101 et notes : « Le Judaïsme fut bien accueilli; on étudia la loi de Moïse, on fêta le sabbat, on visita les temples juifs on envoya à Jérusalem l'impôt pour le temple. »

2. Sans prétendre étudier à fond ce culte, il est nécessaire d'en donner un bref exposé. Pour les ouvrages à consulter, voir la liste donnée par Marquardt, *op. cit.*, p. 103, note 1 et Cumont, *Textes et Monuments*, tome I et : les *Religions Orientales dans le Paganisme romain*.

3. Plutarque, *Pomp.*, 24.

4. A Ostie, en particulier, se trouvent, avec un Mithraeum bâti sous Antonin le Pieux, un grand nombre d'anciens monuments du culte de Mithras, Marquardt, *op. cit.*, p. 104, note 2.

5. Parmi les empereurs ayant favorisé le culte de Mithra : Antonin le Pieux, Commode (*Lamp. Conn.*, 9). L'empereur Julien (notes 3 et 5, p. 104, *apud* Marquardt, *op. cit.*). Le culte de Mithra fut aboli en 377 par le préfet de la ville, Gracchus. Mais on trouve des inscriptions mithriatiques qui sont postérieures, il y en a jusqu'en 391. Marquardt, *op. cit.*, p. 104, note 6.

6. Zoroastre est le fondateur de la religion commune à tous les Iraniens, Mèdes et Perses, son existence est légendaire. On croit qu'après de terribles épreuves, il reçut des mains d'Ahouramazdâ, les 21 Nash de l'Avesta, livre de la loi, après quoi il convertit le peuple et mourut d'une façon aussi miraculeuse qu'il était né.

d'après la conception ancienne, Mithra occupait une situation très élevée et était joint à Ahura-Mazdâ dans une même invocation¹. Plus tard, il fait partie des dieux ou génies immortels bienfaisants, les *Amesha-Spentas* et, en Perse, il devient le dieu du soleil. C'est en cette qualité qu'il fut adoré en Occident² où il fut, principalement à Rome, toujours intimement associé à la *Magna Mater*³ identifiée à Anaïtis.

De l'Iran où il était né, le Mithriacisme était passé à Babylone. Puis, il se propagea en Mésopotamie et en Asie Mineure, dans les royaumes du Pont, d'Arménie, de Cappadoce, et de là en Grèce et à Rome⁴.

Cette religion avait passé par de nombreuses transformations et on a beaucoup discuté pour savoir quelles étaient les altérations subies par le Mithriacisme avant sa fixation à Rome, et s'il était ou non dérivé du culte primitif de l'Iran. En effet, à cause de la différence supposée des mystères mithriatiques et de l'ancienne religion des Perses, on a admis que ces croyances s'étaient altérées dans le monde romain. « La pure doctrine des adorateurs du feu pouvait difficilement se concilier avec les orgies célébrées en l'honneur de l'amant de Cybèle⁵. » Or, à cause de la rédaction — supposée postérieure — de l'Avesta⁶, les doctrines mithriatiques peuvent être en désaccord

1. Cumont, *Textes et Monuments*, I, p. 228.

2. Marquardt, *op. cit.*, p. 106.

3. Cumont, *Textes et Monuments*, chap. 1^{er} : Les livres Iraniens, page 5.

4. C'est de l'est de l'Asie Mineure, où il était depuis longtemps pratiqué, que le mithriacisme est arrivé aux Romains. Sans doute, il s'était développé dans cette région pendant la période de décomposition religieuse, qui suivit la mort d'Alexandre (cf., Cumont, *op. cit.*, ch. 1^{er}, p. 7).

5. Cumont, *op. cit.*, p. 234 ; pour les renseignements sur Cybèle, voir *infra*, ch. IV, p. 62 à 65.

6. Les premiers textes de l'Avesta, qui datent du temps des Sassanides, c'est-à-dire environ vers l'an 226 avant J.-C., et firent du Mazdeïsme la religion officielle, ne sont qu'une partie de l'Avesta primitif, tel qu'il existait au moment de la conquête d'Alexandre. Cependant, dès l'origine, deux copies authentiques avaient été exécutées sous le roi Vishtaspa, dont l'une fut brûlée par Alexandre, l'autre volée par les Grecs et traduite en leur langue. Puis, l'un des Arsacides, Volgosès I^{er}, fit rechercher les écrits et les témoignages oraux. La collection fut développée sous le Sassanide Ardashir Babagan, par le grand prêtre Tansar, puis arrêtée sous Sapor I^{er} et recommencée comme le code religieux de l'Empire, au temps du second Sapor (4^e siècle, *post* J.-C.). L'Avesta, désigne donc les textes sacrés de la religion en langue parente du sanscrit et du vieux perse, devenue langue morte. Mais on traduisit le livre sacré dans la langue du temps, le pehlvi; on eut ainsi Avesta et Zend, ou Zend-Avesta, signifiant texte sacré et explication autorisée et sacrée qu'on prétendait émaner de la même source (cf.; Darmester, le *Zend Avesta*, Introduction, II).

avec lui sans s'écarter du mazdéisme primitif. « Les croyances des anciens mages peuvent s'être conservées plus fidèlement dans les enseignements traditionnels des mystères que dans l'ouvrage qui passait pour en être l'expression la plus exacte¹. » D'autant qu'il n'est pas certain que le zoroastrisme avestique ait été pratiqué par tous les habitants de l'Iran². D'autre part, il est certain qu'à Babylone, deux religions quelque peu différentes, ont coexisté. À côté des mages et des prêtres indigènes représentant les traditions du Mazdéisme primitif, les Chaldéens développaient une théologie savante et raffinée. Aussi les légendes des deux religions se sont-elles rapprochées, leurs divinités identifiées, et l'astrolâtrie sémitique, résultat de longues observations scientifiques, vint-elle se superposer aux mythes naturalistes des Iraniens³. De plus, après l'effondrement de l'empire Perse, il se produisit un rapprochement entre les théologies d'Orient et la philosophie de la Grèce. Malgré ces influences, il faut faire cas de l'esprit conservateur des mages de Cappadoce, qui ne se démentit jamais, même après le triomphe du christianisme.

Ainsi, en ce qui concerne le Mithriacisme pratiqué à Rome on ne peut déterminer avec précision dans quelle contrée, ni à quel moment il avait reçu cette forme définitive, mais tous les rites originaux qui le caractérisent remontent certainement à ses origines asiatiques. Ces rites, dont beaucoup sont cruels et choquants faisaient donc partie de l'antique tradition où ils existaient à côté d'une théologie subtile et d'une morale élevée⁴.

Le culte de Mithra se célébrait dans une caverne *antrum*, *spelaeum*, parce que l'on regardait le dieu comme né d'un rocher; par là, au dire des anciens eux-mêmes, on représentait le monde où l'âme humaine doit descendre pour en sortir purifiée après de nombreuses épreuves⁵. De là, l'obliga-

1. Cumont, *op. cit.*, t. I, p. 3.

2. La religion officielle était d'accord avec les mystères de Mithra, même lorsque ces doctrines diffèrent de celles de l'Avesta, c'est là un fait remarquable (Cumont, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 5).

3. Cumont, *op. cit.*, t. I, p. 228 sq. Il faut aussi noter l'influence des croyances locales d'Asie Mineure.

4. Voir *infra*, en note, ce même double courant dans l'astrologie Chaldéenne. Marquardt, *op. cit.*, p. 108, suivant l'avis des Pères de l'Eglise, pense que l'on avait fait des emprunts aux rites chrétiens, et qu'on avait copié en particulier : le baptême (Tertull., *De baptismo*, 5), la cène (Justin Martyr, *Apol.* I, 66), et la résurrection (Tertull., *De praescriptione haereticorum*, 40).

5. Marquardt, *op. cit.*, p. 106.

tion pour les initiés aux mystères de ce dieu de se soumettre à une série d'épreuves très cruelles, et cela souligne encore le caractère asiatique de ce culte : l'eau et le feu, la faim et la soif, le fouet et l'isolement, il fallait tout souffrir pour prouver sa constance. A la suite de ces épreuves, on passait successivement par sept degrés, celui des corbeaux, celui des intimes, celui des soldats (*milites*), celui des lions et des lionnes — car les femmes étaient admises, elles aussi, à ces cérémonies — celui des Perses, celui des coureurs du soleil, enfin celui des pères¹.

Le sacrifice sanglant du taurobole a bien, lui aussi, son origine en Perse. Si les cérémonies du culte du feu conformes à la liturgie avestique, sont extrêmement pures² (le sacrifice habituel consistant en l'offrande du jus de la plante Haoma, accompagnée de libations et d'oblations diverses³), le sacrifice sanglant a existé autrefois, et cela tend encore à rapprocher la Magie originelle de la religion romaine, d'abord, puis de la Magie qui coexista avec cette religion. Hérodote et Strabon nous renseignent sur l'ancien sacrifice perse : « Les mages tuent de leurs propres mains toutes sortes d'animaux, à la réserve de l'homme et du chien, même les fourmis, serpents et autres animaux, tant reptiles que volatiles⁴ ». Celui qui offre le sacrifice « coupe la victime par morceaux, fait bouillir la chair et la pose sur du trèfle. Puis le mage présent entonne une « théogonie⁵ ». C'est également ce que décrit Strabon⁶, après que la victime que l'on a amenée couronnée *hostia coronata*⁷ a été sacrifiée et que sa chair a été distribuée entre les assistants, puisque le dieu ne désire pas autre chose que l'âme de la victime « *deum nihil velle praeter hostiae animam* » les Mages entonnent un chant magique : « *magica carmina* »

1. *Ibid.*, p. 107.

2. Voir le livre de Darmesteter, *le Zend Avesta*.

3. Cumont, *Textes et Monuments*, les Origines », p. 6.

4. Hérodote, *Histoire*, I, CXL.

5. *Ibid.*, I, CXXXII.

6. Strabon, XV, III, 13-14 : « *Persae sacrificant in loco mundo precati et adducta hostia coronata; ubi magus qui sacrificium administrat, carnes in portiones distribuerit, sua quisque accepta abeunt, multa parte diis relicta; dicunt enim, deum nihil velle praeter hostiae animam, attamen omenti partem exiguum, ut nonnulli narrant, igni imponunt...* »

7. *Ibid.* De même, dans la cérémonie du taurobole, le taureau était amené le front ceint de guirlandes.

et répandent sur le sol : *in terram* des libations d'huile, de lait et de miel¹.

Ces anciennes pratiques, abandonnées dans la religion de Zoroastre, se sont perpétrées dans le culte de Mithra. En effet, de nombreux couteaux de fer ou de bronze recueillis dans les mithréums, nous apprennent que des animaux étaient immolés aux dieux. Des haches, de fortes chaînes, trouvées dans deux temples, et qui paraissent avoir servi à attacher les victimes, ajoutent aux preuves. Et même les résidus de ces sacrifices, cendres et ossements, ont été fréquemment mis au jour et prouvent qu'on égorgeait les mammifères les plus divers, mais surtout des volatiles, et peut-être même des bêtes sauvages, tels que les loups, animaux malfaisants².

Ce qui serait plus grave, et nous amènerait à une comparaison avec le meurtre magique est le fait que des comptes rendus de fouilles, d'ailleurs peu exacts, affirment que l'on a trouvé des ossements humains. Des hommes auraient donc été sacrifiés dans les mystères de Mithra. Cette opinion, bien que très répandue, est, paraît-il, sans valeur sérieuse. En tout cas, elle ne vaudrait guère que pour l'antiquité. « Il n'est pas impossible, dit M. Cumont, qu'au milieu des populations barbares d'Asie Mineure, l'immolation des victimes humaines ait été pratiquée, même par quelques Mages iraniens, mais, dans ce cas, elle a certainement été supprimée en Occident et remplacée par un simulacre³. » Hérodote lui-même nous apprend d'ailleurs qu'en Perse, « on aurait eu l'habitude d'enterrer vivants des jeunes gens pour apaiser le dieu des enfers⁴ ». Parmi les épreuves de l'initiation, le néophyte ou myste prenait part à un meurtre simulé qui, à l'origine, avait dans doute été réel⁵. On finit même par se contenter de produire une épée teinte du sang d'un homme qui avait péri de mort violente⁶.

1. *Ibid.* 14, ... « *postea carnibus myrto lauroque impositis eas Magi gracillibus virgis tangunt et magica carmina cantant, oleum lacte ac melle mixtum libantes non in ignem, nec in aquam, sed in terram* ».

2. Cumont, *op. cit.*, t. I, p. 68-69.

3. *Ibid.*, p. 69.

4. Hérodote, VII, 114.

5. Lampride, *Commode*, 9. Commode souilla par un homicide réel les mystères de Mithra, où l'on ne fait que dire et feindre des choses effrayantes « *sacra Mithriaca homicidio vera polluit, quum illic aliquid ad speciem timoris vel dici vel gingi soieat* ».

6. Cumont, *op. cit.*, t. I, p. 322.

Le *taurobolium* ou *criobolium*¹ se rattachait en partie au culte de *Mater Magna*², en partie à celui de *Mithras*³. L'usage s'en répandit dans tout l'empire depuis les Antonins⁴. Voici comment, d'après Marquard⁵, se passait la cérémonie : celui qu'il s'agissait de consacrer, orné d'une mitre, portant une couronne d'or, vêtu du *cinclus Gabinus* était descendu dans une fosse que l'on recouvrait d'un plancher à claire-voie. On amenait là un taureau à cornes dorées, tout couvert de guirlandes, on lui plongeait le couteau dans la poitrine ; le sang coulant par les trous arrosait l'homme qui se tenait dans la fosse⁶. On retirait alors le corps de l'animal, et l'initié sortait, le visage et les vêtements ensanglantés. Les assistants saluaient en lui un homme nouveau, purifié et réconcilié avec Dieu.

Le taurobole était à la fois un sacrifice et un sacrement. C'est un sacrifice rédempteur (on se rachetait pour vingt ans), et cela est devenu ainsi surtout depuis l'introduction du rite de la fosse, que ne pratiquaient pas autrefois les

1. Le criobole ou sacrifice du bœuf, et le taurobole ou sacrifice du taureau. Le choix de ces animaux, comme victimes, dans certains sacrifices, n'était pas inconnu à Rome : Aux jeux Tarentins et séculaires, qui furent introduits par les livres Sybillins en 505/249, on sacrifiait des bœufs et des taureaux noirs à Dis Pater et à Proserpine (Graillot, *Le culte de Cybèle*, p. 157 et *Dict. Dar. et Saglio* : *Saeculares Ludi*, p. 988.)

2. Pour Cybèle, voir ch. V : *Le fait magique.* »

3. Mithera : Cumont, *op. cit.*, t. II.

4. Le taurobole se pratiquait déjà depuis l'époque de Claude (41-54), dans le « *Phrygianum* », sanctuaire spécial, situé au Vatican. construit à cette époque. Dès lors, il y eut des sacrifices tauroboliques, mais qui constituaient des cérémonies secrètes. L'œuvre propre d'Antonin, aurait été de romaniser le taurobole (Graillot, *op. cit.*, p. 159). Dans la suite, on taurobolie souvent pour le salut du Prince. Sauf Héliogabale, les empereurs ne se soumirent pas eux-mêmes au sacrement du taurobole. Mais, sans doute, les impératrices du II^e siècle, dévotes de Cybèle et d'Attis, le firent-elles (Faustus et le meurtre rituel du gladiateur, toléré, sinon ordonné, par M. Aurèle lui-même, voir ch. VII : *les Rois de Rome, les Emp. et la Magie*). Dès la fin de la dynastie antonine, cette cérémonie prit une grande vogue. « Ce ne sont plus seulement les prêtres de la déesse qui officient et président, c'est aussi le clergé municipal et provincial : augures, haruspices, pontifes, flamines » (Graillot, *op. cit.*, p. 166). — Le taurobole, en l'honneur de Mithra ou de Cybèle, fut surtout pratiqué à partir de Constantin le Grand (306-337) et l'on peut en suivre la trace dans les inscriptions jusqu'en 390 (Marquardt, *op. cit.*, p. 108 et note 8). D'après le même auteur, c'est à partir du règne de Julien (361-363) que des personnes du plus haut rang, en particulier des *sacerdotes publici populi romani*, paraissent y avoir pris part (*op. cit.*, p. 109 et note 1). En 376, on voit un taurobolium accompli par un « *augur publicus populi romani* », qui est en même temps prêtre de Mithras, de Liber, d'Hécate et d'Isis. Et cela prouve que le taurobolium semble être devenu comme le centre vers lequel convergent tous les cultes de ce temps (*Ibid.*, p. 109).

5. Marquardt, *op. cit.*, p. 109.

6. « Sur tout le corps, sur la face, dans la bouche, il reçoit la rouge pluie ; de tout son être il boit le sang noir. » On pensait ainsi, comme chez toutes les populations primitives, transfuser en soi la vigueur de la bête (Graillot, *op. cit.*, p. 155).

Romains. C'est par la fosse que l'on communiquait avec le monde infernal. Le taureau n'est qu'une victime substituée, mais les dieux de l'Hadès, peuvent croire que ce sang, qui coule tout le long du corps de l'initié avant de pénétrer dans le sol, est le sien propre. Dans cette idée de sacrifice rédempteur par l'offrande de victimes substituées — les victimes animales ayant remplacé les victimes humaines — l'influence prépondérante fut celle des Mages perses qui l'importèrent de Phrygie.

Section VI. — Evolution de la Divination dans le sens de la Magie.

§ 1. — Aperçu d'ensemble.

S'il est intéressant d'avoir un aperçu de la nouvelle évolution religieuse, c'est parce qu'elle aboutit à une rénovation de la Divination et à des actes ou habitudes religieuses à l'intérieur de la maison¹. La vieille divination romaine et la divination étrusque, l'art des augures et celui des haruspices avaient perdu toute importance. C'est à ce moment que les classes élevées de la société adoptèrent une science nouvelle, l'astrologie des Chaldéens². Chassés de Rome,

1. Marquardt, *op. cit.*, p. 111.

2. C'est par ses relations avec la Grèce que Rome connut l'astrologie des Chaldéens, car la Grèce avait cherché plus tôt à pénétrer les mystères de l'Orient, elle était d'une civilisation plus avancée. Les Grecs eux-mêmes s'instruisirent en Asie Mineure des doctrines originaires de Perse et du culte du Zoroastre, transformées déjà, il est vrai, en Assyrie-Babylonie. C'est par Osthânès, compagnon de Xerxès (485-465, av. J.-C.), un Mède, surnommé le Mage ou le Chaldéen, que la science Chaldéenne parvint en Grèce... Mais celui qui introduisit le premier en Grèce la Magie sous forme d'astrologie, fut Bérose, au III^e siècle avant J.-C. Bérose était né à Babylone, en 330, av. J.-C.. Contemporain d'Alexandre et de Philippe et membre de la caste des Chaldéens, il écrivit en grec un livre sur l'histoire Chaldéenne. De ce livre, il ne reste plus que des fragments conservés par Sénèque (*Nat. Quaest.*, III, 29); Pline (VII, 50); Vitruve (IX, t. 4); Plutarque (*De placit. philos.*, II, 29); apen. Lenormant, *Dict. Dar. et Saglio* : « *Chaldaei* », p. 1094 sq. — Le livre de Bérose lui-même était tiré du grand traité d'astrologie de Sargon I^{er} et intitulé « Namar Beli », l'illumination de Bel. Ce titre était cité par Bérose, comme source de ses renseignements. Or, c'est de Bérose que prétend s'autoriser l'école gréco-romaine dite : chaldéenne. De même que dans toutes les branches de la Magie (considérée dans son sens originel : la Science des Mages), il y avait, dans l'œuvre de Bérose, deux sortes d'enseignements : l'Astronomie proprement dite, fondée sur l'observation et le calcul et comprenant déjà de très réelles découvertes et les doctrines des anciens livres, dont les prédictions augurales continuaient à servir de code pour les consul-

(en 615/139) et unanimement méprisés pendant la République, on sait de quel crédit ils jouirent durant l'Empire, en dépit des persécutions réitérées dont on les accabla, eux et leur adeptes¹. « Toutes les espérances d'héritage, d'avancements ou d'influence politique reposèrent » — dit Marquardt² — « sur les prédictions des Chaldéens ». On vit surtout les femmes nobles y ajouter foi au point de ne pas tenter la plus insignifiante entreprise sans consulter les astres. « C'est que l'astrologie apparaissait alors entourée de tout le prestige d'une science exacte, fondée sur une expérience d'une durée presque indéfinie³ ».

A cette époque également, les oracles italiques ou étrangers, dont la consultation était interdite ou qui étaient tombés en décadence, recommencèrent à parler⁴. A côté de cette divination réservée aux classes riches, les gens du peuple, qui ne pouvaient aller consulter ni les oracles à l'étranger, ni les Chaldéens, ni les haruspices, recouraient à des procédés moins coûteux, comme les astrologues de bas étage, *harioli*⁵ ou *sortilegi*⁶. Certains oracles, en certains

tations astrologiques. S'inspirant différemment de ce livre, certains écrivains suivirent fidèlement Béroze, et s'inspirèrent de la science Chaldéenne. D'autres, Chaldéens, Parthes ou Grecs, voulurent surtout propager la science divinatoire des Chaldéens, leurs superstitions astrologiques, augurales ou magiques. Ce fut surtout dans ces derniers livres que s'instruisirent les *Chaldæi*, astrologues du monde gréco-romain. Cette contradiction qui, jusqu'au bout, continuera d'exister à Rome, avait eu son origine en Assyrie, dès le temps des Sargonides (VIII-VII^e siècles avant J.-C.), cf. Lenormant, *op. cit.*, « Chaldæi » p. 1094 sq. Pour les principales sources à consulter sur l'Astrologie, voir Marquardt, *op. cit.*, p. 112, note 5, et surtout Cumont, *Relig. Orient.*, ch. VII et notes.

1. Voir 2^e partie : *Repression*.

2. Marquardt, *op. cit.*, p. 112 et note 6. Juvenal, 6, 553, nous montre les femmes cherchant à savoir quand mourra leur mari, leur oncle, leur sœur; si elles survivront à leur amant; elles examinent elles-mêmes le calendrier quand elles veulent voyager, quand elles veulent prendre quelque remède ou quelque aliment. — Pour le crédit dont a toujours joui l'astrologie auprès des empereurs : ch. VII : *les Rois de Rome, les Empereurs et la Magie*.

3. Cumont, *Relig. Orient.*, ch. VII.

4. Pour les oracles italiques, voir *supra*, p. 15. Quant aux oracles grecs qui revinrent à la mode, on peut citer celui de Delphes, consulté par Néron, Trajan et Hadrien, les divers oracles d'Apollon, ceux des divinités orientales, tels que l'oracle du temple de Sérapis, à Memphis, cf. Marquardt, *op. cit.*, p. 115 à 120.

5. Marquardt, *op. cit.*, p. 124 et note 2. Ces *harioli* se distinguaient des Chaldéens en ce qu'ils ne devaient pas faire d'observations astrologiques. En général, ils se faisaient donner l'année, le jour et l'heure de la naissance, et, à l'aide de petits cailloux placés sur une table (*calculi*), calculaient leur réponse.

6. Marquardt, *op. cit.*, p. 124 « ils trouvaient des sentences en feuilletant un livre ou écrivaient des vers, généralement des vers de Virgile, sur des feuilles volantes et les faisaient tirer au sort.

lieux, appartenaient aussi à la divination populaire, par exemple l'oracle d'Apis¹, en Egypte, les oracles des sources, les oracles des serpents². D'autres procédés à l'usage des particuliers, et qui ont rapport avec les arts magiques, ont également grand succès. Ainsi en est-il de l'hydromancie, la nécromancie, les oracles des dés. On conçoit que dans une société aussi bien préparée par la révolution religieuse et la multiplication des usages superstitieux, la Magie³ ait pu, elle aussi, se développer à l'aise⁴, affectant, comme la divination elle-même, deux courants; la Magie scientifique des astrologues, et la Magie obscure et charlatanesque des sorciers, à laquelle cependant un grand nombre de personnes de haut rang et d'esprits cultivés n'hésitaient pas à recourir⁵.

Il faut maintenant donner quelques détails sur ceux des moyens divinatoires qui se rapprochent le plus des arts magiques au point de se confondre avec eux⁶. Ce sont :

1. Détails sur cet oracle, dans Marquardt, *op. cit.*, p. 125.

2. Il y en avait un célèbre à Lanuvium, Marquardt, *op. cit.*, p. 126 et note 3.

3. « Le nom de Magie, dont les lois postérieures se servirent pour désigner toute espèce d'enchantements et de sorcellerie, ne comprend pas exclusivement des usages propres à la patrie de la Magie; il s'applique aussi à beaucoup de pratiques d'origine grecque ou italienne et aussi vieilles dans ces pays que la religion elle-même. » Cette remarque de Marquardt, *op. cit.*, p. 127-128, vient confirmer la thèse unanime, qu'il est à peu près impossible de distinguer la Religion de la Magie.

4. « Ce qu'il pouvait y avoir d'original dans la pratique de la Magie en Italie, disparut sous l'empire », dit Marquardt, *op. cit.* p. 133. Et, en effet, la Magie est avant tout une création spontanée de l'humanité primitive, puisqu'on trouve des croyances identiques chez des peuples sans rapport. Donc, à Rome, comme ailleurs, il dut y avoir une Magie originale. Cependant, la Magie romaine aurait été tout d'abord alimentée par la philosophie Pythagoricienne. L'Ecole de Pythagore, née dans la Grande Grèce eut, en Italie et à Rome, une rapide diffusion, qui se place, d'après les annalistes, environ un demi-siècle avant la date traditionnelle de la loi des Douze Tables (Huvelin : *Les Tablettes magiques et le Droit romain*, p. 39 et note 3). Les Pythagoriciens auraient, d'après le même auteur, *op. cit.*, p. 36 sq., transporté en Italie : Les *Ephesia grammata*, mots sans suite apparente, intercalés dans le corps des *defixiones* et dont beaucoup n'ont pas de sens, mais sont des survivances des formules liturgiques ou magiques anciennes; le dieu *Damnameneus*, dieu de la Nécessité, qui, dans les religions orphique et pythagoricienne s'identifie avec le soleil et avec la Némésis le mot *damno*, l'un des principaux termes techniques des *devoiones* (texte de Caton : *de agricultura*, ed. Keil, I, p. 106-107); enfin, la formule rythmée ou *carmen* (témoignage de Cicéron, *Tuscul.*, IV, 1).

5. L'énumération des « moyens magiques », se trouve au ch. VI.

6. « Un grand nombre de méthodes divinatoires, dit Bouché-Leclercq (*op. cit.*, t. I, p. 10-11) consistent dans l'interprétation d'effets merveilleux produits d'abord par des recettes magiques. C'est la Magie qui fournit le thème sur lequel s'exerce la pénétration mantique... « On peut même dire ajoute le même auteur (*loc. cit.*) qu'il y a un élément magique dans toute pratique ou cérémonie destinée à préparer ou à produire un effet divinatoire... Il ne resterait alors à la divination pure que l'observation des signes fortuits sur lesquels la volonté humaine n'a exercé aucune influence préalable. »

Les songes. — Ils constituent le présage le plus courant, constamment cité par les historiens et maintes fois vérifié. A vrai dire, le songe divinatoire devrait se produire spontanément, et, dans l'ancienne Rome, on ne tenait compte que de certains rêves¹ et on ne connaissait pas l'art de les interpréter². Sous l'Empire, au contraire, on chercha à obtenir des songes prophétiques au moyen de l'*incubatio*, c'est-à-dire en dormant dans un temple³, et l'interprétation des songes devint une profession⁴. Or, la Magie peut, elle aussi, envoyer des songes⁵, grâce surtout à la puissance dont elle dispose, pour évoquer les morts⁶.

La croyance aux vertus du sang versé est commune à la divination et à la Magie. Dans toutes les religions, à l'origine, les sacrifices sanglants étaient en honneur : sacrifices d'êtres humains et d'animaux. Rome, on l'a vu⁷ a dû, elle aussi, à une époque reculée, connaître les sacrifices humains. Quant aux sacrifices d'animaux, ils étaient nombreux, tant dans le rituel ordinaire⁸ que dans les pratiques divinatoires spéciales aux haruspices⁹. Nous verrons¹⁰ que la Magie immolait à ses dieux de nombreuses victimes, et que le « Meurtre magique¹¹ », n'épargnait pas les hommes, bien que les enfants y fussent préférés. En Grèce, les devins de la Chaldée, avaient introduit un genre

1. Cicéron, *De div.*, I, 26, 55.

2. Cicéron, *op. cit.*, II, 64, 131.

3. Par ex. dans les temples d'Esculape, en Grèce. Marquardt, *op. cit.*, p. 120-121. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 288, sq. Pour Rome, consulter l'ouvrage de M. Besnier *L'Île Tibérine*. « L'*incubatio* est expliquée au ch. V : *Fait magique*, p. 74-75.

4. Les interprètes des songes s'appellent *conectores* (Cic. *De div.*, II, 60 124; II, 65-134) ou *somniorum interpretes* (Tac. *Ann.*, II, 27), cf. Marquardt, *op. cit.*, 122, note 5. On sait que l'interprétation des songes fut prohibée en 359, *Cod. Th.*, IX, XVI, 6.

5. Ovide, *Meta.*, XI, VIII, 645 sq.

Dion Cassius LVII, 15 : « Tibère ayant une fois reçu en songe l'ordre de donner de l'argent à quel'un, il comprit que c'était un sort magique qui lui était envoyé, et fit tuer cette personne. »

6. Properce, IV, 7, 89 : La nuit rend la liberté à nos ombres et leur permet d'errer à leur gré, »

7. Voir *supra*, p. 11 sq. Marquardt, *op. cit.*, p. 233-34. « Y a-t-il eu dans l'ancienne Rome, un temps où l'on immolait des victimes humaines ? Il est difficile de l'admettre avec quelque certitude, mais il est certain que les Romains eux-mêmes le croyaient. »

8. Marquardt, *op. cit.*, p. 207 à 209.

9. Voir *supra*, p. 10.

10. Ch. VI, *Moyen magique*.

11. Marquardt, *op. cit.*, p. 137 et noté également aux chapitres VI « *Moyen Magique* » et ch. VII, *les Rois de Rome, les Empereurs et la Magie*.

de divination pratiqué dans leur pays dès la plus haute antiquité : la divination par les entrailles humaines ou *extispicine*¹, et c'est d'elle, sans doute, que se sont inspirés les Romains accusés d'avoir sacrifié des victimes humaines.

La divination par les coqs, ou *abeltrygomancie*, venait aussi de Grèce, mais joua un grand rôle dans les rites divinatoires ou magiques, à Rome, sous l'Empire. La Magie et la Mantique se disputaient cet oiseau qui passait pour posséder un instinct divinatoire naturel², lui faisant pressentir les perturbations atmosphériques. Le sacrifice d'un coq avait, dans certaines localités, la réputation de protéger les vignobles ou de détourner la grêle. La divination au moyen de cet animal consistait à former des caractères sur le sol, à placer un grain de blé sur chacun d'eux, et à examiner dans quel ordre le coq prenait ces grains³. C'est de la même façon qu'on opérait dans la divination par le « bassin magique » où un anneau allait heurter les lettres préalablement disposées⁴. Outre l'hydromancie⁵ que connaissait Numa et que l'on retrouve encore en usage fort avant dans le Moyen-Age, et les oracles des dés, compris⁶ dans la Divination magique, on peut encore citer, comme offrant un certain intérêt⁷, la divination par les statues informes, dont on interprétait les mouvements. Les thau-maturges de la décadence transformèrent cette méthode à l'aide des rites magiques et inventèrent les statues ou

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 170 et note; Lenormant, *La Divination chez les Chaldéens*, p. 59. Parmi les crimes magiques affectant plus spécialement cette forme, on peut citer celui offert par Catilina à l'occasion de sa conjuration (ch. VII, *les Rois de Rome, les Empereurs et la Magie*). Elagabal, Maxence, Pollentianus, Julien passent pour avoir sacrifié des embryons humains (ch. VII) et réf. Marquardt, *op. cit.*, p. 137, note I : « cum inspiceret exta puerilia et excuteret hostias ad ritum gentilem suum » Lamprid. *Heliog.* 8; Cicéron lui-même parle de ce procédé : Cic. *in Vatin.*, 6, 14 : *cum puerorum extis deos manes maciare soleas*.

2. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 144.

3. *Ibid.* cité également par Marquardt, *op. cit.*, p. 126, note 8.

4. *Ibid.* « C'est de cette manière que Libanius et Jamblique voulant savoir quel serait le successeur de Valens, obtinrent les premières lettres de Théodose, résultat identique à celui que certains mécontents obtinrent à la même époque d'un bassin magique.

5. Marquardt, *op. cit.*, p. 126; saint Augustin, *De Civ. Dei.* 7, 35. Pline, *H. N.* XXXVII, LXXIII, 4.

6. *Ibid.* et ch. VI, *Moyen magique*, p. 113.

7. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 178. La divination par les objets inanimés. Le nombre des matières organiques pouvant se modifier sous l'influence supposée du Destin étant illimité... il est impossible de faire le dénombrement complet des méthodes élaborées dans les bas-fonds de la société ».

les têtes parlantes, engins de honteuses supercheries¹. La divination par les bassins ou lécanomancie, au moyen d'un bassin rempli d'eau dont les devins interprétaient les sons confus, s'accompagnait de cérémonies magiques et d'incantations².

On connaissait aussi la divination dite « palmique » qui, à l'origine, tirait des signes du tressaillement de la paupière ou du sourcil³. Or, l'astrologie, qui mettait chaque partie du corps sous la dépendance d'un astre, substitua des combinaisons savantes à ces règles primitives et permit d'utiliser pour la divination le corps tout entier. L'épaule, la cuisse et la fesse, sont, avec la tête, les parties les plus dignes de considération. « L'éternuement » constituait aussi un présage bon ou mauvais. Les astrologues dressaient des tables d'éternuement différenciées suivant la position de la lune, l'heure du jour ou de la nuit, le sexe de la personne, le nombre, la succession ou la simultanéité des signes observés⁴. Enfin, dans la divination météorologique grecque, la mantique faisait encore place à la Magie et consistait en formules et sacrifices pour apaiser les éléments⁵.

Il faut maintenant donner un aperçu des deux procédés divinatoires, les plus importants à notre avis, tant par la place qu'ils occupèrent dans la Divination romaine que par leur lien des plus étroits avec les arts magiques : La divination sidérale ou astrologie et la Divination nécromantique, que l'on pourrait aussi bien qualifier : Magie savante et Magie vulgaire.

§ 2. *La divination sidérale.*

La divination sidérale, qui fut en honneur à Rome dès le premier siècle après Jésus-Christ, florissait depuis longtemps déjà en Grèce, où les Chaldéens, et peut-être les Egyptiens, l'avaient importée⁶. Cette science, nommée plus

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.* t. I, p. 188 et Marquardt, *op. cit.*, p. 137.

2. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 187.

3. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 160-161.

4. *Ibid.*, *loc. cit.*

5. *Ibid.*, p. 203.

6. On a vu que la vogue de l'astrologie, en Grèce, date du IV^e siècle av. J.-C., époque où le prêtre chaldéen Bérose, contemporain d'Antiochus Soter et de Ptolémée Philadelphe ouvrit à Cos une école dans laquelle il expliqua les arcanes de la science babylonienne (cf., Bouché-Leclercq,

particulièrement *genethliologie* avait pour but d'établir les destinées humaines d'après la position des astres au moment de la naissance. On appelait *horoscope* ce point précis, où la destinée se trouvait comme attachée. Il correspondait au degré de l'écliptique qui s'élevait à ce moment même au-dessus du plan de l'horizon, et l'astrologue devait se hâter de le saisir¹. En effet, l'astrologue ne considérait pas la vie comme cheminant à chaque instant sous l'impulsion réitérée des astres, mais comme le développement régulier et fatal d'une activité ayant pris son caractère et ses aptitudes spéciales à un certain moment fatidique. L'horoscope, clef du système, permettait de distribuer les influences sidérales sur le parcours de l'existence, de les convertir en bonheur, malheur, vices, qualités, relations de famille, de société, incidents de toute espèce². Tout cela reposait sur des combinaisons savantes des signes et des planètes dans le zodiaque et représente un noble effort des astrologues qui avaient foi en leur art. Mais cette prévision de l'avenir résultait d'un trop grand nombre d'actions diverses, d'influences réciproques susceptibles de s'altérer les unes les autres. « Il était impossible d'épuiser la série des combinaisons ainsi formées par cette réciprocité d'énergies toujours agissantes³. » L'astrologie perfectionna ses méthodes d'observation, et, acceptant ou rejetant les observations dirigées contre son fatalisme, ne douta jamais d'elle-même comme science. On sait qu'à Rome on rangea très vite cette sorte de Divination dans la Magie, ses représentants furent poursuivis ainsi que quiconque soupçonné d'avoir eu recours à cette science⁴, tandis que les

op. cit., t. I, p. 207). « L'Egypte, dit le même auteur, semble avoir eu une part égale à celle de la Chaldée, mais, à cause de l'homogénéité de cette science, on pense qu'un seul de ces deux pays a initié la Grèce, et l'érudition moderne penche en faveur des Chaldéens. *Ibid.* p. 209.— Il ne s'agit, dans cet aperçu, que de la divination sidérale et non de la science astronomique, toutes deux d'ailleurs étant, dans l'antiquité, indifféremment désignées sous le nom d'Astronomie ou d'Astrologie.

Consulter également : Cumont, *Relig. Orient.*, ch. VII; *L'astrologie et la Magie*.

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 238.

2. *Ibid.*, *loc. cit.*

3. *Ibid.*, p. 247.

4. Voir 2^e partie, ch. IV. M. Cumont, *Relig. Orient.*, ch. VII, explique ainsi le développement parallèle de l'Astrologie et de la Magie : « Le fait capital qu'imposa l'astrologie fut le fatalisme; les Chaldéens avaient, en effet, les premiers, conçu l'idée d'une nécessité inflexible dominant l'univers et, de là, on en vient à l'inefficacité du culte. Mais les masses ne s'élevaient pas à cette hauteur de renoncement. Les planètes et les constellations

empereurs s'en réservaient l'usage, publiant ouvertement leur horoscope et se servant de ceux d'autrui lorsqu'ils parvenaient à l'obtenir¹.

§ 3. — La divination nécromantique.

Enfin la Divination nécromantique ne se distingue plus, pour ainsi dire, du procédé magique correspondant, qui constitue la Magie par excellence, dans le sens du moins qu'on lui donne habituellement. N'est-ce pas, en effet, dans cette évocation nocturne des morts rappelés du fond des tombeaux, que la Magie revêt à la fois son caractère de sombre mystère et de sacrilège, mais grandiose curiosité, puisqu'elle aspire à pénétrer l'au-delà ? Or, la nécromancie n'est possible qu'avec le concours de la Magie, et c'est là l'unique raison pour laquelle Varron la disait importée de la Perse².

Elle existait en Grèce dès les temps homériques puisque l'Odyssée en fait mention, mais acquit, à Rome, une grande importance³. Les pratiques nécromantiques de l'augure Appius et de Vatinius, contemporains de Cicéron⁴, prouvent qu'on attachait à ces pratiques une idée de certitude. « Celui qui cherche la vérité s'adresse courageusement aux oracles de la dure mort⁵. » Plus qu'aucun autre peuple, les Romains ont eu le culte des morts, et ce culte était fondé surtout sur une crainte superstitieuse, la crainte « que les

n'étaient pas seulement des forces cosmiques, mais aussi des divinités. Or, les religions orientales enseignaient des procédés puissants et mystérieux pour apaiser ces divinités nouvelles et conjurer le sort. »

1. Auguste publia son horoscope par voie d'affiche. Suét. *Aug.*, XCIV. Tibère fit périr un grand nombre de citoyens après avoir eu connaissance de leur horoscope; Dion Cassius, LVII, 19.

2. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 337, Varron, ap. Saint Aug., *op. cit.*, VII, 35.

3. La nécromancie était aussi employée très anciennement en Campanie (consulter les ouvrages cités dans Marquardt, p. 126, note 5 et ci-dessus : les sacrifices achérontiques en Etrurie).

4. Cicéron, *In Vat.*, 6.

« Tu te permets des sacrifices aussi étranges qu'abominables; ton usage est d'évoquer les âmes des enfers, de consulter les dieux mânes dans les entrailles des enfants immolés : *inaudita ac nefaria sacra susceperis quum inferorum animas elicere, quum puerorum extis deos manes mactare soleas* ».

5. Lucain, *Phars.*, VI, 420-767, cité par Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 337. Il ne nous reste des rites nécromantiques que des descriptions faites par des poètes ou des romanciers, tels que Lucain, *loc. cit.*, Apulée, *Mét.* II, 28-30. Horace, *Epod.*, V.

morts tristes et jaloux ne reviennent pour les tourmenter¹. La conception qui, jusqu'à la fin du paganisme, domina la vie sociale et juridique du peuple romain explique cette frayeur. Les Romains croyaient à la vie d'outre-tombe. Ils s'imaginaient que les morts continuaient à vivre d'une vie réelle, bien qu'atténuée², et pouvaient encore éprouver des sentiments de bien-être ou de souffrance. La mort séparait cependant le corps et l'âme, mais « cette dernière devenait une ombre reproduisant la forme qu'avait le corps au moment du décès, et elle durait alors d'une façon indéfinie³ ». En même temps, à quelque catégorie qu'appartiennent ces ombres, elles acquièrent une redoutable puissance. Les « *mânes* », terme général qui désigne les âmes des morts, prenaient place parmi les « *di inferi* », dieux souterrains, opposés aux dieux d'en haut, et on leur rendait un culte public et un culte privé⁴. Ce culte lui-même présentait un caractère mystérieux et terrible « *occulta et abdita religio deorum manium* », dit Festus⁵. Mais ici, une distinction s'impose : Ceux qui étaient morts de mort naturelle, et qui avaient été incinérés ou inhumés suivant les rites du droit pontifical : *jura manium*, étaient admis aux Enfers, où ils jouissaient du repos éternel⁶. On les désignait sous le nom de *quiescentes animae*, ils continuaient à être rattachées à la cité et à la famille et faisaient partie de la cité romaine des tombeaux⁷. Sur ces morts là, les nécromans ou sorciers⁸ n'avaient aucun pouvoir, bien qu'ils se vantaient de pouvoir faire apparaître même les morts ayant reçu la sépulture rituelle⁹. Mais, par contre, ils avaient de précieux

1. H. Gaidoz, *Un vieux rite médical*, cité par Jobbé-Duval, *Les morts malfaisants*, p. 1.

2. « *Sub terra censebant reliquam vitam agi mortuorum* » ; Cicéron, *Tusculanes*, I, 16, 36 ; Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 1 à 4.

3. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 11.

4. On les nomme également *di manes* précisément parce qu'ils sont redoutables et qu'il importe de ne pas les irriter, cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 21 à 24.

5. Festus, *fragm. e Cod. Farn.*, V. *Mundus* (Lindsay, 144) cité par Jobbé-Duval, p. 24.

6. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 40.

7. On leur rendait un culte public et un culte privé, par les *feralia* et les « *parentalia* », le jour des violettes et le jour des roses. Le tombeau du citoyen romain devait se trouver à Rome, au moins d'après les idées primitives. Cicéron, *Tuse.*, I, 43, 104 ; cf. Jobbé-Duval, p. 88 et note 3.

8. Il est entendu que nous ne cherchons plus ici à distinguer Divination et Magie, mais seulement à expliquer la nécromancie d'une façon rationnelle, tandis qu'au ch. VI : « Moyen magique » nous accepterons plus volontiers les renseignements fournis par les romanciers ou poètes.

9. Jobbé-Duval, p. 100 et Horace, *Epodes*, XVII, 77 : « *Possum crematos excitare mortuos* » dit la sorcière.

auxiliaires dans toutes les âmes infortunées que, avec Jobbé-Duval, on peut comprendre sous le titre général de : *morts malfaisants*. Ces âmes-là étaient celles qui n'avaient pas encore reçu la sépulture rituelle, ou avaient péri de mort violente, ou dont la mort était prématurée¹. Elles étaient condamnées à errer soit éternellement, soit jusqu'à l'expiration d'un certain délai². Leur sort était donc très malheureux, surtout pour ceux dont la situation lamentable ne devait jamais cesser. De là, une haine jalouse contre les vivants, que ces morts malfaisants : *larves*, *lémures*³, persécutaient à l'envi. Car leur pouvoir magique était redoutable ! On les voyait apparaître la nuit, et jeter l'épouvante sous forme de spectres ou d'animaux ; mais on les croyait également capables d'un grand nombre de méfaits : envoyer des maladies, ravager les moissons. Enfin ils devenaient entre les mains des sorciers et sorcières qui avaient recours à eux, de dociles instruments de vengeance,

1. Ceux dont le corps n'avait pas reçu les honneurs funèbres, étaient les *insepulti*. On nommait *aori* ceux qui étaient morts d'une mort prématurée *mors immatura* et *biaethanati*, les victimes d'une mort violente. — Les termes *aori* et *biaethanati* sont empruntés à Tertullien qui les tient lui-même de mots grecs cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 42.

2. Les *insepulti* erraient sans repos jusqu'à ce qu'on leur rendit les derniers devoirs *iusta percipere*, et ce fait ne pouvait se produire que lorsque leurs ossements avaient été retrouvés. Ils entraient alors aux Enfers et cessaient d'être malfaisants. Dans le cas contraire, il semble qu'ils erraient éternellement. C'est du moins la règle que formule Tertullien et qui s'accorde avec les traditions du *jus pontificium* comme du *jus civile*. Cependant, d'après Virgile, ils pouvaient franchir le Styx au bout de cent ans (cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 48-49; Tertullien, *De Anima*, LVI : *Creditum est insepultos non ante ad inferos redigi quam iusta perceperint*. — Virgile, *Æn.* VI, 325. Les morts qui, ensevelis suivant les rites, voyaient ensuite leur repos troublé, soit par une violation de sépulture, soit par l'abandon des *sacra privata*, devenaient malfaisants. Les *aori* enfants morts en bas âge, gémissaient dans les *lugentes campi*, jusqu'au jour fixé par le Destin comme celui de leur décès (Jobbé-Duval, p. 59). Quant à ceux qui étaient morts de mort violente, Virgile croit qu'ils entraient également dans leur repos au jour fixé par le Destin (*Æn.* VI, 544). Mais d'après la doctrine générale, ils erraient éternellement, comme des *insepulti* (*apud* Jobbé-Duval, p. 73, s'appuyant sur Tertullien, *De anima*, § LI, LII, LII).

3. Il semble, d'après quelques auteurs anciens, que le terme *lemures*, à l'origine, ait désigné les morts en général (cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 25; Tacite, *Ann.*, XIII, 14; Ovide, *Fast.*, V, 479 sq; Apulée: *De deo Socratis*, XV). Mais de très bonne heure il devint synonyme de celui de *larvae* (Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 26, s'appuyant sur différents auteurs et notamment la « *compendiosa doctrina* » de Nonius Marcellus, I, 135. *Lemures*, *larvae nocturnae* et *terrificationes imaginum et bestiarum*. — On les appelle encore *nigri lemures* ou *nocturni lemures*... Mais le mot *larva*, est, dans l'ancienne langue latine le terme technique, très important attendu qu'il entra dans la composition des dérivés : *larvatus*, *larvans*, *larvalis*, et qu'on le trouve dans quantité d'auteurs (cf. Jobbé-Duval, p. 28). Pour les Romains, les *larvae* étaient les âmes ennemies de l'homme « *Larvas quippe dicit esse nexios daemones et hominibus factos* » : (cf. saint Aug. *De Civ. Dei.* XXII, IX, 11).

soit qu'ils exécutent eux-mêmes ce qu'on leur demande, soit qu'ils transmettent la requête aux puissances infernales¹.

Il y avait cependant des degrés dans cette redoutable puissance des morts malfaisants, selon que leur sort dans l'au-delà était plus ou moins cruel. Ainsi, parmi les *insepultri*, les noyés occupaient une place à part², car leur âme était sans cesse ballotée par les vagues, à l'égal de leur corps, plus que toute autre aspirait désespérément au repos, et nourrissait une haine spéciale contre les vivants³. On leur assimilait les citoyens qui disparaissaient au cours d'un voyage, succombant à la maladie, mis à mort par des brigands ou des pirates. Quant aux morts malfaisants de la seconde catégorie : les *aori*, enfants morts en bas âge, de mort prématurée : *immaturus finis*, leur puissance magique, bien que très redoutable, puisque les sorcières s'adressent à eux de préférence dans leurs sacrifices magiques, l'était moins que celle des suppliciés. Le pouvoir de ceux-là était particulièrement étendu, aussi occupent-ils le premier rang dans la catégorie de ceux qui ont péri de mort violente : *saevus finis*⁴. En effet, si la peine de la privation de sépulture, accessoire d'un grand nombre de condamnations, punissait déjà l'âme du coupable en lui infligeant un supplice presque éternel, il pouvait encore espérer que les vivants lui rendraient, quelque jour, les derniers devoirs⁵.

1. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 58. Nous verrons au ch. VI : *Moyen magique*, quels procédés employaient les nécromans pour évoquer les morts et les contraindre à obéir.

2. Bien entendu, il s'agit des noyés dont le corps n'avait pu être retrouvé. Quelquefois la famille des *insepultri*, s'efforçait d'améliorer leur sort au moyen de funérailles et d'un tombeau fictifs *cenotaphium*, mais, il est impossible de préciser en quoi consistait cette amélioration (Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 49 et note 2).

3. La mort séparait l'âme du corps, mais pas au sens où nous l'entendons : l'âme devenait une ombre reproduisant la forme qu'avait le corps au moment du décès, elle en conservait les mutilations, les infirmités, ou, au contraire, la beauté, les parures, et subsistait ainsi éternellement (Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 11 à 15).

4. C'est toujours la classification de Tertullien, *De Anima*, LVI, que reproduit Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 61. Tertullien, dans cette deuxième catégorie nomme d'abord les suppliciés : « *Perinde extorres inferum habebuntur quas vi ereptas arbitrabantur, praecipue per atrocitates suppliciorum, crucis diro et securis et gladii et ferae.* »

5. On sait que la mutilation du cadavre empêchait la sépulture rituelle. Parmi les exemples tirés de l'antiquité, la légende de Deïphobus, fils de Priam, à qui Ménélas conseillé par Ulysse, coupa, après l'avoir tué, le nez, les oreilles et les deux mains, afin d'infliger à son âme un châtement, cf. Virgile, *Æn.*, II, 336. Enée le rencontre, ainsi mutilé, aux Enfers. Tullus Hostilius fit écarteler Mettius Fufius, roi des Albains, qui l'avait trahi (notam-

Mais la mutilation du corps aggrave cette peine parce qu'elle détruit ce faible espoir¹, le sort de l'âme dépendant essentiellement de celui du corps. La vie d'outre-tombe des suppliciés était donc particulièrement humiliée et douloureuse et, en conséquence, leur hostilité contre les vivants atteignait le plus haut degré. Les âmes des « suicidés » répandaient également la terreur, parce que cette mort, à la fois violente et prématurée présentait un caractère étrange et démoniaque, mais, parmi eux, les pendus frappaient plus violemment l'imagination populaire, la strangulation pouvant être considérée comme une variété de décapitation². Moins redoutables que les suppliciés, les pendus jouissaient de pouvoirs magiques spéciaux³. Les victimes d'un meurtre ou d'un accident figuraient également parmi les *larvae*. Bien que possédant un tombeau comme les enfants morts en bas âge, ils n'entraient jamais dans l'éternel repos. On considérait d'ailleurs, comme pour les noyés, que la véritable cause de la mort accidentelle était due à l'action des puissances invisibles. Cette idée était fortifiée par la croyance aux maléfices. L'accident, comme le crime, pouvait être l'œuvre d'un magicien, d'un « mauvais charme »⁴. Enfin, les soldats tués à la guerre et les individus frappés de la foudre faisaient également partie de ces *larvae* malheureuses que le Destin accablait à jamais⁵.

La religion romaine reconnaissait l'existence de ces morts malfaisants et leur rendait un culte. Tant qu'a duré le calendrier romain, les *lemuria*, fête des lémures, comptèrent au nombre des *Feriae*. Ces fêtes étaient célébrées les 9, 11 et 13 mai, jours marqués du signe N, *dies nefasti*⁶.

ment Tite-Live, I, 28, 11). Pendant les guerres civiles, C. Marius fit couper en morceaux l'ancien censeur, C. Caesar, en l'offrant comme victime expiatoire aux mânes de Varius (Valère-Maxime, IX, 22) cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 46, il y a d'autres exemples (voir Ch. VII : *Les rois de Rome, Les empereurs et la magie*).

1. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 65. Voir aussi p. 64 : les spectres des suppliciés, surtout des décapités, figurent dans certains pays parmi les apparitions les plus terrifiantes.

2. « L'ombre n'avait pas sa tête à sa place normale ; elle était, dès lors, exclue de la société des morts. » (Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 77).

3. Alors que les autres suicidés recevaient la sépulture rituelle, les pendus en étaient exclus, et figuraient parmi les *insepulti*. Servius Honoratus, nous apprend que les *libri pontificales* prononçaient cette peine contre celui « qui laqueo vitam finisset » (Servius, *ad Æn.*, XII, 603, cité par Jobbé-Duval, p. 76-77).

4. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 82.

5. *Ibid.*, p. 84-85.

6. *Ibid.*, p. 27.

Pendant les nuits des *lemuria*, les mauvais esprits pénétraient dans les maisons. Le *paterfamilias* devait les écarter au moyen de rites proprement magiques : il parcourait sa demeure en frappant sur un instrument d'airain, en jetant des fèves noires et répétant neuf fois une formule d'incantation¹.

Pour empêcher les méfaits des *larvae* on cherchait à apaiser leur reine Hécate² en lui offrant des sacrifices. Ces sacrifices avaient lieu le dernier jour du mois, dans les *compita*³, carrefours, lieux préférés des mauvais esprits. Ils se célébraient la nuit, et revêtaient une forme mystérieuse. On lui offrait de jeunes chiens, animaux impurs, que le *Flamen Dialis* ne pouvait ni regarder, ni toucher, ni nommer⁴. Et, comme dans les *lemuria*, c'est en détournant la tête⁵ que l'on jetait à Hécate et à ses larves, les restes du sacrifice. Bien entendu, on l'invoquait au moyen de formules d'incantation.

Enfin les *compitalia*, célébrées dans les carrefours en l'honneur des *lares compitales*, sont des fêtes de la religion romaine ayant également un lien étroit avec la Magie nécromantique. Trois caractères les rattachent à celle-ci : D'abord, les *lares compitales*, quoique bienfaisants, sont des morts, et comme tels, des puissances invisibles et redoutées, des esprits de la nuit. Puis leur culte a précisément pour objet de rassurer les voyageurs exposés aux attaques d'Hécate et des *larvae*, aussi c'est encore dans les carrefours qu'on leur élève des temples et qu'à lieu leur fête, fête

1. Nous verrons au chap. VI : Moyen magique, p. 115, sq. l'emploi fréquent de l'airain et l'influence du nombre 9 dans les cérémonies magiques. Ovide, *Fastes*, v. 429-445, décrit la cérémonie des *lemuria* ... « Trois fois il purifie ses mains dans l'eau d'une fontaine, il se tourne et prend dans sa bouche des fèves noires; il les jette ensuite derrière lui en disant : « Je jette ces fèves, et avec elles je rachète et moi et les miens ». Il prononce neuf fois ces paroles, sans regarder en arrière. On pense que l'Ombre ramasse les fèves, et suit ses pas sans être aperçue. Il plonge encore ses mains dans l'eau, et frappe l'airain de Temesa et conjure l'Ombre de quitter sa demeure. Après avoir dit neuf fois « Mânes paternels, sortez ! » il regarde derrière lui, et croit avoir accompli régulièrement la cérémonie. »

2. C'était un sacrifice de « purification », destiné à écarter des habitations Hécate et sa suite. Pour les ouvrages à consulter sur Hécate, voir Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 184.

3. Les *compita* étaient les carrefours, croisement de deux ou trois chemins.

4. Cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 184.

5. « *Nec retro respice* », cf. Jobbé-Duval, p. 185, note 3 : Pline l'Ancien, *H. N.*, XXIX, xiv.

nocturne elle aussi¹. Enfin la cérémonie, bien qu'ayant dans son ensemble un caractère calme et religieux, puisqu'elle consistait en une procession en l'honneur des *lares compitales*, comprenait deux sortes de sacrifices dont le caractère magique ne peut être mis en doute :

1° Des sacrifices de porcs engraisés, ayant un caractère lustratoire², qui formaient le prélude aux réjouissances.

2° L'offrande des poupées de laine « *maniae* », ou des masques en écorce « *oscilla* » que le *paterfamilias* suspendait, cette nuit-là, aux arbres des carrefours et devant la porte de la maison, et qui, par application de la règle « *in sacris simulata pro veris accipiuntur* » tenaient la place des membres de la famille³. Le père de famille demandait aux spectres, aux esprits de la nuit, et à leur grand'mère *Mania*, d'accepter le simulacre au lieu et place des personnes représentées. En retour, les *maniae* préservaient les vivants contre tous les esprits de la nuit et morts malfaisants; les pendus, principalement redoutés, et tous ceux qui, ayant droit au tombeau, n'avaient pu être ensevelis suivant les rites, à cause de leur mort survenue au loin, et figuraient parmi les *insepulti*⁴.

On voit donc, quelle pouvait être à Rome, l'importance de la Divination ou Magie nécromantique, agissant toutes deux sur les âmes des morts par des moyens semblables,

1. Tout au moins en partie. C'est la nuit que l'on suspend aux arbres les *maniae* et les *oscilla* (voir *infra*). La fête des *compitalia*, avait lieu l'hiver à un jour fixé par le prêteur urbain (cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 188).

2. « Des cérémonies d'un caractère funèbre et expiatoire », le choix des porcs engraisés, pour le sacrifice, accentue le caractère funèbre. — « Ce fait, dit Jobbé-Duval (*op. cit.*, p. 189), que signale M. Bouché-Leclercq, s'explique à notre avis par la coexistence, dans les carrefours du culte d'Hécate et des *larvae* d'une part, du culte des *lares compitales* de l'autre. » Les *compitalia* se rattachaient par certains côtés à l'agriculture, mais il n'y a pas contradiction avec l'autre aspect du sacrifice. Si on ne comprend pas, tout d'abord, que le porc soit voué à Cérès, puisqu'il détruit les récoltes, c'est sans doute que le sens symbolique de l'immolation ne réside pas toujours dans la sympathie, mais quelquefois dans l'antipathie du dieu pour la victime. Ainsi, on immolait le bouc à Bacchus, parce qu'il est nuisible à la vigne, la chèvre à Esculape, parce qu'elle passait pour avoir toujours la fièvre. Marquardt, *op. cit.*, p. 207.

3. Voir, au sujet de l'origine de ces sacrifices, début du même chapitre et Marquardt, *op. cit.*, p. 232, et note 3; Macrobe, I, 7, 34. Si les poupées de laine « *effigies viriles et muliebres ex lana* » représentaient les membres de la famille, le *paterfamilias* suspendait, dans le même but, autant de pelottes de laine *pilae*, qu'il possédait d'esclaves (cf., Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 186).

4. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 187.

puisque les morts étaient, chez ce peuple, les puissances les plus redoutables.

Il convient enfin de ne pas oublier que les *larvae* disposaient d'une force magique indépendante. Au moins en tant que leur reine Hécate ne le leur interdit pas, elles persécutent les vivants de leur propre initiative¹.

Telles étaient, dans leurs grands traits, les relations de la Magie avec la Religion et la Divination, à Rome.

1. Cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 215. — Nous ne ferons qu'énumérer les principaux méfaits des larves, pour lesquels il faut consulter le livre de Jobbé-Duval, ch. VII, Dangers que les *larvae* ou *lemures* font courir aux vivants. Les principaux sont : les apparitions terrifiantes, les maladies collectives : peste et autres épidémies, les maladies individuelles notamment la folie. Les fous, croyait-on, étaient possédés par des puissances invisibles. On les appelait *larvati*, *ceriti* ou *furiosi*. Les *larvati* étaient possédés par les larves, les *ceriti* étaient en proie à la vengeance de Cérès : « *Ceriti et Larvati, male sani et aut Cereris ira aut larvarum incursatione animo vexati.* » (Nonius Marcellus, *Compendiosa doctrina*, XIV; 20, cité par Jobbé-Duval, p. 118). Il y avait aussi les *lymphati*, en proie aux divinités des sources *lymphæ*. Ces termes, réservés au langage poétique, étaient importants au point de vue de l'exorcisme *larvalis purgatio* car il fallait distinguer entre les différents démons pour pouvoir les chasser. Le mot *furiosus* s'applique à tous les possédés, et est, de préférence employé dans la langue juridique. « *Si furiosus escit, ast ei custos nec escit, agnatum gentiliumque in eo pecuniaque ejus potestas esto.* ». Loi des XII Tables, Tab. V, 7. Girard, *Textes*, 14, etc. — Les morts malfaisants pouvaient encore communiquer l'épilepsie, *morbus sacer* ou *morbus comitialis*, dont la victime se nomme *lunaticus*, la chorée ou danse de Saint-Guy, l'hystérie, l'apoplexie, c'est-à-dire toutes les variétés de maladies nerveuses. On leur attribuait aussi la stérilité des femmes et le fait de donner à leur victime la forme d'une bête féroce, ou *lycanthropie*. (rôle important des « lous-garous » dans les croyances populaires. Voir Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 164, et les notes).

CHAPITRE III

DES PRINCIPALES APPELLATIONS DES MAGICIENS

De même que la Divination et la Magie sont unies, au moins dans leurs manifestations extérieures, par des liens étroits, ainsi les termes désignant les représentants de l'une et l'autre science sont aussi, bien souvent, confondus : *Vates*, *Vaticinatores* signifient, tour à tour : devins, prophètes, ou magiciens. Les noms de *Chaldaei* et de *Mathematici* s'appliquent à ceux qui s'adonnent à la science des astres et des nombres, puis aux devins astrologues. *Magi*, *Malefici* ou *Venefici* qualifient plus spécialement les praticiens de la Magie criminelle, tandis que les termes d'*Arioli*, *Goëtes*, *Théurges*, *Sagae*, *Striges*, *Nékyromanciens* semblent réservés au charlatanisme. Il faut enfin mentionner les *Haruspices*, anciens devins devenus suspects au Bas-Empire, et, parmi les sectes religieuses hérétiques, celle des *Manichéens* réprouvée entre toutes.

Nous allons tenter, en nous appuyant sur les textes, de dégager le sens de ces dénominations.

Vates. — Ce terme est, habituellement, celui qui sert à désigner le devin officiel¹. Les *vates* peuvent lire dans les secrets du destin ; ils interprètent les signes, traduisent les songes, prédisent l'avenir² et, ainsi, préviennent les malheurs³.

On trouve cependant quelquefois le nom de *vates*, comme

1. Tite-Live, I, 45; I, 55; V, 15; V, 21; V, 23 et 54; VI, 12; VII, 6, etc. Tacite, *Hist.*, II, 78. Dion Cassius, XCVI, CCLVIII, CCXCIII.

2. Tibulle, L. III. *Eleg.*, IV, 49 : *accipe vates*; Properce, L. II. *Eleg.* III, 51; *vates Melampus*, L. II, *Eleg.*, IV, 15 : *fallaci vati*; Ovide, *Met.*, XIII, 1, 335 : *vate potitus*, XIII, V, 720; XIII, V, 774; XV, II, 436 : *sic dicere vates*. Héroid; XVI, 48 : « *ille vatibus refert* ».

3. Huvelin, *Injuria*, *op. cit.*, p. 405, leur attribue cette mission.

synonyme de magicien¹. Mais ce sens n'est qu'exceptionnel².

Au Bas-Empire, les *vates* furent poursuivis par les lois, tout comme les magiciens³.

Vaticinatores. — Ce ne sont pas les devins officiels, mais des prophètes⁴ qui apparaissent à certaines époques de l'histoire, et, comme poussés par une inspiration divine, font des prédictions d'un caractère étrange. Ils introduisent aussi de nouvelles cérémonies religieuses, des superstitions, des pratiques étrangères. Et le peuple, délaissant le culte officiel, les écoute volontiers⁵. Aussi les punit-on « pour le trouble qu'ils apportent à l'ordre public⁶ » et du fait qu'ils exploitent leurs révélations, et font de la divination, en soi permise, une « profession ». C'est là ce que disent les textes⁷.

Au Bas-Empire, ils sont compris dans la proscription

1. Tite-Live, XXV, 1, 8 : *Sacrificuli et vates* misérables sacrificateurs et devins inconnus; XXXIX, 8 (*les Bacchanales*), XXXIX, 16.

2. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. IV, p. 100 sq. déclare que ce sont des *haruspices* qu'il faudrait entendre par ces *vates*, dont il est fait mention, de temps à autre, dans les historiens. Il y avait, en effet, des haruspices auprès des armées ainsi qu'on l'a vu au ch. II, p. 14, note 1.

3. *Cod Th.* IX, XVI, 4. *Constit.* du 27 janv. 357, de l'emp. Constance : « *Augurum et vatium prava confessio conticescat.* »

4. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, ch. IV, démontre que l'origine du terme *vaticinator* serait peut-être le dieu Faunus, ancien dieu révélateur en Italie et qui, ayant parmi ses attributs la faculté divinatoire, aurait été désigné sous le nom de *Fatuelus* ou *Vaticanus*. On disait que le champ Vatican et le dieu qui y préside, étaient ainsi appelés des prophètes : *vaticinia*, qui se rendaient habituellement à cet endroit par l'influence et à l'instigation de ce dieu.

C'est bien aussi le sens de « prophète » que Cicéron donne à ce terme : *De Div.*, L. I, § 50. « *quod vatibus contingit* » « *eodem enim modo multa a vaticinantibus saepe praedicta sunt* ». Il s'agit ici des prophéties ou « divination naturelle » qui comprend les révélations du délire et des songes « *Restant duo divinandi genera quae habere dicimur a natura non ab arte, vaticinandi et somnandi...* » et encore : « *At multi saepe vera vaticinati, ut Cassandra* »; Suét., *Vitell.*, III : « *Vaticinante Catia muliere* »; *Vesp.*, VII : « *instinctu vaticinantium* ».

5. Tite-Live, IV, 30 : « *Noves ritus sacrificandi vaticinando inferentibus in domos, quibus quaestui sunt capti superstitione animi* »... *ibid.*, XXXVIII, 28, les Galles « *vaticinantes fanatica carmine* ».

6. Paul, *Sent.*, V, XXI, 1 : « *Vaticinatores, civitate expelli placuit, ne populares animi turbarentur* ».

7. Ulpien, *Coll.*, XV, 11, 2 « *Et quidem apud veteres dicebatur professionem eorum, non notitiam esse prohibitam* »; Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 193, n. 2, remarque que cela vise l'exception de bannissement formulée par Tibère (Suét. *Tib.*, 36) au profit du *Mathematicus* pour le cas où celui-ci abandonne son art. Cependant, le *Vaticinator* est directement visé dans ce texte « *Inter hos habentur vaticinatores, quamquam ii quoque plectendi sunt, quoniam nonnumquam contra publicam quietem imperiumque populi Romani, improbandas artes exercent.* »

générale¹. Ainsi *valicator* fut, suivant les circonstances, aussi voisin de *vates* que de *mathematicus*.

Chaldaei. — Ce nom fut d'abord celui d'un peuple « *Kaldi*, en Chaldée. Après la chute de l'empire d'Assyrie, sous la dynastie d'origine chaldéenne qui régna à Babylone, il fut appliqué à la puissante caste sacerdotale qui, dans les pays du cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre, avait le dépôt exclusif des connaissances religieuses et des études scientifiques². A dater du III^e siècle avant Jésus-Christ³, *Chaldaei* ne désigne plus que des astrologues d'une certaine école, qui prétend, il est vrai, suivre la discipline des docteurs de la Chaldée. A la fin de la République romaine et au commencement de l'empire, cette appellation était fréquente⁴. Plus tard, elle perdit son importance, car les *Chaldaei* furent plus couramment nommés *mathematici*⁵. Et cependant, le terme *Chaldaei* ne disparut pas de la langue, on le rencontre abondamment chez Tacite⁶ ou d'autres auteurs⁷. Il en est de même pour les textes juridiques⁸.

1. Principalement dans les Constit. de 357. *Cod. Th.*, IX, XVI, 4 et de 358. *Cod. Th.* IX, XVI, 6, qui englobent tout genre de divination.

2. Lenormant « *Chaldaei* » au *Dict. de Dar. et Saglio*, p. 1094 sq.

3. Où Bérosee s'établit à Cos. Voir chap. II : *Divination et Magie*, p. 32.

4. Mommsen, *Droit pénal*, t. III, p. 190-191 et note-1, p. 191, Cicéron : *De Div.*, II, 47, parle de l'horoscope de la ville de Rome, dressé par un Romain, très versé dans les calculs des Chaldéens : « *In primis chaldaicis rationibus eruditus* » ; Sénèque, *Quaest. Nat.*, VII, 28 : « *Quando illa quae Chaldaei canunt, quid stella nascentibus triste laetumne constituat* » (les comètes sont comme l'étoile qui, à ce que prédisent les Chaldéens, fixe à la naissance des hommes ce qui leur arrivera de triste ou d'heureux).

5. Mommsen, *op. cit.*, p. 191, note 2, remarque que Tacite emploie déjà *Mathematicus* dans ce sens, et que, depuis lors, l'usage confirma cette acception. Et c'est ce qu'explique Aulu-Gellé, *Nuits Attiques*, I, 9, 4 : « Aujourd'hui le vulgaire appelle mathématiciens des hommes qu'il serait plus juste de nommer Chaldéens, d'après le pays dont leur science tire son origine : « *Vulgus autem, quos gentilitio vocabule Chaldeos dicere oportet, mathematicos dicit* ».

6. Tacite, *Annales* :

II, 27 « *Chaldaeorum promissa* » ;

III, 22 « *quaesitumque per Chaldaeos* » ;

VI, 20 « *scientia Chaldaeorum artis* » ;

XII, 57 « *per Chaldaeos* » ;

XIV, 9, « *Responderunt Chaldaei* » ;

XVI, 14. « *Chaldaeorum arte* » ;

7. Saint Augustin, *De Civ. Dei*, X, 9.

8. S. C. de l'an 16 (Tacite, *Ann.* II, 32). Ulpien, *Coll.* XV, 2, 1.

Au Bas-Empire, la Constit. du 25 janvier 357. *Cod. Th.*, IX, XVI, 4 : « *Chaldaei, ac magi et ceteri, quos maleficos vulgus appellat* ». Dans ces textes du Bas-Empire, dit Bouché-Leclercq (art. *Mathematici* au *Dict. de Dar. et Saglio*, III, 2^e partie, p. 1633) les deux qualifications sont parfois juxtaposées,

Les Chaldéens passaient pour les principaux inventeurs de la Magie, de la Divination et de l'Astrologie¹. A Rome ils étaient surtout renommés pour leur habileté à construire les thèmes généthliques².

Il faut rattacher au terme « Chaldéens », celui d'*astrologi* ou *genethliaci*³.

Mais l'appellation la plus générale des Chaldéens et astrologues et qui finit par supplanter les autres dans les auteurs, mais surtout dans les textes juridiques, est celle de *Mathematici*.

Mathematici. — C'est là le nom ordinaire des astrologues⁴ bien qu'il servît parfois à désigner ceux qui étudièrent l'astronomie non superstitieuse. La science des astres, à partir d'Aristote était : l'astrologie, l'astronomie ou la « science mathématique »; et tandis qu'astrologie et astronomie restent longtemps synonymes (elles le sont encore au xvii^e siècle), « mathématique » s'applique aux deux⁵. Les citations ne manquent pas pour celle-ci; elles sont de deux sortes : les unes ont trait à la science des astrologues en général⁶, ou aux consultations qu'ils ont données sur

mais forment redondance et non distinction. On ne confondait pas encore en haut lieu les Chaldéens ou Mathématiciens avec les *Magi* et *Malifici*. Mais le peuple ne faisait plus guère de distinction.

1. Voir art. de Lenormant, *Chaldaei*, au *Dict. de Dar. et Saglio*, p. 1094 sq. sur la science chaldéenne, dont les données essentielles, sont contenues dans le « Grand traité astrologique » découvert à la Bibliothèque de Ninive, conservé au Musée Britannique.

2. Cicéron *De Div.*, I, 1. « Les Chaldéens, ainsi appelés non de leur profession, mais de leur pays, passent pour avoir créé, au moyen d'une longue observation des astres, la science qui sert à prédire à chacun son avenir et sa destinée d'après le moment de sa naissance. Voir au chap. II, *Div. et Magie* p. 32 sq.

3. On trouve au *Dict. des Ant. Grecq. et Rom.* de Dar. et Saglio, 1^{re} partie, p. 504, à l'art. *Astronomia*, de Th. H. Martin, cette explication : « Jusqu'au 1^{er} siècle de notre ère, *astrologia* et *astronomia* étaient synonymes et désignaient la science astronomique en général. Cette confusion ne cessa pas complètement ensuite. Cependant, on désignait plus spécialement par *astrologia*, l'art des Chaldéens. On pourrait y joindre le mot *Apotelesmatiké* ou *Apotesma* : science des influences sidérales sur les événements, ou bien *Nativitas* ou *Genethliologie*, à cause des thèmes de nativité d'où dépendent ces prédictions.

Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 190, cite : *Astrologi* : Aulu-Gelle, XIV, 1-18; et Tertullien, *de Idol.*, IX.

Nous ajoutons : Suét., *Néron*, XXXVI et Saint Augustin, *De Civ. Dei*, V, VI, et *Genethliaci* : Aulu-Gelle, XIV, 1, 1; Saint Jérôme, *In. Dan.* vol. 5, p. 627.

4. *Dict. de Dar. et Saglio*, *Astronomia*.

5. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. I, p. 210.

6. Sénèque, *Epist.* 88, 22-23. Le philosophe vous prouvera que le soleil est grand, le mathématicien vous fera connaître quelle est sa grandeur « *mathematicus, qui usu quodam et exercitatione procedit* », Saint Augustin, *De Civ. Dei*, V, 1 et 3.

la foi de cette science¹; les autres sont celles des textes juridiques².

Magi. — Ainsi qu'on l'a vu dans « *les origines de la Magie* » les mages étaient les prêtres de la religion persane qui avaient la réputation de connaître les procédés magiques les plus efficaces et les plus pernicieux³.

Ce terme fut introduit dans la loi dès la première année de Tibère⁴.

A partir de Trajan, on l'appliqua aux praticiens de la magie criminelle, et, bien que supplanté plus tard par les noms de : *maleficus* ou de *mathematicus*, le *magus* se lit dans nombre d'auteurs⁵ et textes⁶.

Malefici. — Le terme de *maleficus* essentiellement employé pour désigner le « mauvais magicien », ne devient un terme de droit qu'à partir de Dioclétien⁷. Alors il remplace *magus*

1. Pline, *H. N.*, XXX, I, 2, *artes mathematicas*. — Tac., *Hist.* I, 22 et II 78 (Othon-Vespasien); Suét. *Aug.* : XCIV; *Tib.* XVI, XXXVI, LXIX; *Caligula*, XIX, LVII; *Néron*, XL; *Othon*, IV; *Vitell.* III.

2. Tacite, *Ann.*, nombreux procès de « Magie » (voir 2^e partie) en grand nombre intentés pour consultation des *mathematici*; *id.* *Ann.* II, 32 S.-C. de l'an 16, sous Tibère : « *de mathematicis magisque Italia pellendis* »; *Ann.* XII, 52 S.-C. de (52); « sous Claude : *Hist.* II, LXII et Suét. *Vit.* III édit de Vitellius de (69) : « *Pulsi Italia Mathematici* »; Ulpien, *Coll.* XV, II, 1 : « *De mathematicis et vaticinatoribus* »; Paul, *Sent.*, XXI, III; au *Cod. Th.* : « *de Maleficiis et Mathematicis et ceteris similibus* ». — *Cod. Th.* IX, XVI, 4 : « *Nemo mathematicum consulat* (Constit. du 25 janv. 357). — *Id.* IX, XVI, 8 (Const. du 2 déc. 370) : « *Cesset mathematicorum tractatus* ». — *Id.* IX, XVI, 12, il est encore question spécialement des *mathematici*. Constit. du 1^{er} fév. 409 (Honorius et Théodose).

3. Voir Mommsen, *Dr pénal*, t. II, p. 357 et note 2, *veneficus* et *magus*; Pline, *H. N.*, XXX, VI, 1 : *Magis... homines immolare etiam gratissimum*.

4. *Dict. de Dar. et Saglio* « Magia »; Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 357. Dans Tacite (*Ann.*) les exemples abondent : II, 27. Procès de Libon; II, 32, S.-C. de l'an 16; VI, 29 : Procès de Scaurus; XII, 22 : Procès de Lollius; XVI, 30. 31 : Procès de Soranus; Suét.; *Néron*, XXXIV.

5. Apulée, *Apol.*, XXVI, 27; *vulgari more magus*; Tertullien, *De Idol.* IX emploie *Magia* dans un sens large pour la connaissance et la maîtrise de l'avenir en général et distingue l'astrologie, c'est-à-dire la divination et les miracula : *alia illa species magiae, quae miraculo operatur*, c'est-à-dire la Magie. Saint Augustin, *De Civ. Dei*, IV, 34; VIII, 16, 18, 19, X, 8, X, 9.

6. Paul, *Sent.*, V, XXIII, 17; *Cod. Th.*, IX, XVI, 3 : *accincti magicis artibus*; *Cod. Th.* IX, XVI, 6 : *Magus vel magicis*; IX, XVI, 3 : *Chaldaei ac Magi*, Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 357, note 2, cite Justinien, *Nov.* 115, 4, 2, que Julien 107-375 en s'appuyant sur les *Institutes de Justinien*, IV, xviii, 5, rend par *susurri magi*.

7. *Dict. de Dar. et Saglio*, « Magia ». Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 357; *Code Grégorien De maleficiis et Manichaeis*. *Coll.* XV, III, 4 el 5.

d'abord en langue courante puis en langue juridique.

On le trouve aussi dans de nombreux textes du Bas-Empire¹.

Mais *maleficus* n'est pas toujours pris absolument. On le rencontre comme qualificatif de *magus*, pour l'entacher de crime. Ainsi, au *Cod. Th.*² on trouve : « Les Chaldéens et les mages, que le peuple appelle malfaisants à cause de la grandeur de leurs crimes... » De même, dans Saint-Augustin on constate une opposition entre les Mages théurges, mauvais magiciens : *malefici*, et les Mages goêtes, dignes d'éloges³. Cette différence de degré entre les deux expressions *magus* et *maleficus* est confirmée par l'explication que donne Saint-Jérôme⁴, rapportée par Mommsen⁵, et que nous traduisons : « Les Mages, qui recherchent la science par la discussion, les *malefici* qui ont recours aux victimes et souvent touchent des cadavres. »

Venefici. — On désignait ainsi ceux qui faisaient usage du *venenum*, ou mauvais charme, ou bien encore qui pratiquaient le *veneficium*, c'est-à-dire l'ensemble des opérations de la magie tolérée ou interdite. Ainsi que le constate Mommsen⁶, si la loi de Sylla, au vii^e siècle de Rome, se rapporte au premier sens, le *veneficus* ne comprenant pas le *magus*, cependant, déjà au temps de la République, on interprétait les deux termes d'une façon identique. Sous l'Empire, *veneficium* désigne les pratiques à la fois les plus mystérieuses et les plus efficaces de l'art magique⁷, principalement, mais non exclusivement, les empoison-

1. *Cod. Th.* IX, XVI, 4 *quos maleficos vulgus appellat*; IX, XVI, 6, *qui maleficus*; IX, XVI, 10, *maleficiorum insimulatione*; IX, XVI, 11, *quicunque maleficiorum labe pollutum audierit et maleficae artes*.

2. *Cod. Th.*, IX, XVI, 4 et 6 *Chaldaei et Magi, quos maleficos ob facinorum magnitudinem vulgus appellat*.

3. *De civ. Dei*, X, 9 « *et illicitis artibus deditos alios damnabiles quos et maleficos vulgus appellat* ».

4. *In Dan*, II, 2.

5. Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 356, note 2 : « *Magi qui de singulis philosophantur, malefici, qui sanguine utuntur et victimis et saepe contingunt corpora mortuorum* ».

6. *Op. cit.*, t. II, p. 357.

7. Quintilien, 7, 3, 7, cite comme exemple du sens dérivé de l'expression le fait qu'on fait rentrer les *carmina magorum* dans le *veneficium*; Tacite, *Ann.* IV, 52, Procès de Claudia Pulchra, accusée de *veneficia in principem et devotiones*; *ibid.* IV, 22, Numantine *injecisse vecordiam marito veneficiis*. Suét. *Caius Caligula*, III; et de même dans les poètes. Ainsi Ovide : *Remède d'Amour*, vers 289 : « *Deme veneficiis carminibusque fidem* ».

nements¹. Aussi *veneficus* a-t-il souvent pour synonyme *maleficus*. « Jusqu'à la fin, dit Ch. Lécivain², le droit pénal établit un lien étroit entre le *veneficium* et le *maleficium*³, ce sont les mêmes individus qui préparent généralement les poisons et les sortilèges; entre le *veneficium* et le *maleficium* il n'y a eu qu'une différence de degré et d'intention. »

Au iv^e siècle les *maleficia* et le *veneficium* sont réunis dans les constitutions d'amnistie⁴.

Les appellations suivantes, ne viennent qu'au second plan :

Les Goètes sont des charlatans qui font des tours de passe-passe⁵. Saint Augustin⁶ les place au-dessous des simples magiciens, ou, ce qui est semblable, les confond avec les mauvais magiciens. Au contraire

Les **Théurges** sont moins odieux, parce qu'ils tentent d'élever l'âme au moyen de certaines purifications⁷.

On appelle **Sagae** ou **Striges** (vampires)⁸, les sorcières. D'après Cicéron⁹ le mot *sagae* vient de *sagire* : avoir le sens délicat. On dit de celui qui sent (*sagit*) les choses avant qu'elles arrivent, qu'il les présage, c'est-à-dire qu'il pressent les événements futurs, et c'est pourquoi, ajoute-t-il, on a appelé *sagae* les vieilles femmes qui veulent savoir beaucoup de choses « *ex quo sagae anus quia multa*

1. Pline, *H. N.* XXX, vi, 2 : « Proinde ita persuasum sit, intestabilem, irrilam, inanem esse, habentem tamen quasdam veritatis umbras; sed in his veneficas acies pollere, non magicas; id., XXVIII, xii, 1, *veneficio deficientis* : « défaillant, par l'effet de quelque poison. »

2. *Au Dict. de Dar. et Saglio*, « *Venenum* », de Ch. Lécivain, t. V, p. 713.

3. *Cod. Th.* IX, XXVIII, 3; IV, VI, 8; XI, XXXVI, 1-7, etc.; *Cod. Just.* IX, xviii, 5, 7, 9; Ammien, XIX, 2; XXVIII, 1; Dion Cassius, LXXVII, 17.

4. *C. Th.* IX, xxxviii, 6.

5. *Dict. de Dar. et Saglio*, « *Magia* », p. 1499 : « Les Goètes ».

6. Saint Augustin, *De Civ. Dei*, X, IX : *vel magiam, vel detestabiliore nomine goetiam, vel honorabiliore theurgiam vocant* ».

7. Saint Augustin, *De Civ. Dei*, X, IX : « Porphyre prétend que l'âme, du moins dans cette partie spirituelle où elle rassemble les images des corps, est, par certaines consécérations théurgiques, appelées *télètes*, disposée à recevoir l'inspiration des esprits et des anges qui découvre les dieux à sa vue. »

8. *Dict. de Dar. et Saglio*, loc. cit.

9. Cicéron, *De Div.*, 1, 31.

*scire volunt*¹. » On peut encore citer les *nekyromanciens* ou simples pleureurs, à qui on attribue une mélopée caractéristique².

Il convient de citer à part les deux termes suivants :

Haruspices. — D'après l'étymologie³, *haruspex* signifie « inspecteur d'entrailles ». Ce terme désignait les devins étrusques ou ceux qui appliquaient les méthodes de la divination toscane, et, en particulier, celle qui consistait en un examen approfondi des entrailles des victimes immolées⁴.

C'est seulement au Bas-Empire, et surtout sous les empereurs chrétiens, que l'art des haruspices, jusque là librement autorisé, devint suspect, et leur nom synonyme de magicien⁵.

Constantin le premier menace du bûcher l'haruspice qui pénètre dans les maisons privées⁶. Ses fils vont plus loin et se montrent soucieux d'abolir « la folie des sacrifices » sans distinguer s'ils sont divinatoires ou magiques, publics ou privés⁷. L'haruspicine est comprise dans l'interdiction générale⁸.

1. Voir également : Horace, *Odes*, I, XXII, 21 :

« *Quae saga, quis te solvere Thessalis
Magnus venenis, quis poterit Deus?* »

Id., *Epit.*, II, 2, 208.

Tibulle, I, 2, 42

« *Pollicita est magico saga ministerio* ».

Apulée, *Meta.*, I, p. 106

« *Saga, inquit et divina* ».

2. Witton Davies, *Magic, divination and demonology*, p. 4 et p. 42.

3. Bouché-Leclercq, au *Dict. des Ant. grecq. et rom.*, 3, 1^{re} partie, p. 17, note 2. « Les érudits modernes se rallient à une étymologie indiquée par Varron, Verrius Flaccus et Donat, et qui, par *haruga* ou *harviga* remonte soit à *hara* : étable à porcs, soit à *hira*; boyaux, ou à un radical de même sens *haru*, d'où dérivent *harviga* et *harvina* ou *arvina* : graisse, lard (M. Bréal). *Le dict. d'Ernout et Meillet* : *arniga* (*haruiga*, *haruga*) ou *ariuga*, ae : bélier de sacrifice. Mot conservé seulement par les grammairiens; ni le sens ni la forme n'en sont sûrs.

4. Voir les autres attributions des haruspices au chapitre II, *Divination et Magie*.

5. Cependant, comme tout autre genre de divination, l'haruspicine était interdite, sous peine de mort, quand il s'agissait de questions posées sur la vie du Prince ou le sort de l'Etat. Paul, *Sent.*, V, xxi, 3.

6. *Cod. Th.*, IX, XVI, 1 (31 janv. 319). Mais il permet les sacrifices publics, *Cod. Th.*, IX, XVI, 2 (Const. du 21 mai 319) et autorise l'art fulgurale dont les haruspices avaient gardé le monopole, *Cod. Th.* XVI, X, 1, Const. du 13 mars 321.

7. *Cod. Th.*, XVI, X, 2 et 4 (341 et 346).

8. *Cod. Th.*, IX, XVI, 4. Const. du 25 janv. 357 : *Nemo haruspicem consulat* et IX, XVI, 6, Const. du 5 juill. 358,

Avec Julien, cette science fut remise en honneur¹; l'empereur Jovien la toléra, et, même, en fit usage². Valentinien fit mieux. Par l'édit de 371³ il mit à couvert ceux qui pratiquaient honnêtement l'haruspicine traditionnelle. Mais Théodose lui porta le dernier coup et, sous peine des supplices les plus rigoureux, interdit sans retour « l'inspection du foie et des entrailles⁴ ».

Cependant, pendant quelque temps encore, la tradition étrusque conserva la science de l'art fulgurale, qui n'avait pas été expressément visée par les édits impériaux. C'est en Etrurie, et comme possesseurs de recettes pour manier la foudre, que l'on voit apparaître pour la dernière fois les haruspices toscans. En 408, au moment où les hordes d'Alaric approchaient de Rome, ils offrirent de défendre la ville avec ces armes célestes, mais ils déclarèrent ne pouvoir réussir si toute la ville ne sacrifiait en même temps aux dieux⁵. On préféra traiter avec les Barbares.

Harioli. — Selon Bouché-Leclercq⁶ le terme d'*hariolus*, que les anciens dérivait de *fari* (*fariolus*) a la même origine qu'*haruspex*, bien que le sens général de ce mot ait toujours été celui de : devin.

Mommsen⁷ les nomme « conjurateurs », parce qu'ils influent sur les événements au moyen des paroles.

D'autres auteurs ne leur accordent qu'une moindre considération. Tel Cicéron⁸ qui les appelle « charlatans », diseurs de bonne aventure : *impudentes harioli*.

Il faut croire que ces devins avaient une certaine importance, puisque le sénatus-consulte de l'an 16 prend soin

1. Ammien, XXI, 1, 1; 2, 4; XXIII, 5, 10; XXV, 2, 7.

2. Ammien, XXV, 6, 1.

3. *Cod. Th.*, IX, XVI, 9. Cependant, sous son règne, l'haruspice Camperse fut livré aux flammes : Ammien, XXVIII, 1 et *Amantius* subit la peine capitale, *id.*, *loc. cit.*

4. *Cod. Th.*, XVI, X, 7 (Const. de 381); XVI, X, 9 (25 mai 385); ... *inspectione jecoris extorumque...*, XVI, X, 10 (24 févr. 391).

5. Bouché-Leclercq, au *Dict. des Ant. grecq. et rom.*, III, 1^{re} partie, p. 33; et Zosime, V, 41.

6. Au *Dict. des Ant. grecq. et rom.*, *loc. cit.*, *Haruspices*, voir p. précédente, note 1.

7. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 191, note 5 cite : Saint Jérôme, *In Dan*, vol. V, p. 627 : « *quos nos ariolos, ceteri interpretati sunt, id est incantatores. ergo videntur mihi incantatores esse qui verbis rem peragunt* ».

8. *De Div.*, I, 58; cf. Marquardt, *op. cit.*, p. 124; ch. II, Divination et Magie, p. 33, note 5.

de les nommer, à côté des *mathematici* et *Chaldaei*¹ et, de même, dans les Sentences de Paul² on les rapproche des *mathematici*, *haruspices*, *valicinatores*.

Enfin, au Bas-Empire, ils sont compris dans la proscription générale de la Magie et de la Divination³.

Manichéens.—Le manichéisme avait été fondé par le prêtre perse *Mani* ou *Manès*, au milieu du III^e siècle après J.-C.⁴ Par son origine, il se rattachait déjà à la Magie. En effet, le père de Manès faisait partie de la secte des Cabiens, l'une des sectes gnostiques variées que l'on rencontrait en Babylonie à cette époque. Adeptes d'une fausse sagesse, ces sectes avaient été amenées par l'alternance du jour et de la nuit à diviniser la lumière et les ténèbres, tout en s'adonnant à l'astrologie et à la Magie⁵.

Manès, lui, rejeta l'ancien testament, et n'admit que les Evangiles et les Epîtres de saint-Paul. Sa religion consiste en un dualisme, adoptant comme base l'existence de deux principes contraires : le bien et le mal, Dieu et le démon⁶.

Si les vrais chrétiens étaient déjà soupçonnés de Magie⁷, il n'est pas étonnant que l'on ait poursuivi cette secte apostasique avec une rigueur toute spéciale. Nombreuses furent les constitutions qui s'attaquèrent aux Manichéens⁸. Mais, dans la suite, le Manichéisme fut rangé parmi les crimes d'Etat — et non pas, comme la Magie, dans le meurtre par empoisonnement — et complètement traité comme hérésie⁹.

1. Ulpien, *Coll.*, XV, 2, 1; Tacite, *Ann.*, II, 32.

2. *Sent.*, V, 21, 3.

3. *Cod. Th.*, IX, XVI, 4 (Constit. du 25 janv. 357) : « *Nemo haruspitem consulat, aut mathematicum, aut hariolum* »; *Cod. Th.*, IX, XVI, 6 (5 juillet 358),

« *Si quis... hariolus... fuerit deprehensus* ».

4. Mommsen, *op. cit.*, tome II, p. 280; Huart, *La Perse antique*, p. 221.

5. Huart, *op. cit.*, p. 221.

6. Huart, *op. cit.*, p. 222 à 224.

7. Mommsen, *loc. cit.* : « Les pratiques magiques ont joué, au point de vue juridique, un rôle encore plus grand que l'incendie et l'infanticide dans les poursuites contre les chrétiens. »

8. Constitution de Dioclétien, que l'on croit de 287, au *Code Grégorien* : *Coll.* 15, 3, 1 *De maleficiis et Manichaeis*. Constit. des emp. Valentinien et Valens de 372 au *Cod. Th.*, XVI, V, 3.

Constit. des emp. Honorius et Théodose de 423 au *Cod. Th.*, XVI, X, 24. La répression s'adoucit, d'abord la confiscation des biens, le feu, les mines, et si les peines pécuniaires subsistent, la mort est remplacée par l'exil.

9. Mommsen, *op. cit.*, tome II, p. 280.

Saint Augustin, qui combattit cette secte, nous indique, dans plusieurs passages de sa *Cité de Dieu*, en quoi consiste l'erreur des « Manichéens¹ ».

1. Saint Augustin. *De Civ. Dei*, XI, 13 : « les Manichéens attribuent au diable une substance propre du mal qu'il tire d'un principe contraire »; XIV, 5 : « ils vont, dans leur délire, jusqu'à détester tout corps terrestre comme substance du mal ».

CHAPITRE IV

LES DIEUX MAGIQUES

Section I. — Hécate.

Hécate était considérée, à Rome comme la déesse suprême de la Magie. Dans la mythologie romaine, elle n'apparaît plus, comme en Grèce, sous sa forme simple de déesse bienfaisante, Artémis lunaire, porteuse de lumière et protectrice des voyageurs. Elle est la *triple Hécate*¹; à la fois déesse lunaire et déesse infernale, la farouche divinité réunit donc en sa puissance deux domaines magiques. « Elle est, dit Virgile², puissante dans le ciel et dans l'Erèbe. »

En tant que déesse lunaire, elle se confond avec Séléné ou *Luna*. Sa lueur mystérieuse et pâle, au lieu de guider les voyageurs, les terrifie par des apparitions fantastiques. Car elle est reine des carrefours *trivia*, et c'est là que l'on place son image *Hecalaion*, pour lui offrir des sacrifices, au moment de la nouvelle lune³. Mais la lune est aussi la patronne spéciale et la mère des magiciens, elle préside

1. Pierre Paris, au *Dict. des Ant. grecq. et rom.*, Hécate, les épithètes qui accompagnent son nom sont presque toujours : *triplex* (Ov. *Fast.*, I, 387; *Epist.*, XII, 79); *triformis* (Horace, *Od.*, III, 22, 4; Ov. *Met.*, VII, 94, 177); *trigemina* (Virg., *Æn.*, IV, 511) *triceps* (Ov. *Met.*, VII, 194). Pourquoi la *triple Hécate* est-elle appelée ainsi, et pourquoi la figure-t-on avec trois têtes et trois corps? « On a donné à cette énigme, dit M. Hubert (*loc. cit.*), plusieurs explications. Pour les uns, les trois faces d'Hécate signifient les phases principales de la lune. Pour d'autres, la réunion des trois principales divinités lunaires : Artémis, Séléné, Hécate; pour d'autres encore, la triple forme indique le pouvoir de la déesse sur le Ciel, sur la Terre et sur la Mer, à laquelle on a substitué les enfers. » Enfin — et c'est l'opinion qui semble préférable à l'auteur — « si Hécate a trois corps, c'est qu'elle est la déesse des carrefours : comme elle doit présider à la fois à trois routes, il faut que ses regards puissent se porter de trois côtés à la fois : pour que vraiment elle protège ou effraye les voyageurs attardés dans la nuit, il faut que ceux-ci l'aperçoivent devant eux, bien en face, de quelque route qu'ils arrivent. »

2. Virg., *Æn.* VI, 247.

3. Pierre Paris, *op. cit.*

à toutes les opérations magiques¹. La rosée lunaire donne aux plantes la force magique nécessaire, la « sélénite » pierre de lune, est un talisman des plus puissants². Elle-même est magicienne et connaît toutes les conjurations amoureuses³, tous les poisons et tous les philtres⁴, les métamorphoses⁵ et l'art de la vengeance⁶.

A titre de « déesse infernale », Hécate était souvent identifiée avec Proserpine, reine des royaumes d'en bas⁷ ; elle exerce son autorité sur les âmes des morts, dont elle dispose à son gré, mais principalement sur les *larvae*, ou morts malfaisants, qui, avec une meute de chiens démoniaques « hurlant à la lune » formaient son cortège⁸.

Puissances magiques redoutables, toujours disposées à nuire aux vivants, les *larvae* pouvaient en outre, être excitées contre l'un d'entre eux par des *sacra nocturna*⁹. Aussi, il semble que les sacrifices offerts à Hécate, sacrifices de purification destinés à l'apaiser, s'adressaient en même temps aux démons de sa suite¹⁰.

Ces sacrifices s'accomplissaient dans les carrefours, *compita*, le dernier jour du mois. Ils consistaient en jeunes chiens, animaux favorisés de la déesse¹¹. On les célébrait la nuit et, d'ailleurs, en quelque lieu qu'on les offrit, les sacrifices en l'honneur d'Hécate revêtaient toujours une forme mystérieuse.

Le culte d'Hécate fut surtout répandu dans l'Empire et prit peu à peu la même extension que les cultes orgias-tiques venus de l'Orient¹².

Dioclétien institua à Antioche un culte souterrain d'Hécate; on le célébrait dans une crypte où l'on descendait par un escalier de 365 marches¹³.

1. Voir Hubert, *Magia* au *Dict. des Ant. grecq. et rom.*, p. 1512, note 30.

2. Hubert, *Magia*, *Dict. de Dar. et Saggio*, p. 1512.

3. Ov., *Heroid*, XII, 168; *Met.*, XIV, 44.

4. Sénèque, *Med.*, 833; Ov., *Met.*, VI, 139.

5. Apul., *Met.*, XI, 2, 10.

6. Virg., *Æn.*, IV, 609.

7. Pierre Paris, *loc. cit.*, Apulée, *Met.*, XI, 2 : *nocturnis ululatus horrenda Proserpina, triformi facie larvales impetus comprimens*.

8. Pierre Paris, *loc. cit.* et Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 184, 185.

9. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 184.

10. Pierre Paris, *loc. cit.* et Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 184.

11. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 184.

12. Pierre Paris, *loc. cit.*

13. Pierre Paris, *loc. cit.* et Heckenbach, dans *Pauly-Wissowa*, Hekate, p. 2782. « Auf einen Mysterienkult scheint sich die von Diocletian geweihte unterir dische Grotte zu beziehen, zu der man in : 365 stufen hinabstieg ». La grotte souterraine dédiée par Dioclétien, à laquelle on descendait par 365 marches, paraît se rapporter à un culte des mystères.

Parmi les nombreuses villes d'Italie et de Grèce, qui rendaient à Hécate un culte spécial, on peut citer Egine¹ et surtout Eleusis².

Section II. — Luperca.

Cette déesse, n'est pas, à la vérité, citée d'ordinaire parmi celles qui président à la Magie. Mais, si l'on examine ses attributions, on doit reconnaître qu'elles appartiennent à ce domaine mystérieux rempli de superstitions bizarres, caractéristiques des rites magiques.

L'étymologie de *Lupercus*, le dieu, *Luperca*, la déesse, *Luperci*, les prêtres, donne : *lupus*, et *arceo*, soit dieu ou déesse qui écartent les loups. Et leurs prêtres, les *Luperques* avaient le pouvoir de chasser les loups, les loups démoniaques comme les loups véritables³. C'est que les Romains redoutaient la lycanthropie⁴ et l'attribuaient à l'inter-

1. Heckenbach, *loc. cit.*, p. 2781 : *Schließlich gab es auch Mysterien der Hekate. In Lagina Werden sie Kurz erwähnt. Mehr wird uns über die Mysterien in Aigina berichtet. Zur Heilung von Wahnsium nahm der Kranke daran teil* : Enfin il y eut aussi des mystères d'Hécate à Lagina, ils sont mentionnés brièvement. Nous sommes mieux renseignés sur les mystères à Egine. Le malade participait là à la guérison de la folie.

2. Paul Foucart, *Les drames sacrés d'Eleusis* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances de 1912). Dans ces mystères, Hécate était la gardienne qui éclaire la route de Demeter, errant à la recherche de Coré ravie par Hadès, et puisqu'on la dit fille de Demeter, on en fait l'égale des divinités qu'elle accompagne.

P. 5 : Les drames sacrés d'Eleusis consistaient dans l'union de Zeus et de Coré. Elle était représentée par la prêtresse de Demeter et le hiérophante, qui incarnaient les divinités dont ils avaient revêtu le costume. Pour les spectateurs, c'étaient les dieux eux-mêmes. Zeus entraînant violemment Demeter, descendait dans une retraite obscure. Les torches alors étaient éteintes, et l'union des deux divinités se consommait dans l'obscurité, au milieu de l'attente anxieuse des assistants... Puis le hiérophante ressortait, les flambeaux étaient rallumés. Et il s'écriait d'une voix forte : « La divine Brimo a enfanté Brimos, l'enfant sacré, c'est-à-dire la Forte a enfanté le Fort. »

Salomon Reinach (*Rev. des ét. grecq.*, 1906, p. 344-5) explique ainsi ces mystères « C'est une hiérogamie, le mariage de la Mère du Blé avec le Père du Blé, et, comme dernier terme, l'exaltation d'un épi de blé, mariage en raccourci de toute une moisson. C'est ici l'action de la Magie sympathique. Cet épi, solennellement montré aux fidèles, témoignait que l'union avait été féconde et que le drame magique, proposé en exemple aux forces du ciel et de la terre, avait été joué jusqu'au bout. »

3. Jobbé-Duval, *op. cit.* p. 167.

4. « Espèce d'aliénation mentale partielle ou de monomanie », l'aliéné croyait que, transformé en loup, il courait, la nuit dans la campagne; les loups-garous ont joué de tout temps, un rôle important dans l'histoire des croyances populaires; cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 164.

vention des puissances invisibles¹. Aussi la fête des Lupercales, les *Lupercalia* avait-elle pour objet de purifier la ville, *lustrare*, et par suite de prévenir les lycanthropies et les épidémies, y compris celles qui menaçaient les animaux.

Cette fête avait lieu le 15 février. Ce jour là, les Luperques couraient par la ville, vêtus seulement de peaux de chèvre, et frappaient sur le dos et sur les mains, avec des lanières en cuir de chèvre, les femmes qu'ils rencontraient². D'ailleurs les Luperques frappaient aussi de leur lanière, *februa*³, non seulement les femmes, mais les autres assistants et les lieux qu'ils désiraient purifier :

...secta quia pelle luperci

*Omne solum lustrant, idque piamen habent*⁴.

et la flagellation avait pour but de chasser les démons de la stérilité, de la maladie, et des mauvaises récoltes⁵.

Cependant les femmes jouaient dans ce rite un rôle spécial, puisqu'il devait leur procurer une heureuse fécondité. Ovide⁶ raconte l'origine de cette croyance. L'enlèvement des Sabines n'avait donné aux Romains aucune descendance — les époux consultèrent Junon : « Mères du Latium répondit la déesse, qu'un bouc velu vous féconde ... Alors un augure, venu d'Etrurie, s'avisa d'immoler un bouc, et, par ses ordres, les matrones présentèrent leur dos aux fouets taillés avec la peau de l'animal. » Plus tard, ainsi que l'indique Jobbé-Duval⁷, on put ajouter l'explication tirée du besoin de protection de la femme, particulièrement menacée par les mauvais esprits, en raison de sa faiblesse, mais le but principal de la flagellation n'a

1. Les *larvae*, morts malfaisants qui agissaient d'eux-mêmes ou comme auxiliaires des magiciens.

2. Salomon Reinach, *Cultes, mythes et religions*, I, 173 sq., la flagellation rituelle.

3. Cette lanière provenait de la peau du bouc sacrifié.

4. Ovide, *Fastes*, II, 31, 32 « armés de lanières, les luperques purifient tout le sol, et ils considèrent cela comme un sacrifice expiatoire ».

5. Salomon Reinach, *loc. cit.*, p. 178, résumant l'ouvrage de Mannhardt, *Mythol. Forschungen* (1884), p. 72 sq. écrit : « D'après Mannhardt, il ne s'agit pas tant de maltraiter et d'expulser le démon nocif que d'exalter et de fortifier le bon génie de la moisson, représenté par un homme ou une image, en détruisant, au moyen de coups, les influences pernicieuses qui pèsent sur lui ». Cet usage s'est continué dans les rites agraires d'Europe et notamment à Vienne.

6. *Fastes*, II, 424 à 450 :

*Ille caprum mactat : jussae sua tergo maritae
Pellibus exsectis percutienda dabant* .

7. *Op. cit.*, p. 166.

pas varié. « Le simple attouchement de la peau d'un bouc, *libidinosus caper*, contribuait, dit Eugène Lefébure¹, avec raison, croyons-nous, à mettre en fuite le démon de la stérilité².

Section III. — Cybèle.

Cybèle, la « Mère des dieux » ou *Magna Mater* peut prendre rang parmi les dieux magiques les plus en faveur à Rome, tant à cause de son culte, plein d'originalité et de mysticisme oriental, que par l'étendue des pouvoirs divinatoires et magiques qu'on lui attribuait et auxquels participaient ses prêtres : les Galles.

Cybèle, déesse orientale, originaire de Pessinonte en Phrygie, inspira toujours aux Romains une sorte de méfiance. Lorsque son culte fut adopté à Rome³, le Sénat l'organisa avec les plus grandes précautions, car c'était un culte orgiastique, plein de dangers pour les esprits et les mœurs. Aussi, le rite oriental fut-il remplacé par ceux de la religion gréco-romaine du III^e siècle, et le culte d'*Attis*, son amant, interdit. Le clergé de la déesse était exclusivement phrygien. Enfin, la célébration de ce culte était placée sous la surveillance des membres de l'aristocratie⁴. Cependant, des modifications intervinrent. Dès le principat d'Auguste, les affranchis purent entrer dans l'ordre des Galles sans être poursuivis par la loi⁵. Mais ce fut seulement sous le principat de Claude⁶ que les Romains furent autorisés à célébrer le culte phrygien, *Attis* admis à côté de Cybèle, et le nom de Galles, originellement compagnons du jeune dieu, appliqué à leurs prêtres, eunuques ou non. Alors, les fêtes de la Grande Mère Idéenne prennent une grande importance et durent

1. Le bouc des Lupercales (*Revue de l'histoire des religions*, LIX, 1909, 73).

2. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 160. — Salomon Reinach, *op. cit.*, p. 178, cite l'hypothèse de Thomsen. D'après lui, le but de la flagellation est de faire passer dans le corps du patient la force et la vitalité soit de l'arbre, soit de l'animal, c'est-à-dire, sans doute, d'un ancien totem. « C'est un rite de communion remontant à l'époque ancienne du totémisme végétal. »

3. En 550/204 cf. Marquardt, *op. cit.*, p. 92.

4. Graillot, *Le culte de Cybèle*, chap. II, p. 71 à 92.

5. *Id.*, p. 99 à 114.

6. *Id.*, *loc. cit.*

à Rome, du 15 au 20 mars. Mais le jour d'orgiasme par excellence, caractéristique du culte, était le jour de la fête du sang « *sanguis* », le 24 mars. Les Galles se livraient d'abord à des manifestations préparatoires : danses, bonds, courses frénétiques, tournolements avec balancement de la tête pour déterminer le vertige, tandis que retentissent les cris et les ululements, accompagnés du son des tambourins et des cymbales. Puis venait la flagellation, accomplie à l'aide de fouets en lanières de cuir, et garnis d'osselets. Les Galles se frappaient eux-mêmes ou entre eux, tout en hurlant, en bondissant et en courant. Enfin ils s'élancent sur les poignards sacrés, s'entaillent les bras et les épaules et y tracent des signes mystiques¹. Alors, dans l'enthousiasme, ils vaticinent et on recueille avec dévotion leurs paroles².

En ce même jour, la vocation des nouveaux Galles se révélait. La cérémonie se passait dans l'enceinte du temple et elle était publique. Le surcroît d'exaltation de cette fête du sang, la musique sauvage, les lacérations, fournissaient aux jeunes gens déjà décidés à faire le sacrifice de leur virilité, l'élément nécessaire pour abolir en eux toute sensibilité. « On oublie qui on est ». Et les profès, se dépouillant de leurs vêtements, se mutilent eux-mêmes devant l'assemblée des fidèles, pour témoigner que leur sacrifice est volontaire. Ils chevauchent l'autel même des sacrifices, ou bien ils se tiennent au pied du pin Attis, qu'ils arrosent de leur sang³.

Si l'on joint à la fête du sang et à la sanguinaire consécration de ses prêtres, le taurobole, sacrifice sanglant célébré en son honneur⁴, on peut avouer que Cybèle est une déesse avide de sang humain, symbole magique par excellence. « La fête du sang, dit M. Graillot⁵, est un très ancien rite funéraire, qui nous reporte au temps où les

1. Graillot, *op. cit.*, p. 295.

2. Tite-Live, XXXIX, 13 : « *Viros velut mente capta, cum iactatione fanatici corporis vaticinari.* »

3. Graillot, *op. cit.* p. 295. C'est avec le tranchant d'une pierre taillée qu'ils opèrent l'ablation du sexe. A défaut, on utilise un tesson de poterie. Dans certains cas, cependant, on se contente des couteaux sacrés qui viennent de servir aux libations de sang humain, ou d'un glaive en bronze. Les organes étaient soigneusement recueillis, lavés, embaumés, enfermés dans une ciste, puis déposés dans un hypogée, la Thalame, chambre nuptiale de la déesse.

4. Voir *supra*, ch. II, p. 31 et n. 4.

5. Graillot, *op. cit.*, p. 126 sq.

morts, avides de sang, réclamaient des victimes humaines ». Le sacrifice des organes virils était lui-même précédé d'une formule précatoire de donation et de consécration. Plusieurs autres rites magiques se retrouvent également dans les cérémonies cultuelles de la Mère des Dieux¹. Mais surtout, Cybèle est la déesse de la pluie et de la terre. Elle est « celle qui promet la pluie », dispensatrice de la rosée, et ses prêtres vendent des prières pour attirer la pluie en temps de sécheresse. Comme Cybèle est aussi déesse de la terre, les Galles disposent de toutes sortes de procédés à l'usage des agriculteurs. Ils savent comment on féconde le sol et la manière d'obtenir en abondance le blé et les fruits. On les consulte également au sujet des animaux malades, et ils ont le pouvoir d'écarter du bétail tout maléfice².

Là ne se bornent pas les talents des eunuques de Cybèle. Ils trafiquaient, peut-on dire, du pouvoir surnaturel de leur déesse et vendaient aux crédules fidèles toutes sortes d'amulettes, de talismans et de philtres magiques³. Entre leurs mains, l'ancien culte phrygien s'était transformé en pratiques de sorcellerie⁴. Aucun genre de divination ne leur était non plus inconnu. Ils pratiquaient la divination tellurique, et étaient de grands interprètes de cette sorte de révélation que l'on peut qualifier de supérieure parce qu'elle est immédiate et directe : la révélation par les songes. De plus, habiles dans la science des influences sidérales, les Galles faisaient concurrence aux Chaldéens.

Enfin, les prêtres de Cybèle s'étaient fait une réputation dans l'art de guérir les maladies. A Hieropolis, en Phrygie, ils formaient une sorte d'Institut médical et prescrivaient des traitements thérapeutiques. Ils soignaient de préférence,

1. Notamment, lors de la fête des *Hilaries*, le 25 mars, où l'on célèbre son mariage avec Attis. Beaucoup de fidèles suivaient son cortège triomphal travestis ou masqués, et on peut voir dans cette manifestation la survivance d'un rite magique primitif (basé sur la zoolatrie), cf. Graillot, p. 134 et le 27 mars, la fête du bain au *lavatio*, est un rite magique par action sympathique. C'est un rite agraire qui a pour vertu d'attirer la pluie, *id.*, p. 136-137.

2. Pour les Galles médecins, voir *infra*, ch. V, p. 75, note 2. De même pour l'exorcisme des rats, *loc. cit.*, p. 69, note 7.

3. « Ils en vendaient pour les mariages, pour les voyages, contre les voleurs et pour faire retrouver les objets perdus. »

4. Il faut bien remarquer que leur influence n'était pas toujours bienfaisante. Cybèle, déesse de la Magie, signifie tour à tour bonne ou néfaste déesse. Les Galles, qui écarteraient un charme, pouvaient le détourner sur autrui. On leur achetait des formules bienfaisantes pour soi, malfaisantes pour les autres (Graillot, *op. cit.*, p. 311).

certaines infirmités (car il existe des maux envoyés par Cybèle). Aussi guérissaient-ils non seulement l'épilepsie et les accès de folie, mais aussi les fièvres, l'hydropisie et les maladies des petits enfants¹.

Section IV. — La « dea Syria » ou Artagatis.

M. Cumont, dans le chapitre V des *Religions Orientales*, consacré à l'étude de l'influence exercée par la Syrie dans la transformation de la religion romaine, nous donne des renseignements fort intéressants concernant la *dea Syria*.

Originaire de Syrie, cette déesse fut souvent confondue avec l'Astarté phénicienne, qui possédait un temple fameux à Hiéropolis. Son culte se propagea en Italie surtout à partir du ^{II}e siècle, époque où de nombreux esclaves syriens furent introduits en Italie. Mais la *dea Syria* est déjà nommée au ^Ier siècle, dans une inscription romaine qui se rapporte précisément au marché des esclaves². Depuis, elle eut toujours sa chapelle, auprès d'une source sacrée, dans le quartier populaire de Trastavère situé sur la pente du Janicule.

Lucien³ et Apulée⁴ nous parlent de son culte; culte fanatique, dont les rites sont analogues à ceux qui présidaient à l'adoration de la Grande Mère.

Par ses origines, la religion de la déesse syrienne était magique. « Aucune religion », dit M. Cumont⁵, « n'a pratiqué » aussi longtemps les sacrifices humains... Ces offrandes meurtrières se maintinrent dans certaines cérémonies clandestines et dans les bas-fonds de la Magie... Dans le temple du Janicule, on découvrit une calotte crâ-nienne placée dans une cavité ménagée au fond de l'abside, sous la statue divine; c'est, semble-t-il, une survivance du vieux rituel de fondation, qui faisait enterrer des victimes humaines sous les murailles des constructions nouvelles, un simulacre remplaçant l'ancien meurtre religieux. »

1. Graillot, *op. cit.*, p. 310.

2. Cumont, *op. cit.*, p. 96-98.

3. Lucien, *Lucius*, 35 sq.

4. Apul., *Mét.*, VIII, 24 sq.

5. Cumont, *op. cit.*, p. 110.

Ce culte avait aussi ses manifestations de délire érotique. et les servantes du temple d'Astarté honoraient la déesse par la « prostitution sacrée ». On peut, d'ailleurs, expliquer ces pratiques curieuses par la « Magie sympathique. » « On crut que l'union sexuelle de femmes engagées au » service de la divinité qui personnifiait toutes les énergies » reproductrices de la nature, favorisait, par sympathie, » la fertilité des campagnes et la fécondité des troupeaux ¹».

Section V. — Mercure.

Mercuré : *Mercurius*, ou en grec : Hermès Chthnios, confondu avec Hermès Trismégiste, est, lui aussi, invoqué par les magiciens. Son nom figure à côté de celui d'Hécate dans les *Tabellae defixionum*².

Dans le procès d'Apulée, l'un des principaux chefs d'accusation invoqués contre lui fut qu'il conservait précieusement chez lui une statuette de ce dieu, qu'il avait fait fabriquer, disait-on, en vue de maléfices magiques³. Dans un autre passage de « l'Apologie », Apulée attribue nettement à Mercure un caractère magique : « Et de même qu'il était de tradition d'invoquer dans les cérémonies magiques, Mercure porteur des incantations, Vénus séductrice des cœurs, la Lune, complice des nuits, *Trivia*, reine des mânes⁴ ». D'ailleurs, bien qu'il se défende énergiquement sur ce point comme sur les autres, Apulée présente Mercure comme le messager entre le monde céleste et le monde infernal, et se sert de son nom dans la formule de malédiction qu'il prononce contre ses adversaires⁵ « Puisse ce dieu, dit-il à son juge *Æmilianus*, attirer sur toi la malédiction des dieux de l'un et l'autre mondes, mettre toujours sur ton chemin les fantômes des trépassés, assembler devant tes yeux toutes l'armée des ombres, des lemures, des mânes, des larves, avec toutes les apparitions des nuits, toutes les terreurs des bûchers, tous les épouvantails des tombeaux⁶. »

1. Cumont, *op. cit.*, p. 119.

2. Hubert, *Magia, op. cit.* p. 1513.

3. Apol., LXI sq.

4. Apol., XXXI cité par Hubert, *loc. cit.*

5. L'abbé-Duval, *op. cit.*, p. 103.

6. Apol., LXIV.

Section VI. — Saturne.

Pour en avoir déjà parlé au chapitre II¹ nous ne ferons que mentionner d'autres dieux magiques moins importants : *Dis Pater*, ou Pluton, *Mania*, mère des Lares, les *Lares compitales*, *Saturne*, à qui on immolait des enfants. D'après Tertullien², cette coutume barbare persista en Afrique jusqu'au proconsul de Tibère. « Il fit » attacher les prêtres de Saturne aux arbres mêmes qui » couvraient le lieu de ces affreux sacrifices, comme à » autant de croix votives. Je prends à témoin les soldats » de mon pays, qui exécutèrent les ordres du proconsul. »

1. Chap. II, Div. et Magie, section I, p. 12.

2. Apol., 9.

CHAPITRE V

LE FAIT MAGIQUE

Généralités.

Le fait magique peut revêtir une multiplicité incalculable de formes, car l'imagination qui y préside est, de nos jours encore, l'amie de toutes les chimères. Il est possible cependant de classer en un certain nombre de groupes, les principaux résultats que la Magie se flattait d'obtenir, sans prétendre, toutefois, parvenir à une énumération complète.

Les poètes latins nous donnent maintes descriptions fantaisistes de phénomènes astronomiques, météorologiques et physiques. « A la voix des sorcières » : la voûte des cieux s'abaisse, les étoiles se détachent, le soleil s'obscurcit¹, la lune descend de son char et jette son écume argentée². Cependant, sur la terre suspendue dans l'espace, les vents cessent de souffler, les fleuves reculent rapidement à leur source, la mer enchaînée devient immobile et une nuit affreuse règne sans interruption³. Mais voici que les rochers s'animent, le sol s'entr'ouvre, les profondeurs du Tartare sont illuminées et les puissances infernales vont apparaître⁴.

1. Apulée, *Mét.*, I, § 11 pouvoir de Méroé, III, § 17 : Pamphile menace le soleil lui-même *Comminantem ipsi soli nubilam caliginem et perpetuas tenebras*.

2. Les livres enchantés savent attirer sur la terre les astres fixés dans les cieux : Horace, *Epod.*, XVII, 4-5. Les anciens croyaient que les opérations magiques pouvaient faire écumer la lune elle-même (Lucain, *virus lunare* : poison lunaire).

3. Ovide, *Heroid.*, Ep. VI vers 85 sq. :

Illa reluctantem curru deducere Lunam

Nilitur, et tenebris abdere solis ignes

Illa refrenat aquas, obliquaque flumina sistit.

4. Tibulle, I, 2, 47 sq. : « à sa voix le sol s'entr'ouvre, les mines sortent des sépulcres, les ossements descendent du bûcher encore tiède. Par un

En dehors de ces chimères poétiques, la Magie avait la réputation de pouvoir modifier à son gré les phénomènes naturels. On lui demandait : de faire tomber la pluie¹, d'arrêter la grêle², de chasser les nuages et de calmer les vents³. Ces faits n'avaient rien d'illicite lorsqu'on les provoquait dans une bonne intention. Aussi, jusqu'à la dernière période du droit, les Constitutions impériales qui, la plupart du temps, ne distinguent pas entre la bonne et la mauvaise Magie, en tolèrent les rites. Ainsi la Loi de Constance, de 321⁴ autorise les pratiques magiques pour l'agriculture, pour que les vendanges mûres ne craignent pas les pluies ou qu'elles ne soient pas abattues par la chute de la grêle. Cette constitution a été introduite dans le code Justinien⁵.

Au contraire, on prohiba dès l'origine, celles de ces pratiques qui tendaient à nuire aux biens d'autrui. Car la Magie pouvait :

a) faire passer les récoltes d'un champ dans un autre, ce qui est défendu par la Loi des XII Tables : « *ne quis alienos fructus excantassit* » ... « *neve alienam segetem pellezeris* »⁶ ;

b) évoquer les rats d'un champ pour les faire passer dans les champs voisins⁷.

sifflement magique elle évoque les cohortes infernales, et avec une aspersion de lait elle les met en fuite ». Ovide, *Met.*, VII, 2, 199 et 206, puissance magique de Médée qui fait sortir les ombres des tombeaux *jubeo manes exire sepulcris*. — *Ibid.*, XIV, 3, 401 à 411 : « O prodige ! La forêt change de place, la terre gémit, les arbres pâlisent, le gazon distille des gouttes de sang ; les rochers semblent mugir, les chiens aboyer, d'affreux reptiles souiller le sol, et les ombres des morts voltiger dans les airs ». *Remède d'Amour*, vers 253 : « Une vieille sorcière force par ses enchantements la terre à s'entr'ouvrir. »

1. Dion Cassius., LXXI, 8.

2. Sénèque, *Q. nat.*, IV 6.

3. Justin, *Quaest. ad orth.* ; cf. Hubert, *Magia, Dict. de Daremberg et Saglio*.

4. *Cod. Th.*, IX, xvi, 3.

5. *Cod. Just.*, IX, xviii, 4.

6. Également Sénèque, *Q. nat.*, 4, 72 in *XII tab. cavetur ne quis alienos fructus excantassit*, Servius (Virg., *Egl.*, 8, 99) *traducere messes. Magicis quibusdam artibus hoc fiebat, unde est in XII tab. neve pellezeris* ; — Saint Aug., *Civ. Dei*, 8, 19 : *quod hac pestifera scelerataque doctrina fructus alieni in alias terras transferre perhibentur*. Apulée, *Apol.*, 47. *Magia XII tab. propter incredulas frugum illicepas interdicta* ; Ovide, *Am.*, III, 17, 31 *carmine laesa Ceres sterilem vanescit in herbam* ; *Remède d'Amour*, vers 254, *Seget aliis alias transibit in agros* ; — Pline, *n. h.*, XVIII, vi 41, 42 ; le procès de Furius Chresinus (voir 2^e partie, ch. II, p. 158).

7. Marquardt, *op. cit.*, p. 133, note 6 ; — M. Graillot, *op. cit.*, p. 311 reproduit un exorcisme employé par les Galles, qui permettait de faire passer les rats d'un champ dans celui du voisin : « J'exorcise les rats qui ont été surpris en cet endroit même ; ne me portez pas préjudice, vous, et n'en lais-

c) troubler les éléments, c'est-à-dire appeler les orages et le mauvais temps. La loi de l'empereur Constance, du 4 décembre 357, livre aux bêtes ceux « qui osent troubler les éléments au moyen des arts magiques¹ ».

Le pouvoir de la magie s'étend aux troupeaux et aux animaux domestiques. On lui demande :

De sauver et de faire prospérer les plantes et les animaux.

De donner du lait aux brebis².

Mais, là encore, on en redoute les maléfices plus qu'on n'en espère de secours. Le bétail, comme les champs, peut être ensorcelé et frappé de stérilité³. On croyait que les maladies collectives des animaux, les épizooties, étaient dues aux mauvais charmes, et, parmi les maladies individuelles, l'épilepsie qui frappait certaines espèces d'animaux, comme la chèvre, figurant pour cette raison parmi les animaux impurs⁴.

Ce n'est pas toujours aux Magiciens, mais aux larves, agissant directement elles-mêmes, que l'on attribuait ces méfaits. Aussi cherchait-on à protéger les champs et les jardins contre les mauvais esprits *nocentes spiritus, monstra noxia*⁵.

« Dans les Lupercales, dit Jobbé-Duval⁶, la *lustratio* servait, selon nous, à délivrer des mauvais esprits non seulement les hommes, mais les bêtes. Les cérémonies traditionnelles protégeaient les étables contre les démons de la maladie et de la stérilité. »

Cependant, s'il est intéressant d'étudier la magie en lutte avec la Nature, il importe surtout de la montrer aux prises avec l'Homme, et d'exposer comment, par ses méfaits, elle se flatte de l'atteindre dans son être physique,

sez pas d'autre non plus me porter préjudice. Je vous donne en effet ce champ que voici (et tu désignes lequel); mais, si je vous surprends encore ici, avec l'aide de la Mère des Dieux, je vous partagerai en sept parts, etc. » (cf. *Geopon.*, XIII, 5, 41).

1. *Cod. Th.*, IX, xvi, 5; — Marquardt, *op. cit.*, p. 134, note 3, à propos de ce texte, renvoie aux citations de Godefroy sur les *tempestarii* : *lex Rom. Visigoth.*, VI, II, 3 : *Malifici et immissores tempestatum, qui quibusdam incantationibus grandinem in vineas messesque mittere perhibentur*.

2. Hubert, *op. cit.*, *Magia*, p. 1495.

3. *Ibid.*

4. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 106.

5. *Ibid.*, renvoie à Palladius Rutilius, écrivain du IV^e siècle de l'ère chrétienne : *De Agric.*, I, 35, de *remediis horti vel agri*, 11. D'autres agronomes romains : Columelle, Gargilius Martialis, ont recueilli des recettes pour combattre ces dangers.

6. *Ibid.*, *loc. cit.*

(métamorphoses, maladies, souffrances dans l'au-delà), dans son esprit (songes terrifiants, perte de la mémoire, folie), dans ses sentiments et passions (la Magie amoureuse), enfin de l'anéantir (le Meurtre magique).

Section I. — La Magie et l'Etre humain.

§ 1. — Les Métamorphoses.

La légende attribue aux sorcières le pouvoir de transformer les êtres et les choses¹, de les transporter en d'autres lieux², ou même de les anéantir complètement³. La plupart du temps elles changent leurs ennemis en animaux⁴. Elles-mêmes, croit-on, peuvent revêtir les formes les plus diverses. Elles empruntent de préférence l'aspect d'oiseaux de nuit, hiboux ou chouettes⁵, mais aussi celui de tout autre animal : chiens, rats, mouches, belettes⁶, etc.

Cependant, si on ne peut complètement passer sous silence ces métamorphoses, il faut bien dire qu'elles appartiennent surtout au domaine de la littérature. On ne trouve point de procès de Magie intenté pour cette cause, les constitutions n'en parlent pas. Il n'en est pas de même

1. Car elles donnent aussi la vie aux choses inanimées : Apulée, *Met.*, III, § 10 : « Les outres, dont la toison grillait s'animent comme des créatures humaines, elles sentent, elles entendent, elles marchent. »

2. Apulée, *Met.*, I, § 15 : « La sorcière peut cloître les gens chez eux, enlever une maison avec les murailles, le terrain, les fondations, et transporter le tout dans un autre pays en haut d'une montagne. — Horace, *Epil.*, II, I, 233. « Un magicien me transporte tantôt à Thèbes et tantôt dans Athènes ».

3. Apulée, *Met.*, II, § 5. Pamphile transforme ceux qui lui résistent en pierres, béliers, moutons ou tout autre animal, il y en a qu'elle anéantit complètement.

4. Apulée, *Met.*, I, § 14. Méroé change un de ses amants en castor sauvage, un cabaretier en grenouille, un avocat en béliet. La femme d'un de ses amants s'étant permis contre elle quelques propos piquants, elle frappe de stérilité cette malheureuse et dessèche dans ses entrailles le fruit qu'elle portait. Ovide, *Met.*, XIV, 3, 285 : Circé métamorphose en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

5. Apulée, *Met.*, III, § 23. Pamphile se métamorphose en hibou « *fit bubo Pamphile* ». Ces sorcières se nomment *strigae*, voir Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 32. Prop. III, 6, 29 :

Et strigis inventae per busta jacentia plumae.

6. Apulée, *Met.*, II, § 23 et 26; — Properce, IV, 5, 14. Acanthis rôde la nuit sous la forme d'un loup funeste : *Et sua nocturno fallere terga lupo*. — C'était une faculté des sorciers de pouvoir se transformer en loups-garous pendant la nuit, voir Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 164 : « la lycanthropie », Virg., *Bucolica*, Ecl., VIII, 97 : *His ego saepe lupum fieri, et se condere silvis Moerin*, Tibulle, I, 5, 53.

en ce qui concerne la médecine, les remèdes magiques et les maladies qu'ils traitent — maladies que l'on ne croit pas dues à des causes naturelles — mais aux sortilèges des sorciers ou à l'action directe des morts malfaisants et autres puissances invisibles.

§ 2. — La Médecine et la Magie.

« La Magie, dit Pline¹, est née de la Médecine, elle a joint le ressort de la religion, puis s'est incorporé l'art astrologique. Ainsi elle tient les esprits enchaînés par un triple lien. » Les prêtres-sorciers de Babylone étaient, paraît-il, de véritables médecins, connaissant la vertu des plantes et des substances médicinales et composant breuvages et poudres appliqués comme remèdes².

Plus tard, à Rome, la plupart des recettes de la médecine populaire sont magiques et souvent considérés comme démoniaques³.

Pline, tout en ayant déclaré que la Magie est le plus trompeur des arts, rapporte néanmoins les opinions des Mages et indique leurs remèdes là où la médecine habituelle n'a rien prescrit⁴. Certains de ces remèdes sont spécialement empruntés à la Magie noire. Ainsi, on guérissait les tumeurs par le frottement de la main d'un enfant mort en bas âge⁵ et la fièvre quarte en employant les cheveux

1. Pline, *H. N.*, XXX, I, 2.

2. Hérodote, I, CXCVII *apud* Maspero, *la Magie chez les Chaldéens*.

3. Hubert, *Magia*, *op. cit.*, auteurs cités : Porphy., *De abs.*, II, 40; Virg., *Ecl.*, VIII, 65; *Æn.*, IV, 304, 399.

4. Pline, *H. N.*, XXX, xxx, 1 et 2 : Dans la fièvre quarte, la médecine clinique est à peu près impuissante : aussi nous allons indiquer pour cette affection bon nombre de remèdes des mages, et d'abord ceux qu'ils recommandent de porter en amulettes. exemple : la dent la plus longue d'un chien noir, la tête coupée d'une vipère ou le cœur arraché à l'animal encore vivant, le tout porté dans un petit linge; le museau et le bout des oreilles coupés à un rat, qu'on laisse aller après cette opération (on les porte dans une étoffe rose), l'œil droit arraché à un lézard vivant et renfermé dans de la peau de chèvre... § 3, le cœur de couleuvre arraché de la main gauche à l'animal vivant; quatre nœuds de la queue du scorpion avec son aiguillon. attachés avec une étoffe noire : il faut que le malade ne voie pas le scorpion qu'on lâche et reste trois jours sans apercevoir celui qui a attaché l'amulette, qu'il enfouit dans la terre après la troisième période de la fièvre... On enveloppe encore une chenille dans un petit linge, qu'on entoure trois fois d'un fil en y faisant autant de nœuds et en disant à chaque fois pourquoi l'on fait cette opération. — Ailleurs (XXVIII, II) Pline s'élève contre les pratiques barbares qui emploient : le sang de l'homme, le crâne d'un pendu, etc...

5. Pline, *H. N.*, XXXVIII, xlv cité par Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 58, également XXVIII, XI : « La main d'un individu enlevé par une mort préma-

d'un crucifié¹ ou un fragment d'un clou pris à une croix, ou une corde ayant servi à un crucifiement.

Tout le monde connaît la recette indiquée par Caton² comme remède contre les luxations, et basée sur la croyance au charme magique : « Le charme suivant guérit les luxations : Prenez un roseau vert de quatre ou cinq pieds de long; coupez-le par le milieu, et que deux hommes le tiennent sur vos cuisses; commencez à chanter : *In alio S. F. Motas Vaeta, Daries, Dardaries, Astataries Dis-sunapiter*, et continuez le charme jusqu'à ce que les deux morceaux soient réunis; agitez un fer au-dessus; lorsque les deux parties seront réunies et se toucheront, saisissez-les et coupez-les en tous sens : vous en ferez une ligature sur le membre cassé ou fracturé et il sera guéri. Cependant, pour un membre démis ou cassé, répétez tous les jours le même charme, ou le suivant pour une fracture : *Huat, Hauat, Huat ista Pista sista Damnabo Dannaustra*; ou bien encore : *Huat Haut Hau Islasis Tarsis Ardannabon Dannaustra* ».

Varron³, lui, indique un remède pour les pieds, qui ne contient rien en dehors du charme : « Vite la citation », s'écria Fundanius. « J'aime mieux apprendre à guérir mes pieds qu'à planter des pieds de poirée ». « Quant à cela », dit Stolon en souriant, « je me fais fort de vous communiquer la formule telle que l'auteur l'a déposée dans son livre, et que j'ai entendue lire par Torquema. Il faut d'abord que le malade, sitôt qu'il commence à sentir des douleurs aux pieds, pense à celui qui doit opérer sa guérison ». « Eh bien! » reprit Fundanius, « je pense à vous, guérissez mes pieds ».

turée guérit, assure-t-on, par le contact, les scrofules, les parotides, les angines... Il en est qui prescrivent d'attacher sur la dent malade une dent canine prise à un mort non enseveli... On dit que les ulcères circonscrits avec un ossement humain ne font pas de progrès.

1 Plin., *H. N.*, XXVIII, xli et xlii cité par Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 72. On sait que les suppliciés, comme les *aori* étaient les plus précieux auxiliaires des nécromans... Ailleurs encore, XXVIII, xii : « Voici des rêveries des mages : la corde d'un pendu dont on s'entoure les tempes, guérit le mal de tête. »

En somme, la plupart des recettes indiquées par Plin. viennent des Mages qui tirent leurs remèdes du corps de l'homme ou des animaux : XXVIII, I : « Nous tirons-nous sur les ressources qu'il y a dans l'homme même pour l'homme ? Ce que nous rapportons, nous le rapportons sous la garantie des auteurs : cependant nous nous sommes appliqués à ne choisir que des faits établis par l'uniformité des témoignages, et nous avons préféré l'exactitude à l'abondance. »

2. Caton, *De Re Rustica*, CLX.

3. Varron, *De Agricultura*, I, 2, 27 : *terra peslem tenet, salus hic maneto*

« Ecoutez donc », continua Solon : « Que la terre garde la maladie et que la santé reste ici ! » Il nous recommande de dire à jeun ces paroles, trois fois, neuf fois, de toucher la terre et de cracher en même temps.

La médecine sacerdotale était en partie divinatoire¹. Le procédé le plus couramment employé était l'*incubatio*. L'*incubatio*², qui consistait à dormir dans un temple pour obtenir des oracles par songes, aurait pu servir pour toute consultation. Or, à part quelques exceptions, en Italie comme en Grèce, et surtout à l'époque classique, on n'emploie cette méthode que dans les sanctuaires des dieux ou héros guérisseurs, qui, d'ailleurs, ne rendent pas autrement leurs oracles³. En Italie, le temple d'Esculapé, dans l'île du Tibre, était réputé pour les songes miraculeux qui s'y produisaient. Maurice Besnier⁴ décrit les guérisons les plus anciennement connues qui eurent lieu dans cet *Asclepieion*. On y voit, jointe aux conseils de la médecine élémentaire d'alors, mais très efficaces, la croyance en la vertu magique des traitements ordonnés⁵. C'est que,

1. La médecine sacerdotale faisait appel également à des connaissances précises, et le rôle des prêtres fut bienfaisant. Les malades étaient mis en observation et soumis à des prescriptions hygiéniques, ablutions, diète, la plupart des remèdes étaient tirés des plantes (Maurice Besnier, *l'Île Tibérine*, p. 220).

2. Servius, in *Æn.*, VII, 87 : *Incubare dicuntur proprie hi qui dormiunt ad accipienda responsa*. Dans la plupart des *Asklepieia*, un espace était réservé à la pratique de l'*incubatio* sous des portiques.

3. H. Lechat, au *Dict. de Dar. et Saglio*, *Incubatio*. Les cérémonies prescrites par les prêtres préparent à l'*incubatio* : jeûnes, ablutions, sacrifices.

4. Ces quatre guérisons sont citées, et minutieusement décrites par une plaque de marbre, découverte à la Renaissance et perdue depuis, mais dont il reste des copies : M. Besnier, *op. cit.*, p. 214. — C'est d'abord celle d'un nommé *Caius*, un aveugle, à qui Esculape a rendu la vue, du temps de l'empereur Antonin. L'oracle a parlé ainsi : « Qu'il se rende à l'autel sacré, qu'il se prosterne devant lui, qu'il aille ensuite de droite à gauche et pose les cinq doigts sur l'autel, puis qu'il enlève sa main et la mette sur ses yeux — et il a vu. Puis c'est *Lucius*, affecté d'une douleur au côté, le dieu lui rendit un oracle, il fut guéri par de la cendre prise sur l'autel, mêlée avec du vin et appliquée à son côté... » *Julianus* perdait du sang : Il a pris sur l'autel des pommes de pin qu'il a mangées pendant trois jours mêlées avec du miel. Enfin *Valerius Aper*, soldat aveugle, fut guéri au moyen d'un collyre composé du sang d'un coq blanc mêlé avec du miel et appliqué sur ses yeux pendant trois jours (M. Besnier, *op. cit.*, p. 215 sq.).

5. Salomon Reinach, art. *Medicus* au *Dict. de Dar. et Saglio*, p. 1669 : « L'étude des textes historiques nous montre que la médecine laïque, née de l'expérience et du raisonnement, est aussi ancienne que la médecine theurgique, qu'elle se développa parallèlement à cette dernière, et, sans échapper à son influence, lui donna, en somme, plus qu'elle n'en reçut... Le seul élément utile que la médecine sacerdotale ait ajouté à la médecine séculière est ce que nous appelons aujourd'hui la suggestion, méthode curative commune à tous les charlatanismes. »

même à l'époque de sa plus grande prospérité, sous l'Empire même, le sanctuaire n'attirait plus que des gens des basses classes de la société¹, car les riches avaient recours aux lumières des médecins grecs. Cependant l'*incubatio* se maintint longtemps, car, donnant l'illusion d'un rapport direct avec la divinité, elle était bien faite pour séduire l'esprit de l'homme, toujours épris de mystère. Lorsque la religion païenne eut disparu, l'*incubatio* se pratiqua dans les églises de Saint-Michel, Saint-Come et Damien².

Le droit romain s'est maintes fois occupé des remèdes magiques. D'abord dans la loi *Cornelia de sicariis et veneficiis* où le *veneficium* désigne également le médicament et le poison³. Puis Paul⁴ interprétant cette loi, nous indique les peines encourues par ceux « qui administrent une drogue comme remède ou pour sauver la vie à quelqu'un » lorsque cette drogue aura fait périr le malade⁵. Or, il y a tout lieu de penser qu'il s'agit ici spécialement des « remèdes magiques » tels que les philtres, en considérant que les paragraphes précédents sont consacrés à la Magie charme, meurtre magique, livres magiques.

La Constitution du 23 mai 321, de l'empereur Constance, énonce « que les remèdes utiles à l'homme ou au corps humain ne doivent nullement être imputés à crime »⁶.

Cette constitution étant dirigée contre les pratiques magiques, il s'agit bien, là encore, de remèdes superstitieux et non de ceux qu'emploie la médecine courante.

Naturellement les remèdes autorisés par cette loi comprenaient le port d'amulettes⁷, contre-charme efficace

1. M. Besnier, *op. cit.*, p. 216-17, remarque qu'aucun des miraculés d'Esculape n'est célèbre. Caius et Lucius sont des simples prénoms. Julianus est un *cognomen* très fréquent parmi les esclaves ou les affranchis de la maison impériale. Le dernier est un soldat.

2. H. Lechat, *article cité*.

Il est à rapprocher de la médecine religieuse, les guérisons quasi-miraculeuses qu'avaient la réputation d'opérer les prêtres de certains dieux au caractère magique : Les *Luperci* et les eunuques de Cybèle (voir *supra*, ch. IV : *les dieux magiques : Cybèle*).

3. Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 303 et développé : 2^e partie, ch. III.

4. *Sent.* V, xxiii, 19. *Ad legem Corneliam de sicariis et veneficiis*.

5. L' *honestior* sera déporté dans une île, l' *humilior* puni de la peine capitale.

6. *Cod. Th.*, IX, XVI, 3, constitution maintenue au Code Justinien, IX, XVIII, 4 : *Nullis vero criminalibus implicanda sunt remedia humanis quaevis corporibus*.

7. Et cependant malgré cette permission générale de détourner un événement défavorable, comme la maladie, la pluie, la grêle. Constance, vers la

employé pour préserver des maléfices de tout genre, y compris les maladies¹.

§ 3. — *Les maladies causées par Magie.*

« Si la mort n'est jamais naturelle d'après les idées primitives, dit Jobbé-Duval², il n'est pas étonnant que l'on considère toutes les maladies, sans distinction, comme ayant leur origine dans la colère des puissances invisibles ou dans la sorcellerie. »

D'elles-mêmes, ou par l'intermédiaire des sorciers, les *larvae*, invisibles, peuvent pénétrer dans le corps par la bouche et le nez. On croit aussi qu'elles s'introduisent dans l'estomac, grâce à certains aliments, tels que les fèves. La peste, et les épidémies en général, passaient pour être l'œuvre des morts malfaisants³. Quant aux maladies individuelles, on peut les répartir en deux classes :

Les maladies ayant un caractère surnaturel : la folie⁴, l'épilepsie, les maladies nerveuses en général, l'apoplexie⁵. Pour ces maladies, les idées anciennes se maintinrent, c'est-à-dire que l'on en rapportait la cause soit à la vengeance des morts malfaisants, soit à un procédé magique quelconque.

Au contraire, la superstition cessa pour les affections sans gravité et pour les maladies qui se manifestent extérieurement par un désordre physique évident⁶.

fin de son règne, poursuivait ceux qui en usaient : « Il suffisait d'avoir porté au cou quelque amulette contre la tièvre quarte ou toute autre maladie... c'en était assez pour être dénoncé et condamné à mort... et l'exécution suivait de près la sentence. » Ammien Marcellin, XIX, 12, 14.

1. On a vu, d'après ce qu'en rapporte Pline, *H. N.* XXX, xxx, i, 2, 3 le rôle de l'amulette dans les remèdes des Mages. Pline lui-même fait entrer les amulettes dans sa médecine. Ex. : XXXVI, 1 : « Pour les douleurs de nerfs, on emploie un amphibène mort, porté en amulette ». Au livre XXVIII, V, il cite des cures opérées par ce moyen. « Il n'y a pas longtemps, dit-il M. Servilius Nonianus, prince de la cité, à la première crainte de l'ophtalmie, avant d'articuler le nom du mal et avant que personne lui en eût parlé, portait au cou un papier enveloppé dans du linge et marqué de deux lettres grecques : P. et A. Mutianus, trois fois consul, portait de la même façon une mouche vivante dans un petit linge blanc, et ces deux personnages affirmaient qu'à l'aide de ces amulettes, ils étaient préservés de l'ophtalmie.

2. J. Duval, *op. cit.*, p. 115 et note 5.

3. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 114.

4. Voir *infra*, *Faits magiques qui atteignent l'homme dans son esprit*.

5. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 116.

6. *Ibid.*, et notes.

L'épilepsie, *morbis sacer, morbus comitialis* en raison de ses effets à la fois foudroyants et terrifiants, dénote, au plus haut degré, le cas de possession du malade par une *larva*. Aussi était-elle soumise à un traitement particulier : on plantait un clou, là où était tombé l'épileptique, afin de fixer au sol la maladie et d'en délivrer le patient¹. En même temps, on prononçait une formule d'incantation.

Et de même, quand une épidémie de peste désolait la ville, les Romains nommaient un dictateur qui enfonceait solennellement un clou de fer au Capitole, dans la *cella Jovis* afin d'écarter le fléau².

§ 4. — *La Magie et la femme enceinte.*

Parmi les méfaits de la Magie, il convient de citer ceux qui se rapportent à la femme enceinte. On croyait en effet que les femmes enceintes et les femmes en couches étaient particulièrement exposées aux attaques des mauvais esprits³.

Aussi les sorcières se vantaient-elles de pouvoir frapper la femme de stérilité, de la faire avorter ou bien encore de la condamner à une grossesse perpétuelle.

« Le rite de la flagellation, dans les Lupercales, dit Jobbé-Duval⁴, paraît avoir eu pour but de chasser les démons de la stérilité⁵. »

Quand la femme a conçu, tout danger n'est pas pour

1. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 191 et 169. La croyance au caractère démoniaque de l'épilepsie fut vérifiée, en particulier, par le procès d'Apulée : Ses adversaires l'accusaient d'avoir, par ses incantations magiques, terrassé d'abord le jeune esclave Thallus, puis une femme amenée en consultation par un médecin (*Apologia* XLV, XLVIII). Il se faisait, croyait-on, obéir d'une larva, et c'était elle qui « possédant » les épileptiques, les renversait.

2. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 191-192, également Marquardt, *op. cit.*, t. I, p. 130 et note 1. C'est là l'origine du vieil usage suivi à Rome d'après lequel le dictateur enfonceait un clou « *clavum figere* ».

3. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 60, note 6 : La femme en couches est souillée. L'effusion de sang attire autour d'elle et de ceux qui l'approchent une légion d'esprits malfaisants.

4. *Id.*, p. 166 : « Le simple attouchement de la peau d'un bouc, *libidinosus caper*, contribuait à mettre en fuite le démon de la stérilité »; ap. : Eugène Lefébure : Le bouc des Lupercales.

5. Remarquons que le danger contraire existe. D'après Pline, *H. N.*, XXX, 49 : « Les crins de la queue d'une mule font concevoir les femmes malgré elles. »

cela écarté, et de nombreux maléfices la menacent, elle et son enfant :

La sorcière peut tuer l'enfant dans le sein de la mère, et condamner celle-ci à porter éternellement son fardeau¹. C'est d'ailleurs dans l'intention de délivrer la femme enceinte d'un fardeau perpétuel, que le droit pontifical défendait, en cas de mort, de l'ensevelir avant d'avoir détaché de son corps celui de l'enfant².

Souvent aussi, la sorcière fait naître l'enfant avant terme. Dans ce but elle emploie de préférence les philtres³, mais on croyait également que certaines substances avaient la même efficacité⁴.

Enfin la sorcière peut différer l'accouchement et prolonger les souffrances de la mère⁵.

§ 5. — Les souffrances dans l'au-delà.

Les sorcières, qui évoquent les morts, peuvent donc aussi persécuter leurs victimes jusque dans la tombe. « Penses-tu, dit le prophète au ressuscité qui lui demande grâce, que mes enchantements ne soient capables d'évoquer les furies, et que je ne puisse faire subir des tortures à tes membres fatigués⁶. »

1. Apulée, *Mét.*, 1, 9 : *Eadem amatoris sui uxorem quod in eam dicaculo probrum dixerat, jam in sorcinam praegnationis obsepto utero, et repigrato foetu perpetua praegnatione damnavit.*

2. Jobbé-Duval, *op. cit.* p. 12-13. Il rapporte et interprète une prétendue *lex regia*, conservée par Marcellus, au *Digeste*. XI, VIII : *De mortuo inferendo et sepulchro aedificande*, 2. « *Negat lex regia mulierem, quae praegnas mortua sit, humari, antequam partus ei excidatur : qui contra fecerit, spem animantis cum gravida peremisse videtur.* »

3. *Qui abortionis aut amatorum poculum dant*, voir 2^e partie, ch. III : la *Loi Cornelia de sicariis et veneficiis*, p. 165.

4. Pline, *H. N.* XXX, XLIV, 1 : « Il est certain que les femmes grosses doivent prendre garde à l'œuf de corbeau parce que, si elles passent par dessus, il les fait avorter quelquefois par la bouche. »

5. Ovide, *Mét.*, IX, 5, 301 : *Tacita carmina dixit*. « Lucine prononce des paroles magiques qui diffèrent le terme de mes douleurs ». On trouve, à ce sujet, de curieuses pratiques, dans la médecine populaire. Pline, *H. N.*, XXX, XLIV, 1. Une plume de vautour, mise sous les pieds, aide l'accouchement. Le même auteur : XXVIII, ix, 2 : « On procure un prompt accouchement à une femme en travail si l'homme dont elle a conçu, déliant sa ceinture, la met à cette femme, l'ôte ensuite, après avoir prononcé pour formule : « Je l'ai liée et je la délierais » et se retire aussitôt. »

6. Apulée. *Mét.*, II, 29.

Ovide, dans l'*Ibis*, prévient son ennemi qu'il accable de sa vengeance que « sa vie finira avant son châtement. Voilà, dit-il, les furies qui te poursuivront vivant, qui te poursuivront mort.... Un vautour viendra avec dégoût déchirer tes entrailles de ses ongles et de son bec; des chiens avides dévoreront ton cœur perfide; ton corps, tu seras fier de cet honneur, des loups affamés se le disputeront entre eux¹. »

Section II. — Faits magiques qui atteignent l'homme dans son esprit.

§ 1. — Les songes terrifiants.

On sait l'importance considérable que les Romains, comme tous les peuples primitifs, attribuaient aux songes. Il est rare que les historiens latins constatent un grand événement sans ajouter qu'au moins un songe l'avait annoncé. Cette foi en la valeur des songes est due à l'idée bien arrêtée, que le rêve, « loin d'être une forme de perception inférieure et trompeuse, est au contraire celle où la part des éléments matériels et tangibles étant minima, la communion avec les esprits et avec les forces invisibles est la plus immédiate et la plus complète² ».

Or, là comme ailleurs, croyait-on, les sorcières avaient plein pouvoir et envoyaient à leur gré des songes terrifiants ou prophétiques.

« Te ris-tu des songes, des terreurs magiques, des prodiges, des sorcières, des fantômes nocturnes et des prestiges des Thessaliens³ ? »

Dion Cassius⁴ rapporte que Tibère, ayant une fois reçu en songe l'ordre de donner de l'argent à quelqu'un, il com-

1. Ovide, *Ibid.*, v. 153 sq.

« *Iis vivus furiis agitabere, mortuus isdem
Et brevior poena vita futura tua est.* »

2. Levy-Bruhl, *Fonctions mentales*, 57, cité par Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 109.

3. *Somnia, terrores magicos, miracula, sagas.*

Nocturnos lemures, portentaque Thessala rides ? »

Horace, *Epil.*, II, 2, vers 208-209.

4. Dion Cassius, LVII, 15.

prit que c'était un sort magique qui lui était envoyé et fit tuer cette personne.

Les morts malfaisants passaient pour être particulièrement dangereux en cette occasion.

Suétone rappelle comme un fait certain *satis constat* que ceux qui gardaient les jardins de *Lamia*, où le cadavre de Caligula, à demi-brûlé, avait été jeté, étaient inquiétés par des fantômes, et la maison où il fut tué, troublée chaque nuit par quelque bruit terrible¹. Les *Larvae* ne se contentent pas de voltiger autour de leur victime et de faire entendre des plaintes², mais elles menacent les coupables. Ainsi Caracalla se croyait poursuivi par son père et son frère, l'épée à la main³. La peur n'est rien encore et les ombres vengeresses font souffrir dans son corps celui qu'elles attaquent, elles le frappent, le jettent à bas de son lit, le livrent aux mains des furies. Suétone⁴ raconte que l'empereur Othon eut un songe effrayant qui lui arracha des gémissements lamentables, et ceux qui accoururent le trouvèrent étendu devant son lit. Il avait cru voir Galba le détrôner et le chasser de son palais.

1. Suet., *Caligula*, LIX, *satis constat* — *hortorum custodes umbris inquietatos*.

2. Virg., *Æn.*, X, 641-642 :

« *Morte obita quales fama est volitare figuras*
« *Aul quae sopitos deludunt somnia sensus* »

(telles on suppose qu'après la mort voltigent les ombres, ou tels les songes se jouent de nos sens assoupis);

Lucrèce, 1, 127 :

« ... *somnoque sepultis*
cernere uti videamur eos audireque coram,
morte obita quorum tellus amplexatur ossa ».

Tibulle, 1, V, 51. — Les ombres des amants malheureux déplorent leur sort.

« *Hanc volitent animae circum, sua fata querentes* »

Ovide, *Ibis*, 147-154. Il menace son ennemi de le poursuivre sans trêve, lorsqu'il ne sera plus qu'une ombre : « Dans l'ombre silencieuse de la nuit, je l'apparaitrai et je secouerai ton sommeil. Enfin, quoi que tu fasses, je voltigerai devant ton visage. devant tes yeux, tu entendras mes plaintes et tu ne trouveras de repos dans aucun asile : des coups de fouet retentiront à tes oreilles; des torches entrelacées de serpents fumeront toujours devant tes regards coupables...

« *Denique quidquid ages, ante os oculosque volabo,*
Et querar, et nulla sede quietus eris ».

Horace, *Epod.*, V vers 92 sq. « j'accourrai, furie nocturne, mon ombre vous déchirera le visage de ses ongles recourbés... oui, je pèserai sur vos poitrines haletantes et la terreur vous ravira le sommeil.

3. Dion Cassius, LXXVII, 15.

4. Suét., *Othon*, VII : « *Dicitur ea nocte per quietem pavefactus gemitus maximos edidisse, repertusque a concursantibus humi ante lectum jacens. per omnia piaculorum genera manes Galbae, a quo deturbari expellique se viderat, propitiare tentasse* ».

Beaucoup plus tard, Ammien Marcellin¹ décrit les terreurs nocturnes de Gallus révolté, qui fuit devant Constance². « Jusque dans le silence des nuits, trêve ordinaire aux soucis humains, sa conscience troublée suscitait autour de lui des fantômes, qui l'épouvantaient par des cris funèbres. Il lui semblait voir les spectres de ses nombreuses victimes, Domitien et Montius en tête, sur le point de le saisir et de le livrer aux mains vengeresses des furies. »

§ 2. — La perte de la mémoire et la folie.

La perte de la mémoire, les troubles divers de l'intelligence, la folie, c'est-à-dire les différentes maladies mentales, voici un autre groupe de résultats que la Magie se flattait d'obtenir.

« Un jour que nous plaillions l'un contre l'autre dans une cause privée fort importante, nous dit Cicéron³, moi pour Titinia, femme de Cotta, lui (Curion), pour Névius, il oublia subitement sa cause tout entière, et rejeta ce contre-temps sur les enchantements et les sortilèges de Titinia. »

On savait bien, malgré l'emploi courant de la Magie, qu'il fallait se défier de ses cérémonies si l'on voulait rester sain d'esprit⁴.

Pline nous indique les recettes des Mages dont la vertu est de faire perdre l'esprit; tandis que d'autres, au contraire, ont pour effet de rendre la raison ou d'apaiser les individus tourmentés par les dieux nocturnes⁵.

1. Ammien Marcellin, XIV, 11, 17, ce passage est fort important, remarque Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 110, note 6) insistant sur le bruit que font les *larvae*... le voici en entier : « *Inter haec tamen per inducias naturae conquiescentis, sauciabantur ejus sensus circumstridentium terrore larvarum : interfectionumque catervae, Domitiano et Montio praevis, correptum eum, ut estimabat in somnis, uncis furiarum objectabant.* »

2. Gallus était consul avec Constance, ceci se passait en l'année 354.

3. Cicéron, *Brutus*, 60, 217.

4. Ainsi que le montrent les vers suivants de Virgile : Egl., VIII, 86 :

« ... ut magicis sanos avertere sacris

Experiar sensus : nihil hic nisi carmina desunt. »

Lucain, *la Pharsale*, VI, 558 : « *Mens, hausti nulla sanie polluta veneni Excantata perit* » sans que le noir venin ait souillé la lèvre de l'homme, sa raison périt à la voix de l'enchanteresse.

5. Pline, *H. N.* XXVIII, xxvii, 1. « De tous les animaux, l'hyène est celui duquel les mages racontent le plus de merveilles, allant jusqu'à lui attribuer

On attribuait la folie de Caligula à un breuvage magique. « On croit, dit Suétone, que Césônia lui donna un philtre qui n'eut d'autre effet que de le rendre furieux¹, et, d'après Dion Cassius, la démence d'Antonin Caracalla était due à la Magie. « Les enchantements des ennemis, dit-il², rendirent Antonin fou et furieux. »

En dehors de ces exemples fameux, les poètes, notamment Horace, font de nombreuses allusions à ce danger provoqué surtout, semble-t-il, par les chants magiques des Sabins et des Marse :

Oui, les enchantements sabins pénètrent le cœur et le déchirent; oui, les chants funèbres des Marse brisent et bouleversent la raison³.

Juvénal⁴, parlant des femmes qui consultent les astronomes ou les vieillards chargés de purifier les lieux publics frappés de la foudre : « L'un, dit-il, leur vend des recettes magiques, l'autre des philtres de Thessalie, destinés à troubler la tête d'un époux, à le livrer aux outrages de la pantoufle : de là ces atteintes de folie, de là, cette confusion de ton esprit et ce profond oubli de tes actions les plus récentes⁵. »

même la connaissance des arts magiques et la vertu d'attirer à soi les hommes auxquels elle fait perdre l'esprit : « *vimque qua allicit ad se homines mente alienatos.* »

Id., XXX, xxiv, 2 : Les Mages assurent que les individus en délire reprennent la raison si on les asperge avec du sang de taupe, et que ceux qui sont tourmentés par les dieux nocturnes et par les faunes sont délivrés de leurs visions, s'ils se frottent matin et soir avec la langue, les yeux, le fiel et les intestins d'un dragon : « *eos vero quia nocturnis diis Faunis que agitentur.* »

1. Suét., *Caius Caligula*, L : « *Creditur potionatus a Caesonia uxore amatorio quidem medicamento, sed quod in furorem verterit.* » Juvénal, VI, 615 : *Avunculus ille Neronis cui totam tremuli frontem Caesonis pulli infundit.*

2. Dion Cassius, LXXVII 15. Pour trouver quelque soulagement à son état, Antonin évoqua les âmes de son père et de Commode et ne reçut qu'une réponse qui le remplit de terreur : « Approche de la justice que les dieux réclament de toi pour Sévère ».

3. Horace, *Epod.*, XVII, 29 :

« ... ut credam miser,
Sabella pectus increpare carmina,
Caputque Marsa dissilire naenia. »

Ces incantations pouvaient produire l'effet contraire : Horace *Epod.* V, 75, 76 :

« *Ad me recurras, nec vocata mens tua
Marsis redibit vocibus.* »

4. Juvénal, VI, 611 sq.

5. *Ibid.*, VI, 613 :

« *Quod desipis, inde est;
Inde animi caligo, et magna oblivio rerum
Quas modo gessisti.* »

§ 3. — La « possession » des fous, les exorcismes.

La folie ayant toujours été considérée comme une maladie dont les causes sont mystérieuses, inexplicables, les fous sont, au regard des gens les plus sérieux, des « possédés », victimes de la vengeance des puissances invisibles, ou simplement devenus tels, grâce aux procédés magiques employés contre eux.

On appelait les fous *larvati*, c'est-à-dire, possédés par les larves¹, c'était là le terme le plus couramment employé. A côté, il y avait les *cerriti*, en proie à la vengeance de Cérès, et les *lymphati* à celle des divinités des sources, *lymphæ*². Enfin *furiosus* s'appliquait à tous les possédés.

Seule, en effet, la possession du fou par un méchant esprit qui le domine et contraint sa volonté, permettait aux anciens d'expliquer le phénomène des maladies mentales, entre autres la force extraordinaire de l'aliéné pendant ses accès, et le fait qu'il se frappait et se blessait lui-même comme s'il était au pouvoir d'un ennemi³.

Aussi opposait-on au *larvatus* celui qui, maître de son esprit, n'était dominé par personne *compos animi* ou *compos mentis*, dont l'origine étymologique n'est autre que *cum* : avec et *potis* : puissant.

Jobbé-Duval montre que ces croyances populaires ont inspiré les jurisconsultes ayant traité de la folie. Ainsi, Julien⁴ assimile le *furiosus* — terme juridique général pour désigner la possession démoniaque⁵ — à un absent ou à un homme plongé dans le sommeil, lorsqu'il dit : « *cum per omnia et in omnibus absentis vel quiescentis loco habetur* », c'est-à-dire que le *furiosus* ne peut faire de codicilles « alors que pour toutes choses et à l'égard de tous, il est considéré comme absent ou endormi ». Et un autre texte de Papinien⁶, prouve que lorsque l'aliéné recouvre sa raison, c'est qu'elle lui est rendue... le mauvais esprit a quitté sa victime : « *furiosus suae mentis effectus* ».

1. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 118.

2. *Ibid.*, p. 132.

3. *Ibid.*, p. 118-119.

4. *Digeste*, XXIX, VII, *De jure codicillorum*, 2, 3.

5. *De furor*, aliénation mentale, folie; elle n'est pas toujours turieuse, elle peut, en outre, avoir des intermittences, cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 125.

6. Papinien, *Digeste*, V, 1, *De judiciis*, 39, pr.

Au III^e siècle de l'ère chrétienne, Ulpien¹ se range à l'avis de Labéon, qui, s'étant demandé si *l'actio injuriarum* pouvait être intentée contre celui qui avait rendu quelqu'un fou, grâce aux philtres ou aux incantations, s'était prononcé pour l'affirmative.

On verra que, sous Tibère, Numantine fut accusée d'avoir rendu fou son mari, en employant les enchantements et les philtres².

C'est suivant cette idée de la « possession » que l'on soignait les fous, car la partie essentielle du traitement avait un caractère à la fois religieux et magique. Elle consistait en cérémonies de purification : *piationes*, *piamenta*, sacrifices et surtout exorcismes³.

L'exorciste tournait trois fois autour du malade, soit en l'aspergeant d'eau lustrale, soit avec une torche de résine, de bois de pin, ou du soufre allumé. Le rituel variait suivant qu'on avait affaire à un *cerritus* ou à un *larvatus*. La cérémonie comprenait aussi des sacrifices de porcs ou de chiens, selon qu'on s'adressait à Cérès ou à Hécate⁴. Puis venait la partie plus spécialement magique du traitement. L'exorciste engageait une véritable lutte avec l'esprit malfaisant pour le contraindre à abandonner le corps du possédé. Pour y parvenir, il prononçait des formules solennelles et mystérieuses d'incantation⁵. Ainsi : « Le magicien ordonne au démon de sortir du corps du possédé⁶ » ou bien « Il prononce contre lui des imprécations⁷ » ... Il le menace⁸... Il adjure le démon de partir au nom du dieu qui a un pouvoir supérieur à lui⁹, il implore cette divinité elle-même pour qu'elle libère le malade des attaques du démon¹⁰. Quelquefois, on raconte une histoire

1. Ulp., *Dig.*, XLVII, X; *De inj.*, 15, pr. . « *Item apud Labeonem quaeritur, si quis mentem alicujus medicamento, aliove quo alienaverit, an injuriarum actio locum haberet? et ait, injuriarum adversus eum agi posse.* »

2. 2^e Partie, ch. IV, Tac, *Ann.*, IV, 22.

3. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 192 sq.

4. Hécate, reine des *Larvae*, passait pour guérir la folie : Plutarque, *Quest. rom.*, 68; art. de Heckenbach, *Hekate* dans *Pauly-Wissowa*, VII, 2, 781, cf. ch. IV, sect. I, « Hécate ».

5. Les incantations et gestes de l'exorciste cités ici se trouvent dans J. Tamborino : *De antiquorum daemonismo*, p. 78 à 81.

6. *Magus jubet daemonum exire e possesso corpore.*

7. *Magus maledicta conicit in daemonum.*

8. *Magus minitatur daemoni.*

9. *Daemon adjuratur per numen, cujus potestas major habetur quam daemonis.*

10. Tamborino, *op. cit.*, p. 79.

traitant de quelque moyen d'incantation¹. Ou bien encore, on prononce des *Ephesia grammata*, paroles mystiques et obscures, auxquelles on attribue une grande force, même si elles sont simplement écrites².

Mais, la plupart du temps, l'exorciste joint le geste à la parole : « *Deinde daemonus expelluntur, quod actiones daemonibus molestae fiunt* ».

Ainsi, le magicien se montre subitement au démon : « *Magus apparet daemone* ». Seuls, peuvent triompher, ceux qui sont doués d'une grande force physique; de sorte que le démon ne peut tolérer leur présence. Le même résultat est acquis, lorsque c'est sur le possédé lui-même que l'officiant dirige sa puissance magnétique : *Daemoniacus adspicitur*³... Il peut aussi terroriser le démon par des gestes « *gestus aguntur, ut daemone terror iniciatur* », il en est ainsi dans l'exemple donné par Psellus⁴ sur le mage Arménien qui s'y prit de cette manière pour guérir une femme atteinte de fièvre puerpérale et qui délirait. Ayant tiré son glaive, il se tint auprès du lit, menaçant la malade et l'accablant d'insultes... Quelquefois, on soufflait sur le possédé, pour mettre en fuite l'esprit maléfisant⁵... Plus souvent encore, on frappait le malade de verges, avec la conviction que l'on blessait ainsi, non pas l'homme mais la puissance maléfique qui le tenait dans ses griffes : « *Aegrotus verberibus mulcatur, quibus daemone, non daemoniacum vexari certe putabatur*⁶. »

Enfin, on croit également que la peur s'empare du démon lorsqu'on fait autour du malade un vacarme assourdissant *magnus strepitus movetur*⁷.

1. *Narratur historia, de qua incantandi ratione, ibid.*, p. 79.

2. *Ibid.*, p. 80 : « *Non modo autem dicta, sed etiam scripta verba vim habere per se intelligitur.* »

3. *Ibid.*, loc. cit., p. 81 : « *Adspectus quorundam hominum valentissimus habebatur, quae ex opinione fluxit etiam fascini superstitione...* »

4. Psellus-Migne, *P. G.*, t. 122 : « *De Daemonum operatione* », caput XVI, p. 858. « *... At nonnullae mulieres... peregrinum hominem adducunt qui nudo gladio dstricto proxime lectum adstans, iratus aegrotae comminabatur, vernaculaque sibi lingua (Armenius enim erat) multis eam conviciis lacescebat.* »

5. *Ibid.*, loc. cit., p. 81 : « *Homo possessus afflatur « Ita corpus daemoniaci expletur spiritu sufflantis et daemone exire cogitur.* »

6. *Ibid.*, p. 82 La flagellation rituelle contribuait à expulser du corps les mauvais esprits, cf., ch. IV, dieux magiques : Luperca et Cybèle.

7. C'était là, d'ailleurs, un moyen généralement employé pour chasser les ombres maléfisantes : Tac., *Ann.* I, 28 : *Igitur, aeris sono, tubarum cornuumque concentu strepere*; Ovide, *Fastes*, V, 441. Le père de famille, pendant la

Section III. — La Magie amoureuse.

De tout temps, on a attribué à la Magie, le pouvoir de transformer les sentiments, ainsi que d'exciter ou de calmer les sens. Les poètes abondent en exemples sur cette question.

Cependant, en ce qui concerne spécialement les Romains, Hirschfeld¹ affirme que, malgré leur connaissance des arts magiques, ils ont ignoré, durant les premiers siècles, les enchantements amoureux. Les premiers exemples de ce genre, dit-il, nous sont fournis par Plutarque et Pline, au sujet de Lucullus² et Hiéron, au sujet du poète Lucrèce³, car l'un devint fou par l'effet des philtres, l'autre se tua. Mais, ajoute-t-il, il ne faut pas conclure de ce que nous apprenons de ces deux illustres Romains que cette chose fut déjà connue et pratiquée à Rome... « *Jam diu Romanis cognitam acceptamque fuisse* ». Ainsi, bien que Lucrèce ait traité de l'Amour « *de rebus venereis* », nous ne voyons rien au sujet des incantations et des philtres, et il est certain que la loi Cornelia a complètement omis ces choses « *has res plane omissas esse certum est* ». Hirschfeld appuie son affirmation sur deux textes du *Digeste*.

Le 1^{er}, de Paul XLVIII, XIX, 38, 5 : « *Qui abortionis aut amatorium poculum dant, etsi dolo non faciant* », etc⁴.

Or, ce texte, au mot *amatorium*, renvoie, en effet, au § 2, *in fine*, de la loi 3, livre 48, titre 8 : *Ad legem Corneliam de Sicariis et Veneficiis* », qui, après avoir énoncé

nuît des Lemuria, frappe l'airain de Temesa, et conjure l'ombre de quitter sa demeure :

« *Temesaeaque concrepat aera,
Et rogat, ut tectis exeat umbra suis.* »

1. Hirschfeld, *De Incantamentis et devnctionibus amatoris apud Graecos, Romanosque*, Regiomonti Pr. 1863, 8 cité par Marquardt *op. cit.*, p. 136 note 5.

2. Plutarque, *Lucullus*, 43 : « Cornelius Nepos dit que ce ne fut ni la vieillesse, ni la maladie, qui altéra la raison de Lucullus, mais l'effet désastreux des breuvages administrés par Callisthène, un de ses affranchis, ce dernier les lui avait fait prendre afin de se faire aimer de lui davantage » ; Pline, *H. N.*, XXV, vii 3 : « *Lucullum imperatorem clarissimum amatorio peritisse* ».

3. Hieron, in *Eusebii Caesariensis, Chronicorum*, lib. II (Migne, *Patr. P. G.*), t. 19, p. 525 : « *Titus Lucretius poeta nascitur : qui postea amatorio poculo in furorem versus, cum aliquot libros per intervalla insaniae conscripsisset, quos postea Cicero emendavit, propria se manu interfecit anno aetatis quadragesimo quarto.* »

4. Voir 2^e partie, ch. III, *La Loi Cornelia de Sicariis et Veneficiis* où ces textes sont étudiés en détail.

que, sous la dénomination de « *mala venena* » on avait compris et fait tomber sous le coup de la loi non seulement ce qui était destiné à guérir ou à tuer mais aussi « *quod amatorium appellatur* », ajoute que c'est là seulement une extension de l'interprétation, comme l'indique cette phrase « *sed hoc solum notatur in lege quod hominis causa habet.* »

Ainsi, d'après Hirschfeld¹, au temps de Sylla, ces arts étaient, sinon complètement ignorés des Romains, du moins fort rarement employés.

Pas plus que dans la loi, on ne trouve aucune mention des philtres magiques à destination amoureuse avant les poètes du temps de Cicéron².

La plupart du temps, les incantations et philtres amoureux, avaient pour but de disposer à l'amour celui ou celle à qui on les réservait. Les sorcières se flattent de procurer l'amour, ou tout au moins d'exciter les sens, de ranimer l'ardeur amoureuse.

Virgile, dans une charmante églogue³, nous décrit toute une scène de conjurations amoureuses, où les incantations et les herbes enchantées jouent le premier rôle.

Plus fameuse encore est l'épode d'Horace, où l'on voit deux magiciennes, Canidie et Sagana, composer un philtre d'amour⁴.

Les amants délaissés, attribuaient à la Magie l'origine de leurs maux. « Ce qui donne l'avantage à ma rivale, à ma perfide rivale, ce ne sont pas ses qualités, mais ses philtres. Elle a fait tourner contre lui le rouet des enchantements⁵... La Magie est un infâme moyen de faire naître l'amour : il doit être le prix des vertus et de la beauté »,

1. *Op. cit.*, p. 18 : « *Sullae igitur tempore hae artes nedicam plane ignotae Romanis, certe raro adhibitae neque multo ante in Italiam illatae fuisse videntur* ».

2. Ainsi, les Romains ne connurent pas ces breuvages avant la fin de la République; au contraire, ils ont été connus de très bonne heure par les Grecs, cf. Marquardt, *loc. cit.*

3. *Eglogue*, VIII, : « *Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin* » : Ramenez, charmes puissants, ramenez Daphnis de la ville en ces lieux.

4. *Epod.* V, 69, 19 : « Il dort, maintenant, sur le lit parfumé de ses maîtresses, dans l'oubli de nos amours ! Ah ! sans doute une magicienne plus savante l'arrache à mes lois par ses enchantements ! Mais je te prépare, Varus, un breuvage encore inconnu... Oh ! que de larmes tu vas répandre !... Tu reviendras à moi, et la voix du Marse ne pourra rappeler ta raison ».

5. Properce, liv. III; *Eleg.*, VI, 25, 26 :

« *Non me moribus illa, sed herbis improba viciit ;
Staminea rhombi ducitur ille rota.* »

s'écrie Hypsipyle, car c'est par la vertu des enchantements que Médée a séduit Jason son époux¹.

Et cependant, c'était là le moyen couramment employé par les amants malheureux pour attirer à soi l'objet de leurs désirs.

« Il ne s'agit pas de mettre fin à mon amour, dit Glaucus à la magicienne Circé, mais que Scylla reçoive sa part du feu qui me dévore². »

Car les charmes magiques étaient réputés triompher des cœurs les plus froids.

« A la voix de l'Hémonide, l'amour descend dans les cœurs insensibles, sans l'ordre des destins, et d'austères vieillards brûlent d'une flamme coupable. Cette vertu n'appartient pas seulement aux breuvages funestes, ou bien à l'épaisse caruncule ravie sur le front de la jeune cavale que doit aussitôt aimer sa mère, la voix de l'enchanteresse suffit³... ou bien le fil magique : « Deux époux que ne peuvent enchaîner ni l'union sacrée du lit nuptial, ni les charmes puissants de la beauté, sont attirés l'un vers l'autre sous le réseau qui s'échappe du magique dévidoir⁴. »

Ces mêmes charmes, il est vrai, peuvent être invoqués dans un but tout à fait contraire, et procurer l'apaisement (Ainsi, la nourrice de Myrrha lui propose de calmer sa passion incestueuse au moyen des incantations et des plantes⁵); ou même frapper de frigidité :

« Est-ce la vertu magique d'un poison thessalien qui engourdit aujourd'hui mes membres? Est-ce un enchantement, une herbe vénéneuse, qui me réduit à un si triste état⁶? » .. gémit un amoureux, se sentant inégal dans les

1. Ovide, *Héroïdes*, Epître VI, 83 à 92.

« Male quaeritur herbis
Moribus et forma conciliandus, amor. »

2. Ovid., *Mét.*, XIV, 1, 24: « pariem ferat illa caloris ».

3. Lucain, *Pharsale*, VI, 462 sq.

4. *Ibid.* : « Traserunt torti magica vertigine fili » ; Pline, *H. N.*, XXVIII, xxvii, 12: « L'anus de l'hyène, attaché au bras gauche, est un philtre si puissant, qu'il suffit que celui qui le porte regarde une femme pour être suivi par elle aussitôt... »; *id.*, XXX, xlix, 2 : « Le sang de chauve-souris reçu sur des flocons de laine, et mis sous la tête des femmes, les excite à l'amour, ainsi que la langue d'oie prise en aliment ou en boisson. »

5. Ovid., *Mét.*, X, vers 397 :

« Seu furor est, habeo quae carmine sanel et herbis. »

6. Ovide, *Am.*, III, VII, 27-28 :

« Num mea Thessalico languent devota veneno,
Corpora? num misero carmen et herba nocent? »

combats de Vénus... Et sa belle lui adresse ces reproches : « Qui te forçait, insensé, à venir malgré toi t'étendre sur ma couche ? une magicienne d'Ea, avec son aiguille et sa laine, t'a donc ensorcelé¹ ? »

Les amants trahis ne manquent pas de recourir à la Magie pour punir l'infidèle :

« Ils dormiront l'un près de l'autre sans que Vénus interrompe leur sommeil, et l'araignée finira par tisser sa toile sur leur couche abandonnée². »

On peut encore constater le succès dont jouissaient les sorcières auprès des amoureux déçus, dans les : *Dialogi Meretricii*, de Lucien, auteur du ^{II}^e siècle. Il nous rapporte, notamment, la conversation de deux courtisanes, Mélissa et Bacchis, qui, abandonnées par leurs amants, les ont ramenées à elles au moyen de la Magie. De ce dialogue, Cagnat, dans sa conférence : *La sorcellerie et les sorciers*³, a extrait une scène très vivante, tout en suivant, d'ailleurs, de très près, le texte de Lucien :

« Il y a, ma chère, dit Bacchis⁴, une excellente magicienne, Syrienne de naissance, robuste et vigoureuse, qui m'a jadis raccommodée avec Phantias, lequel, ainsi que ton Charinus, s'était brouillé avec moi pour une vétille. Après quatre mois entiers, elle l'a ramené auprès de moi par ses enchantements⁵. Elle ne prend pas cher ; elle demande seulement une drachme et un pain. Il faut cependant apporter encore du sel, sept oboles, du soufre et un flambeau. La vieille les prend. On verse aussi du vin dans un vase, et c'est elle qui le boit. Il faudra encore que tu te procures quelque chose qui ait appartenu à ton amant : des habits, des chaussures, quelques cheveux ou d'autres objets analogues... Elle les suspendra à un pieu, brûlera du soufre dessous, répandra du sel sur le brasier en prononçant vos deux noms, le tien et celui de Charinus ; puis, tirant une

1. *Id.*, vers 79-80 ; cf. *Tibulle*, I, v, 40 : « Quand j'allais goûter le plaisir, Vénus trahissait mon ardeur. Alors cette belle descendait de ma couche en disant qu'on m'avait jeté un sort. »

2. *Propertius*, III, VI, 33, 34. }

3. *Annales du Musée Guimet*, Bibl. de vulgarisation, année 1903-1904, tome XV.

4. Lucien, *Dialogi Meretricii*, L. LXVII, chap. 4, § 4 « *Melissa et Bacchis* ».

5. Lucien, *loc. cit.* :

Bacchis : « ... mihi Phantiam renonciliavit post quattuor integras menses, ubi jam omnem ego spem deposueram ; et illi incantationem beneficio ad me rursus, rediit. »

toupie de son sein, elle la fera tourner et récitera son enchantement, composé de plusieurs mots barbares qui font frémir. Voilà, du moins, ce qu'elle a fait pour moi¹. »

Cependant les amants infortunés ne supportaient pas toujours si... raisonnablement leurs malheurs ! La femme amoureuse, qui ne pouvait triompher de l'objet aimé, n'hésitait pas à recourir aux grands moyens, et faisait rédiger une tablette d'envoûtement pour se venger de l'infidèle ou de sa rivale.

Ainsi, la longue incantation que cite Cagnat², était gravée sur une tablette magique trouvée dans la *Provincia Byzacena*, près de la route de Kairouan³.

« Je t'adjure au nom du grand Dieu (Osiris), au nom des Anteros (dieux qui vengent les amants délaissés), au nom de celui qui porte un épervier sur la tête (Horus), au nom des sept planètes : fais en sorte que, à partir de l'heure où j'écris ceci, Sextilius, fils de Dionysia, ne puisse plus dormir; qu'il soit consumé d'ardeur; qu'il ne puisse plus ni dormir, ni s'asseoir, ni parler; qu'il m'ait toujours présente à l'esprit, moi, Septima, fille d'Amoena; que, furieux, il brûle d'amour et de désir pour moi; qu'il brûle dans son âme et dans son cœur, Sextilius, fils de Dionysia; qu'il brûle d'amour et de désir pour moi, Septima, fille d'Amœna. Et toi, Abar, Barbarie, Eloe, Sabaoth, Pachnoufu, Putipemi, fais que Sextilius, fils de Dionysia ne puisse plus dormir; mais qu'il brûle d'amour et de désir pour moi; que son esprit et son cœur soient consumés et tous les membres de son corps, à lui Sextilius, fils de Dionysia. Et s'il n'en est point ainsi, je descendrai dans la cachette d'Osiris, je briserai son cercueil, et je le jetterai à l'eau pour que le

1. *Id.*, loc. cit.

Bacchis : « *Has de clave suspensas suffitu ex sulphure facto imbuil, de sale etiam aliquid in ignem coniecit, pronuntians simul nomina utriusque, et ipsius, et tuum. Tunc prolatum de sinu rhombum intorquet, carmen simul volubili lingua dicens, barbarica horribiliaque nomina. Haec tum fecerat* ».

2. *Op. cit.*, supra, p. 163.

3. On trouve les renseignements concernant cette tablette dans Audollent, *Defixionum tabellae*, tablette n° 270, p. 370-71; Goetschy (*Bulletin Archéologique*, 1903, p. 156) : « Cette tablette fait partie des quatorze plaques de plomb, trouvées dans des tombes à incinération... une seule est de l'espèce des exécutions amoureuses; les autres ont trait à des chevaux de course. — « Les tombes sont du 1^{er} siècle, mais on ne peut rapporter ces imprécations qu'à la fin du 1^{er} ou au 1^{er} siècle ». — Audollent donne le texte en latin, le texte original était grec. D'après Wuensch, *Seih.*, p. 84, le texte appartient à la magie égyptienne, mais à la magie égyptienne des basses époques, mêlée d'éléments chaldéens, juifs et grecs.

fleuve l'emporte. Car je suis le grand décan de Dieu, du grand Dieu. »

Sur une autre tablette, trouvée en Gaule, on voit une femme jalouse invoquer, contre sa rivale, les dieux infernaux¹ en ces termes : « Je t'invoque, toi qui as pouvoir sur les instruments de torture infernaux, et je te recommande Julia Faustilla, fille de Marius; emmène-la au plus vite avec toi, et range-la au nombre des morts. »

Et, pour être plus précis, il arrive souvent que l'on dévoue en détail, la personne ainsi exécrée, comme le montre la tablette suivante, trouvée dans le Latium² :

Rufa(s) Pulica manus de(n)tes
oc(u)los brac(h)ia vent[r]e (m) mamil(l)a(s)
pectus os(s)u(m) m[e] rilas vent[r]em
... crus os pedes fronte (m)
un[gue]s di[g]itos vent [r] e(m)
um(bi)licu(m) cun (n)u(m)
(v)ulva (m) il (i) a (e) Rufas Pulica(e) de (f)i [c]o
in (h)as tabel(l)as

« Je dévoue aux démons Rufa : je dévoue ses mains, ses dents, ses yeux, ses bras, son ventre, ses mamelles, sa poitrine, ses os, son ventre, ses jambes, sa bouche, ses pieds : son front, ses ongles, ses doigts, son ventre, son nombril... toutes les parties du corps de Rufa, je les dévoue sur ces tablettes. »

Section IV. — Le meurtre magique.

Le meurtre magique peut revêtir deux formes principales :

A. *Meurtre symbolique.*

a) par *defixio*;

b) par « envoûtement ».

1. Citée par Cagnat, *op. cit.*; Audollent, *op. cit.*, tablette n° 228, page 300; tablette de la (*Provincia Proconsularis*); Schmitt : *C. I. L.*, VIII, 12. 505; Delattre, *Bulletin Epigraphique de la Gaule*, II, 1882, p. 181; Cagnat, *Cours*, p. 344; ... « *prope sepuicreta officialium reperta* »... « *Te rogo qui infernales partes tenes. commendo tibi Julia Faustilla, Marii filia, ut eam celerius abducas et ibi in numerum tu a]b] ias.* »

2. Citée par Cagnat, *op. cit.*, p. 164; Audollent, *Tablette* n° 135 « tablettes du Latium. » ... « *Quae infra eduntur tabellae tres media parte plicatae, inter semiusta mortuorum ossa repertae fuerunt in ollis duabus sepulcri prope Nomentum (Mentana) effossi in fundo qui dicitur Imaginella.* » — De ces tablettes, celle de Rufa constitue la *tablette B.*

B. *Meurtre direct* causé :

- a) par empoisonnement (philtres)
- b) par immolation : la nécromancie.

§ 1. — *Meurtre symbolique*.A) *Meurtre magique par defixio*.

Nous verrons ci-après que la formule magique : *maledictio*, *devolio*, ou *incantatio* joue un rôle capital dans les maléfices, mais, généralement ces derniers comportent un sacrifice¹.

Il n'en est pas de même dans le meurtre par *defixio*. La *defixio* se distingue de la simple malédiction en ce qu'elle est écrite².

Elle consistait à lier magiquement³ la victime et à contraindre une puissance « invisible, *numen*, à la frapper. Pour cela, le magicien inscrivait le nom de la victime sur une lamelle de plomb, *tabella defixionis* en l'enveloppant de formules magiques. Il déclarait qu'il *liait*, qu'il *enchaînait*, celui dont le nom était écrit sur la tablette⁴. Puis, la tablette était roulée ou repliée, et perforée d'un ou plusieurs clous⁵. On la plaçait alors dans un des lieux soumis à la puissance des *di inferi* : tombeaux des morts prématurés (*aori*) endroits ou gisaient des *insepulli*, de préférence des noyés : fleuves, rivages de la mer, etc.⁶.

1. On appelait *maleficia*, *sacra letifica*, *impia*, *nocturna*, les rites magiques, au moyen desquels les sorciers et les sorcières appelaient la mort sur quelqu'un, cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 95 : « *Qui sacra impia nocturnave...* etc.; Paul, *Sent.*, V, 23, 15.

2. « Les *devotiones* écrites sont les plus efficaces. Elles empruntent à la lettre sa permanence et son mystère : Huvelin, *Les tablettes magiques et le Droit romain*, 54, p. 20.

3. Fien que le résultat soit le même, il y a une différence entre cette *liaison magique* et l'*envoûtement* proprement dit. Il pouvait en effet, arriver qu'il y eut *defixio* sans *envoûtement* (voir Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 95).

4. Dans le texte de Paul, *Sent.*, V, xxiii, 15, déjà cité : « *ut quem obcantarent, deligerent, obligarent* ». Il existait, en latin, un certain nombre de termes consacrés : Je confie (*mando*); je recommande (*commendo*); je livre (*trado*), mon ennemi aux *numina* ». Mais aussi « *obligo, perobligo, deligo* », dérivés du terme technique courant *obligare* employé dans les conjurations magiques. Voir : Huvelin, *op. cit.*, p. 30 et suiv.

5. « De cette habitude de clouer les tablettes magiques (*clavum figere; iabulas defigere*) est venu le nom de *defixiones* : Huvelin, *op. cit.*, p. 22.

6. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 58; Huvelin, *op. cit.*, p. 22.

Alors, la victime de la *defixio* devenait sans forces, et comme livrée à la merci des puissances invisibles qui pouvaient la torturer à leur gré.

L'exemple historique le plus fameux du meurtre magique par *defixio* est celui de Germanicus¹ : entre autres maléfices, on avait trouvé autour du palais « des formules d'enchantement et d'imprécations, des lames de plomb sur lesquelles était gravé le nom de Germanicus ».

Le fait d'avoir rédigé une *tabella defixionis* fut bien souvent, sous l'Empire, l'accusation principale qui conduisit à la mort ceux que l'on soupçonnait du *crime de Magie*.

Ainsi, dans le procès de Libon, sous Tibère, on cita des tablettes sur lesquelles il avait ajouté de sa main, aux noms des Césars et des sénateurs, des notes menaçantes ou mystérieuses². Dans celui de Claudia Pulchra, on mit en avant « les maléfices et enchantements contre le prince³ », sans préciser toutefois de quelle nature étaient ces maléfices. Il est logique de penser aux *defixiones*, puisque, ailleurs, on parle ouvertement de « sacrifices magiques⁴ »

Il ne semble pas que le crime accompli par simple *defixio*, non accompagné de sacrifice, ait été spécialement réprimé par la loi.

Cependant le texte de Paul⁵, déjà cité, punit ceux qui ont accompli ou fait accomplir ces sacrifices « afin de jeter un charme sur quelqu'un, de l'envoûter, de le lier magiquement⁶ ».

D'autre part, la constitution du 9 septembre 364⁷, défend, sous peine de mort, d'invoquer le démon au moyen d'incantations : *nefarias preces*. Elle s'applique donc certainement aussi aux *tabellae defixionum*. Plus tard, en

1. Voir 2^e partie, ch. IV, Tac., *Ann.*, II, 69 : « *reperiebantur solo ac parietibus... carmina et devotiones et nomen Germanici plumbeis tabulis insculptum...* » ; Dion Cassius, LVII, 18 ; et Pison, son meurtrier, fut condamné du fait que Germanicus « *devotionibus et veneno peremisse* », Tac., *Ann.*, III, 13.

2. Tac., *Ann.*, II, 30 « *uni tamen libello, manu Libonis, nominibus Caesarum aut senatorum additas atroces vel occultas notas accusator arguebat.* »

3. Tac., *Ann.*, IV, 52 « *veneficia in principem et devotiones* ».

4. Tac., *Ann.*, VI, 29, *magorum sacra* (Procès de Scaurus) ; *id.*, XVI, 8, *diros sacrorum ritus* (Procès de Silanus et Lepida) ; *id.*, XVI, 31, procès de Soranus et de Lepida. Lepida est accusée de *magicis sacris* ; elle répond : « *Nullos impios deos, nullas devotiones nec aliud infelicibus precibus invocavi* ».

5. Paul, *Sent.*, V, xxii, 15.

6. *Obligare aliquem* ; Huvelin, *Tablettes magiques*, p. 32.

7. *Cod. Th.*, IX, xvi, 7.

381¹, une autre loi énonce : « Il faut honorer la divinité par des prières pures, non la profaner par de coupables incantations *diris carminibus*.

b) *Le Meurtre symbolique par envoûtement.*

Le sorcier, dit M. Stoicesco² est encore désigné tout récemment en ces termes : l'homme qui fait fondre de la cire. C'est la forme de Magie dite « contagieuse » ou de substitution de la partie au tout. Le sorcier fabrique avec la cire l'effigie de son ennemi³, puis il la frappe, la transperce de clous et d'aiguilles, lui brise les membres, l'expose au feu⁴. Comme l'effigie s'est substituée à la personne, celle-ci ressent tout ce qu'endure son image⁵.

On trouve, chez les poètes latins, des exemples d'envoûtement. La sorcière, dit Ovide⁶ « maudit les absents, pique des figures de cire, enfonce des aiguilles effilées dans un

1. *Cod. Th.*, XVI, x, 7.

2. Stoicesco, dans les *Mélanges Cornil*, 1926, 2, p. 468 : *La Magie dans l'ancien droit roumain*.

3. « Ils ont fait une image à la ressemblance de mon image, ils ont imité ma figure », tablette Maklû, 1, 96; Fossey, *La Magie Assyrienne*, chap. VII, page 78.

4. Les sorciers brûlaient (Maklû, IV, 45); les sorciers noyaient (Maklû, IV, 37-38); les sorciers enterraient, emmuraient (Maklû, IV, 27-36) les images de ceux qu'ils voulaient faire périr. On pouvait aussi tuer l'image par le fer « tu tueras avec un glaive l'image de la labartû, dans la paroi du mur tu l'enterrerai, dans la clôture tu l'enfermeras »; Fossey, *op. cit.*, chap. VII, page 79.

5. Ce rite transmetteur est également employé dans le contre-charme. Il s'agit de faire passer dans l'objet, l'image ou l'animal, le sortilège dont on veut délivrer le possédé. « L'ensorcelé se lave les mains sur l'image de la sorcière : Maklû, VIII, 57, cf. Fossey, *op. cit.* chap. VIII, p. 82. Déjà, en liant magiquement la sorcière, on la rend impuissante : « J'ai ligotté ton corps, lié tes membres, enchaîné ta personne », Maklû, VII, 66; Fossey, *op. cit.*, chap. VII, p. 79.

La transmission du mal à des animaux constitue le rite hébreu du bouc émissaire : Fossey *op. cit.*, ch. VIII, p. 85. « Et Aaron mettant ses deux mains sur la tête du bouc vivant, confessera sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël et tous leurs forfaits, selon tous leurs péchés, et les mettra sur la tête du bouc, et l'enverra au désert par un homme exprès. », *Lev.*, XVI. Un texte rappelle la délivrance du possédé opérée par Jésus : « Et tous ces démons le priaient en disant : Envoie-nous dans des pourceaux afin que nous entrions. Et aussitôt Jésus le leur permit. Alors ces esprits immondes étant sortis entrèrent dans les pourceaux », *Saint Marc*, V, 12, 13; cf. Stoicesco, *op. cit.*, p. 470. On peut retourner la mort par envoûtement en découpant une poupée de bois qu'on habille et qu'on perce de sept clous.

6. Ovide, *Heroides*, Ep. VI, vers 90 91 :

« *Devovet absentes, simulacraque cerea figit,
Et miserum tenues in jecur urget acus.* »

Cf. *Am.*, l. III, Eleg. VII.

« *Sagave punicea defixit nomina cera
Et medium tenues in jecur egit acus?* »

foie déplorable, et autres sortilèges que je préfère ignorer. » On voit que l'opération est souvent accompagnée d'incantation. Lorsqu'elle pique l'effigie, la sorcière « maudit » celui qu'elle a condamné; quand elle la brûle elle dit : « de même que la cire fond au feu, de même que... telle personne se consume¹. »

Mais l'exemple le plus souvent cité, parce que la cérémonie magique d'envoûtement y est soigneusement décrite, est celui d'Horace² : « Les sorcières tenaient deux petites figures, l'une de laine³, l'autre de cire : celle de laine était la plus grande et avait l'attitude d'un maître menaçant : l'autre comme un esclave suppliant, semblait attendre la mort. Canidie invoque Hécate : Sagane, la cruelle Tisiphone... alors parut un grand feu qui consuma la figure de cire ».

Le droit romain ne paraît pas s'être occupé d'une façon spéciale du meurtre par envoûtement. Un seul texte, celui de Paul, aborde directement ce sujet : « *Qui sacra impia nocturnave, ut quem obcantarent, defigerent, obligarent, fecerint faciendave curaverint, aut cruci suffiguntur aut bestiis obijciuntur* »⁴. Ici, c'est le terme *defigere* qui signifie « envoûter », ayant une relation précise avec les *defixiones*. En effet, il ne s'agit plus de clouer « une formule magique » mais de clouer son ennemi. « On a passé, dit Huvelin⁵, de *defigere tabulam* à *defigere hominem* ».

Plus tard, une constitution de l'empereur Constantin, plus générale, s'applique à tout meurtre magique et « punit, par les lois les plus sévères, la science de ceux qui, recourant à des moyens magiques, ont été découverts en train de machiner contre la vie des hommes⁶. »

Enfin, une loi de Valentinien I^{er}, interdit « les sacrifices

1. Marian cité par Stoicesco, *op. cit.*, p. 470; Marian : « Vraji, farmece, si desfaceri » (*Analele Academiei Române*, seria II, tom XV, extras, 1893.)

2. Horace, *Sat.*, I, 8.

3. Les sorcières employaient la laine aussi bien que la cire : Ov., *Am.*, III, vii, 79 :

« Aul te trajectis Aeæa venefica lanis
Devovet... »

4. Paul, *Sent.*, V, xxiii, 15.

5. Huvelin, *Tablettes magiques*, p. 22, note 1. Il cite également I-line, *H. N.*, XXVIII, IV, 5, *Defigi quidem diris deprecationibus nemo non metuit*. Mais les *dirae preces* : formules magiques orales ou écrites (*defixiones*) si elles peuvent lier magiquement : *obligare*, se distinguent, nous l'avons vu, de l'envoûtement proprement dit (Voir *supra* : meurtre par *defixio*).

6. *Cod. Th.*, IX, xvi, 3.

nocturnes et magiques »¹, sans préciser de quels sacrifices magiques il s'agit².

Il en est de même dans les procès intentés pour *crime de Magie*. Les historiens ne disent pas ce qu'on entendait par « sacrifice magique ».

Ainsi le procès de Libon Drusus sous Tibère : on lui reprocha les *magorum sacra*³. Sous le même prince, ce fut la cause qui conduisit au supplice l'illustre Scaurus⁴.

Durant le règne de Néron, Lépida eut le même sort⁵, ainsi que Servilia⁶.

D'ailleurs, le terme de *sacra magorum* n'est pas limitatif. Et, il pouvait y avoir envoûtement dans les cas où l'on parle des superstitions magiques, *magicas superstitiones*⁷, de pratiques magiques⁸, ou de sacrifices nocturnes⁹.

D'autre part, le « sacrifice magique » ne se limite pas à l'envoûtement, pas plus qu'au « meurtre magique ». Le but recherché n'était pas toujours la mort d'un ennemi. Bien souvent, pourtant, les sacrifices magiques étaient destinés à causer à autrui un dommage quelconque, mais quelquefois aussi, celui qui les offrait ne leur demandait pas autre chose qu'une connaissance anticipée de l'avenir.

Quoi qu'il en soit, le sacrifice magique fut poursuivi parce qu'il comprenait toujours un élément suspect, qui le rendait criminel ou funeste. Cet élément peut être celui de temps (sacrifices nocturnes)¹⁰, de lieu (sacrifices accomplis sur les tombeaux)¹¹, d'intention (meurtre magique, envoûtement), de cérémonies : sacrifices humains¹², évoca-

1. *Cod. Th.*, IX, XVI, 7.

2. Voir cependant, *infra*, p. 97, généralité de cette constitution.

3. *Tac., Ann.*, II, 27.

4. *Tac., Ann.*, VI, 35 : « *magorum sacra objectabantur* ».

5. *Tac., Ann.*, XVI, 8 : « *incestum cum fratris filio et diros sacrorum ritos* ».

6. *Tac., Ann.*, XVI, 31 : « *quod pecuniam faciendis magicis sacris contraheret* ».

7. Procès de Statilius Taurus, sous le règne de Claude : *Tac., Ann.*, XII, 59.

8. Par exemple, dans le procès d'Apronius, sous Septime. Sévère, Dion Cassius, LXXVI, 8 et 9.

9. Comme dans l'accusation portée contre Apulée, *Apol.*, LVII sq.

10. *Sacra nocturna*.

11. Constance, a, 357. *Cod. Th.*, IX, xvi, « *De malificis et mathematicis, 5... manibus accitis* ».

12. Au sujet des sacrifices humains en général, voir ch. II, *Divination et Magie*. Mais le meurtre direct fit place de bonne heure au meurtre symbolique. Lorsqu'il se produit encore, dans des cas isolés, on ne manque pas de le spécifier. Aussi, en dehors de la littérature, il ne rentre pas dans ce qu'on appelle le sacrifice magique. La preuve en est que Paul leur consacre un

tion des âmes des morts ou nécromancie¹, sacrifices adressés aux puissances magiques : *dira numina*, ou accompagnés de *dirae precationes*, formules magiques.

Si on considère les choses d'une manière aussi générale, on voit que la Constitution de 364 peut s'appliquer à tout sacrifice magique, puisqu'elle porte défense de célébrer des sacrifices de nuit, avec un appareil magique ou funeste, et d'invoquer le démon au moyen d'incantations².

§ 2. — Meurtre direct.

(a) Meurtre magique par empoisonnement.

Les sorcières étaient réputées pour leur connaissance des poisons³, au moyen desquels elles composaient des philtres, bien plus souvent destinés à tuer qu'à guérir. De là, le nom de *mala venena* donné à ces breuvages, et celui de *veneficae* à celles qui les fabriquaient⁴.

Bien que les poètes fassent surtout allusion aux philtres d'amour, certains exemples se rapportent bien à l'art subtil des empoisonnements :

« Jusqu'à ce que je devienne une cendre aride, triste jouet des vents injurieux, tu veux préparer contre moi les ardents poisons de la Colchide », dit Horace à la sorcière Canidie⁵. La magicienne Médée tenta d'empoisonner Thésée avec de l'aconit⁶, et c'est par ce moyen qu'elle se vengea de sa rivale⁷.

paragraphe spécial : *Sent.*, V, (xxiii, 16 : « *Qui hominem immolaverint exve ejus sanguine litaverint...* », etc. (voir 2^e partie, répression), distinct du paragraphe précédent (*Sent.*, V, xxiii, 15) où il est question des *sacra impia nocturnave*.

1. Voir *infra*, la Nécromancie.

2. *Cod. Th.*, IX, XVI, 7.

3. Voir au *Dict. de Dar. et Saglio*, l'article de Ch. Lécrivain *venenum*, où l'on trouve l'énumération des principaux poisons ou produits considérés comme tels par les Anciens.

4. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 358.

5. Horace, *Epod.*, XVII, vers 33 à 35 :

« Tu, donec cinis
Injuriolis aridus ventus ferar,
Cales venenis officina Colchicis. »

Ibid., « Réponse de Canidie ». Les sorcières du Pelignum apprennent à composer de subtils poisons. »

6. *Ov.*, *Met.*, VII, 415-425.

7. *Sen.*, *Med.*, 833-842 :

« Adde venenis stimulos, Hecate,
donisque meis semina flammae
condita serva. »

Pour composer leurs philtres, les sorcières accomplissaient paraît-il, des sacrifices humains, surtout des sacrifices d'enfants¹.

On sait que le meurtre par empoisonnement était sévèrement puni par la loi Cornélia, de 673/81² dont, au i^e siècle, Paul, *Sent.*, l. V, ch. XXIII, *Ad legem Corneliam*, rappelle les principales dispositions, notamment en ce qui concerne les philtres amoureux³ et les breuvages magiques⁴.

b) *La Nécromancie.*

« La nécromancie », dit Jobbé Duval⁵ constituait une des variétés de la Magie.

L'évocation des morts sur les tombeaux était suffisante pour qu'il y ait « crime de Magie », ainsi que le prouve la Constitution du 5 janvier 357, de l'empereur Constance⁶. « Beaucoup... osent dévouer des hommes paisibles aux mânes qu'ils évoquent, de sorte que chacun tue ses ennemis au moyen des arts magiques... » A ce moment, en Orient, un grand nombre de personnes furent condamnées « comme troublant le repos des mânes pour composer des maléfices »⁷.

Certes, les morts, et surtout ceux qui étaient réputés « malfaisants » étaient, pour le sorcier, l'instrument magique par excellence⁸. Ils évoquaient leur esprit, le contraignaient à répondre à leurs questions⁹ et à accomplir les maléfices souhaités. Souvent, les mânes ainsi interrogées, n'étaient autres que celles de la victime humaine, un

1. Horace, *Epod.*, V. « C'est dans cette fosse que le malheureux enfant pareil au nageur dont la tête seule s'élève au-dessus de l'eau, doit lentement expirer, tourmenté du spectacle des mets placés devant lui, et renouvelés deux ou trois fois pendant le cours d'une éternelle journée, sa moelle desséchée, son foie flétri, composeront un philtre d'amour... »

2. Voir détails sur cette loi, au ch. III, 2^e partie.

3. Paul, *Sent.*, V, xxiii, 4.

4. Paul, *Sent.*, V, xxiii, 19.

5. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 99.

6. *Cod. Th.*, IX, XVI, 5 : « *Manibus accitis audent ventilaré, ut quisque suos conficiat malis artibus inimicos* ».

7. Ammien, XIX, 12.

8. Voir ch. II, *Divination et Magie*.

9. Caracalla évoquait les âmes de son père et de Commode, Dion Cassius, LXXVII, 15.

enfant de préférence¹ que le nécroman venait d'immoler. Pour ne donner que quelques exemples, on peut rappeler celui : d'Héliogabale, qui interrogeait les entrailles des enfants²; de Maxence, sacrifiant, dans ce but, des enfants et des femmes³; du tribun Pollentien, coupable d'avoir éventré vive une femme enceinte, et d'avoir arraché son fruit de ses entrailles, afin d'évoquer les mânes de l'enfant, pour connaître le secret de la succession à l'empire⁴.

Les poètes, eux-aussi, nous révèlent la généralité de cette croyance en la puissance des sorciers sur les mânes.

La prêtresse massylienne... « évoque les mânes pendant la nuit », dit Virgile⁵.

«... moi qui peux, par mes accents, rendre à la vie la cendre des morts » proclame la Canidie d'Horace⁶.

... Et, avec le même auteur⁷, on voit les morts participer au meurtre magique :

« Canidie et Sagane commencèrent à gratter la terre avec leurs ongles, et à déchirer de leurs dents une jeune brebis noire; le sang en fut versé dans une fosse d'où les mânes devaient sortir pour répondre à leurs questions. »

Cependant, la puissance des sorcières était bien plus grande lorsqu'elles parvenaient à se procurer le cadavre, ou des débris de cadavre, notamment des ossements, ou les clous qui avaient servi à attacher le supplicié à la croix et auxquels adhéraient des lambeaux de chair⁸ :

« Sur les tombeaux, dans les bûchers, on va prendre certaines dépouilles, des lambeaux de cadavres, pour conjurer les maux les plus affreux sur la tête des vivants.... De

1. Sur la puissance magique des *aori*, voir Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 54 sq.

2. Lampride, *Hist. Aug.*, Héliogabale, 8.

3. Lenain de Tillemont, *Emp.* L'empereur Constantin.

4. Ammien, XXIX, 2 : voir également le fait rapporté par Zacharie (Vie de Sévère); Paul Collinet, *Hist. de l'Ecole de Droit de Beyrouth*, p. 110 et mentionné, 2^e part., ch. IV, p.

5. *Æn.*, IV, 487 :

*Haec... carminibus
nocturnos ciet manes. »*

Ecloga, VIII, 98, *Mærin*, *saepe animas imis excire sepulcris.*

6. Horace, *Epod.*, XVII, 77 :

« *Possim crematos excitare mortuos. »*

Cf. Tibulle, *L. I*, *Eleg.*, II, vers 47-48 :

« *Haec cantu finditque solum, manesque sepulcris
« Elicit, et tepido devocat ossa rogo. »*

7. *Sat.*, I, 8, vers 26 à 29... *cruur in fossam confusus, ut inde :*

« *Manes elicerent, animas responsa daturas. »*

8. Jobbé Duval, *op. cit.* p. 72 et 100.

vieilles magiciennes, au moment même où l'on prépare les funérailles d'un mort, se hâtent d'aller enlever le corps, avant que d'autres l'ensevelissent¹. »

D'après Apulée, les magiciennes Thessaliennes avaient l'habitude de mutiler les cadavres pour leurs opérations magiques².

Lorsqu'elles ne pouvaient parvenir à leurs fins, empêchées par la vigilance du gardien, c'est à lui qu'elles s'en prenaient³.

Aussi, un des principaux devoirs des parents consistait à préserver de toute mutilation le cadavre du défunt, puisque, croyait-on, cette profanation atteignait l'âme aussi bien que le corps⁴.

1. Apulée, *Met.*, II, 83. Cf. Ovide, *Heroides*, VI, 89 sq. Elle parcourt les tombeaux, errante, échevelée, et recueille sur le bûcher encore tiède des ossements qu'elle a choisis :

« *Per tumulos errat passis discincta capillis,
Certaque de tepidis colligit ossa rogis.* »

2. *Met.*, L. II, p. 85.

3. *Id.*, p. 101.

4. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 44.

CHAPITRE VI

LE MOYEN MAGIQUE

D'après Stoicesco¹, des lois président à l'emploi des moyens divers, que l'on peut ramener à deux principales :

1° La loi d'imitation : tout semblable appelle le semblable. C'est la Magie homéopathique ou imitative, qui se base sur la connaissance des philtres et des charmes.

2° La loi de « substitution » de la partie au tout, d'après laquelle les choses qui ont été une fois en contact continuent à agir l'une sur l'autre. C'est la magie contagieuse, dont l'application la plus répandue est l'envoûtement.

Section I. — L' « Incantatio ».

L'*incantatio* est la base essentielle, la source de toute opération magique, dont les pratiques matérielles ne sont que des adjuvants.

A Rome, où règne le formalisme, l'intention, la prière intérieure, sont inefficaces, et l'invocation directe adressée aux dieux ou aux démons est d'une importance capitale dans tout sacrifice : On met, dans cette prière, une certaine recherche ; on flatte les dieux en leur rappelant leurs titres, leur pouvoir. Les vers cadencés, les chants rythmés, où le refrain insiste sur le résultat généralement obtenu et que l'on désire renouveler, sont préférés aux simples paroles employées couramment. C'est pourquoi la formule à laquelle les Romains attribuaient plus particulièrement une vertu active, car son rythme se prêtait au chant comme à la récitation, se nommait : *carmen*¹.

1. Huvelin, *Injuria*, § 11, p. 405, note 4 : *Carmen* nous dit que les Car-mènes (du sanscrit casman : texte sacré, invocation), étaient des fées qui prédisaient l'avenir. Le *carmen*, d'ailleurs, ne s'appliquait pas seulement à une incantation magique, mais aussi : 2° à une prédiction ou un proverbe ; 3° à une formule liturgique, 4° à un texte de loi.

Voici quelques exemples du vers chanté *cantus*.

La sorcière de Tibulle compose des chants magiques qui servent à abuser le mari dupé¹.

... « Les chants magiques attirent la moisson du voisin; ils arrêtent dans sa marche le serpent irrité; ils essayent même d'arracher la Lune de son char, et en viendraient à bout sans le retentissement de l'airain sous la main qui le frappe². »

Orphée, dit-on, arrêtait, par la puissance magique de ses accords, les fleuves dans leur course, le vent dans son vol rapide, et prêtait aux chênes mêmes une oreille pour l'écouter³.

D'autres parlent du *carmen*.

Ainsi Ovide⁴ : Les vers arrachent aux serpents leur dard empoisonné; ils font remonter les eaux vers leur source. Les vers ont fait tomber des portes; ils ont forcé la serrure si bien clouée qu'elle fût sur un chêne épais.

Malgré la vertu des herbes que lui a données Médée, Jason ne triompherait point si elle ne l'aidait de son chant magique⁵.

Au-dessous des *occantationes* ou *mala carmina* se placent les paroles de mauvais augure qui peuvent être prononcées contre une personne déterminée.

Section II. — Mala verba ou maledicta⁶.

On peut les diviser en deux groupes : Le premier comprend, d'une part les imprécations et les blasphèmes; de l'autre les simples paroles de sinistre présage. Le second a

1. Tibulle, I, *Eleg.*, II, 55 :

« *Heac mihi composuit cantus, quæis fallere posses.* »

2. *Id.*, I, *Elig.*, VIII, 19 à 22 :

« *Cantius vicinis fruges traducit ab agris* », etc.

3. Horace, *Odes*, I, XII, 7 à 12.

4. Ovide, *Am.*, II; *Eleg.*, I, 23 à 28 :

« *Carmina sanguineae deducunt cornua Lunæ*, » etc.

5. Ovide, *Mét.*, VII, 137-138 :

« ... *Carmen auxiliare canit*... »

Cf. *ibid.*, XIV, 366 sq., puissance des prières et paroles magiques de Circé qui :

« *Ignotos deos ignoto carmine adorat.* »

6. Huvelin, *Injuria*, § 25, p. 454 : « Les *mala verba*, en tant qu'ils ne rentrent pas dans l'*occantatio* et le *malum carmen* ont été réprimés tardivement par des édits qui ont érigé en délits le *convicium* et l'*infamandi causa factum*.

rapport aux propos déprécatatoires ou exécutoires dont on accompagne le nom d'une personne, car la prononciation du *nomen* était censée donner aux malédictions une gravité spéciale¹.

§ 1. — Les imprécations et malédictions (*dirae precationes*).

Les Romains redoutaient les imprécations qui, croyaient-ils, agissaient par la seule Magie des paroles. On les désignait souvent par le terme : *dirae precationes*². En effet, le mot *dirae* s'applique d'une façon générale, à toute chose funeste³ et comprend tout ce qui est cruel, terrible, effroyable, épouvantable⁴. D'après Servius⁵, les *dirae* sont un genre de présages qui révèle la colère des dieux⁶, et se manifestent de deux façons principales : ou par des signes, ou de quelque manière, ou de quelque côté : « *duplici modo diras fieri : aut in signis, aut quocumque modo, aut quacumque parte* ». Mais *dirae* désigne également les maléfices et, comme tel, trouve ici son application.

Ovide, dans « *l'Ibis* » recourt seulement contre son ennemi à la puissance des imprécations verbales. Longues et redoutables, ces imprécations énumèrent à peu près, tous les tourments au pouvoir des sorciers.

Après avoir, dans une formule générale, maudit son ennemi⁸, il prépare sa vengeance et annonce que par ses

1. Aussi les textes qui relatent ces *mala verba* ont-ils soin, le plus souvent, de spécifier qu'elles ont été prononcées *nominatim*.

2. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 95.

3. *Id.*, *loc. cit.* et Cicéron, *De Div.*, I, 16.

4. Goetz, *Corp. glossarior*, VI, v° *Dirus* : *atrox, crudelis, terribilis, immanis, pessimus*, etc.

A. Walde, *Latein, etymol. Wörterbuch*, v° *Dirus* : *granzig, unheilvoll, furchtbar*.

Ernout et Meillet : *Dict. etym.* : *Dirus* : De mauvais augure, sinistre. Terme de la langue religieuse; substantivé dans *dirae-arum* « mauvais présages, malédictions, imprécations »; et déifié dans *Dira*, et *Dirae* « les Furies ». En passant dans la langue commune, l'adjectif a pris le sens plus général de « funeste, redoutable ». De là : *diritas-atris*, f. rare, mais classique. Mot Sabin, d'après Serv. auct. : *ad Æn.*, III, 235 : « (S)abini et Ombri, quae nos mala, dira appellant. »

5. Serv., *ad Æn.*, V, 7 : « *auspicii genus quod appellatur dirum* ».

6. *Id.*, IV, 453 : « *dira enim deorum ira est* » et de même Goetz, *op. cit.*, VI : « *quasi deorum ira missum* ».

7. *Ad Æn.*, V, 7; IV, 453, etc.

8. Ovide, *Ibis*, vers 56 :

« *Hoc ego devoveo teque tuosque modo.* »

funestes incantations¹, il va attirer tous les maux sur la tête de celui qu'il nomme *Ibis* « Que mes malédictions » s'accomplissent, et qu'à la puissance de mes paroles, » il les croie prononcées par le gendre de Parsiphaé : si » j'oublie quelques supplices, qu'il les souffre encore; que » son malheur soit plus complet que je ne le puis imaginer; » qu'un nom supposé n'ôte rien à l'efficacité de mes imprécations, qu'elles ne touchent pas moins vivement les » dieux puissants². »

Pline, *H. N.*, XXVIII, III sq., examine cette question importante : « Les paroles et les charmes magiques ont-ils quelque puissance? » En dehors du charme magique c'est-à-dire, l'incantation ou la prière. « Il y a des paroles diverses, les unes d'imprécation, les autres de dépulsion, d'autres de recommandation³. » Au reste, tout le monde craint pour soi d'être l'objet d'imprécations. « *Defigi quidem diris deprecationibus nemo non meluit*⁴. »

Le même auteur donne de nombreux exemples de ce que l'on peut définir : les simples paroles de bon ou de mauvais augure, qui ont, elles aussi, une certaine influence :

« On va jusqu'à écrire sur les murailles certaines paroles contre les incendies⁵. »

Puis, au paragraphe V, il énumère les formules et gestes constamment employés dans la vie courante pour conjurer le mauvais sort ou attirer le bonheur : « Pour confirmer ce qui vient d'être dit, je veux en appeler au sentiment intime de chacun : Pourquoi, en effet, nous souhaitons-nous réciproquement une heureuse année au premier jour de l'an ?... Pourquoi, lorsque nous parlons des morts, protestons-nous que nous n'en voulons point à leur mémoire ?... Pourquoi aux premiers fruits, disons-nous que ceux-ci sont vieux, et que nous en souhaitons de nouveaux ?... Pourquoi salue-t-on ceux qui éternuent ?... Personne en

1. *Ibid.* vers 85 :

« *Carmina dum capiti malefido dira canuntur.* »

2. *Ibid.*, vers 89 à 94... « *exsecrantia vota* »; cf. vers 99 : « *lugubria dicite verba.* »

3. *Praeterea alia sunt verba impetritis, alia depulsoriis alia commendationis.*

4. *H. N.*, XXVIII, IV, 5.

5. *H. N.*, XXVIII, IV, 6 : *Etiā parietes incendiorum deprecationibus conscribuntur.*

Afrique n'entreprend quoi que ce soit sans avoir prononcé auparavant le mot : Afrique¹... etc.

§ 2. — *La Devotio*.

« *La devotio* », dit Huvelin², est une formule adressée aux dieux d'en bas (*dii inferi*) pour leur signaler une personne qui enfreint à son profit la loi de partage, et mettre cette personne à leur discrétion, afin de satisfaire à la *Némésis*. « Toutefois, cette ancienne conception s'est déformée par la suite. La *Némésis* devint la jalousie des dieux, et la *devotio* servit à activer cette jalousie destructrice des *numina*, bien plutôt qu'à maintenir l'équilibre des destinées³.

La *devotio* était orale ou écrite. La *devotio* orale est une phrase imprécatoire, une malédiction accompagnée parfois de gestes traditionnels⁴. Elle s'en distingue cependant par le fait que son élément essentiel est le *nomen* de la personne dévouée. « C'est le nom qu'on dévoue⁵ ». Avoir le *nomen* d'une personne, c'est déjà avoir prise sur elle, par la possibilité de la dévouer conformément aux règles de la *Némésis*⁶. « Verrius Flaccus, dit Pline⁷, cite ces auteurs, auteurs qu'il juge dignes de foi, lorsqu'il dit que dans les sièges, on faisait avant tout évoquer par des prêtres romains le dieu tutélaire de la ville, et qu'on lui promettait à Rome le même culte ou un culte plus grand. Ce rite est resté dans la discipline des pontifes, et il est certain que l'on a tenu caché le nom de la divinité tutélaire de Rome, pour empêcher quelque ennemi d'en faire autant.

1. *H. N.*, XXVII, V, 2.

Cf. Tibulle, II, *Eleg.*, II, *Dicamus bona verba*. Pour les simples paroles, de mauvais augure ou *maledictions* on peut citer les expressions suivantes : « *Di te perdunt !... Vae tibi !... I in malam crucem !... Res tibi male vortat* », etc., *apud*. Huvelin, *Injuria*, § 25, p. 254, note 1.

2. Huvelin, *Tabl. mog.*, p. 13.

3. Huvelin, *op. cit.*, p. 26.

4. Huvelin, *op. cit.*, p. 20.

5. Huvelin, *op. cit.*, p. 27 et note 1 : *Nomen* et *numen* sont deux formes très voisines l'une de l'autre et employées souvent dans une certaine symétrie. Le *numen* est la force qui rétablit l'équilibre rompu au profit ou au détriment d'un *nomen* donné.

6. Huvelin, *op. cit.*, p. 29 : « La seule inscription du *nomen* a une vertu surnaturelle, elle crée à la charge de la personne dénommée une obligation magique. »

7. *H. N.*, XXVIII, IV, 4.

Cependant, l'effet de la *devotio* orale, bien que plus énergique que celui des simples imprécations et des paroles de mauvais augure, est restreint. « Une amulette, une formule déprécatoire, un geste prophylactique du mauvais œil, suffisent à en neutraliser la puissance¹. » Pour conjurer les *mala verba*, on offrait, chaque année, à Rome, lors de la fête des *Feralia*, un sacrifice à la déesse du silence, *Tacita* ou *Muta*, mère des Lares². — La sorcière qui présidait à cette cérémonie magique, disait en se retirant : « *Hostiles linguas, inimicaque vinximus ora* » : Nous avons enchaîné les langues ennemies et les bouches perfides.

Mais la *devotio* la plus efficace était la *devotio* écrite, car, ainsi que le dit Huvelin « elle emprunte à la lettre sa permanence et son mystère³. » Il convient de citer :

§ 3. — *Les Defixionum Tabellae.*

Les *Defixionum tabellae*, comme leur nom l'indique, étaient, le plus souvent, des sortes de tablettes, ou lames rectangulaires de plomb « matière sombre, d'une pâleur funèbre, et surtout matière tendre et facile à travailler⁴. »

On y gravait avec grand soin le nom de la personne ou des personnes à dévouer⁵, et, parfois même, pour plus de précision, on traçait, plus ou moins grossièrement, l'image des victimes⁶. Noms et portraits étaient enveloppés de formules magiques, *Ephesia grammata*⁷, ou lettres éphésiennes parce que les premières connues avaient été inscrites sur le piédestal de la statue d'Artémis à Ephèse. Elles consistent en un ensemble de lettres formant

1. Huvelin, *op. cit.*, p. 20.

2. Huvelin, *Injuria*, § 5, p. 453-454; Ovide, *Fastes*, II, 571 à 582.

3. Huvelin, *Tabl. Mag.*, p. 20.

4. Cagnat et Chapot, *Manuel d'Archéologie romaine*, t. II, p. 202-203.

.. Les écritures magiques sont parfois aussi gravées sur la pierre ou la cire, ou peintes sur le papyrus, Huvelin, *op. cit.* p. 21. On a trouvé également des tablettes magiques faites d'autres métaux, mais en petit nombre; Audollent, *Defixionum tabellae*, Praef. XLVII et ci-dessous : Métaux Magiques.

5. Huvelin, *op. cit.*, p. 26; cf. Audollent, *op. cit.*, Praef. XLVII : « *Primum itaque paeneque praecipuum in tabellis elementum detestati hominis nomen; etenim fieri potest ut defigendi verba desint aut nemo deus invocetur, at scriptis in defixionibus vix ullam observis in qua non sit aut expresse propositum aut aliqua reconditiore via traditum invisum illud nomen...* »

6. Cagnat et Chapot, *op. cit.*, t. II, p. 202-203.

7. Voir Huvelin, *op. cit.*, p. 35 sq.

des mots presque impossibles à prononcer, car ils étaient, pour la plupart, empruntés aux dialectes barbares, surtout aux dialectes orientaux¹. D'autre part, on peut lire, sur ces tablettes, le nom du dieu ou du démon invoqué, et dont la silhouette est parfois dessinée². Enfin, le rédacteur de la tablette indique généralement aux *numina* le résultat magique qu'il désire obtenir³. Alors, les lames roulées ou pliées et scellées de clous d'airain, emblème de la *neccitas*, étaient glissées dans les tombeaux.

Avec de telles précautions, la *solutio* de la *tabula defixionis* n'était pas si aisée que celle de la *devotio* orale. Il fallait neutraliser la force surnaturelle de l'écriture, et, pour cela, déclouer et détruire les tablettes si elles étaient placées dans un lieu accessible, rédiger un nouveau titre lorsque le premier était placé dans un tombeau⁴.

Chez les poètes et les historiens, on trouve de nombreux exemples de *devotio*⁵. On sait que les *devotiones* écrites eurent leur part dans les procès de Magie, et que le droit romain s'en préoccupa⁶.

Nous mentionnons, à titre d'exemple, une tablette magique, citée par MM. Cagnat et Chapot⁷ et dont la reproduction exacte se trouve dans Audollent⁸.

1. Cagnat, « La sorcellerie et les sorciers à Rome », *An. du Musée Guimet*, 1903-1904, tome XV.

2. Audollent, *op. cit.*, tablette 246, au milieu figure une image de Mercure.

3. Huvelin, *op. cit.*, p. 30 et cf., *supra*, ch. V, « Meurtre magique par *defixio* ».

4. *Id.*, p. 51-52 (*refigere, delere, quelquefois luere tabulas*).

5. Notamment Ovide, *Heroid.*, Ep. VI, vers 90. Médée dévoue les absents, « *devovet absentes* ».

Apulée, *Met.*, III, 17 : « *Priusquam apparatur solito instruit feralem officinam, omnes genus aromatis, et ignobiliter laminis literatis, et infelicium navium durantibus clavis, defletorum, sepultorum etiam cadaverum expositis multis admodum membris...* » D'abord, elle garnit son laboratoire infernal des appareils accoutumés. C'étaient des aromates de tout genre, des lames d'airain couvertes de caractères indéchiffrables, des pièces de fer, tristes débris de vaisseaux, de nombreux morceaux de chair humaine appartenant à des corps récemment pleurés et pareillement à des cadavres déjà ensevelis... — *Id.*, IX, 29 : *ad familiares feminarum artes accenditur : magna cura requisitam veratricem quamdam feminam, quae devotionibus ac maleficis quidvis efficere posse credebatur...* « A force de soins, elle découvre une certaine sorcière qui passait pour exercer au moyen de ses dévotions et de ses maléficès, un pouvoir illimité. »

a) Tite-Live, VII, 6 dévouement de Curtius, et X, 28, dévouement de Décius.

b) Suét., Caius-Caligula, III : « *veneficis quoque et devotionibus* ».

6. Voir *supra*, ch. V, *Meurtre magique par « defixio »*, et pour les nombreux exemples de *devotiones* orales ou écrites, se reporter à Huvelin, *Tabl. Mag.*, § 4 et § 5.

7. Manuel d'Archéologie romaine, t. II, p. 202-203.

8. *Defizionum tabellae*, n° 140, p. 199. — De Rossi, 1880. Wuensch, D. T. A., praef. p. XXVII sq.

Cette tablette, recueillie à Rome, vise le boulanger Praesenticus, sa mère et son fils. Sur la tablette même, on voit, grossièrement dessinés, les portraits des trois victimes; au-dessus de chaque portrait, pour éviter toute erreur, on a eu soin d'indiquer le nom qui s'y rapporte.

	 ov	
	 μνε	 filius.
	arcum tenens	qui. o ab hac ora ab hoc die ab hac nocte
	φPι	t... mti c... ege
	α α α α α α	tere contere confringe e[t...t] rade
	ε ε ε ε ε ε ε	morti fili[u]m Aselles Praeseti[ci] 5
	η η η η η η	pristinarium
	ι ι ι ι ι ι ι	qui manet in regione nona ubi videtur arte sua
	ο ο ο ο ο ο ο	facere et trade Plutoni praeposito mortuorum
..nos me	υ υ υ υ υ υ υ	et si forte te contempserit patiatu febris
..iginio	ω ω ω ω ω ω	frigus tortionis palloris sudores obripilationis meridianas interdianas seru. 10
...ruep	ο υ σ ι ρ ι α σ υ	tinas nocturnas ab hac ora ab hac die ab hac (nocte)
...nmae	ο υ σ υ ρ ι ν α σ υ ρ υ	[e]t perturba eum ne repraeensionem abeat
..xerc c	ο υ σ υ ρ ι ν ε μ ο φ ρ υ	et si forte occasione invenerit praefocato eum
..... nu	Ευλαμονκατχε	Praestetnim fili [um Asell]es intermas [in]valneas in quocumque loco
.....as		Cupede frange Pr[aesetici]o Asellis et [si] forte te seducat per aliqua 15
	Victor Asella Prae[se]	[?] artificij, a et rideat de te et exultetur tibi
	mater tici [us]	vince peroccide filium maris Praesete.
	pris[tina]	cium pristinar[in] in filium [A]selles
	Protome	qui manet in regione [nona, ed]e ede tacy tacy
....tene	Protome	
.....ne	Protome	
..cleraes	Protome	

La tablette, contient tous les renseignements concernant les personnages ainsi dévoués au dieu Typhon : elle indique : a) le *nomen* : *Aselles Praeseti(ci)um*, fils de *Praesenticus*; b) le métier : *pristinarium*, c'est-à-dire : boulanger¹; c) l'adresse « *qui manet in regione nona* » qui habite dans le neuvième quartier de Rome : au champ de Mars²;

1. Audollent, *op. cit.*, p. 200, n° 5 : « *pristinarium ex pistinarium corruptum, pistorem, vel potius pistrini custodem designat.* »

2. *Id.*, n° 6 : « *Regio nona Romana : Campus Martius dicitur.* »

d) le but visé : le rédacteur de la tablette prie Typhon-Seth d'accabler, d'abattre, d'anéantir, les victimes désignées, — à partir de cette heure, de ce jour, de cette nuit — de le livrer à la mort et à *Pluton*, qui préside au royaume des morts.

Par prudence, on prévoit le cas où *Aselles*, fils de *Praesenticius*, protégé par quelque amulette, aurait bravé Typhon¹, alors : que Typhon lui envoie une fièvre maligne² et continue, qui le torture le jour, le soir et la nuit³ en sorte qu'il ne puisse s'en guérir⁴... Mais peut-être qu'*Asellus* a la vie dure, et l'on suppose qu'il ait pu, par hasard, trouver une occasion d'échapper à la vengeance du dieu : que celui-ci l'étouffe au bain⁵ ! qu'il en triomphe à tout prix et le fasse périr⁶, même si *Asellus* a séduit Typhon par quelque artifice, ou se rit de lui et se glorifie de l'avoir vaincu.

Avec *Asellus*, sont dévoués aux dieux infernaux (en bas et à gauche de la tablette) : *Asella*, mère de *Praesenticius*, et *Victor Praesenticius* lui-même : « *Cum Asella matre veri simillimum puto victorem Praesentici patrem designatum hic fuisse et in deperdita lamminae parte forsitan defixum*⁷ ».

Si les tablettes magiques ont servi, en général, à tous ceux qui, pour un motif quelconque, désiraient se débarrasser d'autrui, les plus nombreuses se rapportent à la Magie amoureuse⁸ et aux rivalités du cirque, et ces dernières l'emportent encore sur les autres : sur la tablette d'incantation, le magicien inscrivait les noms des cochers et des chevaux du parti adverse, qu'il enveloppait dans des formules magiques, des malédictions, des prières. *Cagnat*⁹ décrit, par exemple, une tablette provenant de Carthage. En effet, une grande quantité de tablettes magiques furent

1. *Id.*, n° 8 : « *contempserit : aliquo fortasse phylacterio tectus* ».

2. *Id.*, 8-10 : *febris*, etc. : *id est membrorum et totius corporis fremitus*.

3. *Id.*, n° 10 « *interdianas* » *idem est ac diurnas nec quicquam addit praecedenti adjectivo : « meridianas », igitur suspicari licet erravisse qui scripsit et « meridianas » posuisse dum vult « matulinas » ; quod si ita emendaveris quatuor enumerantur dici momenta... mane, interdiu, sera noctuque, ne multa omni tempore patiatur filius Aselles*.

4. *Id.*, n° 12 : « *ne repraesensionem (h)abeat : ne a morbo convalescere possit* ».

5. *Id.*, n° 14 *in valneas : balneas*, v pro b ut fit, usurpato.

6. *Peroccide*, n° 17 : *adjuncta syllaba per « hic », ut in defixione Maurussi venatoris Karthaginiensis, augetur verbi vis*.

7. C'est l'opinion de M. Audollent. Au contraire Rossi pense que « *Victor* » est le nom du défunt dans le sépulcre duquel se trouvait la tablette et Wuensch, que « *Victor* » est un surnom du dieu Typhon.

8. Voir *supra*, « la Magie amoureuse », ch. V. p. 86 sq.

découvertes sous l'amphitéâtre lui-même¹. Cette tablette figurait un cirque, avec les *carceres*, écuries d'où sortaient les chars au commencement de chaque course, et contenant une imprécation dont les derniers mots étaient ceux-ci : « Je t'évoque, démon qui reposes ici ; je te livre ces chevaux pour que tu les retiennes, pour qu'ils s'embarrassent dans les rênes et ne puissent plus remuer. » Les noms des chevaux visés par l'incantation étaient également gravés sur la tablette et entourés de lettres cabalistiques. D'autres tablettes, trouvées dans différents sépulcres ou dans des tombes à incinération représentent des cochers revêtus de leur tuniquè et armés de leur fouet.

Ainsi la tablette n° 244, dans Audollent², tablette « *reperita convoluta in quodam sepulcro officialium imperatorum* » dans la *Provincia Proconsularis* d'Afrique, contient, au milieu, ces mots :

Homo
rudis
protome
flagellum
sinistra
tenentes

.... Octo carceres circi³.

Section III.

Moyens divers.

Sans prétendre à une énumération complète, nous allons, dans cette section, indiquer les principales matières ou objets dont usaient les socières dans leurs sacrifices et préparations magiques.

1. Audollent, *op. cit.*, p. 333 : d'autres tablettes : 246 à 254 proviennent de l'amphithéâtre, elles ont été trouvées par : Delattre (*C. R. Acad. Inscr.*, 1897, p. 318). — Au sujet de ces tablettes, Audollent donne l'explication suivante : « *Scimus immissas potissimum fuisse devotorias lamminas ad corpora mortuorum qui non necessaria morte sed vi interierant* », c'est-à-dire que l'on glissait de préférence les tablettes dans les tombeaux de ceux qui avaient péri de mort violente (cf. *supra*, ch. II, les morts malfaisants).

2. *Op. cit.*, p. 332.

3. Audollent, *op. cit.*, p. 332, explique : « *Ad agitadores circenses pertinere deficiationem demonstrant, in a figura hominis cum flagello et carceres circi* ».

§ 1. — Animaux et Ingrédients Magiques.

En dehors de ce qui a été dit au paragraphe « Nécromancie », les sorcières employaient tout ce qui avait touché de près à un cadavre¹. Les cheveux d'un vivant sur lequel elles voulaient agir, leur étaient également d'un grand secours².

Certains animaux jouent, dans la Magie, un rôle important. Quelques-uns sont, par eux-mêmes, funestes, comme le corbeau³, les chiens farouches⁴, les loups⁵. Mais ils servent aussi aux sacrifices. Les oiseaux de nuit, chouettes et hiboux, oiseaux de malheur en rapport avec les morts et les funérailles, semblent avoir été les plus considérés⁶. Celui qui les immolait pendant la nuit pouvait, comme Apulée, être accusé de crime de Magie⁷.

Parmi les autres animaux on peut citer : la corneille⁸, le

1. Horace, *Epod.*, V, 17-18. Canidie fait brûler dans un feu magique des branches de figuier sauvage, ravies aux tombeaux :

« *Jubet sepulcris caprificos erutas*
Jubet cupressus funebres. »

Properce, III, VI, 30 : les bandes de laine arrachées d'un lit funèbre :
« *Cinctaque funesto lanea villa toro* ».

Id., IV, v, 11 : « Qu'Acanthis ait mêlé dans une fosse des herbes des tombeaux, et soudain un torrent ravagerait tout dans la campagne. »

2. Apulée, *Mét.*, III, p. 131. « Pamphile s'était amourachée d'un jeune Béotien; elle chargeait sa servante Fotis d'aller chez le barbier et de s'emparer des cheveux que feraient tomber les ciseaux ».

3. Prop., II, XXVIII, 38, « *Nigraque funestum concinit omen avis* ».

4. Tibulle, I, II, 54 : « *Sola feros Hecatae perdomuisse canes* ».

5. Prop., IV, V, 14. On sait que les jeunes chiens immolés dans les carrefours en l'honneur d'Hécate étaient considérés comme impurs (cf. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 184-185).

6. Jobbé-Duval, *op. cit.* p. 31 sq.

Horace, *Epod.*, V, 20. Canidie fait brûler dans un feu magique les plumes de la chouette nocturne.

« *Plumamque nocturnae strigis.* »

7. Apulée, *Apol.*, LVII-LVIII.

8. Prop. IV, *Eleg.* V, vers 16 à 18. « C'est pour ma perte qu'elle a déchiré de ses ongles la tête d'une corneille, consulté le vol de la chouette, et recueilli la liqueur que distille une jument quand elle est pleine :

« *Cornicum immeritas eruit ungue genas*
Consuluitque striges nostro de sanguine et immo
Hippomanes, fatae semina legit equae. »

crapaud¹, la grenouille², le serpent, le loup³, les brebis noires⁴.

Puis viennent les plantes et les herbes magiques : le laurier qui pétille dans le feu⁵, l'olivier qui sert à mélanger les substances dont la sorcière compose son philtre⁶, le figuier sauvage, le cyprès funèbre⁷, les herbes enchantées : *cantatae herbae*⁸, et les sucs vénéneux⁹.

1. Prop., III, VI, 27, 28 : « Le venin d'un crapaud monstrueux, les dépouilles d'un noir serpent » :

« *Illum turgentis ranae portentia rubetae
Et lecta exsectis anguibus essa trahunt.* »

2. Horace, *Epod.*, V, 19 :

« *Et uncta turpis ova ranae sanguine.* »

3. Ovide, *Met.*, VII, 2, 270-71 :

« *Inque virum soliti vultus mutare ferinos
Ambigui prosecta lupi.* »

(Médée ajoute à son philtre les entrailles d'un loup qui fut habitué à échanger sa forme de bête sauvage contre celle d'un homme).

4. Ovide, *Met.*, 244-245. Médée plongeant un couteau dans la gorge d'une brebis à la noire toison, arrose de sang les fosses béantes :

« *... cultrosque in guttura velleris atrī
Conjicit et patulas perfundit sanguine fossas.* »

5. Prop., II, *Eleg.*, XXVIII, 36.

« *Et tacet extincto laurus adusta foco.* »

6. Ovide, *Met.*, VII, vers 277 :

« *Arenti ramo jampridem mitis olivae.* »

7. Horace, *Epod.*, V, 17-18 : « *cupressus funebres.* »

8. Ovide, *Heroid.*, VI, 84.

« *Diraque cantata pabula falce metit.* »

Id., *Met.*, VII, vers 98. Jason reçoit de Médée des herbes enchantées :

« *Creditus accepit cantatas protinus herbas.* »

Id., *Am.*, I, xiv, 39 :

« *Non te cantatae laeserunt pellicis herbae.* »

9. Horace, *Epod.*, V, 21, 22. Les herbes qu'enfantent Iolchos et l'Ibérie, féconde en poisons :

« *Herbasque, quas Iolcos atque Iberia
Mittit venenorum ferax.* »

Ovide, *Met.*, VII, vers 316-317 :

« *... Validasque venefica sucos
Mergit in aere cavo.* »

Ovide, *Met.*, XIV, 43-44. Circé broie des plantes vénéneuses et en tire des sucs horribles :

« *Protinus horrendis infamia pabula sucis
Conterit et tristis Hecaleia carmina miscet.* »

Ibid., XIV, 55-56, 57. La déesse souille la retraite de Scylla de ses poisons monstrueux : elle y verse les sucs qu'elle a exprimés de racines vénéneuses

« *Hunc dia praevitiat portentificisque venenis
Inquinat; hic pressos latices radice nocenti
Spargit.* »

Pour l'énumération des principaux poisons ou produits considérés comme tels par les anciens, tant dans le règne animal que dans le règne végétal. Voir l'art. de Ch. Lécrivain, *veneficium* au *Dict. de Dar. et Saglio*, et, pour ceux, en particulier, qui entraient dans la composition des philtres : Hirschfeld, *op. cit.*

Parmi les objets divers, dont les poètes font mention, on trouve : le rouet magique¹, les dés², l'eau³, des cailloux⁴, des pierres⁵, de la gelée blanche recueillie la nuit aux rayons de la lune⁶, etc.⁷.

Plus importants encore sont :

§ 2. — Les Clous Magiques.

On sait que le clou a joué un grand rôle dans l'histoire romaine. Tite-Live⁸ appelle le clou : la dernière et la plus puissante arme : « *necessitas quae ultimum ac maximum telum est* ». Il est l'emblème de la nécessité, que les dieux eux-mêmes ne peuvent surmonter « *et pareatur necessitate, quam ne dii quidem supereant*⁹ ». Il fixe les volontés comme il joint les objets matériels. D'après une loi ancienne,

1. Prop., II., XXVIII., 35. Le rouet magique s'arrête :

« *Deficiunt magico torti sub carmine rhombi.* »

Id., III, VI, 26. Elle a fait tourner contre lui le rouet des enchantements :

« *Staminea rhombi ducitur ille rota
... triste Sabella.* »

2. Horace. Sat., I, IX, 30 :

« *Quod puero cecinit, divina mota anus urna.* »

Prop., III, X, 27 :

« *Sit sors et nobis talorum interprete jactu.* »

3. Prop., III, XXIV, 10. Les magiciennes de la Thessalie avec toutes les eaux de l'Océan, ne seraient point parvenues à enlever mon mal :

... « *non poterant*

Eluere aut vasto Thessala saga mari. »

Ovide. Am., I, XIV, 39... l'eau puisée dans les sources d'Hémonie par une perfide sorcière :

« *... Anus Haemonia perfida lavit aqua.* »

Ovide, Met., VII, 189-190, trois fois Médée puise dans un fleuve de l'eau qu'elle répand sur sa chevelure :

« *... ter sumptis flumine crinem*

Inoravit aquis... »

Horace, Epod., V, 25-26. Sagana répand dans toute la maison les eaux de l'Arverne :

« *At expedita sagana, per totam domum
Spargens Avernales aquas.* »

4. Apulée, Met. II, p. 57... Pamphile se sert de baguettes, cailloux et autres brinborions de ce genre, sur lesquels elle souffle.

5. Ovide, Met., VII, vers 266-67. Médée mêle à son philtre des pierres rapportées des extrémités de l'Orient et du sable lavé par les flots de l'Océan dans leur reflux :

« *Adicit extremo lapides oriente petitos* »

Et quas Oceani refluxum mare lavit harenas. »

6. Ovide, Met., VII, vers 268 :

« *Addit et exceptas luna pernocte pruinas.* »

7. Voir l'art. d'Hubert, *Magia* au Dict. de Dar. et Saggio, Marquardt op. cit., p. 135 à 137.

8. Tite-Live, VII 3.

9. Huvelin, *Tabl. Mag.*, p. 21.

Cf. Horace, Odes, 5 à 8. « Si la cruelle nécessité enfonce dans ton front

chaque année, à Rome, lors des « *ludi romani* », un magistrat était chargé d'enfoncer le clou dans le temple de Jupiter¹.

Mais on se servait également du pouvoir attaché au clou dans les circonstances extraordinaires, les calamités publiques. D'après la règle du droit sacré, on créait un dictateur pour l'accomplissement du rite (*clavi figendi causa*). La première fois, ce fut à l'occasion d'une peste. En 261/493, ce fut pour mettre fin à l'agitation de la République. En 392/362, pour calmer une nouvelle peste, on se rappela la cérémonie du clou². En 424/330, lors de l'affaire des empoisonnements, on fit de même³. Dans toutes ces circonstances, cette cérémonie a le caractère d'expiation pour le passé qu'elle clôt, et de préservation pour l'avenir dont elle marque le début.

Les magiciens se servaient des clous, soit pour perforer les *tabellae defixionum*, soit pour les sacrifices magiques, surtout lorsqu'ils avaient pu se procurer les clous ayant attaché à la croix un supplicié, et que des lambeaux de chair y adhéraient encore. Alors la *larva* devenait leur complice⁴.

Il ne faut pas cependant confondre les clous magiques avec les clous provenant du bûcher ou de la bière. Les clous des tablettes n'étaient pas recourbés à la pointe. Au contraire, ils étaient chargés d'inscriptions et de caractères bizarres, ou de figures d'animaux⁵.

superbe ses clous de diamant, tu ne pourras dérober ton âme à la crainte ni ta tête aux filets de la mort. »

« Si figit adamantinos
Summis verticibus dira Necessitas
Clavos, non animum metu,
Non mortis laqueis expedies caput ».

Cicéron, *Ad. Attic.*, V, 15. « Je suis arrivé à Laodicée, la veille des Kalendes d'août. Mettez un clou à dater de ce jour... » *Ex hoc die clavum anni movebis*.

1. C'était le *clavus annalis*. Il était fiché dans le mur qui séparait la *cella* où se trouvait la statue de Jupiter de la *cella* consacrée à Minerve. On pense que Rome avait reçu cette coutume des Etrusques. Après l'établissement de la République, on compta les années au moyen de cette sorte de registre, de la même manière que les rois avaient compté celles de leur règne. Cf. *Dict. de Dar et Saglio*, *clavus*, p. 1238 sq. La loi ancienne en vieux langage, est, dit Tite-Live, VII, 3, consacrée dans le sanctuaire de Minerve, parce que Minerve avait inventé les nombres : « *quia numerus Minervae inventum sit.* »

2. Tite-Live, VII, 3.

3. Tite-Live, VIII, 19.

4. Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 72.

5. Cagnat et Chapot, *Manuel d'Archéologie romaine*, t. II, p. 195 (le Culte).

§ 3. — Métaux Magiques.

On peut mettre en première ligne le plomb, qui servait généralement aux *tabellae defixionum*¹. Il était le métal magique par excellence, en tant que consacré à Kronos, dieu de la haine et de la vengeance. Lié à Saturne, la *stella nocens*, par de mystérieuses affinités, il attirait et propageait le malheur².

Puis l'airain, dont le caractère est d'être le métal de la *necessitas*. Ce caractère, dit Huvelin, se vérifie même en matière juridique³. Les clous dont on avait l'habitude de clore les tablettes magiques étaient d'airain⁴. L'airain, frappé par l'airain, est employé tour à tour comme charme⁵ ou contre-charme⁶, et c'est dans des bassins d'airain ou de bronze que les sorcières faisaient cuire leurs philtres⁷.

1. Pour les tablettes magiques d'or, d'argent ou d'autres métaux, voir Huvelin, *Tabl. Mag.*, p. 21, note 2.

Audollent, *Tabellae defixionum*, Praef. XLVII : « *Plumbeae sunt fere laminae, paucissimae collectae sunt plumbo non commissae. In speculari lapide exeratas quattuor, in fictilibus undecim, in stanno unam, in aere duas, in auro duas, in marmore unam tantum inveni, ita ut sit manifestum conscribendis defixionibus quasi proprium fuisse plumbum* ». (Audollent nous indique qu'il n'a trouvé que quatre tablettes en pierre de sélinite, onze d'argile, une seule d'étain, deux de bronze, deux d'or, une seule de marbre, toutes les autres sont de plomb).

2. Stoicesco, *La Magie dans l'Ancien droit Roumain*. Huvelin, *Tabl. Mag.*, p. 21, note 2 : « C'est le métal consacré à la mort et aux dieux infernaux ». Tacite, *Ann.*, II, 69, mort de Germanicus : « Des lames de plomb sur lesquelles était gravé le nom de Germanicus... maléfices au moyen desquels on croit que les âmes sont vouées aux divinités infernales. »

3. Huvelin, *Tabl. Mag.*, p. 21, note 5 : « Ainsi, dans le formulaire des actes *per aes et libram*, les paroles prononcées indiquent toujours que l'acte a été fait *hoc aere aeneaque libra* ».

4. On trouve aussi des tablettes magiques entourées d'un fil de fer : *Wunsch Rhein, Mus.*, 1900, p. 238, cf. Huvelin, *Tabl. Mag.*, p. 21, note 4.

5. Ovide, *Mét.*, III, vers 532 à 534. « Le bronze choqué par le bronze, la flûte au pavillon recourbé et les sortilèges de la Magie ont-ils donc tant de pouvoir » :

« *aerane tantum*

Aere repulsa valent et adunca tibia cornu

Et magicae fraudes ».

6. Tibulle, *Liv. I, Eleg. VIII*, vers 20-21 : Les chants magiques essaient même d'arracher la Lune de son char, et en viendraient à bout sans le retentissement de l'airain sous la main qui le frappe.

« *Cantus et e curru Lunam deducere tentat,*

Et faceret, si non aera repulsa sonent. »

Pendant les nuits des *Lemuria*, le père de famille frappait sur l'airain pour écarter les mauvais esprits (Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 27, v. notes).

7. Ovide, *Mét.* VII, 262. « Pendant ce temps, dans un bassin de bronze posé sur des charbons, un philtre puissant bouillonne :

« *Interea validum posito medicamen aeno*
Fervet... »

§ 4. — *Les Nœuds Magiques.*

Les nœuds, que l'on trouve dans toutes les Magies, étaient un signe de mauvais augure. « Le nœud, dit M. Fossey¹, figure très exactement l'impossibilité de se mouvoir et d'agir »... « L'anneau ou la bague, ajoute le même auteur, avant d'être une parure, fut sans doute une amulette dont la vertu symbolique était comparable à celle du nœud².

Aussi le *flamen Dialis* ne pouvait-il avoir un nœud dans aucune partie de ses vêtements, ni porter des bagues ou anneaux, à moins qu'ils ne fussent brisés³.

De même, on ne pouvait entrelacer les doigts ni les croiser autour des genoux auprès d'une femme enceinte ou d'un malade⁴. Mettre les cuisses tantôt sur un genou, tantôt sur l'autre était encore un « *malefice* ». « Aussi, dit Pline⁵, nos ancêtres ont défendu, dans les assemblées des généraux et des magistrats, cette posture, comme mettant obstacle à tout ce qui pouvait s'y traiter. Ils l'ont défendue aussi dans les sacrifices et les prières publiques. » Les nœuds ont donc, d'après les croyances antiques, un pouvoir mystérieux. Ils « lient » les gens malgré eux. De là, l'emploi des nœuds par les sorciers, puisqu'ils pensaient, au moyen de ce charme, réduire l'ensorcelé à l'impuissance⁶. Le nœud, employé comme « contre charme » agit sur le démon qu'il paralyse; « briser le nœud » était synonyme de « détruire l'enchantement⁷ ».

1. *Op. cit.*, Chap. VIII, p. 83.

2. *Id.*, *loc. cit.*

3. Stoicesco, *op. cit.*, *Dict. de Dar. et Saglio*, art. *Nodus* de Saglio, 4, 1^{re} partie, p. 88.

4. Pline, *H. N.*, XXVIII, xvii, 1. De même, il était défendu aux femmes qui allaient demander une heureuse délivrance, d'entrer dans le temple de Juno Lucina sans avoir desserré leurs cheveux ou en gardant sur elles aucun nœud. Ovide, *Fastes*, III, 257.

5. Pline, *H. N.*, XXVIII, xvii, 1.

6. Cagnat et Chapot, *op. cit.*, t. II, p. 203, au sujet des *labello delizionum* indique que l'on remplaçait parfois la tablette par une statuette représentant la victime, et donne comme exemple le groupe de 16 figures d'hommes et de femmes en plomb, de 6 à 8 cm., de hauteur, trouvés par le Dr Bliss dans le Tell de Sandahama (Palestine méridionale). « Les personnages sont représentés dans des poses étranges et contournées, comme s'ils se tordaient les mains de souffrance, ils ont les pieds surchargés de liens savamment compliqués : ces liens qui les garrottent, sont formés de gros fils de plomb, de fer et de bronze. »

7. Fossey, *op. cit.*, chap. VIII, p. 83.

Mais, à peu près chez tous les peuples, on voit très souvent les nœuds jouer un rôle en médecine. En Assyrie, ils étaient prescrits comme remède contre le mal de tête ou les maux d'yeux... « Des cordes de laine rouge éclatantes... contre l'abarrikanu de ses yeux, à droite lie-les¹ »... « Les Assyriens, dit M. Fossey², semblent avoir demandé au nœud une guérison totale. Ils imaginaient que, par un contact plus ou moins prolongé avec la partie malade, le lien s'imprégnait du mal et l'emportait avec lui; la destruction du lien, coupé et jeté dans le carrefour, avait alors pour effet assuré le rétablissement du malade... « Lie sa tête... au soir coupe (le lien) jette-le dans le carrefour, et que son mal de tête soit enlevé³. »

A Rome, on avait grande confiance dans le « nœud d'Hercule » *nodus Hercules* ou *Herculaneus*⁴ fait de deux boucles dont l'une passe en dessus, l'autre en dessous des prolongements du cordon.

« Il est étonnant, dit Pline⁵, combien les blessures guérissent plus promptement lorsqu'on attache l'appareil avec le nœud d'Hercule : on dit même qu'une ceinture attachée avec ce nœud et portée tous les jours a une certaine utilité, qui est due à Hercule, inventeur de ce nœud. »

D'ailleurs, en Italie comme en Grèce, Hercule passait pour le dieu qui écarte les maladies et tous les autres maux. Chez les Romains les nouvelles mariées portaient en ceinture un cordon de laine attaché par le nœud d'Hercule, que le mari devait délier sur le lit nuptial : on y voulait voir un présage de fécondité⁶.

§ 5. — *Le Nombre Magique.*

Le nombre jour un rôle important dans toutes les opé-

1. *Id. A. S. K. T.*, n° 11, coll. II, 45-53.

2. *Loc. cit.*, p. 84.

3. *Id.*, IV, P. 22, b. 13-22.

4. Art. de Saglio, *Nodus* au *Dict. de Dar. et Saglio*, 4, 1^{re} partie, V. la figure de ce nœud, fig. 5 323, p. 87.

5. *H. N.*, XXVII, xvii, 5 : « *Vulnera nodo Herculis praeligare mirum quantum ocyor medicina est.* »

6. Art. de Saglio, au *Dict. de Dar et Saglio*, *Nodus*, 4, 1^{re} partie, p. 88 sq.

rations magiques, surtout le nombre 3 et le nombre 9¹.

1. Tibulle, I, II, 55.

« *Ter cane, ter dictis despue carminibus* »

Virgile, *Bucol. Egl.* VIII, 73 à 75 : « Je commence par entourer ton image de trois bandelettes de trois couleurs différentes et je la promène trois fois autour de cet autel : le nombre impair plaît à la divinité. »

« *Terna tibi haec primum triplici diversa colore*

Licia circumdo, terque haec altaria circum

Effigiem duco : numero Deus impare gaudet. »

Ovide, *Mét.*, VII, 189-191. Médée tourne trois fois sur elle-même, trois fois elle puise dans un fleuve de l'eau qu'elle répand sur sa chevelure, trois fois elle pousse un cri strident.

« *Ter se convertit, ter sumptis flumine crinem*

Inoravit aquis lernisque ululatus ora

Solvit... »

Id., VII, 261, purification d'Eson.

« *Terque senem flamma, ter aqua, ter sulphure lustrat* ».

Id., VII, 274. Elle emploie le bec et la tête d'une corneille vieille de neuf siècles :

« *Ora caputque novem cornicis saecula passae* ».

Id., X, 452, 53. Trois fois Myrrha, ayant buté du pied, est invitée par ce présage à revenir en arrière, trois fois le funèbre hibou a fait entendre, pour l'avertir, son cri lugubre :

« *Ter pedis offensi signo est revocata, ter omen*

Funerens bubo letali carmine fecit. »

Id., XIII, 952 :

« *Et purgante nefas novies mihi carmine dicto* ».

Id., XIV 58. Circé compose un chant magique que sa bouche murmure trois fois, neuf fois :

« *Ter noviens carmen magico demurmurat ore* ».

Id., XIV, 387 : Trois fois elle touche le jeune homme de sa baguette et elle prononce trois incantations.

« *Ter juvenem baculo tetigit, tria carmina dixit.* »

CHAPITRE VII

LES ROIS DE ROME, LES EMPEREURS ET LA MAGIE

Ce chapitre, destiné, en quelque sorte, à illustrer cette première partie au moyen d'exemples empruntés à l'histoire, montre que les rois des premiers siècles de Rome, aussi bien que les princes du Bas-Empire, ont pratiqué les arts magiques, comme source de renseignements personnels. Les empereurs surtout s'entourent d'astrologues, qui recherchent leurs thèmes généthliques, leur donnent la clef de leur destinée et les aident souvent à s'en rendre maîtres par la confiance qu'ils mettent en leur esprit. Mais, tout en ayant volontiers recours à la Magie, les empereurs la proscrivaient sévèrement. Ayant, précisément, une grande foi en la science des astres, ils craignaient que leurs ennemis, s'ils venaient à connaître leur horoscope, ne s'en servissent pour attenter à leurs jours. Aussi le crime de Magie se confondit-il souvent avec le crime de lèse-majesté, surtout lorsqu'on était coupable d'avoir consulté au sujet de la vie du prince, ou sur une question d'intérêt général.

Ce chapitre comprendra aussi des cas de divination spéciale : superstitions, sacrifices sanglants, dévouements aux dieux infernaux, oracles, expiation des foudres.

Les rois de Rome, les Empereurs et la Magie.

Au I^{er} siècle de Rome. — Le Roi Numa pratiqua l'art d'attirer la foudre¹ ainsi que « l'expiation » pour la détourner².

1. Plutarque : *Numa*, Plin^e II, LIV, 1, dit que, d'après le 1^{er} livre des *Annales* de Pison, ce roi pratiqua souvent la descente des foudres, obtenue au moyen de certains rites et de certaines invocations.

2. Ovide, *Fastes* III, vers 289 à 344.

Grâce à sa vive intelligence, il sut obtenir de Jupiter des expiations inoffensives à la place d'un sacrifice humain réclamé par le dieu¹. Il eut également recours à l'hydromancie² ou divination par l'eau. Enfin il écrivit des livres qui devaient contenir des révélations très graves sur les fondements de la religion romaine³, et dont il est permis de penser qu'elles renfermaient des éléments magiques.

Au II^e siècle de Rome. — Leroi Tullus Hostilius, à la fin de son règne, donna tout à coup dans les superstitions même les plus frivoles, et remplit la ville de cérémonies religieuses. En feuilletant les *Mémoires* de Numa, il trouva le détail de certains sacrifices solennels et secrets offerts à Jupiter Elicius et s'enferma pour les renouveler⁴. Qu'est-ce à dire, sinon que ce roi s'adonna à des superstitions et cérémonies occultes, qui plus tard furent interdites par crainte de la Magie ?

Il semble superflu de noter que sous le règne de Servius Tullus, on consulta les devins⁵, sinon pour remarquer que, déjà à cette époque, il existait à Rome une classe spéciale d'hommes se livrant à la divination⁶.

Au III^e siècle de Rome. — On voit Tarquin le Superbe user de la divination sous différentes formes⁷.

Au IV^e siècle. — En l'année 322 de Rome, à l'occasion de la peste qui sévit, pour apaiser le courroux des dieux et détourner le fléau, on recourt à « une foule de pratiques » prescrites par les livres sybillins⁸. Rien ne prouve, il est

1. Pour la religion et les sacrifices humains : chap. II, *Divination et Magie*.

2. Saint Augustin. *De Civ. Dei*, VII, XXXIV. Selon Varron ce genre de divination venu des Perses, fut employé par Numa et plus tard par Pythagore.

3. Varron, *Du culte des dieux*, apud Saint Aug. *De Civ. Dei*, VII, XXXIII : ces livres ayant été exhumés par hasard, le prêtre, effrayé de leur contenu, en référa au Sénat qui ordonna de les brûler.

4. Tite-Live I, 31. Ces faits ont lieu entre les années 100 et 114 de Rome : « *repente omnibus magnis parvisque superstitionibus obnoxius digerit... quaedam occulta solemnia.* »

5. Tite-Live, I, 45. Le fait rapporté se place entre 197 et 220 de Rome.

6. La civilisation étrusque avait pénétré à Rome avec Tarquin l'Ancien.

7. Tite-Live, I, 55, rapporte qu'il consulta les devins de Rome et d'Etrurie. *Id.*, I, 56, qu'il envoya consulter l'Oracle de Delphes. Enfin, Dionys 4, 62 (apud Marquardt, *Culte*, I, p. 47) qu'il emprunta à Cumès les oracles sybillins.

8. Tite-Live, IV, 25 (322/432).

vrai, que ce soient là autre chose que des pratiques divinatoires, mais l'incertitude permet aussi d'opter pour les conjurations magiques, d'autant que, cinq ans plus tard, on a la preuve de l'introduction des cérémonies magiques¹. Dans ce même siècle, il est souvent question de superstitions mal définies » qui s'emparent des esprits². C'est aussi dans cette période historique que l'on trouve deux exemples fameux de *devotio* : celui de Curtius³ et celui de Decius⁴. C'est bien là une sorte de sacrifice magique puisque le « dévouement » consiste à offrir à l'âme des morts, pour les apaiser, un être humain⁵.

Au ve siècle. — D'après le témoignage de Tite-Live, il existait chez les Samnites, des sacrifices magiques accompagnés d'imprécations⁶.

A Rome, la divination officielle semble tendre à se vulgariser et ne se borne plus aux consultations religieuses. Le devin Mannius, en effet, ayant fait une série de prédictions qui se réalisent, la multitude accueille favorablement ses paroles et « il essaye de se donner une réputation d'habileté dans l'art de prédire les choses inconnues⁷ ».

Au vi^e siècle. — Après le désastre de Cannes ont lieu des sacrifices sanglants, qui ressemblent bien au meurtre magique⁸. De plus, prescrits par les livres sybillins, comme expiation à des prodiges, ils donneraient à penser que ces livres renfermaient des superstitions. Une allusion à P. Calavius, laisse supposer l'utilisation des arts magiques par les grands personnages de l'Etat⁹. Un peu plus tard,

1. Tite-Live, IV, 30. Voir, 2^e partie : Répression.

2. Tite-Live, VI, 5 (368/386) et VII, 2 (391-363).

3. Tite-Live VII, 6 (393/361).

4. Tite-Live X, 28 (456/298).

5. V. chap. V : Fait magique, p. 105.

6. An. 459/295. Tite-Live, X, 38. Les Samnites obligeaient les guerriers à prononcer une terrible formule d'imprécations contre leur famille, leur personne, leur race entière :

« *diro quodam carmine in execrationem duxissent* ».

Id. X, 39. « L'armée ennemie est odieuse aux dieux immortels dit Papirius aux soldats, car elle est souillée du sang des hommes mêlé à celui des animaux dans un sacrifice « impie » et « occulte ».

7. Dion Cassius XCVI (459/295).

8. Tite-Live, XXII, 57 (536/218) : On rend deux Vestales coupables, responsables. Puis, d'après les livres du destin de Rome, on célébra quelques sacrifices extraordinaires, dans lesquels un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise furent enterrés vifs au marché aux bœufs.

9. Tite-Live, XXIII, 2 (536/218). Pacuvius Calavius avait mis le Sénat dans sa dépendance et dans celle du peuple. Il ne devait son pouvoir qu'à de coupables pratiques *omnibus malis artibus*.

après le sénatus-consulte de 539 et celui des Bacchanales, que nous verrons en détail dans la 2^e partie, Caton prescrivait à ses fermiers de ne consulter « ni haruspice, ni augure, ni devin, ni astrologue¹ ».

VII^e siècle. — Pline² nous parle d'un certain sénatus-consulte qui fut rendu en l'an 657 de Rome, sous le consulat de Cn. Cornelius Lentulus et de P. Licinius Crassus, portant interdiction d'immoler un homme, ce qui prouve, dit-il, que, jusqu'à cette époque, on faisait d'horribles sacrifices.

Marius³ menait partout avec lui une femme de Syrie, nommée Marthe, qui passait pour avoir l'esprit prophétique. Durant la dictature de Sylla, les devins toscans furent consultés⁴ et les Chaldéens, paraît-il, l'instruisirent de sa mort⁵. Plus grave est le sacrifice magique que Catilina offrit à l'occasion de sa conjuration : « Il força, nous rapporte Dion Cassius⁶, les plus distingués et les plus influents de ses complices à se lier par d'horribles serments. Après avoir immolé un jeune esclave, il jura sur ses entrailles et confirma son serment en les prenant dans ses mains : ensuite les conjurés en firent autant. » D'après le même auteur⁷, Crassus aurait été victime d'un meurtre magique. Car les tribuns du peuple l'accablèrent d'imprécations avant qu'il partit en expédition contre les Parthes. « Bientôt après, il périt fortuitement ou par l'effet des imprécations. » Le même fait se produisit pour le départ de Pompée⁸. « La plupart des citoyens se croyaient trahis et proféraient des imprécations » et César arrivant à Rome « fait entendre des reproches et imprécations contre ceux qui désiraient la guerre civile⁹. »

Malgré l'affirmation de Pline¹⁰, les sacrifices humains offerts, soit en l'honneur des dieux étrangers, soit à titre

1. Caton : *De Re Rustico*, I, 5, Devoirs de l'intendant : « *Haruspice, augur, hariolum, chaldeum, ne quem consuluisse velit.* »

2. Pline, *H. N.*, XXX, III, 1.

3. Plutarque, *Marius* XVIII (consulats de Marius : 650-654.)

4. Plutarque, *Sylla*, X (Dictature de Sylla : (572-82).

5. *Id.*, XLVI.

6. Dion Cassius, L. XXXVII, 30, an 690. L. Cesar et C. Figulus, consuls.

7. Dion Cassius L. XXXIX, 39 (697/57).

8. Dion Cassius, L. XLI, 9 (697/57).

9. *Id.*, L. XLI, 15 (697/57).

10. Pline, *H. N.*, XXX, III, 1.

de *piaculum* aux dieux de l'Etat, semblent n'avoir pas encore disparu. Ainsi, en détruisant le temple de Bellone, on trouva des vases remplis de chair humaine¹. L'année du triomphe de César, en Afrique — en 46 — à la suite d'une mutinerie, deux hommes furent égorgés au Champ-de-Mars, par les pontifes et les flamines de Mars « en manière de sacrifice². » Sous le triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide, trois faits, s'ils sont vrais, sont bien encore du domaine de la Magie.

a) On menace ceux qui négligeraient de célébrer le jour natal de César, de les « dévouer » à Jupiter et à César lui-même³.

b) Octave s'étant emparé de la ville de Pérouse, fit mettre à mort la plupart des sénateurs et des chevaliers. Suivant la tradition, leur mort ne fut pas une mort ordinaire : menés à l'autel consacré au premier César, trois cents chevaliers et des sénateurs y furent offerts en sacrifice⁴.

c) Enfin, Sextus, après l'échec de César en Sicile, vint à se croire réellement fils de Neptune, aussi fit-il jeter dans le détroit des chevaux, et même, au rapport de certains auteurs, des hommes vivants⁵.

1^{er} siècle après J.-C. — Cette période est intéressante parce que les princes se montrent aussi soucieux de prohiber et de poursuivre la magie et l'astrologie que de s'en réserver un usage personnel, public ou clandestin.

A la naissance d'Octave, le savant P. Nigidius Figulus lui avait prédit sa destinée en se basant sur l'observation des astres⁶. Dans sa retraite d'Apollonie, le devin Théagène, qu'il était allé consulter dans son observatoire, accompagné d'Agrippa, renouvela ces prédictions⁷. Loin de chercher à dissimuler ces révélations, Auguste publia son horoscope par voie d'affiche⁸ et fit frapper une médaille d'argent qui portait l'empreinte du Capricorne sous lequel il

1. Dion Cassius XLII, 26 (706/48).

2. *Id.*, XLIII, 24 (708/46).

3. *Id.* XLVII, 19 (712/42).

4. *Id.* XLVIII, 14 (713/41).

5. *Id.* XLVIII, 49 (716/38.)

6. Dion Cassius XLV, 1. Suét., *Auguste*, XCIV.

7. Suét., *Auguste*, XCIV.

8. Suét., *Auguste*, XCIV. Dion Cassius, LVI, 25.

était né. Et cependant Auguste avait proscrit la Magie, et même l'usage de la divination lorsqu'elle aboutissait à prédire la mort¹. La contradiction chez un tel prince peut surprendre, non indigner. Il n'en est plus de même sous Tibère, qui se servit du prétexte de « Magie » pour se débarrasser de tous ses adversaires réels ou imaginaires. Or son caractère superstitieux est attesté par tous les historiens. Il faisait tirer son propre horoscope par l'astrologue Thrasyllus, qui l'avait instruit dans la science des Chaldéens, nous dit Tacite².

Dion Cassius³ nous apprend qu'il recourait chaque jour à la divination et croyait aux sorts magiques. Mais, ce qui est plus grave, il fit mourir un grand nombre de personnes après avoir examiné le jour et l'heure de leur naissance : car il avait découvert quelque qualité supérieure leur donnant l'espoir d'arriver à la souveraine puissance. Enfin, d'après Suétone, il s'était appliqué à l'astrologie et croyait au fatalisme⁴.

Sous le règne de Caius Caligula, les arts magiques ne furent pas délaissés à la cour. En effet, sa femme Césônia lui donna un philtre (d'amour) qui n'eut d'autre effet que de le rendre furieux⁵. Il avait, lui aussi, un astrologue nommé Sylla, qu'il consultait sur son horoscope, et qui lui prédit sa mort. Les sorts d'Antium l'avaient averti de se méfier de Cassius⁶.

Comme les autres princes, Néron s'entoura d'astrologues et de devins⁷. Ceux-ci, consultés par Agrippine plusieurs années auparavant, avaient, dit-on, répondu qu'il régnerait et tuerait sa mère⁸. Lorsqu'il l'eut fait assassiner, il tenta d'évoquer et de fléchir son ombre par un sacrifice magique⁹. Enfin, il chercha à pénétrer plus profondément

1. Dion Cassius, XLIX, 43; LII, 36; LVI, 25.

2. Tac., *Ann.*, VI, 20 et 21.

3. Dion Cassius, LVII, 19. Ce même auteur : livre LIV rapporte que Tibère arrivant en Arménie, près de Philippe « sur les autels élevés autrefois par Antoine, dans le retranchement, le feu jeta un éclat spontané. »

4. Suét., *Tib.*, LXIX : *quippe addictus mathematicae*.

5. Suét., *Caius Caligula* L : « *Creditur potionatus a Caesonia uxore amatorio quidam medicamento, sed quod in furorem verterit* ».

6. *Id.*, *Caius Caligula*, LVII.

7. Suét., *Néron*, XXXVI. Une comète ayant paru, Néron apprend de l'astrologue Bibulus que les princes avaient coutume de détourner ce funeste présage par des meurtres expiatoires. — Voir § XL les présages de sa mort.

8. Tac., *Ann.*, XIV, 9.

9. Suét., *Néron*, XXXIV.

dans la connaissance de la Magie. « Le mage Tiridate d'Arménie, frère du roi des Parthes, était venu le trouver à Rome. Il avait avec lui amené des mages, et avait initié Néron à des festins magiques¹. » Il se récréait ainsi de ce dont il faisait pour les autres un instrument de mort². « Jamais, dit Pline³, personne ne prodigua plus d'encouragements à un art; pour cela rien ne lui manquait, ni richesses, ni pouvoir, ni intelligence pour apprendre.

Si court qu'ait été leur règne, les trois empereurs de l'année 68 furent en quelque sorte poussés au pouvoir autant par les astrologues que par leurs armées. Galba fut épargné par Tibère. Celui-ci pourtant savait, d'après son horoscope, qu'il devait régner⁴, mais très âgé⁵; sa mort lui fut annoncée d'une façon identique⁶.

Les astrologues Ptolémée et Séleucus donnèrent à Othon une telle assurance de l'empire à lui destiné, qu'il mit tout en œuvre pour gagner l'affection des soldats⁷.

La géniture de Vitellius fut tracée, à sa naissance, par les *mathematici*, à la grande frayeur de ses parents, qui s'efforcèrent en vain d'en changer le cours⁸.

L'empereur Vespasien chercha le moyen de soustraire au public, et de réserver pour le prince, les lumières de la divination astrologique. C'est aidé par des présages heureux et par les réponses des devins qu'il parvint à la puissance suprême⁹. En Judée, il fit l'essai de son pouvoir miraculeux en guérissant des malades¹⁰. Devenu empereur, il eut officiellement près de lui, comme conseil et comme oracle, un astrologue : Séleucus¹¹ et autorisa les

1. Pline, *H. N.*, XXX, I, 6.

2. Voir les procès de magie sous son règne. *Répression* : 2^e partie, ch. IV.

3. Pline, *H. N.*, XXVIII, v, 2. « Il a eu ainsi la preuve que ces choses n'étaient que vanité et chimère. »

4. Dion Cassius, LVII, 19; Tac., *Hist.*, I, 27.

5. Suét., *Galba*, IV.

6. Tac., *Hist.*, I, 22.

7 Tac., *Hist.*, I, 22. Suét. : *Othon*, IV.

8. Suét., *Vitellius*, III. Lui-même fut soupçonné d'avoir avancé les jours de sa mère en la privant de nourriture, sur la prédiction d'une devineresse du pays des Cattes qui lui annonçait un règne long et tranquille s'il survivait à sa mère. *Id.*, XIV.

9. Suét., *Vespasien*, V, parmi les présages bien « magiques » un chien étranger avait apporté d'un carrefour, une main d'homme qu'il jeta sous la table pendant son dîner. Tac., *Hist.*, II, 68.

10. Suét., *Vespasien*, VII.

11. Tac., *Hist.*, II, 78 : « *Seleucum quemdam mathematicorum rectorem et praescium palam habuerit.* »

jeux sacrés à Ephèse, sur la recommandation de Babillus¹. Enfin il eut toujours la plus grande confiance en son horoscope et en celui de ses enfants².

Titus avait été élevé à la cour avec Britannicus. Or, Narcisse ayant fait venir un devin pour tirer l'horoscope de celui-ci, le devin prédit que Titus serait certainement élevé à l'empire³. Une fois empereur, il savait, à l'occasion, interpréter l'horoscope des autres; ainsi fit-il pour deux conjurés à qui il annonça un péril futur, mais cette science ne fit pas échec à son habituelle clémence⁴. Son frère Domitien, au contraire, recherchait de toutes les façons le jour et l'heure de la naissance des principaux citoyens, et en fit périr un grand nombre, l'astrologie étant une arme souple pour ses mains criminelles⁵. Il aurait même tué Nerva, sans la bonne volonté d'un astrologue, qui lui dit que Nerva mourrait sous peu. Il envoya à la mort l'astrologue Ascletrarion qui lui avait révélé sa fin selon son art, et, le jour même où il périt, un haruspice, venu de Germanie, lui prédisant une révolution, subit le même sort⁶.

Au ⁱⁱe siècle, Hadrien, encore particulier, reçut la première prédiction de l'empire, très nette et très lisible, sur les feuilles d'une branche de laurier trempée dans la fontaine castalienne d'Antioche; ce qui fut cause qu'étant empereur, il fit incessamment boucher cette fontaine, de peur que quelqu'un qui aurait trop hâte de lui succéder ne s'y allât munir d'une pareille prédiction⁷.

Sous Marc-Aurèle, pendant la guerre contre les Germains, on eut recours au mage égyptien, Arnuphis, qui était avec le prince, pour amener la pluie par ses enchantements⁸.

Lorsque Elagabal voulut, plus tard, faire la guerre aux

1. Dion Cassius, LXVI, 9.

2. Suét., *Vespasien*, XXV.

3. Suét., *Titus*, II.

4. *Id.*, IX : « *cognitus utriusque genitura* ».

5. Dion Cassius, LXVII, 15-4. *Id.*

6. Suét. *Domitien*, XV et XVI.

7. D'après Nicephore, l. X, 29, cité par Bouché-Leclercq, *Hist. de la Div.*, p. 330 : « l'état d'équilibre instable du pouvoir fait que les empereurs, se sentant entourés de convoitises ardentes, sont toujours prêts à frapper ceux qui menacent leur sécurité. Une parole d'un devin pouvait suggérer des complots ».

8. Dion Cassius LXXI, 8; mais Dion Cassius ajoute : l'histoire ne rapporte pas que M. Antoine se complut au commerce et aux enchantements des mages.

Marcomans, contre lesquels Marc-Aurèle avait obtenu de brillants avantages, on lui dit que ce prince avait réussi, avec l'aide des Chaldéens et des magiciens, à faire de ces peuples des amis éternellement dévoués aux Romains, et qu'il le devait à des enchantements et à une consécration religieuse : *carminibus et consecratione*¹. Lui-même, bien qu'il persécutât les prophètes², consulta les Chaldéens au sujet de sa femme Faustine, et, suivant leurs prescriptions, opéra un véritable sacrifice magique³. Son fils, Commode, aurait, dit-on, souillé les mystères perses par un homicide véritable⁴; et si, quant aux procès sous son règne, nous sommes réduits aux conjectures, nous savons qu'il intenta de nombreux procès aux hommes et aux femmes, accusations « qui ne laissaient pas d'être remplies d'épouvante et de menaces », faisant mettre à mort les uns, vendant la vie aux autres au prix de leurs biens⁵.

Au moment où Sévère marcha sur Rome, Didius Julianus tua quantité d'enfants pour servir à des sacrifices magiques, dans l'espoir qu'il pourrait détourner les menaces de l'avenir, s'il parvenait à le connaître d'avance⁶.

III^e siècle. — Septime Sévère était très expert en astrologie. Légat de la Lugdunaise, il étudiait les génitures des filles à marier. Ayant appris qu'il y en avait une en Syrie, dont la géniture portait qu'elle épouserait un roi, il la demanda en mariage, c'était Julia, et il l'obtint par l'en-

1. Lampride, *Hist. Aug., Heliogabale*, IX.

2. Ulpian, *Coll.*, XV, II, 5 : « Le divin M. Aurèle relégua dans l'île de Syros, cet homme qui prophétisait durant la révolte d'Avidius Cassius et avait fait de nombreuses révélations qu'il attribuait à l'inspiration divine.

3. Capitolin, *Hist. Aug. M. Anton., Phil.*, 19 : « Faustine, femme de M. Aurèle, ayant vu un jour passer des gladiateurs, conçut pour l'un d'eux le plus violent amour, et cette passion l'ayant rendue longtemps malade, elle en fit l'aveu à son époux. Des Chaldéens que M. Aurèle consulta, dirent qu'il fallait, après avoir tué ce gladiateur, que Faustine se baignât dans son sang et s'unit ensuite à son mari. Ce conseil ayant été suivi, l'amour de l'impératrice s'éteignit, mais elle mit au monde Commode ».

4. Lampride, *Hist. Aug.* : « *Sacra Mithriaca homicidio vero polluit cum illic aliquid ad speciem timoris vel dici vel fingi soleat.* »

5. Dion Cassius, LXXII, 16.

6. Dion Cassius, *id.* Julien poussa la folie jusqu'à ordonner des opérations magiques, destinées, selon lui, à calmer la haine du peuple et à rendre inutiles les armes de ses ennemis : on fit des sacrifices contraires à la religion romaine et on chanta des hymnes profanes. Il eut aussi recours à cette espèce de divination qui se fait avec un miroir, derrière lequel des enfants dont la tête et les yeux ont été soumis à certains enchantements, lisent, dit-on, l'avenir. Celui qu'on avait choisi vit, à ce que l'on prétend, l'arrivée de Sévère et la retraite de Julien. Spart., *Hist. Aug., Didius Julianus*, VIII.

tremise de quelques amis¹. D'ailleurs il eut toujours beaucoup d'enthousiasme pour tout ce qui touchait au mystère. Tandis qu'il visitait la Haute-Egypte, il enleva des sanctuaires tous les livres contenant quelque doctrine secrète, et les renferma dans le tombeau d'Alexandre². Il avait même fait peindre sur les plafonds de son palais les astres sous lesquels il était né. Et, d'après son horoscope, il savait fort bien qu'il ne reviendrait pas de son expédition de Bretagne³.

Ce seraient les enchantements de ses ennemis qui auraient rendu fou furieux ce monstre que fut Caracalla; des Alamans, en effet, en apprenant son état, avouèrent qu'ils avaient usé de magie pour le frapper de démence. Il se livra lui même à la nécromancie. Poursuivi par de sombres fantômes, il évoqua, entre autres âmes, celles de son père et de Commode⁴. » Enfin, comme autrefois Tibère, il étudiait l'horoscope des principaux citoyens qui l'entouraient, pour juger de leur affection ou aversion, et plusieurs durent à cela les honneurs ou la mort⁵.

On rapporte qu'Héliogabale immola des victimes humaines, et qu'il choisit dans toute l'Italie, pour ces sacrifices, les enfants les plus beaux appartenant à une noble famille... Il était entouré d'une infinité de magiciens, qui travaillaient tous les jours sous ses yeux, les exhortant lui-même et rendant grâce aux dieux quand il leur avait trouvé des sectateurs : il interrogeait les entrailles des enfants et il fouillait dans les victimes suivant le rite de sa nation⁶.

Son successeur, Alexandre Sévère, avait, paraît-il, de grandes connaissances en astrologie, il voulut même que cette science fût publiquement enseignée à Rome et que

1. Spart., *Hist. Aug. Sévère*, III. Il dit à son préfet du prétoire Juvénal en parlant de Géta : « Il est étonnant, mon cher Juvénal, que notre fils Géta doive être divinisé, sa constellation n'ayant, à mes yeux, rien d'impérial. »

2. Dion Cassius, LXXV, 13 : « Afin que personne désormais ne visitât le corps de ce prince ou ne lût ce qui était écrit dans ces livres. »

3. Dion Cassius, LXXVI, 2.

4. Dion Cassius, LXXVII, 15. De plus, le jour natal de Géta, il se livrait à des actes abominables, et forçait les autres à commettre des meurtres, comme pour offrir tous les ans une sorte de sacrifice funèbre aux mânes de son frère : Dion, LXXVII, 12. Le même auteur déclare encore qu'il aimait les magiciens et les sorciers au point d'élever un sanctuaire à Apollonius de Cappadoce, magicien qui avait fleuri sous Domitien. Dion, LXXVII, 18.

5. Dion Cassius, LXXVIII, 2.

6. Lampride, *Hist. Aug. Héliogabale*, 8. « ...quum inspiceret ex ta puerilia et excuteret hostias ad ritum gentilem suum. »

les maîtres eussent fait leurs preuves... Il était aussi très expérimenté dans l'art des haruspices, et un si habile interprète du vol des oiseaux, qu'il l'emportait sur les Vascons, et sur les Augures des Espagnols et des Pannoniens¹.... Il encouragea même les mathématiciens et les haruspices, en leur fixant un salaire². En ce qui concerne ses amitiés privées, il avait près de lui le mathématicien Thrasybule, qui lui était fort attaché, et celui-ci lui prédit qu'il périrait nécessairement sous le glaive d'un barbare³.

Aurélien consultait les femmes Druides, qui prédisaient l'avenir, demandant si l'Empire demeurerait dans la famille... elles lui répondirent qu'aucune famille ne serait plus illustre parmi les Romains que la postérité de Claude, son prédécesseur⁴.

Au sujet des superstitions de Dioclétien, Aurélius Victor dit qu'il faisait observer fort exactement les anciennes cérémonies, et la timidité même le portait à immoler bien des victimes, s'imaginant pouvoir trouver dans leurs entrailles la connaissance de l'avenir⁵. Cependant il fut le premier à prohiber, d'une manière générale, tout au moins, les horoscopes⁶.

IV^e siècle. — Sous Constantin, bien que la plupart des pratiques divinatoires fussent interdites au même titre que l'Astrologie et la Magie criminelle, elles trouvent encore des partisans zélés : Firmicus Maternus⁷ réclame du « mathématicien » ou tireur d'horoscope, une morale élevée : « Il importe », dit-il, « que celui qui chaque jour s'entretient des dieux ou avec les dieux, façonne et discipline son âme de façon à imiter toujours de plus près la divinité⁸ ». Ce prêtre de la Nature doit mener une vie simple et sobre, content de peu, méprisant l'argent. « Qu'il ait une femme, une demeure, et un choix d'honnêtes amis à qui il enseigne le droit chemin⁹ ».

1. Lampride, *Hist. Aug. Alexandre Sévère*, XXVI.

2. Lampride, *op. cit.*, *Alexandre Sévère*, XLIII.

3. Lampride, *loc. cit.*, LXI.

4. Lenain de Tillemont, *Histoire des empereurs. L'empereur Constantin*, article II.

5. Lenain, *op. cit.*, *L'empereur Dioclétien*, art. XXIV.

6. Mommsen, *Droit pénal*, t. III, p. 193-194. Cod. Just. IX, xviii, 2. (Voir 2^e partie, Répression, ch. IV, p. 195-196).

7. F. Maternus, *Math.*, II, xxx, 3.

8. *Math.*, II, xxx, 2.

9. *Id.*, II, xxx, 8 : « *Sit tibi uxor, sit tibi domus, sit honestorum amicorum copia* » ; II, xxx, 10, « *...rectam vivendi viam monstra.* »

Les actions honteuses corrompent l'âme, aussi doit-il s'en écarter, et rester pur et chaste¹. Surtout, qu'il n'assiste jamais aux sacrifices nocturnes, publics ou privés, et ne s'entretienne avec personne, en secret, des mystères, mais ouvertement, et dévoile la doctrine de cet art divin en présence de tous².

Ses théories, d'ailleurs, sont bien faites pour tranquilliser les empereurs, soucieux, avant tout, de leur propre sécurité. Il les élève au-dessus de l'humanité. Aucune pratique magique ne peut les atteindre puisque, seule, leur destinée échappe au cours des astres « *solus enim imperator stellarum non subjacet cursibus*³. » En conséquence, le mathématicien est incapable de prédire quoi que ce soit au sujet du sort de l'empereur « *mathematicus verum aliquid de fato imperatoris definire potuit*⁴. » Il ne faut donc rien répondre à ceux qui posent des questions concernant l'état de la République ou la vie du prince⁵.

Sous le même empereur, la Magie trouve encore ses adeptes de marque. Tel fut en effet Maxence, beau-frère de Constantin : « Il s'appliquait beaucoup aux superstitions et aux maléfices de la Magie, qui l'engageaient encore à de nouvelles cruautés, dans la folle imagination de trouver l'avenir dans les entrailles des femmes et des enfants, et de se rendre les démons favorables par ces sortes de sacrifices⁶. »

L'empereur Julien remet en honneur toutes les anciennes superstitions du paganisme. Lui-même tirait des pronostics des songes et des présages, et notamment, il eut ainsi, dit-on, la certitude de la fin de Constance⁷. Il se

1. *Id.*, II, 30, 10 : « *Purus castus esto separa te ab omnibus nefariis artibus, qui animum pessumdare consueverunt.* »

2. *Id.*, II, 30, 10 : « *Nunquam nocturnis sacrificiis intersis, sive illa publica sive privata dicantur : nec secreta cum aliquo fabulas conferas, sed palam, sicut superius comprehendit, sub conspectu omnium istius divinae artis erere disciplinam.* »

3. *Id.*, II, 30, 3.

4. *Ibid.*, loc. cit.

5. *Ibid.*, loc. cit. : « *Cave ne quando de statu reipublicae vel de vita Romani imperatoris aliquid interroganti respondeas.* » Néanmoins le prêtre ne doit pas s'empporter et répondre sévèrement à ces questions indiscrètes : « *Quare quicumque aliquid de imperatore quaesiverit, nolo eum truci ac severa responsione conturbes, sed ei docili sermone persuade, quod nullus possit de vita principis aliquid invenire.* »

6. Lenain de Tillemont, *op. cit.*, l'Empereur Constantin, art. XXI, citant Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 14, 5; IX, 9. Cf. Marquardt, *op. cit.*, p. 127, note 1.

7. Amin. Marcell., XXI 1, année de l.-C., 360.

livra avec enthousiasme à l'art des augures et des haruspices¹, sacrifiant quelquefois jusqu'à cent bœufs ensemble, et une variété sans nombre de menu bétail, ainsi que des myriades d'oiseaux blancs. Les autels étaient littéralement inondés du sang des victimes. Sous son règne, la divination mit en œuvre le vol, le chant des oiseaux, toute espèce de modes d'interroger le sort².

Malgré la sévérité des lois de Valens, certaines cérémonies qui avaient été, autrefois, l'occasion des plus grands désordres, se continuèrent sous son règne. « On vit ceux qui étaient initiés aux mystères de Bacchus se couvrir de leurs peaux de chèvres, courir de tous côtés comme des furieux, mettre des chiens en pièces, et faire toutes les autres extravagances que leur pouvait apprendre celui dont ils étaient les adorateurs et les disciples³. »

Il faut, d'ailleurs, se rendre à l'évidence, et constater qu'en dépit des efforts sincères de ces derniers empereurs, il y avait bien, à cette époque, une recrudescence de la Magie. L'affirmation de Zosime le prouve quant à l'astrologie, à l'époque où Théodose fut venu demeurer à Constantinople (c'est-à-dire en 380-81). Il dit qu'on ne pouvait sans péril, ni croire qu'il y eût des dieux, ni seulement regarder le ciel et adorer les astres qui y brillent⁴. Onze ans plus tard, à Rome, de 391 à 394, pendant l'usurpation d'Arbogaste et d'Eugène, les païens se livrèrent à nouveau à la divination et à la magie, dans l'espoir de connaître l'avenir. Sozomène⁵ nous apprend qu'Eugène espérait conserver le pouvoir, poussé par les prédictions de certains hommes qui prétendaient dévoiler les événements futurs par l'inspection des entrailles et l'observation des astres... Parmi ces devins ou magiciens, se trouvaient des personnages de haut rang, tels que Flavianus, préfet du

1. *Ibid.*, XXI, II.

2. *Ibid.*, XXII, XII.

3. Lenain, *op. cit.*, L'empereur Théodose I^{er}, art. XVII.

4. Tillemont, *Emp.*, L'empereur Théodose I^{er}, art. XVII.

5. Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 22; Migne, *P. G.*, t. LXVII : « *Eugenius sperabat autem se principatum firmiter retenturum, inductus verbis quorundam hominum, qui se futura nosse iactabant ex victimis quibusdam extorumque inspectione, et observatione siderum.* »

prétoire¹. Rufinus² confirme ce témoignage de Sozomène quant à l'haruspicine, que l'on pratique avec un nouvel enthousiasme.

Théodose, lui, dans ses plus vives perplexités, ne se laissait pas entraîner à ces curiosités sacrilèges et illécites³ mais il envoyait consulter le prophète Jean, solitaire d'Egypte, dont la renommée était grande, et reçut de lui l'assurance de la victoire, d'abord sur Maxime⁴, puis sur Eugène⁵.

Valentinien III aimait, dit-on, à s'entretenir avec des enchanteurs et des faiseurs d'horoscopes⁶.

On croit aussi que l'empereur Zénon consulta les devins, notamment un certain comte Maurien, qualifié de « magicien de Zénon⁷ » Zénon l'ayant interrogé pour savoir qui lui succéderait, Maurien lui répondit que sa femme et son empire passeraient après sa mort à un des officiers du Palais. On ajoute que ce fut sur cela que Zénon fit arrêter Pélage, qui avait été autrefois l'un de ces officiers, mais qui était alors Patrice... Le Prince, l'ayant fait arrêter, l'envoya prisonnier dans une île, puis le fit étrangler par les soldats qui le gardaient⁸. Quelques années auparavant, il avait chassé de Constantinople, Pamprepe, philosophe païen, s'adonnant à la Magie, qu'on accusait de chercher l'avenir en faveur d'Illus, contre l'Empereur⁹.

1. *Flavianus, praefectus praetorio, vir eximius et in republica gerenda prudentissimus, et qui insuper omnium divinandi artium peritus, res futuras certissime praenoscere putabatur* : apud Sozomène, loc. cit.

2. Rufinus, *Hist. eccl.*, II, 33; Migne : *P. L.*, t. XXI : « At pagani... innovare sacrificia, et Romam funestis victimis cruentare, inspicere exta pecudum, et ex fibrarum praescientia securam Eugenio victoriam nuntiare. »

3. Saint Augustin, *De Civ. Dei*, V, 26.

4. Saint Augustin loc. cit. : « Sed ad Joannem in Aegypti eremo constitutum, quem Dei servum prophetandi spiritu praeditum fama crebrescente didicerat, misit; atque ab eo nuntium victoriae certissimum accepit. »

5. Rufinus. *Hist. eccl.*, II, 32... *De responsis Joannis monachi... primo Dei voluntatem per Joannem monachum sciscitatus. Tuuc ille qui primam de Maximo ei victoriam praedixerat incruentam, etiam hanc, licet non absque plurima utriusque sanguinis inundatione, promittit.*

6. Till., *Emp., Valentinien III*, art. XXVIII.

7. *Ibid.*, *L'empereur Zénon*, art. II.

8. *Ibid.*, loc. cit., art. XXVII : « Zénon cherche son successeur dans la Magie » (490).

9. *Ibid.*, loc. cit., art. XIX.

DEUXIÈME PARTIE

La Répression de la Magie

INTRODUCTION

Connaissant les faits magiques, leurs principales manifestations et la place importante qu'ils occupèrent de tout temps, à Rome, dans la religion, la philosophie et les mœurs ; il nous faut arriver à l'étude de la répression elle-même, étude liée plus profondément encore que la première partie, avec le droit romain.

CHAPITRE PREMIER

LA LOI DES XII TABLES

C'est là le premier monument qui traite de la Magie et la punit, tout en offrant de respectables garanties d'authenticité. Néanmoins, le texte qui nous intéresse a été tellement controversé qu'il est nécessaire de rappeler, en les résumant, les opinions diverses des auteurs les plus fameux ayant pris part au débat¹.

Deux paragraphes, dans la loi des XII tables, se rapportent à la Magie.

Le 1^{er} : *Tabula VIII, 1 a* s'énonce ainsi : « *Si quis occentlas sil quod alteri flagitium faciat* ».

Le 2^e : *Tabula VIII, 8* : « *Qui fruges excantassit... b.. neve alienam segetem pellexeris* ».

Le second texte n'offre pas de difficulté d'interprétation. « Celui qui aurait transporté par des enchantements une récolte dans son champ... tu ne déplaceras pas par des enchantements la moisson d'autrui.

L'avis unanime est qu'il s'agit d'anéantir la récolte d'autrui ou de la transférer dans son propre champ « *nam excantare est damnum dare, pellicere lucrum facere* » « *excantare* » signifie *causer un dommage*, « *pellicere* » *réaliser un profit*². Aussi ne nous étendons-nous pas sur cette disposition. On trouvera dans Bruns :

1. Notre guide sera Huvelin, *La notion de l'Injuria dans le très ancien droit romain*. A la page 20, interprétant le texte de Paul, *Senl.*, V, xxiii, 15, il remarque que les XII Tables ne punissent pas d'une façon générale l'exercice de la Magie; elles répriment seulement l'emploi de certaines pratiques magiques. Ainsi rien ne prouve que la peine du feu, employée plus tard contre les *magi* remonte aux XII Tables.

2. Huvelin, *op. cit.*, § 11, p. 38 définissant le terme *excantare*, chasser, écarter par un sortilège. interprète ainsi *qui fruges excantassit*, celui qui détruit par un sort les moissons d'autrui, Mommsen, *Römisches Strafrecht*, p. 773. La loi des XII Tables punissait le vol de moissons sur pied au moyen de sortilèges, sous peine de *supplicium*.

Fonles juris, Loi des XII Tables *Tabula VIII*, 8., en note, la liste des principaux auteurs anciens la commentant¹.

Voici maintenant la disposition la plus intéressante mais qui offre les plus grandes difficultés d'appréciation. *Tabula VIII*, 1 a « *Si quis occentassit quod alleri flagitium faciat* », c'est-à-dire : « Si quelqu'un a prononcé une formule magique qui jette l'infamie sur une personne. »

Parmi les anciens commentateurs, il en est d'abord qui voient dans l'*occentatio* la formule magique, le sortilège, le « *malum carmen* ». Ainsi Pline² : « *An sit in medendo verborum vis aliqua ? Ex homine remediorum primum maximae quaestionis, et semper incertae est, valeantne aliquid verba et incantamenta carminum. Quid, non et legum ipsarum in XII tab. verba sunt : qui fruges excantassit, et alibi « qui malum carmen incantassit »*. Il reprend plus loin la même idée : « *In augurum certe disciplina constat, neque diras, neque ulla auspicia pertinere ad eos, qui quamque rem ingredienti, observare se ea negaverint : quo munere divinae indulgentiae majus nullum est. Quid, non et legum ipsarum in XII tab. verba sunt... etc.* »

Rien que de très aisé à expliquer dans ce texte *qui malum carmen incantassit*. Le *malum carmen* c'est le mauvais charme; le *carmen*, en effet, consiste en une formule rythmée, chantée, récitée, ou simplement écrite. Elle est destinée, par le pouvoir mystérieux des paroles et la force toute spéciale inhérente à la cadence même, à contraindre les puissances surnaturelles d'exécuter le but proposé⁴.

1. Serv. (*Verg. egl. VIII*, 99) : « *traducere messes. Magicis quibusdam artibus hoc fiebat* »; — Saint Aug., *Civ. Dei*, VIII, 19 : *hac pestifera scelerataque doctrina fructus alieni in alias terras transferri perhibentur* »; — Apulée, *Apol.* XLVII; — Ovide, *Am.*, III, 7, 31; — Pline, *H. N.*, XVIII, VIII, 3 et 4, rapportant l'exemple de Furius Chresinus. Enfin Sch., XLIX, 76 : « *Formam pellezeris merito suspectam habet, attamen lex neque reiicienda neque cum priore confundenda est : nam excantare* », etc.

2. Pline, *N. H.*, XXVIII, II, 10-17 : « Les mots ont-ils quelque vertu propre ? Le premier remède dont l'homme trouve en lui la source, donne lieu à un problème grave et jusqu'ici insoluble, les formules, les enchantements ont-ils quelques vertus ? »

3. *Id.*, XXVIII, IV, 3 : C'est du moins un axiome dans la science augurale que les imprécations et les auspices sont nuls pour ceux qui n'y font aucune attention, quelque chose qu'ils entreprennent, insouciance qui est, pour l'homme, la plus grande faveur de la bonté des dieux. Et d'ailleurs, ne lisons-nous pas textuellement dans les XII Tables : « *Quiconque jettera un sort sur les bêtes* », et plus loin : « *Quiconque se rendra coupable de maléfices en prononçant certaines paroles magiques* », etc.

4. *Carmen*, voir *Dict. de Dar. et Saglio*; Huvelin, *Injuria*, § II : Le mot *carmen* est régulièrement employé pour désigner les formules magiques et l'on n'ignore pas que son dérivé français *charme* a conservé le même sens.

En prenant *carmen* dans l'un de ses sens, le sens courant, mais non exclusif, d'incantation magique, il désigne la formule employée par les sorciers, le *bonum carmen* pour détourner les malheurs, le *malum carmen* pour les attirer sur la tête de la personne désignée.

Quant au verbe *incantare* il se compose de *cantare* et du préfixe « *in* » *cantare* est le fréquentatif de *canere*, faire du bruit, chanter. Il signifie : prononcer des paroles religieuses ou magiques, en les chantant, ce qui leur donne l'accentuation du rythme, et les adapte à un but. C'est le préfixe « *in* » qui indique plus spécialement que la formule est prononcée pour réaliser une intention déterminée... ou contre une personne désignée¹.

Mais tous les auteurs ne sont pas de cet avis. C'est, dit Huvelin, qu'ils veulent interpréter, sans s'apercevoir que le sens des mots, des mœurs, du droit, ont également changé². En tête, Cicéron, dans son livre *de la République*³ : *XII tab. cum perpaucas res capite sanxissent, in his hanc quoque sanciendam pulaverunt : si quis occentavisset sive carmen condidisset, quod infamiam faceret flagitiumve allerit*⁴ ».

Pour traduire exactement la deuxième partie de ce texte, il faut remarquer :

a) que les mots « *si quis occentavisset* », sont expliqués par les suivants « *sive carmen condidisset* ». Or, les deux mots *occentare* et *carmen* y sont détournés de leur sens technique. *Occentare*⁵, signifie étymologiquement « *cantare ob* » à cause de, en échange de, contre. Il y a l'idée d'une cause antérieure, à laquelle l'*occentatio* est chargée de remédier⁶.

1. Huvelin, *Injuria*, § 11, p. 38.

2. *Id.*, § 18.

3. *De Republica*, IV, 11-12

4. « Les XII Tables, bien qu'elles n'eussent appliqué la peine capitale qu'à très peu de crimes, ont pensé qu'elle devait être prononcée également dans ce cas : si quelqu'un a chanté des vers injurieux ou a composé un poème destiné à diffamer ou à outrager autrui... A merveille, ajoute-t-il, car nous devons soumettre notre vie aux jugements et aux discussions des magistrats, mais non à l'esprit des poètes, et nous ne devons écouter une injure qu'à la condition qu'il nous soit permis de répondre et de nous défendre devant les juges. »

5. Huvelin, *Injuria*, § 12.

6. *Id.* : Le sens d'*ob*, dans la langue religieuse ou magique, est l'idée d'un acte destiné à rétablir l'ordre, le cours du destin, qui s'est trouvé modifié. Pour rétablir la balance, l'apport d'un élément positif ou négatif est nécessaire, et pour l'obtenir, on en appelle aux puissances. C'est la préposition ou le préfixe *ob* qui indique que cette intervention a sa cause dans la perturbation inverse qu'il faut annuler.

Occentare aliquem, c'est donc prononcer une formule ayant pour but d'attirer les représailles du sort contre une personne qui a violé à son profit l'ordre préétabli.

b) *Carmen*, chant magique, sortilège, comme il a déjà¹ été démontré, prend chez Cicéron le sens de *carmen famosum*, poésie outrageante.

Le terme *condere*, lui, n'a pas de sens défini. Il équivaut à composer, écrire², et peut s'appliquer aussi bien aux vers injurieux qu'aux charmes écrits. Ce qui prouve que les XII Tables répriment bien les charmes.

c) *Quod infamiam faceret flagitiumve alteri*.

Infamia signifie déshonneur, infamie, honte.

Infamiam facere, s'appliquerait à un rite infamant concret, plus général que celui que désigne l'expression *flagitium facere*.

Le *flagitium* exprime tout ce que l'on peut concevoir de honteux et de déshonorant, et jette l'infamie sur la personne. Il vient de *flagito*, qui dans la langue ancienne signifie : demander avec ardeur, insistance ; originairement : harceler quelqu'un de réclamations bruyantes, de cris³. Il est probable que les XII Tables réprimaient ici le *malum carmen* accompagné d'une flagellation dévotoire. D'où la flagellation en retour, par idée du talion.

Cicéron confirme encore sa pensée, en même temps que l'existence du texte, dans un passage des *Tusculanes*⁴ « XII Tab. declarant condi iam tum solitum esse carmen, quod ne liceret fieri ad alterius injuriam lege sanxerunt⁵. »

1. *Id.*, § 12 : « Cicéron commet implicitement la même faute que Festus qui traduit *occantare* par *convicium facere* puisqu'il s'agit là d'injures prononcées au théâtre. »

2. *Id.*, § 25, note 3 cite les textes où l'on trouve *condere* équivalant à *scribere* et § 21 où les textes cités, bien que se rapportant à l'opinion de Cicéron et à l'injure verbale prouvent du moins que *condere* équivaut à *scribere*, ou *conscribere*.

3. Voir Huvelin, *Injuria*, § 14, étude des textes se rapportant au sens de *flagitare* où l'on voit un créancier harceler son débiteur devant sa porte ou au forum ; ou bien c'est la *flagitatio* de la foule contre un criminel qu'elle veut lyncher ou contre un magistrat impopulaire, etc. D'ailleurs, du lien entre *flagitium* et *flagitatio*, Huvelin pense qu'elle est, comme l'*occantatio*, d'origine religieuse ou magique. La flagellation se comportait tantôt comme un rite propitiatoire, tantôt comme un rite expiatoire. Plus tard, le rite magique, en perdant de sa vertu, serait devenu comme l'*occantatio* un simple acte injurieux et une atteinte à l'ordre public.

4. *Cic.*, *Tusc.*, IV, 2, 4.

5. « Les XII Tables déclarent qu'on avait déjà l'habitude de composer un poème injurieux et elles décrètent qu'il n'est plus permis de faire injure à autrui. »

Cicéron n'aurait donc pas été logique dans son interprétation de ce texte de la Loi des XII Tables, car :

a) *Il a mal compris le mot carmen.*

b) Il rend ce terme synonyme de *l'occantatio*, alors que ce sont deux termes différents. Ils peuvent, il est vrai, se rapporter au même délit, aux *mala carmina*, mais *occantare* ou *incantare* (Pline) aurait consisté à les chanter, *condere*, à les écrire, soit, deux dispositions nettement distinctes¹, toutes deux relatives aux *carmina*, ce qui n'exclut pas la disposition spéciale relative à *l'occantatio*.)

Enfin, malgré la sévérité des mœurs anciennes, il paraît assez invraisemblable que le fait de composer des poèmes diffamatoires eut une sanction si sévère : la peine de mort : « *Cum perpaucas res capite sanxissent, in hanc quoque sanciendam putaverunt* » alors que les XII Tables avaient employé, dans peu de cas, la peine capitale, elles ont pensé qu'il fallait cependant sévir dans ce cas².

Aussi Cicéron s'étonne-t-il lui-même, à juste titre, et oppose-t-il la rigueur des XII Tables au laisser-aller de son époque³.

D'ailleurs, la peine des verges pour *l'occantatio* et les *carmina* magiques a, de bonne heure, été restreinte par l'effet de la loi Porcia de Caton l'Ancien (antérieure par conséquent à 605, date de sa mort), à certains cas mal connus. Mais il se peut aussi que cette peine capitale, exécutée au moyen de verges, l'ait été en vertu d'une sorte de loi du talion, pour punir le *malum carmen*, accompagné d'une flagellation dévotoire⁴.

Voici maintenant les auteurs anciens se rattachant à l'opinion de Cicéron :

1. Huvelin, *Injuria*, § 21.

2. Huvelin, *Injuria*, § 20 montre comment Voigt, *XII Tafeln*, II, p. 526, 13 tout en étant de l'opinion de Cicéron, s'étonne que *l'occantatio* soit un crime capital. « Qu'il y a loin pourtant de la peine de mort aux vingt-cinq as qui frappent cette *injuria*. Mais, remarque Huvelin, chez les auteurs qui parlent de *l'occantatio* et du *carmen*, nulle trace de cette *poena* de vingt-cinq as.

3. Même dans son système, tous les *mala carmina* et *occantationes* ne sont pas punis de la peine capitale, mais seulement ceux qui *infamia facerent flagitiumve alteri*.

4. Huvelin, *Injuria*, § 20. Huvelin, pour mieux expliquer encore l'erreur de Cicéron, cherche à fixer quelle était, à son époque, la valeur des mots « *capite sancire* » s'appuyant sur l'étude de Voigt (*XII Tafeln*, II, pages 486 et 525-26) il constate que, dès le temps de Cicéron, on a désigné sous le nom de peines capitales, certains châtiments corporels et infamants n'entraînant pas la mort : ainsi la condamnation aux travaux forcés et aux mines et la déportation *in insulam*.

Festus : « *Occentassit (occintassent liber) antiqui dicebant quod nunc convicium fecerit dicimus* ». Les anciens désignent sous le nom d'*occintatio*, ce que nous appellerions maintenant outrage, insulte publique... Sans doute faut-il que celui qui prononce l'*occintatio* puisse se prévaloir d'une rupture de la loi de partage¹. Mais elle n'a pas lieu sans juste cause, de sorte qu'elle déconsidère celui qui en est l'objet « *quod id clare et cum quodam canore fit, ut procul exaudiri possit, quod turpe habetur quia non sine causa fieri putatur* » : ce qui se fait (le *convicium*) ouvertement et avec un certain bruit, de telle sorte qu'il peut être entendu de loin, ce qui est tenu pour honteux pour celui qui la reçoit (l'*occintatio*) parce qu'on pense qu'elle ne peut être sans cause

On voit que Festus, commettant la même erreur que Cicéron, traduit *occintare* par *convicium facere*². Or, du temps de Festus, *convicium* a deux acceptions : Ameuter les voisins, et faire sa partie dans un concert de vociférations. *Convicium facere*, dans son sens technique, ne s'applique qu'à une personne qui, jointe à d'autres, fait entendre des vociférations. Par conséquent, ainsi que le fait remarquer Huvelin, il y a une idée de pluralité étrangère à l'*occintatio*, et ce n'est que beaucoup plus tard (bien que la confusion se soit opérée dès le VII^e siècle), que *convicium* a pris le sens de : injure proférée par une personne isolée³.

Suivant l'ordre de Bruns (*Fontes juris*) nous relevons l'opinion d'Arnobe⁴ : *Carmen malum conscribere, quo fama alterius coinquinetur et vita, X virilibus scitisevadere noluit impune* : « Si vous écrivez un poème injurieux qui salit la vie et la réputation d'autrui, sachez que les décemvirs n'ont pas voulu vous laisser impuni ».

Voici maintenant Horace⁶ :

1. Huvelin-*Injuria*, § 12; Festus 181 ed. M.

2. *Convicium* (etymol.-vox) signifie grand bruit de voix, tapage vacarme... d'où scandale, charivari, esclandre.

3. Huvelin, *Injuria*, § 16.

4. Arnob (*adv. gent.* 4, 34).

5. Huvelin (§ 21, en note) prend cet auteur à témoin que *fama*, sans épithète a le plus souvent le sens d'*infamia*... et que dans les XII Tables il était question non d'*infamiam facere* mais de *famam facere*.

6. Horace, *Sat.*, II, 1, 82 : « Si un auteur a composé contre quelqu'un des vers méchants, il y a recours en justice et condamnation... De méchants vers soit ! mais si un poète en a fait de bons et a su mériter l'approbation de César ; (si un écrivain irréprochable a poursuivi de ses clameurs flétrissantes, un homme deshonoré)... On rira, les juges briseront leurs tablettes et vous

« *Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est
Judiciumque* ».

Rep. « *Eslo, si quis mala; sed bona si quis
Judice condiderit laudalus Cæsare?* »

Rep. « *Solventur risu tabulae : tu missus abibis* ».

Et dans un autre passage¹ :

« ... *quin etiam lex,
Poenaque lata, malo quae nollet carmine quemquam.
Describi : vertere modum, formidine fustis,
Ad benedicendum, delectandumque redacti* ».

Porphyre (*ad. Hor. l. c.*) : *lege (XII tab.) cautum erat, ne quis in quemquam maledicum carmen scriberet* : la loi des XII Tables a pris soin que personne ne puisse écrire un poème infamant pour autrui².

De même, Paul *Sent*³. : *Injuriae actio introducta est lege XII tab. de famosis carminibus* : L'action d'injures sur les poèmes diffamatoires a été introduite par les XII Tables.

Cornutus⁴ s'exprime ainsi : *lege XII tab. cautum est, ut fustibus feriretur, qui publice invehebatur*.

Enfin, l'opinion de Bruns⁵ lui-même : *Utramque vocem incantassit et occentassit in XII tab. scriptam fuisse, earumque alteram ad artes magicas alteram ad convicia famosa spectasse, e locis supra allatis patet. Unde efficitur, carmen malum et carmen famosum diversam in XII tab. habuisse vim, quamquam Horatius ejusque interpretes carmini malo vim famosi subjecerunt. Dicks et Sch. malum carmen perperam cum malo veneno (p. 25) conjungunt* :

Il y aurait dans ce dernier avis, une conciliation possible

serez renvoyé absous. — On voit qu'ici Horace continue la confusion par la plaisanterie et tourne « vers méchants » en « méchants vers » ; l'expression de *malum carmen* n'a plus son sens technique de sortilège nuisible.

1. Horace, *Epit. II*, 1, 152 à 155. Une loi prononça des peines contre les auteurs dont les vers méchants déchiraient les réputations. La crainte du bâton, forçant les auteurs à changer de style, les ramena au soin d'instruire et de plaire... Huvelin, *op. cit.*, § 18 remarque qu'Horace n'interprète pas les XII Tables d'une façon critique : et ne vise pas l'action publique ancienne. Il parle d'un *judez*, non de *recupérateurs*. Ainsi le *famosum carmen*, ne rentrerait pas dans la notion ancienne de l'*Injuria*.

2. Bruns, *Fontes Juris, tabula VIII*, note 1b.

3. *Id.*, Paul, *Sent.*, V, vi, 6.

4. *Id.*, Cornutus (*in Pers. sat.*, 1, 137) : La loi des XII Tables a pris soin qu'il soit frappé de verges, celui qui invective quelqu'un en public.

5. Bruns, *id.*

des deux thèses opposées. Cependant Huvelin ne l'admet pas. Cette distinction, que font certains auteurs, lesquels admettent deux sortes de *carmina*, les uns sortilèges et formules magiques, les autres, poésies ou chansons injurieuses est, d'après lui, arbitraire¹. Tout porte à croire que les XII Tables ont réprimé uniquement certains sortilèges et artifices magiques. Les raisons qu'il apporte à l'appui sont d'une logique indiscutable. Il invoque la place que tient la religion dans toute société primitive. De là, n'est-il pas naturel qu'on sévisse contre ceux qui abusent des rites religieux. Au contraire, chez un peuple aussi primitif que l'étaient les Romains avant les XII Tables, ne semble-t-il pas extravagant qu'on réprime les poèmes et chansons injurieuses, les *famosa carmina*? En effet, les peuples, à l'origine, ne sont guère aptes à concevoir que des représentations matérielles, et cela excluerait l'idée de la répression de l'insulte et de la diffamation comme ne causant pas un préjudice matériel direct... Pour que cette répression ait lieu, il faut que les écrits diffamatoires aient la possibilité de se répandre, ce qui suppose une civilisation plus avancée². Alors que les délits d'*occenatio* et de *carmen* continuent à être punis de mort en tant que magiques — ces rites, comme justice privée, perdent leur portée religieuse; au contraire, on estime qu'ils troublent l'ordre public. Leur sens est renversé, et dans l'*occenatio*, la *flagitatio*, les *carmina*, l'on voit la *contumelia* : l'atteinte à la considération de la personne, à la *fama*. Dorénavant, il peut être question de *famosa carmina*, au sens moderne du mot³.

Parmi les auteurs modernes célèbres ne suivant pas cette opinion, on peut, avec Huvelin⁴, distinguer parmi eux : D'abord, ceux qui confondent le *malum carmen* et le fait d'*occenlare sive carmen condere*.

Ainsi Sohm⁵ dans les premières éditions de ses *Institutionen*. Mais, ensuite, il se rallie à la thèse d'Huvelin : « le *carmen famosum* comprend, comme Huvelin et Maschke l'ont montré, non pas des chants diffamatoires, mais des paroles prises à des formules magiques et à des formules

1. Huvelin, *Injuria*, § 6.

2. Huvelin, § 21.

3. Huvelin § 23,

4. Huvelin, § 6.

5. Sohm, *Institutionen*, II, p. 286 (17^e éd.).

d'exorcisme, c'est-à-dire pour faire mourir ou rendre malade un individu, et, en conséquence, il est puni par la loi des XII Tables¹ ».

M. May² qui, lui aussi, finit par adopter l'opinion d'Huvelin : « La loi des XII Tables, dit-il n'avait pas eu en vue l'injure verbale, et encore moins l'injure par la voie d'écrits diffamatoires, mais bien l'emploi de rites magiques destinés à nuire à quelqu'un. C'est le préteur qui, le premier aurait considéré le *malum carmen* et l'*occantatio* comme une *injuria*, l'un étant un écrit ou propos diffamatoire, l'autre un tumulte injurieux. Ainsi le sens de ces mots s'est perdu ».

Girard³ rejette également sur les anciens les confusions faites précédemment. « Il nous paraît établi, dit-il, qu'il ne s'agit pas là d'écrits diffamatoires ». Mais il pense qu'il faut considérer non deux dispositions, mais une seule, toutes deux rentrant dans le *malum carmen*. Quant à l'*occantatio*, si on la sépare, il faut plutôt y voir une sorte de charivari populaire, pouvant rentrer à la rigueur dans la notion de l'*injuria*⁴; enfin il doute si la peine n'est pas privée.

D'autres auteurs distinguent le *malum carmen*, délit de Magie, et le fait « d'*occantare sive carmen condere* » délit de presse et ce sont les plus nombreux.

Voigt⁵ pense qu'à côté de l'*actio injuriarum*, les XII Tables contenaient une *actio occentus*, qui visait le fait de composer des poèmes satiriques, les vers Fescenniens, et qui entraînait la peine de 25 as. D'autre part, il examine la *mali carminis incantatio*, procédé agressif, par lequel les sorciers prétendaient obtenir un pouvoir particulier sur le monde corporel, et constate qu'il a sa contrepartie dans les procédés défensifs : « Dans les XII Tables on punit le *malum carmen* comme le *furtum*, car il est considéré comme un moyen de nuire à autrui. » Il est, pour Voigt, deux cas particuliers dans lesquels s'exerce ce *malum carmen* :

alienos fructus excantare
alienam segetem pellegeris.

1. Sohm, *op. cit.*, 17^e éd., p. 469, n. 9.

2. May, *Éléments de Droit romain*, 18^e éd., p. 373, *Injuria*.

3. Girard, *Manuel élémentaire de Droit romain*, 8^e éd., p. 401.

4. Usener, *Rheinische Museum*, 1901, p. 1-28.

5. *XII Tafeln.*, 1, p. 722 (Tab. VII, n^o 16), p. 766, t. VIII, n^o 10; II p. 523, 800.

Nous ne reviendrons pas sur l'interprétation de Bruns, analysée précédemment¹.

Ortolan² fait également une analyse approfondie des XII Tables. Il traduit la seconde disposition : « *Qui fruges excantassit...* », comme on le fait habituellement : « Celui qui, par enchantement, flétrira les récoltes ou les attirera dans le champ d'un autre³. Quant à la première : « *Si quis occentassit*, etc », il ne la reproduit pas, mais l'intitule : *Tabula VIII, 1* : Peine capitale contre les libelles ou outrages publics diffamatoires. En note, il cite les auteurs du même avis : Cicéron, Paul, Festus. Au fragment 25 : « *Qui malum carmen incantassit* » il ajoute, s'appuyant sur Gaius⁴ : *malum venenum*.. : « Celui qui aura lié quelqu'un par des paroles d'enchantement ou donné du poison (peine capitale).. » Dans son commentaire sur la peine, s'appliquant aux divers délits contenus dans la *Tabula VIII*⁵, il ne dit rien des fragments 1 ou 25, mais remet en lumière le fragment 8, car : « La peine qui punit de mort les charmes magiques employés pour flétrir les récoltes ou pour les transporter d'un champ dans un autre » lui apparaît bien disproportionnée avec le délit qui l'a motivée, tous ces délits ayant d'ailleurs pour base l'ignorance superstitieuse, « caractère commun aux diverses législations criminelles des peuples grossiers et encore dans leur enfance⁶ ».

Cuq⁷ nous avertit qu'il faut éviter de confondre le délit de *carmen condere*, qui consiste à composer des chants diffamatoires ou des poèmes satiriques, et se rattache à l'*occentatio*, avec un autre délit prévu par les XII Tables, *mali carminis incantatio*. « Ce sont, dit-il, deux délits distincts, celui-ci est un délit privé, celui-là un crime contre les dieux (*scelus*). Le premier est puni d'une peine pécuniaire très minime⁸, le second entraîne une peine capitale : la peine du feu ».

1. Bruns, *Fontes juris, Tabula VIII*, analyse *supra*, p. 8.

2. *Histoire de la Législation romaine*, 1846 3^e édit. « Fragments des XII Tables, *Tabula VIII* ».

3. Renvoi aux commentateurs habituels : Pline, *H. N.*, XXVIII, 11. Serv. *ad Virg., Ecl.*, VIII, vers 99. Sénèque, *Nat. Quaest.*, IV, 7. Pline, *H. N.*, XXX, 1. Saint Augustin, *De Civ. Dei*, VIII, 19, etc.

4. Gaius, lib. 4, *ad leg. XII tab.*, Dig., L, xvi, 236 : « *Qui venenum dicit adjicere debet, utrum malum an bonum; nam et medicamenta venena sunt* ».

5. *Op. cit.*, p. 126.

6. *Id. loc. cit.*

7. *Dict. de Dar. et Saglio*, p. 519 : « *Injuria* ».

8. Cependant, s'appuyant sur Horace, *Epit.*, II, 1, 154, Cuq pense que la peine pécuniaire de 25 as était originairement, accompagnée d'une peine

Premier délit :

a) *Occentatio*¹ réprimé par la loi des XII Tables. C'est une chanson destinée à tourner quelqu'un en ridicule². Elle aurait été, d'après l'auteur, une des trois formes principales de la *Contumelia* : injure portant atteinte à l'honneur; les deux autres étant : les propos offensants, *maledicta*, et les voies de fait³.

b) *Le carmen conditum*⁴, ou poème satirique. Bien que se rattachant à l'*occenatio*, il n'aurait été puni que plus tard, car Cuq admet que l'extension de l'action d'injures a été parallèle au développement de la civilisation⁵, « tel fait qui était indifférent aux Romains de l'époque antique, paraissait blessant à ceux de la fin de la République et de l'Empire » Il en est du *convicium* comme du *carmen conditum*⁶.

Deuxième délit :

Les *carmina*⁷, ou formules solennelles, par lesquelles les Pythagoriciens exprimaient leurs règles. C'étaient là des formules obscures, pour qui n'était pas initié. L'usage de ces *carmina* se répandit à Rome. Aussi les rédacteurs de la Loi des XII Tables édictèrent-ils une peine contre ceux qui composaient *malum carmen*, c'est-à-dire : une formule magique de nature à porter préjudice à autrui.

Mommsen⁸, lui aussi, ne verra de véritable sortilège ou charme magique, que dans le texte relatif aux moissons. « La Loi des XII Tables punit déjà le mauvais charme au moins par rapport au vol de moisson, *venenum*⁹. La peine

corporelle. Dans la suite, l'édit du prêteur remplaça la peine fixe de 25 as par une peine laissée à l'appréciation du juge. Sous l'Empire, on fait grâce, dans ce cas, de la peine corporelle édictée par les XII Tables (voir, « *Injuria* », *loc. cit.*, *supra*).

1. *Instil. Juridiques*, p. 338, 4 et 6.

2. Gell. III, 3. Exemple du poète Nevius, qui fut jeté en prison pour avoir blessé l'amour-propre des principaux citoyens par la hardiesse de ses satires : « *ob assiduum maledicentiam et proba* » (Festus : *occenassii*).

3. Par exemple un soufflet ou un geste de mépris.

4. Pour « *Carmen condere* », Cuq, *Inst. jurid.*, p. 338, renvoie à Cicéron, *de Rep.*, IV, 11-12.

5. *Dict. de Dar. et Saglio*, p. 519, « *Injuria* ».

6. *Id. loc. cit.* : « Les XII Tables ne punissaient que les chants et les poèmes diffamatoires : le prêteur crut devoir protéger les citoyens contre l'atteinte portée à leur honneur par des clameurs injurieuses ».

7. *Inst. Jurid.*, I, p. 135, 5.

8. *Römisches Strafrecht*, p. 639. *Droit pénal*, t. II, p. 357, chap. IV : « Meurtre par sorcellerie et magie ».

9. Le mot *venenum* a vraisemblablement été employé dans cette acception par la loi des XII Tables.

est celle du *supplicium*¹, et ce délit est bien un délit public. La preuve qu'il est réprimé à ce titre résulte, non seulement de son groupement avec le meurtre, mais aussi de la *sacratio*².

Mais, sur la première disposition, il suit l'opinion générale³. Le *convicium*⁴, dit-il, outrage fait à une personne devant sa maison avec attroupement, ne se différencie pas essentiellement du *carmen famosum*. Lorsque la publicité s'opère de plus en plus par des écrits, on voit apparaître l'écrit diffamatoire : *libellus famosus*, qui se révèle à côté du *carmen famosum* et même avant lui. Or, ce délit est fondé, non sur l'offense, mais sur la publicité résultant de ce fait que le chant passe de bouche en bouche ou que l'écrit circule de main en main. Il est puni par les XII Tables comme un danger public, mais, dans la suite, le préteur a fait rentrer le chant et l'écrit diffamatoires dans le délit privé d'*injuria*.

Landucci⁵ distingue : l'*occantatio* et l'*incantatio mali carminis*.

L'*occantatio* et l'*incantatio mali carminis*, étaient deux crimes différents, malgré les confusions d'Horace et d'Arnobe⁶. Le premier portait atteinte à l'honneur, (délit

1. Cicéron, *ap. Saint Aug., De Civ., Dei*, VIII, 19.

2. *R. St.*, p. 773. *D. pénal*, t. III, p. 80-81. § 4 : « Appropriation du bien d'autrui. » On sait que la punition du délit commis contre la communauté apparaît, dès le début, comme une *sacratio*. La peine de mort est conçue comme une purification nécessitée par la souillure dont le peuple est entaché, et c'est pourquoi tout coupable est voué au sacrifice. La peine de mort se confondait ainsi avec l'hommage le plus agréable aux dieux : le sacrifice humain. A la section II, *R. S.*, 915 à 918. *D. pén.*, 252 à 254, Mommsen s'attache à montrer la concordance entre l'exécution de la peine de mort ancienne : décapitation par la hache (*poena capitis*), avec le rituel du sacrifice : On lie les mains du condamné derrière son dos, on l'attache à un pilier, on le dépouille de ses vêtements, on le flagelle (Liv. II, 5), puis il est étendu sur le sol et décapité. — Voir aussi la note 4, page 252, où le même auteur montre que le *supplicium*, dans sa signification fondamentale, désigne l'acte de courber la tête pour recevoir le coup de hache.

3. *R. S.* 794. *D. P.*, p. 106, section IX : Atteinte à la personnalité (*injuria*).

4. *Id.*, note : *convicium*, d'après l'étymologie vraisemblablement exacte (*convocium*, de vox, chez Festus, *Ep.*, p. 41 et *Dig.*, XLVII, x, 15, 4) est l'injure commise avec tapage public... dans son application juridique, cette notion correspond à peu près à notre injure verbale. — D'après le *Dict. étym. d'Ernout et Meillet*, *convicium* est un collectif qui désigne le « *j'ai de pousser des cris ensemble* » à la poursuite ou devant la maison de quelqu'un pour lui reprocher une faute.

5. Landucci : « *Storia del Diritto Romano*, § 439, p. 920. « *Injuria* ». *Una (injuria) le deva la stima publica, l'altro (magia) la religione* ».

6. Hor. *Sat.*, II; 1. 82. Arnob. *adv. gent.*, IV, 34.

d'injure¹), l'autre à la religion (crime de Magie), tous deux étaient, nonobstant les doutes de beaucoup d'auteurs, punis de mort.

Quant à l'*occensatio*, elle comprend elle-même deux délits : « La Loi des XII Tables punissait de mort ceux qui, par des écrits ou un tapage nocturne, avaient offensé la réputation d'autrui; principalement lorsque ces manifestations étaient accompagnées de cérémonies magiques. » Il est évident que pour lui, dans ce cas, le caractère magique du fait n'est pas le principal, et, bien qu'il concède que du temps de Cicéron il était bien tard pour juger des délits avec clairvoyance, il ne retient, de l'*occensatio* primitive que : les écrits ou *mala carmina*, et les clameurs (*convocium*). La peine fut d'abord celle de mort, mais, trop sévère, dit-il, elle tomba en désuétude et on lui substitua la bastonnade (*fustigatio*) puis l'amende de 25 as².

Costa³ se range à l'avis d'Huvelin. Il semble, dit-il, démontré, que la décision décenvirale qui frappait de la peine capitale l'*occensatio* et les *mala carmina* fût, beaucoup plus tard, rapportée à tort au chant et au poème injurieux « *al carmen famosum ed al libellum famosum* », tandis qu'elle devait se rapporter, au contraire, à l'accomplissement de conjurations et à la prononciation de paroles ayant pour but de nuire à autrui. Il reconnaît qu'on ne pouvait songer à punir les écrits diffamatoires dans une société où n'avait point pénétré l'influence hellénique, avant la diffusion de l'écriture, et alors que le sens de l'honneur n'était pas affiné. D'ailleurs, le premier exemple de répression exercée contre les auteurs d'écrits diffamatoires est relatif à Nevius, mais cette répression a sa source dans le droit de coercition émanant du magistrat,

1. Dans le mot « *Injuria* », il trouve : 1° Un sens générique ayant la valeur négative de quelque lésion de droit qui n'est punie ou réprimée par aucun moyen spécial : « *In coesto senso injuria equivale a : non jure facium, hoc est contra jus* (Coll., II, v, 1; Dig. XLII, x, de *Inj.* 1, pr.); 2° les XII Tables ont, de plus, donné à l'injure, le sens positif d'une offense à la personne, que cette offense fut directe ou indirecte : « *Offesa alla persona, mediata o immediata che fosse.* »

2. C'est à cause de la *provocation*, introduite pour toutes les peines capitales, que la peine de mort n'a pu être maintenue dans le cas d'injure, car aucun magistrat n'aurait osé infliger cette peine, certain que les comices ne l'auraient pas confirmée. La réaction contraire se produisit plus tard, l'amende de 25 as étant, dans certains cas d'injure, ridicule. Gelle, XX, 1, 13, exemple de Lucius Veratius, qui se faisait suivre d'un esclave portant une bourse pleine d'as, et souffletant les hommes libres qu'il rencontrait.

3. Dans son éd. de 1925, « *Le obbligazioni da delitti* », p. 312.

non dans une loi générale. Les premiers exemples de répression générale de l'injure sont celles rapportées par Auctor ad Heren, 1,14,24 ; 2, 13, 19 ; 2, 26, 4. « *Falsae sunt hujusmodi (definitiones) ut si quis dicit injuriam esse nullam, nisi quae expulsiōne aut convicio constet* », ce qui prouve, à ce qu'il semble, la récente extension du concept d'injure aux offenses morales. Cependant, dans l'édition de 1903, p. 182 (citée par Huvelin) il considérerait le *Carmen famosum*, délit portant atteinte à l'honneur d'autrui, bien qu'entièrement différent du concept relatif d'injure. Ce crime était puni par les XII Tables, dit-il, et, comme crime public, parce qu'il portait atteinte à l'un des droits fondamentaux de la société. La sanction requise était la peine de mort. Il définit le *convicium* : « Les paroles et les actes portant atteinte à l'honorabilité d'autrui, prononcées ou exécutés en public. »

Un troisième groupe d'auteurs traduit *malum carmen* par *famosum carmen*, ce qui ne les empêche pas de se rallier à la thèse d'Huvelin, au moins en partie.

Girard¹ pense qu'il faut écarter de la liste des injures des XII Tables les écrits diffamatoires que l'on croyait, en partant de confusions déjà faites par les Anciens, y être visés par les mots *occentare* et peut-être *carmen famosum*, *carmen malum incantare* et être punis de la mort par le bâton. Il hésite s'il s'agit de deux dispositions ou d'une seule. Tranchant la question pour le *malum carmen*, par lequel il faut certainement entendre : les sortilèges ; il ne prend pas parti pour l'*occentatio*. On peut la traduire ainsi que l'a fait Huvelin, qui l'a rapportée aux sortilèges, ou y voir avec Usener² une sorte de charivari populaire rentrant, à la rigueur, dans la nature de l'*injuria*.

Esmein³ est plus catégorique. Après s'être ri de la première interprétation : « Comment les hommes grossiers, contemporains des XII Tables, étaient-ils aussi chatouilleux au sujet des chansons satiriques ! » il en propose une autre : les XII Tables, et cela n'est point étonnant, punissaient les pratiques de magie et de sorcellerie. Elles

1. Girard, « Histoire des XII Tables », *Nouvelle revue historique du droit*, XXVI (1902), p. 434, 2.

2. Usener, *Romisches Museum*, 1901, p. 1-28.

3. Esmein, *Nouvelle revue historique du droit*, 1902-26, p. 352.

frappaient celui qui, par une chanson charmeresse, jetait un sort sur les récoltes d'autrui. N'est-il pas vraisemblable qu'*occantare* s'entendait d'un de ces chants mystérieux et puissants, qui pouvaient jeter sur un voisin la maladie ou le malheur? On comprend alors que les XII Tables l'aient puni de mort.

Enfin Lambert¹ se rattache à ces idées et cite Esmein : « La disposition qui punit de mort l'individu *qui malum carmen incantassit* aurait eu pour but, d'après Cicéron, Horace, Paul, de punir le délit de presse, les vers diffamatoires. Or, si on admettait le commentaire de Cicéron, le texte ne pourrait pas remonter au delà du temps où, sous l'influence de la littérature grecque, est apparue à Rome la satire, dont les abus provoquèrent des mesures de réaction. Aussi Esmein écarte l'interprétation de Cicéron comme étant de nature à donner raison aux esprits aventureux et peu critiques qui veulent rajeunir considérablement les fragments des XII Tables, et se range à l'avis de Pline, d'après lequel les mots « *qui malum carmen incantassit* » viseraient les incantations magiques destinées à attirer un mauvais sort sur la personne ou la fortune d'autrui.

Ayant ainsi exposé de notre mieux cette question aussi aride qu'intéressante, nous ne pouvons, pour conclure, que nous incliner devant la thèse si approfondie d'Huvelin, puisqu'elle a rallié à elle de si grands maîtres, qu'elle procède d'une merveilleuse logique, et que les raisons de ceux des auteurs qui se rattachent à Cicéron et à ses partisans semblent en contradiction évidente avec l'histoire du développement du Droit et de la Civilisation romaine.

1. Lambert, « Le problème de l'origine des XII Tables » dans la *Revue générale du droit, de la législation en France et à l'étranger*, 1903, tome 27, page 15.

CHAPITRE II

LA REPRESSION : DE LA LOI DES XII TABLES A LA LOI CORNELIA. LE SENATUS-CONSULTE DES BACCHANALES

Section I. — La Répression, de la loi des XII Tables au sénatus-consulte des Bacchanales.

Très peu de temps après la rédaction de la Loi des XII Tables, (327 /427) on a la preuve manifeste de l'introduction de cérémonies magiques¹. On eut beaucoup à souffrir de la sécheresse. Tandis que cette épidémie dévorait le corps, des idées superstitieuses, empruntées la plupart aux étrangers, infectèrent les esprits. Tous ceux qui spéculèrent sur la crédulité humaine introduisirent, au nom du ciel, dans les maisons, de nouvelles cérémonies religieuses; jusqu'à ce qu'enfin, les principaux citoyens rougirent pour l'Etat, de voir, dans toutes les rues et dans toutes les maisons, employer, pour apaiser le courroux des dieux, des pratiques étrangères et jusqu'alors inconnues. La répression suivit : Les édiles furent chargés de veiller à ce qu'on n'adorât que les dieux de Rome et qu'on ne leur rendît d'autre culte que le culte national.

Il faut ensuite en venir au vi^e siècle de Rome, pendant la deuxième guerre punique, pour trouver un fait digne d'être mentionné. C'est encore Tite-Live qui nous l'indique². Hannibal était en Italie, et s'était emparé de Tarente. Les alternatives de succès et de revers d'une guerre qui se prolongeait troublaient les esprits des Romains (539 /215) La Ville était « infectée de superstition et de cérémonies étrangères », pour lesquelles on voyait dé-

1. Tite-Live, IV, 30 : « *novos ritus sacrificandi vaticinando inferentibus in domos, quibus quaestui sunt capti superstitione animi* ».

2. Tite-Live, XXV, 1 « *Sacrificuli et vates ceperant hominum mentes* ».

laisser le culte officiel. Les ministres de ces cérémonies « misérables sacrificateurs, et devins inconnus », fanatisaient les esprits. « Déjà ce n'était plus en secret et dans l'intérieur des maisons que l'ancien culte était aboli, mais « en public même, au forum, au Capitole, on voyait une troupe de femmes qui n'offraient plus aux dieux les sacrifices et les prières des anciens Romains. » Alors les bons citoyens se plaignirent au Sénat. Des reproches furent adressés aux édiles et aux triumvirs capitaux. Mais lorsqu'ils voulurent écarter du forum la multitude aveuglée et disperser l'appareil du nouveau culte, peu s'en fallut qu'ils ne fussent maltraités. Le Sénat chargea donc M. Atilius, prêteur urbain, de délivrer le peuple de ces vaines superstitions. Atilius fit lire dans l'assemblée le sénatus-consulte¹ (S. C. de 539) et une ordonnance « qui enjoignait à quiconque aurait chez lui des livres de divination, de prières ou de rites écrits de sacrifices, de lui remettre ces ouvrages et ces lettres avant les calendes d'avril : défense était faite à tous de sacrifier, en aucun lieu public ou sacré, avec des cérémonies nouvelles ou étrangères² ».

540/214. Parmi les livres de divination trouvés par M. Atilius, on cite les vers du devin Marcius. Ces vers contenaient deux prédictions : l'une justifiée par l'événement, annonçait le désastre de Cannes; la seconde donna lieu à un sénatus-consulte et à deux décrets qui instituèrent les jeux Apollinaires³.

1. *Id.* C'est le sénatus-consulte de 539/215.

2. *Id.* « *Ut, quicumque libros vaticinos precatationesve, aut artem sacrificandi conscriptam haberet, eos libros omnes litterasque ad se, ante calendas apriles, deferret : neu quis, in publico sacrove loco, novo aut externo ritu sacrificaret.* »

3. Tite-Live, XXV, 12.

Les prophéties de Marcius, *Carmina Marciana*, ont été restituées en vers saturniens, d'après le texte de Tite-Live par Havet : *De Saturnio latinorum versu*, Paris, 1880, p. 415 (cité par Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. IV, ch. II).

En voici quelques passages :

Première prophétie : Désastre de Cannes :

« *Amnem, Trojugena, iuge Cannam, ne te alienigenae
Cogant manus in campo Diomedis conserere
Sed neque credes tu mihi, donec complexis sanguis
Campum...* »

Deuxième prophétie : Institution des jeux Apollinaires :

« *Hostem, Romani, si ex agro pellere vultis,
Vomicam quae gentium venit (ea) longe,
Apollini vovendos censeo ludos.*

.....
*Hoc si recte facitis, gaudebitis semper
Fiet qua res melior.* »

En réalité, on ne sait à quelle époque vécut ce prophète. Peut-être est-il simplement un produit artificiel créé sous l'influence de l'hellénisme avec

Section II. — Le sénatus-consulte des Bacchanales.

§ 1. — *Exposé.*

Dans l'intervalle entre la deuxième et la troisième guerre Punique, l'année qui suivit la pacification de la Ligurie par le consul C. Flaminius (565/ 189) c'est-à-dire en (566/ 188), une conjuration intestine détourna les consuls Sp. Postumius et Q. Marcius Philippus des soins de la guerre. Il s'agit de cette association criminelle, connue sous le nom de *Bacchanales*, parce qu'elle se réunissait sous le voile de la fête religieuse nocturne, en l'honneur de Bacchus, célébrée selon le rite grec... en réalité foyer de débauches, de meurtres commis dans le mystère, et dont beaucoup étaient vraisemblablement accompagnés de cérémonies magiques; comme aussi association complotant contre la sûreté de l'Etat. Voici, d'après Tite-Live¹, quelles furent les principales manifestations de cette ténébreuse affaire : Celui qui, le premier, organisa ces réunions secrètes et nocturnes, n'était autre qu'un grec de basse condition, une espèce de « devin ». Les initiés furent d'abord en petit nombre, ensuite on admit indistinctement les hommes et les femmes. A la faveur des ténèbres de la nuit et de l'excitation causée par les festins qui suivaient les exercices religieux, on s'abandonnait sans réserve à tous les excès de la débauche, « chacun trouvant sous sa main les voluptés qui flattaient le plus son penchant². »

Point d'horreurs, point d'infamies qui n'y fussent commises; et les hommes en commettaient plus encore entre

des souvenirs empruntés aux vieux cultes de Picus et de Faunus, car son nom n'est autre que l'épithète donnée à l'oiseau de Mars : le piver, dont la légende avait fait le dieu Picus (*apud*, Bouché-Leclercq, *loc. cit.*)

1. Tite-Live, XXXIX, 8 à 19. Cumont : *Les religions orientales dans le paganisme romain*, p. 198, appendice : « les Mystères de Bacchus à Rome ». Malgré la défiance qu'éveille le récit romanesque de Tite-Live, en dépit du scepticisme qu'on peut éprouver pour des accusations d'immoralité qui ont toujours été colportées contre les conventicules occultes, et bien qu'un intérêt politique poussât le Sénat à supprimer des associations secrètes largement répandues, les Bacchanales offraient certainement de quoi justifier l'interdiction dont elles furent frappées. Les banquets, largement arrosés de vin, dégénéraient facilement en orgie, et, dans un culte phallique, le mélange des sexes à des réunions nocturnes, favorisait tous les dévergondages.

2. Tite-Live, XXXIX, 8.

eux qu'avec les femmes¹ ... Si quelques-uns répugnaient à souffrir ces abominations, ils étaient immolés comme victimes². Il est vrai qu'ils s'appuyaient toujours sur la religion, car : ne trouver de crime à rien était, dans l'opinion des initiés, le plus haut degré de la perfection religieuse.

Les hommes, comme en délire, prophétisaient avec des contorsions fanatiques³; les femmes, en Bacchantes, les cheveux épars, couraient au Tibre avec des torches ardentes, les plongeant dans l'eau et (comme ces torches renfermaient un mélange de soufre natif et de chaux vive) les en retiraient tout allumées... Ce délire frénétique n'absorbait point les initiés au point qu'ils oubliassent leurs intérêts... De la même sentine sortaient de faux témoignages, des actes et des testaments supposés, des délations calomnieuses, même des empoisonnements et des meurtres tellement secrets que quelquefois on ne retrouvait pas même les corps des victimes pour leur donner la sépulture⁴. Les cris des malheureux auxquels on ravissait l'honneur ou la vie étaient étouffés par les hurlements et le bruit des tambours et des cymbales. D'autres étaient enlevés par une machine qui les précipitait dans de profonds souterrains, puis on disait qu'ils avaient été enlevés par les dieux⁵.

Ces mystères infâmes, qui avaient pénétré de l'Etrurie à Rome, restèrent quelque temps ignorés⁶.

1. Tite-Live, XXXIX, 13.

2. Cumont, *op. cit.*, p. 307 : « Il paraît bien certain qu'on y jouait la scène du meurtre de Dionysos enfant mis en pièces par les Titans. » Puis, comparant avec les rites des mystères crétois rapportés par F. Maternus (*De err. prof. rel.*, 6) : « On y déchirait un taureau dont on dévorait la chair crue, mais primitivement il semble bien que ce fût un enfant qu'on mit en pièces... et ce meurtre rituel pourrait avoir été accompli dans les Bacchanales romaines. Ainsi s'expliqueraient certaines expressions que Tite-Live répète sans en saisir la portée : la courtisane *Hispalla* manifeste la crainte d'être déchirée par les mains des initiés (c. 13 : *qui se indicem manibus suis discepturi essent*) et l'on nous dit que les corps des victimes humaines disparaissaient (c. 8)

3. Tite-Live, XXXIX, 13.

4. Tite-Live, XXXIX, 8 : « *ita ut ne corpora quidem interdum ad sepulturam exstarent* ».

5. Tite-Live, XXXIX, 13.

6. *Id.*, XXXIX 9.

§ 2. — *Révélation et enquête
menée par le consul Sp. Postumius*¹.

Il se trouva que P. Aebutius, fils d'un chevalier, devait être initié aux Bacchanales sur l'ordre de sa mère et de son beau-père, qui voulaient se débarrasser de lui pour accaparer sa fortune. Le jeune homme, ne se doutant de rien, confia ses projets à son amie Hispala Fecenia, femme d'une grande élévation de sentiments, quoique courtisane par nécessité. Celle-ci, qui avait été initiée dans sa jeunesse, étant esclave, adjura son amant de ne point se rendre à ces cérémonies obscènes². Aebutius suivit ses conseils.

Chassé par ses parents, il se réfugia chez Aebutia, sa tante, et, selon ses indications, se rendit chez le consul Postumius où il fit, sans témoins, sa déposition. Le consul fit habilement interroger Aebutia, car elle était l'amie de Sulpicia, sa belle-mère. Afin de continuer l'enquête avec la même discrétion — c'est encore chez Sulpicia qu'il manda l'affranchie Hispala — Hispala hésita longtemps à parler, tant elle redoutait la vengeance des initiés. Enfin elle se résolut à dévoiler ces mystères depuis leur origine. Alors, les femmes, seules, y avaient part, et étaient initiées de jour; puis une certaine *Paculla Annia de Capoue* avait tout changé pendant sa prêtrise et fait admettre : l'initiation des hommes, la célébration nocturne, et porté de trois par an à cinq par mois, le nombre des jours consacrés aux initiations... Recherchant les âges les plus accessibles à la corruption on n'initiait personne au-dessus de vingt ans³.

Après avoir pourvu à la sûreté des deux jeunes gens, Postumius fit son rapport au Sénat. Les sénateurs chargèrent les consuls d'*informer extraordinairement contre les bacchanales et les sacrifices nocturnes*⁴. Un décret fut publié dans toute l'Italie « *portant défense, à tous les initiés aux bacchanales, de former aucune assemblée, aucune réunion pour la célébration de ces mystères, ou pour toute autre cérémonie de*

1. *Id.*, § 9 à 14.

2. Hispalla avait assisté aux mystères dans son enfance, mais n'y participait plus. Aussi, dit M. Cumont, *op. cit.*, p. 307 : « On ne peut imaginer témoignage plus suspect ».

3. Tite-Live, XXXIX, 13.

4. *Id.*, § 14.

même nature ». Des mesures de police furent aussitôt prescrites : les *édiles curules* durent arrêter et retenir les ministres de ce culte, les *édiles du peuple* veiller à ce qu'il ne se fit aucun sacrifice secret, les *triumvirs capitaux* empêcher toute réunion nocturne. Puis les consuls haranguerent le peuple et donnèrent lecture des sénatus-consultes et d'un édit portant défense de donner retraite aux fugitifs, de les cacher, ou de favoriser en aucune manière la fuite des prévenus¹. »

§ 3. — *Le châtimement.*

La terreur régnait à Rome et aux environs, car on portait à plus de sept mille personnes des deux sexes le nombre des conjurés; un grand nombre cherchèrent à s'enfuir et furent arrêtés; d'autres, sans attendre, se donnèrent la mort. Les chefs plébéiens, *M. et C. Atinius*, *L. Opilemius Falisque*, et *Minius Cerrinius*, Campanien, grands-prêtres du culte, avouèrent devant les consuls et furent exécutés. Pour les autres accusés on les divisa en deux groupes : Ceux qui n'étaient convaincus que de s'être fait initier et d'avoir répété, après le prêtre, la formule contenant l'engagement de se livrer à tous les excès du crime et du libertinage, sans avoir commis aucune de ces infamies; ils furent jetés dans les fers, mais on leur laissa la vie. Au contraire ceux qui s'étaient rendus coupables de prostitution ou de meurtres, de fausses signatures, de suppositions de testaments ou d'autres actes frauduleux, furent punis de la peine capitale². Il y en eut plus de mis à mort que de jetés en prison. Après que les consuls *A. Marcus* et *S. Postumius* eurent reçu la mission de détruire les bacchanales, à Rome d'abord, puis dans l'Italie entière, parut un sénatus-consulte qui réglementait l'avenir et qui est connu sous le nom de sénatus-consulte des Bacchanales³. Voici quelles en furent les décisions essentielles :

1 *Id.*, XXXIX, 17.

2 *Id.*, § 18 : Les femmes condamnées étaient remises à leurs parents ou à leurs tuteurs, pour qu'ils les fissent exécuter eux-mêmes en particulier. A défaut de personnes autorisées par la loi à les punir, on les exécutait en public.

3 *Textes de Girard*, p. 129, 8^e éd. Bruns : *Fontes juris*, 7^e éd.

Une table de bronze découverte à Tiriolo dans l'ancien territoire des *Bruttii*, et conservée aujourd'hui à Vienne. Elle contient le texte officiel du s.-c. relatif à la conjuration des Bacchanales suivi d'une lettre des consuls invitant les autorités de l'*ager Teuranus* (Tiriolo) à le faire afficher et exécuter.

Sénatus-consulte des Bacchanales, 568 U. C. 186 A C.

1^o *Personne ne devait célébrer les Bacchanales.* Si quelqu'un se croyait obligé à cet acte religieux, il devait se rendre chez le préteur à Rome, qui l'entendrait et porterait la discussion devant le Sénat, qui se réunirait au nombre de cent membres au moins pour décider de cette affaire¹.

2^o Il n'était permis à aucun citoyen romain, à aucun latin, à aucun allié, *d'assister* aux Bacchanales, s'ils n'avaient observé les mêmes formalités².

3^o Interdiction absolue, à toute personne, homme ou femme, de prendre le titre de prêtre ou de tenir la place de sacrificateur dans ces réunions autorisées. Impossibilité de constituer un fonds commun. La cérémonie terminée, les assistants ne pouvaient se lier par aucun serment, engagement ou promesse, à moins des formalités prescrites³. Défense d'offrir un sacrifice occulte à Rome; privé ou public en dehors de la ville.

4^o Le nombre des hommes et des femmes présents au sacrifice ne devait pas dépasser cinq, comprenant au plus deux hommes et trois femmes, à moins de la sentence du préteur, ci-dessus indiquée⁴.

5^o Afin que la décision du Sénat fut connue, elle devait être affichée pendant au moins 17 jours (3 foires), et voici quelle fut cette décision : *celui qui agira à l'encontre* des prescriptions énoncées, sera condamné à la peine capitale. Le Sénat ordonne également de graver cette loi sur une table d'airain, afin qu'elle puisse plus facilement s'imprégner

1. « *Nequis eorum Bacanal habuisse velet; sei ques esent, quei sibi deicerent necesus esse Bacanal habere, eis uti ad pr(aetorem) urbanum Romanam venirent. deque eis rebus, ubi eorum verba audita essent, uti senatus noster decerneret, dum ne minus senatoribus C adessent quom ea res consoleretur.*

2. *Bacas vir nequis adiese velet civis Romanus neve nominis Latini neve socium quisquam, nisei pr(aetorem) urbanum adiesent, isque de senatus sententiad... etc.*

3. *Sacerdos nequis vir eset; magister neque vir neque mulier quisquam eset Neve pecuniam quisquam eorum comoinem habuisse velet; neve magistratum, neve pro magistratod, neque virum neque mulierem quiquam fecisse velet. Neve post hac inter sed conjourase, neve convovise, etc. Sacra in oquollod ne quisquam fecisse velit — neve in poplicod neve in preivatod neve exstrad urbem sacra quisquam fecisse velet, nisei praetorem urbanum adieset, etc.*

4. *Homines plous v oinvorsei virei atque mulieres sacra ne quisquam fecisse velet, neve interibei virei plous duobus, mulieribus plous tribus arfuise velent, nisei de praetoris urbani senatusque sententiad uti suprad scriptum est.*

dans les esprits, car on en prendra connaissance. Enfin, les cérémonies des Bacchanales seront dissoutes dans les dix jours de la promulgation de cette loi¹.

Un second sénatus-consulte, rendu quelque temps après, ordonnait le transfert du campanien Minus Cerrinus dans les prisons d'Ardée, et enjoignait aux magistrats de cette ville de l'y faire garder étroitement pour qu'il ne puisse même se donner la mort². Puis, au retour du consul Sp. Postumius, un sénatus-consulte statua sur les récompenses à accorder à P. Aebutius et à Hispala Fecenia³. Ce sénatus-consulte, soumis à la sanction du peuple, reçut son exécution.

Section III. — La répression : des Bacchanales à la loi Cornélia

En (597/157), des poursuites furent intentées contre Furius Chresinus⁴, parce qu'il tirait d'un très petit champ des récoltes beaucoup plus abondantes que ses voisins n'en obtenaient de champs très considérables. On l'accusa d'attirer les moissons d'autrui par des maléfices « *cur fruges alienas pelliceret veneficiis* ». Il fut cité par Sp. Albinus, édile curule. Craignant d'être condamné, Chresinus vint au forum avec tous les instruments rustiques, des gens robustes des bœufs bien repus, et dit : « Voilà, Romains, mes maléfices, je ne puis vous montrer, ni faire venir sur le forum mes fatigues, mes veilles et mes sueurs. » Il fut absous d'un suffrage unanime.

Sous le consulat de M. Popilius Laenas et de Cn. Calpurnius (614/140), le prêteur C. Cornelius Hispanus, chargé de la surveillance des étrangers, enjoignit, par un édit, aux Chaldéens, de sortir dans les dix jours de Rome et de l'Italie, parce que, à l'aide d'une prétendue divination astrologique, ils abusaient des esprits faibles et sans lumières, au profit de leur charlatanisme⁵.

1. *Haice uti in coventionid exdeicatis, ne minus trinum noundinum... eorum sententia ita fuit : sei ques essent, quei avorsum ead fecisent, quam suprad scriptum est, eis rem capitalem faciendam censuere, atque uti hoc in tabulam ahenam inceideretis... atque uti ea Bacanalia, sei qua sunt, extrad quam sei quid ibei sacri est, ita ut ei suprad scriptum est, in diebus X quibus vobeis tabelai datai erunt, faciatis uti dismota sient.*

2. Tite-Live, XXXIX, 19.

3. *Ibid.*

4. Plin., H. N. XVIII, VIII, 3 et 4.

5. Valère Maxime, I, III, 2.

CHAPITRE III

LA LOI CORNELIA DE SICARIIS ET VENEFICIIS (673/81)

La loi de Sylla (673/81), intitulée *Lex Cornelia de Sicariis et Veneficiis* est d'une très grande importance. Parmi les cinq délits qu'elle réprime, deux, selon Mommsen, se rapportent à la répression de la Magie¹. Ce sont :

- 1° Le *veneficium* et les délits apparentés ;
- 2° Le meurtre par sorcellerie et Magie.

Section I. — Le « *veneficium* ».

On trouve, mentionné dans plusieurs textes juridiques et différents auteurs, le passage de cette loi concernant le *veneficium*. D'abord, dans le *Pro Cluentio* de Cicéron² :

Jubet lex — judicem quaestionis — cum iis iudicibus, qui ii obvenerint — quærerere de veneno. — In quem quaerere ? Infinitum est :

Quicumque³ fecerit, vendiderit, emerit, habuerit, dederit. Ubi enim omnes mortales alligat, ita loquitur : Qui venenum malum fecit, fecerit. Omnes viri, mulieres, liberi, servi in iudicium vocantur, c'est-à-dire : La loi ordonne au président de la *quaestio*, avec les jurés que le sort lui aura donnés pour assesseurs, d'informer sur le crime d'empoisonnement. Contre qui ? Les termes sont généraux « Contre quiconque

1. Mommsen, *Droit pénal*, t. II, p. 343. Les autres délits qui relèvent de la compétence de la *quaestio* pour les affaires de meurtre sont : mort violente et vol sur les grands chemins. Abus de la procédure capitale. Incendie allumé par malveillance et crime commis à l'occasion d'un naufrage.

2. *Pro Cluentio*, LIV, 148, rapporté par Bruns, *Fontes juris*, p. 93.

3. Ici, Bruns donne : *quicumque [venenum malum hominus necandi causa] fecerit*, etc., insérant ainsi, en plus de Cicéron, dans ce texte de loi, les mots : *hominis necandi causa*, que l'on trouve d'ailleurs dans Paul.

aura composé, vendu, acheté ou donné du poison ». Hommes ou femmes, libres ou esclaves, tous sont soumis à la même juridiction.

Puis, dans Paul¹ : « *Lex Cornelia poenam deportationis infligit ei qui venenum hominis necandi causa habuerit, vendiderit, paraverit* ». La loi Cornelia inflige la peine de la déportation à celui qui aura eu, vendu ou préparé du poison, pour faire mourir un homme.

Enfin, Marcien, au *Digeste*, XLVII, VIII : « *Ad legem Corneliam de sicariis et veneficiis* » 1, § 1. *Praeterea tenetur qui hominis necandi causa venenum confecerit, dederit et 3, pr. Ejusdem legis Corneliae de sicariis et veneficiis capite quinto, qui venenum necandi hominis causa fecerit vel vendiderit, vel habuerit, pleclitur* : En vertu de cette loi, est tenu, celui qui aura préparé, donné et aura préparé ou vendu du poison dans l'intention de tuer.

D'après l'examen des textes et l'interprétation donnée par Mommsen², on constate que la loi a voulu punir :

a) Le meurtre par empoisonnement ;

b) Le don, préparation, vente, réquisition du poison, en vue de causer la mort d'autrui, directement ou par l'intermédiaire d'une autre personne.

Ce n'est pas, en effet, le meurtre par empoisonnement que désigne le terme *veneficium*, mais, d'après son étymologie, il se rapporterait, selon Mommsen³, « à tout objet qui excite ou charme dans un bon ou dans un mauvais sens » et désigne par conséquent « la matière colorante, le sortilège, le médicament, le poison eux-mêmes ». Aussi, la fabrication ou la vente de ces produits sont, à elles seules, considérées comme des crimes et punies comme tels⁴. L'intention coupable, il est vrai, est indispensable pour constituer le délit. Plus tard, cela varia, et, sous le Principat cette répression s'étendit même à la mise en vente, sans intention mauvaise, de tels produits : Au *Digeste* XLVIII,

1. Paul, *Sent.*, V, XXIII, 1 et *Coll.* I, II, 1. Paul dit : *venenum*, et non, *venenum malum* ; mais si on compare Marcien, au *Digeste*, XLVIII, VIII 3, 2, expliqué *in ira*, on voit que ce mot *malum*, non reproduit par Paul, était bien dans la loi.

2. Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 353.

3. *Id.*, p. 352-53 : Ces crimes assimilés au meurtre par emprisonnement, ne peuvent être ramenés à la tentative, ignorée du droit romain. Leur répression s'explique par le transfert, en Droit pénal, de mesures de police prises vis-à-vis de certaines professions jugées dangereuses.

4. *Id.*, p. 352.

VIII, 3, 3 : *Alio senatusconsulto effectum est, ut pigmentarii, si cui temere ciculam, salamandram, aconitum, pituocampas, aut bubroslim, mandragoram, et id, quod lustramenti causa dederint cantharidas, poena teneandur hujus legis* : Il résulte d'un autre sénatus-consulte, que les droguistes qui auront donné, sans intention, de la ciguë, de la salamandre, de l'aconit, des chenilles de pin ou du scarabée venimeux, de la mandragore et de la cantharide qui excite la volupté, seront punis en vertu de cette loi¹.

Le meurtre par empoisonnement et les cas assimilés : don, préparation, vente, acquisition de substances toxiques en vue de causer la mort d'autrui a été diversement réprimé suivant les époques. D'après Mommsen², la loi Cornelia aurait frappé ces crimes de la peine de mort. Mais il ne semble pas qu'il en ait toujours été ainsi. Dans Cicéron³, on ne trouve que peu de chose, si ce n'est que l'empoisonnement est un « crime » : « La loi ordonne d'informer sur le crime d'empoisonnement » — et que, dans ce cas, la loi est générale et « embrasse tout le monde sans exception ».

Mais, au Digeste⁴, Marcien nous donne des renseignements qui semblent plus précis, concernant cette répression à l'origine : « *Legis Cornelia de sicariis et veneficiis poena, insulae deportatio est, et omnium bonorum ademptio sed solent hodie capite puniri nisi honestiore loco positi fuerint, ut poenam legis sustineant : humiliores enim solent, vel bestiis subjici, aliores vero deportantur in insulam.* » Ainsi la déportation dans une île et la confiscation des biens, tels auraient été, primitivement, les châtiments infligés par cette loi. Plus tard, seulement, une distinction fut introduite : les *honestiores* furent déportés dans une île, les *humiliores* exposés aux bêtes⁵.

1. Mommsen, rappelant ce texte, *op. cit.*, p. 353 note 2, traduit *temere* par : à la légère : *nullo consilio*, Cicéron, *De inv.*, I, 34, 58.

2. Mommsen, *Droit pénal*, t. II, p. 353.

3. Cicéron, *Pro Cluentio*, 54, 148.

4. Digeste, XLVIII, VIII, 3, § 5. *Aliores*, au sujet de ce terme qui semble différent de celui d'*honestiores*, plus couramment employé, Jullian, au *Dict. de Dar. et Saglio*, t. III, 1^{re} partie, p. 235 : « *Honestiores, humiliores* », note 4. Pour Rein (p. 421) *altiores* serait une catégorie supérieure des *honestiores*, ce que je ne crois pas. Les *altiores* de Marcien correspondent à l'*honestiore loco* du contexte, et aux *qui sunt in honore positi* de Modestin (*ibid.*, 16).

5. D'après M. Jullian, au *Dict. de Dar. et Saglio*, III, 1^{re} partie, p. 235, ces expressions dont se servent les jurisconsultes du II^e et III^e siècle, pour opposer deux catégories de citoyens, ont existé de tout temps. Dans la République, le terme *humiles* ou *humiliores* et son synonyme *ternuiores*, désignait, comme *plebii*, tous les hommes nés libres qui n'étaient revêtus d'aucune dignité publique. Au contraire, les *honestiores* sont les privilégiés

Cette aggravation de la peine existait déjà dès le ^{II}^e siècle, puisque le jurisconsulte Paul l'exprime formellement, dans ses sentences¹, et, lui aussi, mentionne la déportation comme ayant été le premier châtimement infligé par la loi : « *Lex Cornelia poenam deportationis infligit ei qui hominem occi-*

ou personnes de condition. (Mommsen, *Droit pénal*, t. III, p. 394). Ils comprennent, sous l'empire : a) les sénateurs, b) les chevaliers, c) les soldats ainsi que les vétérans et leurs enfants, d) les décurions. Cependant, malgré l'existence de ces termes, le principe de l'égalité devant la loi pénale fut observé d'une façon absolue à l'époque républicaine. Mais Auguste créa une double noblesse : la noblesse héréditaire des sénateurs de l'empire, et la noblesse personnelle des chevaliers romains. C'est alors que le jurisconsulte Labéon pose le principe que les humbles ne pourront assigner les plus hauts personnages : *Dig.*, IV, III, 11, 1 : « *sed nec humili adversus eum, qui dignitate excellit, debent dari* ». Un second pas est franchi avec Tibère, qui restreignit, pour les nobles, l'application de la peine des travaux forcés (Suét., *Tib.*, LI, nous renseigne à ce sujet, puisqu'il indique comme un cas exceptionnel, la condamnation d'un chevalier, ami de Livie, aux travaux des pompes, travaux cependant moins pénibles que ceux des mines.

Les premières traces bien nettes que nous trouvons de ce système, dit M. Jullian (*loc. cit.*) sont du temps d'A. le Pieux et de Marc Aurèle et il cite précisément le texte ci-dessus mentionné au *Dig.* XLVIII, VIII 3, 5, *ad legem Cornelianam*, ainsi que : *Dig.* XLVII, XVIII, 1, 2 où l'on voit un chevalier romain, coupable de vol par effraction, condamné à l'exil, alors que les plébéiens étaient, dans ce cas, punis des travaux publics (Ce procès a lieu sous M. Aurèle.) Mommsen (*op. cit.*, p. 396.)

Voici, d'après Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 395-396, quels sont les principaux privilèges des *honestiores*. D'abord, et abstraction faite du crime de lèse-majesté, la peine de mort, d'après une constitution d'Hadrien, ne doit frapper le décurion (voir *supra*, même note) qu'en cas de *parricidium* (*Dig.*, XLVIII, XIX, 15 et pour M. Aurèle, XLVIII, XXII, 6, 2). En outre, l'*honestior* est exempt de l'exécution et de la condamnation à mort dans la forme du crucifiement (cependant M. Aurèle ne l'observa pas au regard des soldats, *Vita*, 12, le texte qui interdit cette forme d'exécution pour eux : *Dig.*, XLIX, XVI, 3, 10) ou au cours d'une fête populaire (textes : *Dig.*, XLIX, XVI, 3, 10; XLVIII, XVIII, 1, 3; Paul, *Sent.*, V, XXIII, 16). On remet aussi aux classes privilégiées la peine des mines (*Dig.*, XLVII, XX, 3, 2; XLVIII, XIX, 9, 11; XLIX, XVI, 3, 1; XLIX, XVIII, 3), la peine des travaux forcés (Suét., *Tib.*, LI; *Dig.*, XLIX, XVI, 3, 1), la correction comme peine accessoire (*Dig.*, XLVIII, XIX, 28, 2 et XLIX, XVIII, 1; *Cod. Th.* VI, XXXVI, 1; IX, 1, 15 pr ; XII, 1, 80, 85; *Cod. Just.*, X, XXXII, 4).

Enfin, la torture, dans la procédure de la preuve, a été supprimée pour ces personnes par les empereurs Marc Aurèle et Vêrus (161-169) : *Dig.* XLIX, XVI, 7; XLIX, XVI, 3, 10; *Cod. Th.*, IX, XXXV, 1; *Cod. Just.*, IX, VIII, 4; et IX, XLI, 8. Il faut remarquer toutefois que ce principe ne s'applique pas : dans les procès de lèse-majesté : Paul, V, xxix, 2; *Cod. Th.*, VI, V, 1; (*Cod. Just.*, IX, VIII, 3); *Cod. Th.*, IX, XXXV, 1 (*Cod. Just.*, IX, VIII, 4); Ammien, XVIII, 3, 5; XXI, 16, 9; XXVI, 10, 5; XXIX, 2, 25, 28. Dans les procès de faux : *Cod. Th.*, IX, XIX, 1; (*Cod. Just.*, IX, XXII, 21). Enfin dans les procès de Magie, *Cod. Th.*, IX, XVI, 6; (*Cod. Just.*, IX, XVIII, 7); Ammien, XXIX, 1, 6, 40; Zosimé, IV, 13, 15, etc. Dans tous ces cas, l'accusé est, sans distinction de rang, soumis à la torture, (Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 82, 83). Notons enfin que L. Mitteis, *Ueber den Ausdruck « Potentiores » in den Digesten*, Mel. P. F. Girard, 1912, t. II, p. 225 et suiv., a signalé l'interpolation de ce terme dans le Digeste.

1. Paul, *Sent.*, V, XXIII, 1, publiées dans les premières années du ^{III}^e siècle, probablement en 212, d'après Girard : textes. Ce même passage de la loi se trouve dans la Coll. II, 1 et 2.

dērit ejusve rei causa furtive faciendi cum lelo fuerit, et qui venenum hominis necandi causa habuerit vendiderit paraverit, falsum testimonium dixerit, quo quis periret mortisve causam praestiterit. Quae omnia facinora in honestiores poena capitis vindicari placuit, humiliores vero in crucem tolluntur aut bestiis objiuntur. » Dorénavant, le coupable n'échappe pas à la mort, quelle que soit sa condition. « Il a plu de châtier tous ces crimes au moyen de la peine capitale pour les *honestiores*, mais de crucifier ou d'exposer aux bêtes les *humiliores*. » C'est donc à l'époque du Principat, et pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, que la répression de ces crimes aurait été la plus sévère, puisque, à partir des derniers Antonins, un régime de faveur fut définitivement établi pour les *honestiores*. C'est d'ailleurs, on l'a vu, le temps où la simple mise en vente de produits dangereux, fut punie avec la même rigueur, sans considération de l'intention. La bonne intention, même évidente, n'exclut pas le châtiment pour celui qui a donné le médicament, si le résultat a été contraire, et, au lieu de sauver le malade, l'a fait périr. C'est ce qu'explique Paul : *Sentences*, V, xxiii, 19 : « *Si ex eo medicamine, quod ad salutem hominis vel ad remedium datum erat, homo perierit, is qui dederit, si honestior sit, in insulam relegatur, humilior autem capite punitur.* » Seulement, tandis que l'*humilior* paiera son imprudence de sa tête, l'*honestior* sera condamné à la relégation.

Section II. — Les délits apparentés au « *veneficium* ».

On fit également rentrer dans le champ d'application de la loi Cornelia, comme corollaires du *veneficium*, une série de mauvais traitements infligés au corps humain¹. Mommsen les comprend sous trois dénominations principales :

- a) L'avortement;
- b) Les remèdes contre la stérilité;
- c) Le fait de délivrer des philtres d'amour.

1. Mommsen, *op. cit.*, p. 353-354. Mais tout cela ne semblait pas s'y trouver à l'origine, ainsi que le fait remarquer Hirschfeld : *De incantamentis et devinctionibus amatoriis apud Graecos Romanosque*, p. 18, parlant de cette loi et des philtres, il dit : « *has res plane omittas esse certum est... quod quidem etsi lex non integra nobis servata est, satis confirmat Julius Paulus et Marcianus* (voir *infra* ces textes, page 166).

§ 1. — L'Avortement.

L'avortement était puni seulement par une loi générale, depuis Septime Sévère¹. Mais il avait déjà été l'objet de mesures spéciales, comme le prouve le texte de Cicéron. Cicéron, *Pro Cluentio*, XI, 32 : « *Memoria teneo, Milesiam quamdam mulierem, quum essem in Asia, quod, ab heredibus secundis accepta pecunia, partum sibi ipsa medicamentis abegisset, rei capitalis esse damnatam : neque injuria; quae spem parentis, memoriam nominis, subsidium generis, heredem familiae, designatum reipublicae civem sustulisset... siquidem illa, quum suo corpori vim attulisset, se ipsa cruciavit* ». Je me souviens que, pendant mon séjour en Asie, une femme de Milet, gagnée par des héritiers substitués, ayant détruit, à l'aide de potions meurtrières, le fruit qu'elle portait, fut jugée criminellement et condamnée. Cet arrêt était juste. Elle avait ravi à son père l'espoir de son nom et le soutien de sa race, à une famille son héritier; à la République, un citoyen qui lui était promis... Cette femme, du moins, en attendant sur elle-même, fut son propre bourreau². »

Ce texte de Cicéron est rapporté par Tryphoninus, au Digeste XLVIII, XIX, 39 : « *Cicero in oratione pro Cluentio Avito scripsit; Milesiam quamdam mulierem, cum esset in Asia, quod ab heredibus secundis accepta pecunia partum sibi medicamentis ipsa abegisset, rei capitalis esse damnatam. Sed et si qua visceribus suis post divortium, quod praegnans fuit, vim intulerit, ne jam inimico marito filium procrearet : ut temporali exilio coerceatur, ab optimis imperatoribus nostris rescriptum est.* » — « Une certaine femme de Milet, alors qu'elle était en Asie, parce qu'elle avait reçu

1. Loi rapportée par Marcien, au *Digeste*, XLVII, XI, 4.

Mommsen : *op. cit.*, p. 353. L'avortement, qui, d'après les lois royales, autorise le mari à se séparer de sa femme, a toujours été considéré comme une immoralité grave, mais il n'a été traité comme délit ni sous la République, ni au début de l'Empire. Ce fut seulement depuis Septime Sévère qu'il fut puni, d'une manière extraordinaire, il est vrai, en s'appuyant sur la loi contre le *veneficium*. On considérait autrefois que l'enfant simplement conçu n'était pas encore un homme (*Dig.*, XXV, II, 9, 1 : « *partus nondum editus homo non recte fuisse dicitur* ») *apud* Mommsen, *op. cit.*, p. 353, note 4.

2. Mommsen, *op. cit.*, p. 354, note 1 : « Cela montre qu'on n'aurait pas eu, d'après le droit romain, le pouvoir de rendre un arrêt de ce genre. » Les femmes s'occupant d'avortement et de suppression de part occupaient déjà la police de la République, mais ce cas rentrait alors dans la catégorie générale du *veneficium*.

des héritiers substitués une somme d'argent, expulsa elle-même le fœtus avant terme et fut condamnée à la peine capitale. Mais, si elle s'était fait violence après le divorce, parce qu'elle était enceinte, pour ne pas donner un fils à un mari déjà odieux, il a été décidé par nos meilleurs princes qu'elle serait contrainte à un exil temporaire. »

Le rescrit de Septime Sévère et Antonin Caracalla généralisa ces mesures de circonstance. Il est rapporté par Marcien, au *Digeste*, XLVII, XI, 4 : « *Divus Severus et Antoninus rescripserunt. eam quae data opera abegit a praeside in temporale exilium dandum : indignum enim videri potest, impune eam maritum liberis fraudasse.* » Ainsi, ce rescrit donne l'ordre au président de la province de condamner à un exil temporaire la femme qui a expulsé l'enfant de son sein, sur la considération qu'elle ne peut impunément priver son mari d'enfants.

Ce texte est également rappelé par Ulpien, *Digeste*, XLVIII, VII, 8 : « *Si mulierem visceribus suis vim intulisse, quo partem abigeret, constiterit : eam in exilium praeses provinciae exiget* ». Si une femme s'est fait violence pour expulser le fœtus avant terme, le président de la province la condamnera à l'exil.

Enfin le texte de Paul : *Sententia* V, XXIII, 14, et *Digeste* XLVIII, XIX, 38, 5, qui traite à la fois de l'avortement et des philtres d'amour. « *Qui abortionis, aut amatorium poculum dant, etsi dolo non faciant : tamen, quia mali exempli res est, humiliores in metallum, honestiores in insulam, amissa parte bonorum relegantur : quod si eo mulier aut homo perierit, summo supplicio adficiuntur.* » Ceux qui procurent un breuvage pour faire avorter, et ceux qui composent des philtres d'amour sont punis, bien que n'ayant pas agi par dol¹, parce que cela est un mauvais exemple. Le châtement est grave : les *humiliores* seront condamnés aux mines, les *honestiores* relégués dans une île, après confiscation d'une partie de leurs biens. Mais, si ce breuvage a fait périr un homme ou une femme, ils subiront le châtement suprême.

Ainsi, dans le crime d'avortement, il importe, si l'on veut se faire une idée nette de la répression, d'envisager,

1. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 354, note 2 : « *etsi dolo non faciant* », cela doit signifier : sans intention de causer un autre mal aux personnes ainsi traitées.

d'une part, la femme, de l'autre, ses complices, car la loi se montre impitoyable envers ces derniers comme le prouve ce texte de Paul. Au contraire, la femme coupable semble n'avoir été condamnée, sous la République¹, que dans certains cas isolés, et encore le fait d'être en instance de divorce était-il tenu pour une excuse. Mais alors, comme le prouve le texte de Cicéron², le châtement pouvait être la mort. Sous le Principat, la femme criminelle est toujours condamnée, mais seulement à un exil temporaire.

§ 2. — *Les remèdes contre la stérilité.*

Marcien, au *Digeste*, XLVIII, VIII, 3, 2 *in fine*, nous dit qu'un sénatus-consulte a ordonné de reléguer la femme qui a donné un médicament pour aider à la conception, et a fait mourir celle qui l'a pris... « *Sed ex senatusconsulto relegari iussa est ea, quae non quidem malo animo. sed malo exemplo medicamentum ad conceptionem dedit ex quo ea quae acceperat decesserit.* » On constate que l'intention mauvaise n'est pas nécessaire pour encourir le châtement, le mauvais exemple donné est suffisamment préjudiciable par lui-même. C'était déjà le sens de la loi Cornelia. « *Sed hoc solum notatur in ea lege, quod hominis necandi causa habet³* », mais ce sens est aggravé. Ce n'est plus seulement le résultat, mais le criminel exemple que la loi réprime.

§ 3. — *Les philtres d'amour.*

Paul s'en occupe dans un texte déjà cité : « *Qui abortivis aut amatorium poculum dant⁴* », et, Marcien, au *Digeste*, XLVIII, VIII, 3, 2 : « *Adjectio autem ista, veneni mali, ostendit esse quaedam et non mala venena. Ergo nomen medium est, et tam id, quod ad sanandum, quam id quod ad occidendum paratum est, continet; sed et id quod amatorium appellatur* », texte qui distingue entre les bons poisons ou médicaments destinés à guérir, et les poisons mauvais *mala venena* destinés à tuer. A ces derniers on joint ce qu'on

1. Texte de Cicéron, *Digeste*, XLVIII, XIX, 35.

2. *Ibid.*

3. Au *Digeste*, XLVIII, VIII, 3, 2 : « Mais cela seul est retenu par cette loi, qui a été l'occasion de la mort d'un homme ».

4. *Supra*, p. 165.

appelle *amatorium*. C'est la boisson qui rend amoureux, le philtre par excellence. C'est à propos de ces différents poisons que Marcien rappelle l'esprit de la loi : « *Sed ea solum notatur in lege quod hominis necandi causa habet* ». La loi ne punit donc, à l'origine, les auteurs de philtres, que si cette boisson a entraîné la mort¹. D'après le texte de Paul, il y a progression. Ils sont punis, bien que n'ayant pas agi par dol, parce que cela est un mauvais exemple, même si ces breuvages étaient inoffensifs. C'est un rigoureux châtiment, celui qui « condamne les *humiliores* aux mines, et relègue les *honestiores* dans une île après confiscation d'une partie de leurs biens ». Mais n'était-il pas nécessaire de refréner les funestes effets de la passion en empêchant la multiplication des philtres qui, sous prétexte de rendre amoureux, procuraient en fait la maladie, la folie, la mort ? Et ce souci est bien révélé dans le sénatus-consulte précédemment cité², où le seul fait de vendre « sans intention mauvaise » des produits dangereux est puni en vertu de cette même loi. Il faut remarquer que l'énumération des différents poisons comprend surtout ceux qui entraînent dans la composition des philtres d'amour. Le texte insiste : « *et id, quod lustramenti causa... cantharidas* », la cantharide, qui excite la volupté.

Section III. — La loi Cornelia et le meurtre par sorcellerie et Magie.

II. La loi Cornelia et le meurtre par sorcellerie et Magie.

Il est beaucoup plus contestable d'admettre que la loi de *sicariis et veneficiis* ait réprimé le délit de Magie. D'après Mommsen³, ce n'est que peu à peu, d'abord, sous la République par voie d'interprétation⁴, puis en vertu du sénatus-consulte des premières années du règne de Tibère⁵, que le délit de Magie a été dégagé du *veneficium*. « Cette

1. C'est-à-dire que la loi Cornelia ne s'occupait que des poisons et non des philtres amoureux tels quels, puisque, en eux-mêmes, ils ne contiennent ni le dol, ni l'intention de tuer (cf. Hirschfeld, *op. cit.*, p. 18), c'est ce que prouve bien le texte de Paul « *etsi dolo non faciant* ».

2. P. 160-161. Dig. XLVIII, VIII, 3, 3.

3. Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 358.

4. Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 358 note 2, le *sacrilegium Nigidianum* qui vint devant les jurés (Pseudo Cicéron, *in Sall.*, 5, 14).

5. Ulpien, *Coll.*, XV, II, 1. Il s'agit du sénatus-consulte de l'an 16. Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 358 note 4. « La relation d'Ulpien ne vise que la Divination mais les récits de Tacite ont trait à la Magie. »

évolution, dit-il, a été principalement due à la réunion fréquente, dans une même profession, de la préparation des poisons et de celle des charmes ».

Il est possible que, jusqu'au règne de Tibère, on ait eu en vue, dans le crime de Magie, surtout les poisons et les philtres¹, il est même certain que, beaucoup plus tard, la loi Cornelia formait encore la base des procès de Magie.

Apulée était poursuivi en vertu de cette loi sous le règne d'Antonin le Pieux. En tout cas, dès le règne de Tibère, qui inaugure la série des grands procès, on se réfère principalement à des sénatus-consultes. Car, les charges qui pèsent sur les accusés ne sont pas toujours la composition de philtres, mais surtout la consultation des astrologues, les questions à eux posées sur la vie du prince, les incantations². Et, d'autre part³, Paul « *Ad legem Corneliam* », retient, aussi bien que les philtres, les sacrifices impies ou nocturnes ayant pour but de dévouer ou d'envoûter quelqu'un, et les sacrifices humains.

1. Voir Marquardt, *op. cit.*, I, p. 136, note 5. D'après lui, les Romains n'ont pas connu ces breuvages avant la fin de la république.

2. Cependant Mommsen, *op. cit.*, t. II, p. 358 note 3, Quintilien, VII, 3, 7 cite, comme exemple du sens dérivé de l'expression, le fait qu'on fit rentrer les *carmina magorum* dans le *veneficium*. Mommsen ajoute que, dans les constitutions d'amnistie du IV^e siècle, les *maleficia*, sont, sans exception, réunis au *veneficium* (*mentes et corporis venena: Cod. Th., IX, XXXVIII, 6*), et opposés à l'*homicidium*. Ainsi, de loin ou de près, toutes les manifestations de la Magie pourraient se rattacher à la loi Cornelia, par extension du sens de *veneficium*.

3. *Sent.*, V, XXIII, 15 et 16.

CHAPITRE IV

LES TEXTES SUR LA REPRESSION DE LA LOI CORNELIA A JUSTINIEN

(710/44). Après la loi, Cornelia, on ne trouve plus rien d'important avant l'année 710, où le sénateur Nigidius Figulus, savant astrologue fut accusé de se livrer à des pratiques occultes¹.

(721/33). Sous le triumvirat d'Octave, Antoine, et Lépide; Agrippa, qui, en sa qualité d'édile avait la police de la rue, « chassa de la ville les astrologues et les magiciens² ».

(725/29). Après la bataille d'Actium, César délibère avec Agrippa et Mécène, et Agrippa lui dit : « Ne permets pas non plus à personne de faire profession d'athéisme et de sorcellerie. La divination est nécessaire; nomme donc des haruspices et des augures à qui s'adressent ceux qui veulent consulter, mais « *il n'est pas nécessaire qu'il y ait des magiciens*³ ».

I^{er} siècle après Jésus-Christ (8 post J.-C).

La défense faite par Agrippa fut renouvelée dans les dernières années du principat d'Auguste, en l'an 8. « A Rome, Drusus, fils de Tibère, fut nommé questeur; dans les années suivantes, défense fut faite aux devins de prédire ni en particulier, ni en présence de témoins, la mort de personne⁴ ».

(14 à 37). Le règne de Tibère⁵ ouvre l'ère des procès de

1. Dion Cassius, XLV. 1. « Il était parmi les hommes de son temps celui qui connaissait le mieux l'ordre du ciel, les différences des astres, les influences qu'ils exercent. »

2. Dion Cassius, XLIX, 43.

3. Dion Cassius, LII, 36.

4. Dion Cassius, LVI, 25.

5. 14 à 37 *post. J.-C.*

Magie. En dehors des nombreux procès que Tibère, dans sa folie soupçonneuse, intenta aux personnages qu'il croyait avoir intérêt à faire disparaître, différentes mesures, se rapportant plus ou moins directement à la Magie, furent prises sous son règne. Nous les énumérerons d'abord, afin de pouvoir rendre compte, à la suite, des procès que nous ont transmis le témoignage des historiens, en observant toutefois, dans ces deux divisions, l'ordre chronologique.

(19). A la proposition du Prince, le Sénat rendit un décret interdisant les cérémonies des cultes étrangers, les rites égyptiens et judaïques¹. Tous ceux qui étaient adonnés à ces superstitions durent jeter au feu les habits et les ornements sacrés. Ceux d'entre eux qui, étant en âge de porter les armes, étaient convaincus de s'être souillés de ces impiétés, furent envoyés en Sardaigne, à cause de l'insalubrité du climat. Les autres furent exilés de Rome et menacés de servitude perpétuelle² ou de déportation³ si, dans un temps fixé, ils n'avaient pas abjuré leur culte impie.

Cette même année, Germanicus, à son retour d'Égypte, tomba malade en Syrie, au moment même où son dissentiment avec Pison, longtemps dissimulé, était rendu public⁴. Or, les circonstances qui entourèrent sa mort furent tellement mystérieuses, qu'il semble impossible ici de ne pas prendre au sérieux cette expression de « meurtre magique ». Certes, la science ne tenant compte que des faits positifs dira : ce fut un simple empoisonnement. Toutefois, même en laissant de côté l'action des phénomènes occultes, qui ne furent certes pas sans influence, on ne peut nier que ces phénomènes eurent au moins ce résultat d'aggraver la maladie de Germanicus, et de précipiter sa mort en troublant son esprit. En effet, « on avait trouvé dans le palais, sur la terre et autour des murs, des débris de cadavres arrachés aux tombeaux, des formules d'enchantements et d'imprécations, des lames de plomb sur lesquelles était gravé le nom de Germanicus, des débris humains à demi-brûlés et souillés par un sang noir, et d'autres maléfices,

1. Suét., *Tib.*, XXXVI; Tac., *Ann.*, II, 85.

2. Suét., *Tib.*, XXXVI.

3. Tac., *Ann.*, II, 85.

4. Tac., *Ann.*, II, 69.

au moyen desquels on croit que les âmes sont vouées aux divinités infernales¹. »

A Rome même, on eut connaissance de présages relatifs à sa mort, entre autres un oracle, prétendu sibyllin, qui disait : « Trois fois 300 ans accomplis, guerre civile, sybaritique délire, perdra les Romains », Tibère accusa ces vers d'être supposés, fit examiner tous les livres qui contenaient des prédictions, il condamna les uns comme apocryphes et approuva les autres².

Tibère, en dehors de la magie et de l'astrologie, trouva matière à soupçon jusque dans la divination officielle³. Vers la fin de son règne il défendit de consulter les augures en secret et sans témoins⁴. Il voulut même disperser les oracles voisins de Rome, mais ne put y réussir⁵.

(32). En 32 le quindécimvir Caninius Gallus, voulut faire admettre, par un sénatus-consulte, un nouveau livre de la Sibylle. Tibère lui reprocha d'avoir procédé sans avoir obtenu l'avis de ses collègues et l'appréciation du texte par le maître des rites. En même temps il rappela énergiquement, qu'Auguste, considérant le nombre des prophéties sans valeur qu'on publiait sous un nom célèbre, avait rendu une ordonnance fixant le délai dans lequel elles seraient remises au préteur urbain, et défendant de les conserver à titre privé⁶.

Quitte à revenir en arrière, il faut mentionner à part, à cause de son importance, et en le séparant des autres décisions de ce règne se rapportant à la Magie, le fameux sénatus-consulte de l'an 167 : « *Contre les Astrologues et les Magiciens* ». Plusieurs historiens le citent. Tacite⁸ : « *Facta et de mathematicis magisque Italia pellendis senatus-consulta* ». « On rendit des sénatus-consultes pour chasser de

1. Tac., *Ann.*, II, 69; Dion Cassius, LVII, 18.

2. Dion Cassius, *id.*, loc. cit.

3. On a vu plus haut, 1^{re} partie, ch. VII, p. 124, comment lui-même s'adonnait à tous les genres de divination.

4. Suét., *Tib.*, LXIII.

5. Suét., *id.*, loc. cit.

6. Tac., *Ann.*, VI, 12 : « *Simul commonefacit, quia multa vana sub nomine celebri vulgabantur, sanxisse Augustum quem intra diem ad praetorem urbanum deferrentur neque habere privatum liceret.* »

7. 16, d'après Tacite, *Ann.*, II, 32 et Goyau, *Chron.*, XVII, p. 56.

8. Tac., *Ann.*, II, 32. D'après Mommsen, *Droit pénal*, tome III, Divination, p. 193, n. 4, Tacite aurait étendu inexactement la portée du sénatus-consulte jusqu'aux *magi* et Suétone (*Tib.*, XXXVI) ainsi qu'Ulpien (*Coll.*, XV, II, 1) nous renseigneraient avec plus de précision.

l'Italie les astrologues et les Magiciens ». Suétone¹, « *Expulit et mathematicos; sed deprecantibus, ac se artem desituros promittentibus, veniam dedit.* » Il bannit aussi les astrologues; mais il leur pardonna, sur la promesse qu'ils lui firent d'abandonner leur art. » Dion Cassius² rapporte que Tibère fit mettre à mort les étrangers astrologues, magiciens, et tous ceux qui s'occupaient d'une manière quelconque de divination. Quant aux citoyens romains accusés de se livrer encore à ces pratiques, depuis le premier décret leur interdisant toute occupation de ce genre dans Rome, ils furent bannis. Mais c'est Ulpien qui rapporte le plus exactement la teneur de ce sénatus-consulte³. « *Le texte, dit-il, subsiste, du sénatus-consulte rendu sous le consulat de Pomponius et Rufus, qui décrétait contre les mathematiciens, chaldéens, arioli et autres personnages de la même secte, l'interdiction de l'eau et du feu, la confiscation de leurs biens, et la peine de mort si le coupable est étranger*⁴. » Puis Ulpien expose les difficultés qui se sont présentées au sujet de l'interprétation du sénatus-consulte et les variations de la doctrine. « *Est-ce la science de cette race d'hommes que l'on punit, ou seulement l'exercice et la profession de cette science ?* » Les anciens ont semblé viser non la doctrine elle-même, mais l'exposition de cette doctrine en public, c'est-à-dire les pratiques, recettes, consultations. Ensuite, « *cela a varié* ». Mais, « *il ne faut pas se dissimuler que cette contagion s'est glissée dans les mœurs, au point qu'ils ont pu afficher leur doctrine et l'exposer en public. Il est vrai que s'ils ont été vus donnant des recettes ou pratiquant leur art, c'est bien plus grâce à leur obstination et à leur audace que par la permission qu'on leur a accordée*⁵. » Ce sénatus-

1. Suét., Tib., XXXVI.

2. Dion Cassius, LVII, 15. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 193, n. 4 lui adresse le même reproche qu'à Tacite.

3. Ulpien, *Collatio*, XV, 2, 1. Ulpianus libro VII de officio proconsulis sub titulo de mathematicis et vaticinatoribus.

4. Id. : « *Praeterea interdictum est mathematicorum callida impostura et obstinata persuasione. Nec hodie primum interdicti eis placuit, sed vetus haec prohibitio est : denique extat senatusconsultum Pomponio et Rufo cons. factum, quo cavetur, ut mathematicis, Chaldaeis, ariolis, et ceteris, qui simile inceptum fecerunt, aqua et igni interdicatur omniaque bona eorum publicentur, et si externarum gentium quis id fecerit, ut in eum animadvertatur.* »

5. Id., XV, II, 2 : « *Sed fuit quaesitum, utrum scientia hujusmodi hominum puniatur an exercitio et professio. Et quidem apud veteres dicebatur professionem eorum, non notitiam esse prohibitam : postea variatum. Nec dissimulandum est nonnumquam inrepsisse in usum ut etiam profiterentur et publice se praeberent. Quod quidem magis per contumaciam et temeritatem eorum fa-*

consulte entraîna, dit Tacite¹, deux exécutions immédiates : un astrologue, L. Pituanus, fut précipité de la roche Tarpéienne². Un autre, P. Marcius, fut conduit, par ordre des consuls, hors de la porte Esquiline, et sa sentence ayant été publiée au son de la trompette, il fut puni selon l'antique usage : *P. Pituanus saxo dejectus est : in P. Marcium consules extra portam Esquilinam, quum classicum canere jussissent, more prisco advertere*. Ce texte requiert une explication. L'exécution de P. Marcius, en effet, a donné lieu à de nombreux commentaires, car les auteurs ne sont pas d'accord sur le genre de supplice qui lui fut infligé. La question du lieu ne fait aucun doute, car, sous le Principat, les exécutions publiques étaient ordinairement accomplies sur l'Esquilin, aussi bien lorsqu'il s'agissait de l'exécution par la hache que du crucifiement³. Ces exécutions capitales en plein air ont lieu sous la direction d'un magistrat, qui ne procède jamais lui-même, mais ordonne à ses *officiales* d'accomplir leur mission⁴. Le peuple était, d'après l'ancienne coutume, convoqué au supplice par un appel du cor⁵.

Mais la difficulté apparaît avec les derniers mots du texte, *more prisco advertere*. Que faut-il donc entendre par *more prisco* ou *more majorum*? Est-ce le supplice par la hache, *securi*, par les baguettes, *festuarius supplicium* ou le crucifiement? Bouché-Leclercq, après avoir mis en

ium est, qui visi erant vel consulere vel exercere, quam quod fuerat permissum ». On peut rattacher à ce § 3, le § 6, dont M. Collinet nous suggère qu'il pourrait bien être une scolie : « *Et sane non debent impune ferre hujusmodi homines, qui sub obtentu ex monitu deorum quaedam vel enuntiant vel jactant vel scientes conflagunt*. Et certainement, on ne doit pas laisser impunis des hommes de cette espèce qui, sous prétexte d'avertissements des dieux, annoncent certaines choses, ou s'en vantent, ou feignent de savoir. »

1. Tac., *Ann.*, II. 32.

2. L'exécution de L. Pituanus n'offre pas de difficultés. Le coupable était tout d'abord flagellé. L'exécution était dirigée par les tribuns de la plèbe et non confiée aux consuls. Cf. Mommsen, *Droit pénal*, III, 272, note 3.

3. Pour l'exécution par la hache, Suét., *Claude*, XXV et le crucifiement, Tac., *Ann.*, II, 32. Mommsen, *op. cit.*, p. 250, n. 1.

Sur la portion de l'Esquilin située en dehors du mur dit de Servius, au delà de la porte Esquiline, existait un vaste terrain appartenant à l'Etat, *locus publicus*, et portant le nom de *campus Esquilinus*; il servit à la fois de cimetière et de lieu d'exécution. Cf. Hülsen, dans *Pauly-Wissowa, Esquilinae, Esquilinus campus, Esquilina porta*, VI, 680 sq.; apud Jobbé-Duval, *op. cit.*, p. 65. Cette porte s'appelle aujourd'hui : *porta Maggiore*.

4. Mommsen, *op. cit.*, p. 259. Ces *officiales* sont, en première ligne, les licteurs, c'est-à-dire des citoyens romains qui portent dans ce but les verges et les haches nécessaires pour les principales formes d'exécution.

5. Mommsen, *op. cit.*, p. 251, note A cite notamment ce passage de Tacite

valeur ces deux exécutions que Tacite ne fait qu'indiquer, prétend que l'exécution, à la manière ancienne consistait à attacher le coupable à un poteau et à le battre de verges jusqu'à la mort¹. Il s'appuie sur Tite-Live I, 26 et II, 5. Or, l'examen de ces textes et l'interprétation qu'en donne Mommsen, ne sont pas d'accord avec cette affirmation. Le premier exemple est le récit du procès d'Horace : des duumvirs ont été nommés pour juger son crime. La loi était d'une effrayante sévérité : « *Si la sentence est confirmée, qu'on voile la tête du coupable, qu'on le suspende à l'arbre fatal, et qu'on le batte de verges dans l'enceinte ou hors de l'enceinte des murailles... infelici arbori reste suspendito; verberato vel intra pomærium, vel extra pomærium.* » Mais Horace en appelle au peuple, et son père, prenant sa défense, s'écrie : « Romains... le verrez-vous lié à un infâme poteau, battu de verges et supplicié? » *Quirites, eum sub furca vinctum inter verbera et cruciatus videre potestis.* » Or, pour Mommsen, ce cas prend place parmi les exemples de crucifiement². L'opinion de Bouché-Leclercq pouvait cependant se justifier par le fait suivant : il est probable que Tite-Live avait d'abord fait une première édition des dix premiers livres, et ce serait pour ce motif que Servius³ entend ces mots de Virgile : *saevum securi*, non pas de la hache même, mais du droit de faire mourir

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. IV, p. 328. « Ce sont là sans doute, dit-il, de fort minces personnages et Tacite ne juge pas même à propos de nous dire quel crime leur avait valu la peine capitale : mais leur nom, et plus encore le genre de supplice infligé à chacun d'eux, indique que c'étaient des citoyens romains. On voit que la contagion des rites importés d'Orient gagnait la société romaine. »

2. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 254-255, n. 7, parlant des exemples d'exécution qui se rattachent à la vieille coutume *more majorem* dit : Cette application se rencontre principalement dans le récit du procès d'Horace. Il cite également à l'appui un passage de Cicéron, *Pro Rabino*, V, 15 — « *Hic se popularem dicere audei, me alienum a commodis vestris: quum iste omnes et supplicorum et verborum acerbitatis, non ex memoria vestra ac patrum vestrorum, sed ex annalium monumentis, atque ex regum commentariis conquisierit... carnificæ vero, et obductio capitis, et nomen ipsum crucis...* etc. » Labienus ose se dire l'ami du peuple, et m'accuser d'être opposé à vos intérêts, lui qui va rechercher les formes les plus odieuses de supplices et de sentences, non pas dans vos traditions et dans celles de vos ancêtres, mais dans les monuments des annales et dans les archives des rois... Et si, enfin, nous sommes dévoués à la mort, mourons en hommes libres. Mais un bourreau, mais ce voile qui enveloppe la tête, mais le nom même de la croix ! » — Pour le procès d'Horace lui-même, le terme : *suspendere*, d'après Mommsen, indique bien le genre de supplice, car c'est le terme topique pour désigner le crucifiement, *op. cit.*, t. III, p. 255, note 1.

3. Servius, *ad Æneid.*, VI, 824.

par le supplice des baguettes *per festuarium*. Il aurait eu en mains la première édition de la première décade de Tite-Live¹. En effet, ce qu'il cite des dix premiers livres est presque toujours différent du texte que nous possédons. Mais Mommsen, sans entrer dans la discussion, donne deux arguments principaux à l'appui de son affirmation. D'abord une question de convenances. Les écrivains qui nous retracent l'histoire légendaire de Rome, hésitent naturellement à dire que l'exécution qui menaçait Horace était celle qui s'appliquait tous les jours aux esclaves². Puis une question de date. Horace³, dit-il⁴, en parlant de *formido fustis*, fait allusion au crucifiement et non au *supplicium festuarium* militaire, introduit à l'époque postérieure⁵. Enfin, dans tous les cas où il s'agit de *festuarium supplicium*, nous constatons que c'est là un châtiment réservé aux militaires⁶. Or, c'est pour le meurtre de sa sœur qu'Horace méritait la mort.

Le second exemple cité par Bouché-Leclercq, est la conjuration des jeunes patriciens et des fils de Brutus en faveur des Tarquins. Tite-Live⁷ fait le récit de l'exécution des traîtres en ces termes « *stabant deligati ad palum nobilissimi juvenes... lictores nudatos virgis caedunt, securique feriunt* » : Ces jeunes gens de la plus haute noblesse étaient attachés au poteau... les licteurs les dépouillent de leurs vêtements, les frappent de verges et leur tranchent la tête. Cet exemple n'est pas plus probant, et Mommsen le classe parmi les cas d'exécution par la hache⁸.

1. Tite-Live, éd. Nisard, 1838, notes, p. 853 : *T. Manlius consulis filius*

2. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 256, note 6.

3. Horace, *Épîtres*, II, 1, 154.

4. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 255, note 1.

5. Mommsen, *op. cit.*, t. I, p. 35. Le droit positif romain de la République ne connaît pas la peine corporelle, notamment la fustigation, comme peine indépendante: au contraire la bastonnade a été, comme on le sait, usitée à toute époque chez les Romains dans le droit de guerre ou arbitraire militaire.

6. Tite-Live, V, 6 : « *Festuarium meretur, qui signa relinquit aut praesidio decedit* ». Nous punissons du bâton celui qui abandonne ses drapeaux ou déserte son poste. — Polybe, VI, 8 : « La bastonnade est encore le supplice de ceux qui volent dans le camp, qui rendent quelque faux témoignage, qui, dans leur jeunesse, abusent de leur corps et se prêtent à quelque infamie, qui ont été repris trois fois de la même faute. » Cicéron, *Phill.*, III, 6 : « *Nam si ille consul, festuarium meruerunt legiones quae consulem relinquerunt* ». S'il est consul (Antoine) nos légions ont mérité le supplice de passer par les baguettes, pour avoir abandonné leur chef.

7. Tite-Live, II, V.

8. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 253. D'après la légende, c'est la dernière sentence criminelle d'une haute cour de justice qui ait été exécutée à Rome

Ainsi l'exécution *selon l'antique usage* », *more prisco* ou *more majorum* ne pouvait être que le supplice par la hache ou le crucifiement qui, selon Mommsen¹, sont aussi anciens l'un que l'autre; et tous deux, bien que le crucifiement manque de caractère religieux, peuvent s'appliquer aux citoyens. Mais en raison de son caractère déshonorant, il fut, à l'époque historique, réservé surtout aux esclaves. Depuis l'application du système de distinction des peines, on l'écarta pour les personnes d'un rang social élevé — sauf dans les cas graves — et le crime qui nous occupe en est un exemple².

Mais la flagellation, tout en n'étant pas la forme primitive d'exécution, était l'accompagnement habituel du supplice par la hache comme du crucifiement³. Dans ce dernier cas, en particulier, la fin du condamné pouvait être hâtée par une fustigation poussée jusqu'à la mort. D'après Mommsen, ce genre de mort paraît avoir été plus tard la règle en cas de crucifiement d'un homme libre⁴. Elle serait ainsi devenue la forme principale d'exécution au civil comme au militaire.

Nous pouvons donc affirmer que Marcius fut crucifié, puis flagellé⁵.

dans cette forme. De là date le retrait de la hache du bourreau des insignes de la magistrature urbaine. C'est la suppression, à l'intérieur des murs de la ville, du pouvoir militaire qui permettait au détenteur de l'*imperium* de faire abattre à ses pieds la tête du citoyen désobéissant, comme s'il s'agissait d'un soldat insoumis — Pour cette forme d'exécution, les mains du condamné sont liées derrière son dos, il est attaché à un pilier, dépouillé de ses vêtements, flagellé, étendu sur le sol et décapité par la hache.

1. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 252.

2. *Ibid.*

3. Pour la fustigation dans le cas d'exécution par la hache, voir page précédente : le crucifiement avait lieu de la manière suivante. « On dépouille le condamné de ses vêtements, on lui voile la tête, on lui met la fourche (*furca*) sur le dos et on lui lie les bras aux deux extrémités, on hisse ensuite la fourche, et, avec elle, le corps, le long d'un poteau planté sur le lieu d'exécution, et on attache les pieds du supplicié à ce poteau. Lorsqu'il est ainsi crucifié, le dé inquant est flagellé.

4. Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 257. — D'ailleurs, dans le crucifiement ordinaire, la flagellation hâtait certainement la mort par épuisement. Parfois aussi on précipitait l'issue du châtimement par la rupture des jambes.

5. C'est d'ailleurs ce qu'affirme Mommsen, *op. cit.*, p. 254-55, note 8 : « Le crucifiement se présente également dans cette forme d'exécution que le langage technique qualifie de *traditionnel* », Tac., *Ann.*, II, 32. In P. Marcius, etc. Parmi les autres exemples cités, notamment Suét., *Néron*, XLIX : « *legit se hostem a senatu judicatum et quaeri, ut puniatur more majorum, interrogavitque, quale id genus esset poenae, et cum comperisset nudi hominis cervicem inseri furcae, corpus virgis ad necem caedi* »; et Dom., XI *more majorum* on y voit que la mise en croix n'est que le prélude à la fustigation qui doit hâter la fin; le corps est frappé de verges jusqu'à la mort ».

Les Procès de Magie sous Tibère.

Le premier en date est le *procès de Libon Drusus*, de la famille des Scribonius¹, il a lieu en (769 /15). « Je raconterai avec le plus grand soin, nous dit Tacite², le commencement, la marche et le dénouement de cette affaire, parce qu'elle fut comme le point de départ de ces intrigues qui ont si longtemps miné l'Etat. »

a) *Les faits.* — Libon Drusus, jeune homme imprévoyant et fantasque, avait été poussé par Firmius Catus, sénateur, son ami intime, à *consulter les prédictions des Chaldéens, les cérémonies de la magie, les interprètes des songes*³; tout cela avait pour but d'exciter en lui une ambition démesurée, danger fort grave alors, en rehaussant à ses yeux l'éclat de sa noble famille : son bisaïeul était Pompée, sa tante Scribonie, femme d'Auguste, ses cousins, les Césars. S'associant étroitement à sa vie, le traître entoure Libon d'un réseau serré de témoins et d'esclaves instruits des faits.

b) *L'accusation.* — Par l'entremise de Flaccus Vescularius, chevalier romain, Firmius Catus dénonce Libon à Tibère. D'autre part, un certain Junius, que Libon avait prié d'évoquer les ombres des morts, en avertit le célèbre délateur Fulcinius Trio. Celui-ci se saisit de l'accusation, visite les consuls. Le Sénat est convoqué pour délibérer « *sur une grande et terrible affaire*⁴ ».

c) *Le procès.* — Cette nouvelle frappe Libon comme un coup de foudre. César ne venait-il pas, peu auparavant, de l'élever à la préture, ne l'avait-il pas admis à sa table, sans laisser paraître sur son visage aucun changement ? Il revêt ses habits de deuil, et, accompagné de femmes du plus haut rang, supplie ses proches, implore une voix qui le défende. Le jour de l'assemblée, malade réellement ou le feignant⁵, il se fait conduire en litière au Sénat, et

1. Les consuls de l'an 15 étaient T. Statilius Sisenna Taurus et L. Scribonius Libon.

2. Tac., *Ann.*, II, 27.

3. *Id.*, « *impulit juvenem ad Chaldaeorum promissa, magorum sacra, somniorum etiam interpretes* ».

4. Tac., *Ann.*, II, 28; « *Junius quidam, tentatus ut infernas umbras carminibus eliceret. Vocantur patres, addito consultandum super re magna et atroci* ».

5. Tac., *Ann.*, II, 29. — D'après Dion Cassius, LVII, 15, Tibère ne le mit pas en jugement tant qu'il fut en santé, mais aussitôt qu'il fut atteint d'une maladie mortelle, il le fit apporter au sénat dans une litière couverte.

implore vainement Tibère. Lecture est donnée des pièces de l'accusation et des noms des témoins¹. Deux autres accusateurs, Fonteius et Vibius, se joignirent à Catus et à Trio. Vibius produit d'abord des charges aussi absurdes qu'extravagantes. Mais il en vient à un chef d'accusation plus important : il cite des tablettes, sur lesquelles Libon avait ajouté, de sa main, aux noms des Césars et des sénateurs, des notes menaçantes ou mystérieuses. L'accusé niait. Alors, tournant la loi, et les faisant vendre à un agent du fisc, Tibère força ses esclaves à déposer contre lui².

d) *L'issue du procès*. — Au moment où les soldats viennent pour se saisir de lui, Libon, prévenant le châtimement, se perce les entrailles. L'accusation est cependant poursuivie devant le Sénat avec la même rigueur. Tibère jura qu'il eût demandé la vie pour Libon, s'il ne se fût hâté de mourir volontairement. Ce furent ensuite une série de décrets et d'adulations, accordant les biens de Libon et des récompenses aux accusateurs, des jours de prières et d'offrandes aux dieux³.

Procès de Pison (19) gouverneur de la Syrie, rival et meurtrier de Germanicus.

a) *L'accusation*. A son retour à Rome, Pison fut cité devant les consuls par Fulcinus Trio. Celui-ci dut se désister de la poursuite et on pria Tibère de prendre l'instruction du procès. Tibère, après avoir écouté les plaintes menaçantes des accusateurs et les prières de Pison, renvoie toute l'affaire au Sénat⁴.

b) *Le procès*. — Pison trouve à grand peine des défenseurs. Le peuple murmure et soupçonne Tibère⁵. On expose l'accusation : 1° Avarice et ambition de Pison dans le gouvernement de l'Espagne; 2° Pison avait autorisé l'indiscipline des troupes et démoralisé les soldats; 3° Il avait tué Germanicus lui-même par les *maléfices* et le poison, et cette mort avait été pour lui et pour Plancine une occasion de fêtes et de sacrifices impies⁶. L'accusa-

1. Tac., *Ann.*, II, 29.

2. Tac., *Ann.*, II, 30.

3. *Id.*, 31.

4. Tacite, III, 10.

5. Tac., *Ann.*, III, 11.

6. *Id.* III, 13 : « postremo ipsum devotionibus et veneno peremisse : sacra tunc et immolationes nefandas ipsius atque Plancinae ».

tion d'empoisonnement fut cependant la seule dont Pison parut se justifier, étant d'ailleurs insuffisamment établie. Ne disait-on pas qu'il avait, lui-même, dans un repas donné par Germanicus, et se trouvant placé au-dessus de lui, empoisonné les mets de sa main? Or, une telle audace paraissait impossible. Mais les sénateurs avaient la ferme persuasion que la mort de Germanicus était le résultat d'un crime, et le peuple prenait parti contre Pison¹. Cependant Tibère le fit reconduire chez lui par un tribun des cohortes prétoriennes. Le second jour (car trois jours avaient été accordés pour la défense) Pison reparut dans le Sénat. Mais accueilli avec la même hostilité, il perdit tout courage, et, dans la nuit, il se traversa la gorge d'une épée². Après sa mort deux jours furent encore employés à un semblant de procédure. Tibère lut au Sénat les lettres que Pison avait écrites avant de mourir, et où il demandait grâce pour ses fils. Ils ne furent point inquiétés, et la mémoire de leur père ne fut pas autrement flétrie³. Quant à Plancine, pendant le procès même, elle avait séparé sa défense de celle de son mari, car le crédit dont elle jouissait près d'Augusta lui fit obtenir sa grâce⁴.

Procès de Lépida (20), Lépida, de noble famille fut citée en justice.

a) *Accusation*. — Lépida était accusée de supposition de part, ayant prétendu faussement que P. Quirinus, homme riche et sans enfants, l'avait rendue mère. On l'accusait en outre d'adultères, d'empoisonnements, *de questions adressées aux astrologues sur la famille des Césars*⁵.

b) *Le procès*. — Manius Lepidus, son frère, prend la défense de l'accusée. Quirinus la poursuit, après l'avoir répudiée, attirant ainsi la pitié sur elle. Comme dans les autres procès, le Prince se montre impénétrable, déguisant sa pensée, tour à tour irrité et bienveillant. Il pria d'abord le Sénat de ne pas s'occuper du crime de lèse-majesté, et quand

1. *Id.*, III, 14 : « *senatus numquam satis credito sine fraude Germanicum interisse* ».

2. Tac., *Ann.*, III, 15.

3. *Id.*, 16, 17, 18.

4. *Id.*, 15 et 17. Plus tard en 32) après la mort d'Agrippine, Plancine, poursuivie pour des crimes notoires, s'infligea de sa main un châtiment tardif mais juste.

5. Tac., *Ann.*, III, 22 : « *adjiciebantur adulteria venena, quaesitumque per Chaldaeos in Forum Caesaris* ».

les esclaves de Lépida furent soumis à la question, il ne permit pas de les interroger sur les faits qui intéressaient sa famille¹. Cependant Lépida, pendant les jeux qui interrompirent l'instruction, se rendit au théâtre accompagnée de femmes d'un haut rang, et invoquant avec des gémissements lamentables ses ancêtres et Pompée lui-même, elle excita une compassion si profonde, que le peuple, se répandant en larmes, chargeait Quirinus d'imprécations terribles. Mais, à la torture, les esclaves révélèrent les crimes de Lépida, et, suivant l'avis de Rubellius Blandus : on lui interdit l'eau et le feu².

Après le jugement, Tibère la convainc encore de tentative d'empoisonnement sur la personne de Quirinus (d'après les révélations des esclaves de celui-ci)

En 23 eut lieu le **Procès de Numantina**, première femme du préteur Plautius Sylvanus. Comme il avait tué sa seconde femme, Apronia, en la jetant du haut de sa maison, Sylvanus fut cité devant le Sénat. Mais il devança son jugement en se donnant la mort. Peu de temps après on accusa Numantina de l'avoir rendu fou *par des enchantements et des philtres* ; mais on la déclara innocente. Nous n'avons pas d'autres détails sur ce procès³.

Le procès de Claudia Pulchra, deux ans plus tard, (en 25) avait pour cause profonde son amitié pour Agrippine, veuve de Germanicus, dont elle était la cousine, et qu'on voulait perdre en s'attaquant d'abord à son entourage. On fit accuser Claudia Pulchra par un certain Domitius Afer, ancien préteur peu considéré, et ambitieux de se faire un nom, même par le crime. « Afer mit en avant la prostitution, l'adultère avec Furnius, *des maléfices et enchantements contre le prince*. » Malgré l'intervention d'Agrippine, qui, trop violente, ne fit qu'irriter Tibère, Pulchra et Claudius furent condamnés. Afer obtint la célébrité⁴.

Scaurus, illustre par sa noblesse et son éloquence, fut perdu par la haine de Macron (34). Celui-ci dénonça le sujet d'une tragédie écrite par Scaurus, et cita des vers

1. *Id.*, 22.

2. Tac., Ann., III, 23.

3. Tac., Ann. IV, 22 : « *accusata injecisse carminibus et veneficiis vecordiam marito, insons judicatur* ».

4. Tac., Ann. IV, 52 : « *crimen impudicitiae, adulterum Furnium veneficia in Principem et devotiones* ».

qu'on pouvait tourner contre Tibère. Cependant les véritables chefs d'accusation mis en avant par Servilius et Cornelius furent : 1^o l'adultère avec Livie, et 2^o des *sacrifices magiques*.

Scaurus prévint son jugement, et fut encouragé par sa femme Sextia qui mourut avec lui¹.

Sous le règne de Claude (41 à 54 *post J.-C.*), on légiféra également contre la Magie. Un sénatus-consulte fut rendu, pour chasser d'Italie les *astrologues*, mais ce sénatus-consulte (51) resta sans effet. C'est Tacite qui le mentionne : « *De mathematicis Italia pellendis factum senatus-consultum atrox et irritum* »².

Plusieurs procès célèbres eurent lieu, dont l'inculpation de Magie fit tous les frais, dissimulant, en réalité, d'autres causes tenues secrètes. Ce furent :

Le procès de Lollia (48), petite-nièce de Messalinus Cotta, ex-femme de Memmius Regulus et de C. César. Agrippine l'avait en haine, parce qu'elle lui avait disputé la main de Claude, aussi elle chercha des crimes et un délateur.

a) *L'accusation*. — On lui reprocha d'avoir consulté des Chaldéens et des mages, et d'avoir interrogé l'oracle d'Apollon de Claros sur le mariage de l'empereur³.

Ce fut un procès inique, car Lollia ne fut pas même entendue. Claude parla longtemps, dans le Sénat, de son illustre naissance. Puis il ajouta « qu'elle nourrissait contre la république des projets funestes » et demanda la confiscation des biens et le bannissement hors de l'Italie.

b) *Condamnation*. Elle fut exilée et son immense fortune réduite à cinq millions de sesterces. Mais on lui envoya un tribun pour la contraindre à se tuer.

Procès de Furius Scribonianus (51) qui « *cherchait à savoir des Chaldéens la fin du prince* »⁴. Il fut exilé. Sa mère, Junia, fut impliquée dans l'accusation. Mais Furius ne tarda pas à mourir en exil, et il est douteux s'il mourut de mort naturelle ou s'il fut empoisonné.

¹. Tac., Ann. VI, 29 : « *ab Servilio et Cornelio accusatoribus adulterium Liviae, magorum sacra objectabantur* ».

². Tac., Ann. XII, 52.

³. Tac., Ann., XII, 22 : « *Agrippina molitur accusatorem qui oticeret Chaldaeos, magos interrogatumque Apollinis Clarii simulacrum super nuptiis Imperatoris* ».

⁴. Tac., Ann., XII, 52 : « *Quasi in eum Principis per Chaldaeos scrutaretur* ».

Procès de Statilius Taurus (52), homme célèbre par ses richesses, dont Agrippine convoitait les jardins. Tarquinius Priscus, lieutenant de Taurus dans son consulat d'Afrique, fut chargé de l'accusation. On reprocha à Taurus quelques faits de concussion, mais surtout de *s'être livré à des superstitions magiques*. Taurus se tua avant le jugement¹.

Procès de Domitia Lepida (53) petite nièce d'Auguste et sœur de Domitius, premier mari d'Agrippine. La cause réelle de ce procès fut encore la haine d'Agrippine. Ces deux femmes luttèrent surtout pour savoir laquelle, de la tante ou de la mère, régnerait sur Néron.

Domitia fut accusée « *d'avoir invoqué la magie contre l'épouse du prince* et de troubler la paix de l'Italie, par les bandes indisciplinées d'esclaves qu'elle entretenait dans la Calabre ». La mort fut prononcée².

Plus qu'aucun autre prince, peut-être, Néron (54 à 68) s'adonna non seulement à l'astrologie, mais à la Magie, car il se fit initier par des mages véritables, venus d'Arménie³. Que cependant le crime de Magie ait servi de façade à de nombreux procès, cela, chez lui, ne peut surprendre. Parmi les principaux, relatés par Tacite, se trouvent :

Procès de Pomponia Grécina (55), femme d'un haut rang, épouse de Plautius. Elle était accusée de *superstitions étrangères*. Le jugement eut lieu en particulier, il avait été remis au mari lui-même, qui, suivant l'ancien usage, instruisit en présence des parents. Il la déclara innocente⁴.

Procès de Silanus et de Lepida (64). Néron désirait se débarrasser de Silanus, jeune noble de mœurs austères. Il trouva des témoins qui accusèrent Lepida, femme de Cassius⁵ d'inceste avec son neveu, et de *sacrifices magiques*⁶. Silanus fut exilé par un décret du Sénat. Enfermé à Barium, municipe d'Apulie, on lui envoya un centurion

1. Tac., Ann., XII, 59 : « *magicas superstitiones objectabat* ».

2. Tac., Ann., XII, 65 : « *quod conjugem Principis devotionibus petivisset, quodque parum coercitis per Calabriam servorum agminibus pacem Italiae turbaret* ».

3. Voir 1^{re} partie, ch. VII.

4. Tac., Ann., XIII, 32 : « *superstitionis externae rea* ».

5. Tac., Ann., XVI, 7. Néron voulait également perdre Cassius qui se distinguait par une ancienne fortune et la sévérité de ses mœurs.

6. Tac., Ann., XVI, 8 : « *incestum cum fratris filio et diros sacrorum ritus* ».

pour le mettre à mort. Silanus, bien que sans armes, se défendit énergiquement jusqu'au moment où il tomba, frappé par le centurion de coups reçus en face, comme dans une bataille¹. On ne sait rien de la condamnation de Lépidia, sinon « que son jugement fut réservé à César² ».

Procès de P. Antéius et d'Ostorius Scapula (65)³.

C'est un exilé, Antistius Sosianus, condamné pour avoir fait des vers injurieux contre Néron, qui en prit l'initiative. Ce Sosianus fut informé des récompenses que l'on donnait aux délateurs et de l'ardeur du prince à verser le sang. Or, il s'était lié avec un autre proscrit, habitant dans le même lieu, Pammène. Celui-ci était un astrologue célèbre, très habile dans l'art des Chaldéens, et qui, pour ce motif, avait de nombreuses relations. Sosianus ne tarda pas à découvrir qu'un de ses correspondants et consultants les plus assidus était P. Antéius, dont, d'autre part, il recevait une pension annuelle. Sosianus n'ignorait pas non plus que l'amitié d'Agrippine avait rendu Antéius odieux à Néron et que ses richesses excitaient la cupidité. Alors : 1^o il intercepta des lettres d'Antéius, et déroba son horoscope, que Pammène tenait caché; 2^o il trouva, en sus, des calculs sur la naissance et sur la vie d'Ostorius Scapula.

Muni de ces preuves, il écrivit au prince, lui promettant de lui révéler des secrets importants, et qui intéressaient la sûreté de sa personne, s'il obtenait une courte suspension de son exil. Il ajoutait « qu'Antéius et Ostorius menaçaient l'Etat, et qu'ils interrogeaient le sort sur eux-mêmes et sur le prince⁴ ».

Aussitôt, des galères liburniennes sont expédiées, qui ramènent Sosianus en toute hâte. Il n'y eut pas de jugement, mais, du moment où la délation fut connue, on savait qu'Ostorius et Antéius étaient condamnés; on avertit Antéius de faire son testament. Alors il prit du poison, et, trouvant la mort trop lente, il s'ouvrit les veines. Ostorius, lui, était dans une terre éloignée,

1. *Id.*, XVI, 8-9.

2. *Id.*, XVI, 9.

3. Tac., *Ann.*, XVI, 14 et 15.

4. Tac., *id.*, XVI, 14 : « *Quippe Anteiū et Ostorium imminere rebus et sua Caesaris uae iata scrutari* ».

sur les confins de la Ligurie. Néron envoya vers lui un centurion, avec ordre de le tuer dans le plus bref délai, car il était d'une force prodigieuse et Néron le redoutait. Le centurion fit fermer les issues et signifia à Ostorius les ordres de l'empereur. Il se coupa les veines, puis il ordonna à un esclave de tenir sans bouger un poignard levé, et, se lançant sur le fer, il se perça la gorge.

Mais le procès le plus dramatique de ce funeste règne fut assurément celui de **Baréa Soranus et de sa fille Servilia** (66).

Baréa Soranus, proconsul d'Asie, avait aigri la haine de l'empereur par son équité et son mérite, durant son gouvernement dans cette province. Il fut accusé par Ostorius, chevalier romain, à son retour. Néron fixa, pour la condamnation, l'époque où Tiridate vint recevoir la couronne d'Arménie¹.

a) *L'accusation*. — Ostorius Sabinus accuse Soranus, devant le Sénat « d'avoir voulu se faire un nom aux dépens de l'Etat, pendant son proconsulat d'Asie, en fomentant les séditions des peuples ». Puis il ajoute des faits récents : la fille de Soranus, Servilia, s'était associée aux crimes de son père, en prodigant de l'argent à des *magiciens*². Or, Servilia, âgée seulement de vingt ans, avait eu, en effet, par tendresse filiale, l'imprudence de consulter les devins, mais seulement pour savoir si sa famille serait sauvée, si Néron se laisserait fléchir, et si la décision du Sénat ne devait rien apporter de funeste³. Cette infortunée était déjà veuve, car l'exil venait de lui ravir son époux, Annus Pollion⁴.

b) *Le procès*. — Servilia est appelée. Interdite, elle n'ose pas même jeter les yeux sur son vieux père, dont elle redoute d'aggraver le péril. L'accusateur l'interroge, lui demande « si elle avait vendu son collier et ses présents de noces pour payer des *sacrifices magiques*⁵ ». Servilia

1. Tac., *Ann.*, XVI, 23.

2. Tac., *Ann.*, XVI, 30 « *quod pecuniam Magis dilargita esset* ».

3. *Id.*, « *non tamen aliud consultaverat, quam de incolumitate domus, et an placabilis Nero, an cognitio senatus nihil atrox afferret* »,

4. En 65, il s'était formé une conjuration contre Néron. Après la découverte du complot, les conjurés furent exécutés mais Annus Pollion étant parmi ceux sur lesquels on avait des soupçons compromettants plutôt que des preuves convaincantes, il fut, par faveur, condamné à l'exil. Tac. : *Ann.*, XV, 71.

5. Tac., *Ann.*, XVI, 31 : « *An Cultus dotales, andetractum cervici monile venundedisset, quod pecuniam faciendis magicis sacris contraheret?* »

se jette à terre et pleure longtemps en silence, puis, embrassant les autels : « Je n'ai invoqué, dit-elle, aucune divinité funeste, je n'ai fait aucune imprécation. Le seul motif de mes prières malheureuses était que vous, César, et vous, Sénateurs, vous me conserviez le meilleur des pères. J'ai donné mes vêtements, mes pierreries, les parures qui conviennent à mon rang, comme j'aurais donné mon sang et ma vie. C'est à ces hommes, jusqu'alors inconnus pour moi, à répondre de leur nom et des pratiques auxquelles ils se livrent. Je n'ai parlé du prince que pour le nommer parmi les dieux; mon malheureux père ne sait rien, et, s'il y a crime, je suis seule coupable¹. »

Son père n'en peut supporter davantage. Il l'interrompt et s'écrie : qu'il fallait séparer leurs causes car elle ne l'a point suivi dans sa province, elle n'a pas été impliquée dans l'accusation de son mari, enfin elle n'est coupable que d'un excès de tendresse. Pour qu'on absolve sa fille il est prêt, lui, à subir sans murmure son sort, quel qu'il soit. A ce moment, ce père vénérable se précipite dans les bras de sa fille qui s'élançait vers lui. Mais on ne tolère pas même ce réconfort, et des licteurs, se jetant entre eux, les arrêtent. Puis ce fut :

c) *L'audition des témoins*. Parmi les dépositions les plus intéressantes. Tacite² signale celle de P. Ægnatius, client et ami de Soranus. Cet homme avait toujours affecté des airs de vertu et se disait stoïcien. Or, il s'était laissé séduire par l'argent, et chargea son ami. Il souleva, par sa perfidie, la colère de l'assemblée. Au contraire, Cassius Asclépiodotus, l'homme le plus riche de la Bithynie et ami de Soranus pendant les jours heureux, vint le défendre, à son propre péril, et, en effet, il fut dépouillé de ses biens et banni³.

d) *Condamnation*. — Soranus et Servilia eurent le choix de leur mort⁴.

Vitellius, lorsqu'il fut dans Rome, y publia un décret (68), par lequel il chassait d'Italie les Astrologues « *Pulsi Italia mathematici*⁵ ». Il leur ordonnait de sortir de Rome et

1. *Id.*, *loc. cit.*

2. Tac., *Ann.*, XVI, 32.

3. Tac., *Ann.*, XVI, 33.

4. *Id.*, *loc. cit.*

5. Tac., *Hist.*, II, 62; Dion Cassius, LXV, 1; Suét., *Vitel.* XIV.

de l'Italie avant les calendes d'octobre¹. Mais ceux-ci, la nuit, répliquèrent par une affiche ainsi conçue : « Salut, les Chaldéens défendent à Vitellius Germanicus de se trouver, passé ce terme, en quelque lieu que ce soit² ». Dès lors, Vitellius fut complètement exaspéré contre les astrologues. Il en voulait surtout, dit Suétone³, aux astrologues domestiques. Il suffisait qu'on les accusât pour qu'il les fit périr sans les entendre.

L'année suivante (69), Vespasien bannit de Rome les astrologues⁴, bien qu'étant lui-même en rapport avec les plus célèbres d'entre eux⁵.

Sous Domitien, les mathématiciens furent expulsés en même temps que les philosophes⁶.

II^e siècle (post J.-C.). — C'est au règne des Antonins, et aux constitutions qui émanent de ces princes, que l'on doit vraisemblablement rapporter le § 3 du passage d'Ulpien déjà cité⁷ : « Fort souvent enfin, et à peu près par tous les princes, il a été interdit à qui que ce soit de se mêler de superstitions de cette sorte, et ceux qui l'ont fait ont été diversement punis, selon la portée de leur consultation. Car ceux qui ont posé des questions touchant la vie du prince, ont été frappés de la peine capitale ou de quelque autre châtiment sévère : ceux qui ont consulté sur eux-mêmes ou les leurs ont été punis plus légèrement. Ceux qui passent pour des prophètes doivent être également frappés, attendu qu'ils exercent une profession détestable, qui va souvent contre le repos public et le gouvernement du peuple romain ».

Sous Antonin le Pieux, il y eut, toujours d'après Ulpien⁸,

1. Suét., *Vitel.*, XIV.

2. *Id.*, loc. cit.

3. *Id.*, loc. cit. : « Nullis tamen infensor, quam vernaculis mathematicis, ut quisque deferretur, inauditum capite puniebat. »

4. Dion Cassius, LXVI, 9.

5. Ce fameux Babilus, qui avait appris à Néron, troublé en songe par une comète, que les princes avaient coutume de détourner ce funeste présage par des meurtres expiatoires et de le faire tomber sur la tête des grands.

6. Bouché-Leclercq., *op. cit.*, t. IV, p. 329.

7. Ulpien, *Coll.*, XV, II, 1, § 3 : « Saepissime denique interdictum est fere ab omnibus principibus, ne quis omnino hujusmodi ineptiis se immisceret, et varie puniti sunt ii qui id exercuerint, pro mensura scilicet consultationis. Nam qui de principis salute, capite puniti sunt vel qua alia poena graviore adfecti : eminvero si qui de sua suorumque, levius. Inter has habentur vaticinatoris quamquam ii quoque plectendi sunt, quoniam nonnunquam contra publicam quietem imperiumque populi Romani improbandas artis exercent. »

8. Ulpien, *Coll.*, XV, II, 1, § 4 : « Exstat denique decretum divi Pii ad Pacatum, legatum provinciae Lugdunensis, cujus rescripti verba quia multa sunt, de fine ejus ad locum haec pauca subjeci. »

un texte très étendu concernant certainement les *valicinatores*. « Il existe enfin un décret du divin Antonin le Pieux à Pacatus, légat de la province Lugdunaise, duquel rescrit, parce qu'il est trop long, j'ai mis, ci-dessous, à leur place, certains mots de sa fin. » Mais malheureusement, nous ne possédons pas ce décret.

Le Procès d'Apulée.

Le philosophe et avocat Apulée fut accusé de Magie sous le règne d'Antonin le Pieux. La date de ce procès se place entre 148 et 161, c'est ce qui résulte du procès lui-même¹. Mais pour la date précise, elle ne peut être fixée en toute certitude. Cependant, comme il fut traduit devant le proconsul d'Afrique, Claudius Maximus, et que celui-ci fut, selon toute probabilité, gouverneur d'Afrique en 157/8, cette date serait aussi celle du procès². Maximus était en tournée dans sa province et se trouvait à Sabrata, non loin d'Oea, où résidait Apulée pour y tenir son *conventus*. C'est donc là que le procès fut plaidé et jugé³.

a) *Les causes du procès*. — Apulée, en route pour Alexandrie étant tombé malade à Oea, retrouva dans cette ville un ancien condisciple d'Athènes, Pontianus. Ce dernier l'amena à épouser sa mère, une riche veuve, nommée Pudentilla. Ce mariage lui attira des haines, à cause de la fortune de sa femme. Pudentilla avait, jusqu'alors, repoussé tous les prétendants, tandis qu'Apulée, pauvre, et plus jeune qu'elle, avait obtenu sa main sans difficulté. Aussi les adversaires d'Apulée, après l'avoir diffamé, font-ils courir les bruits de Magie, laissant entendre que ces moyens seuls avaient pu vaincre la résistance de Pudentilla.

b) *L'accusation en justice* fut soutenue par Sicinius Æmilianus, frère du premier mari de Pudentilla, au nom de son jeune neveu Sicinius Pudens, frère de Pontianus et beau-fils d'Apulée. Voici comment, d'après Apulée lui-même, elle s'introduisit : Sicinius Æmilianus avait intenté un procès, sans griefs positifs, contre Apulée et sa femme

1. Apulée, *Apologie*, Introduction XXIV. D'après sa biographie, Apulée demeura environ 3 ans à Oea, où eut lieu le procès.

2. *Apol.*, Introd., XXIII.

3. *Id.*, XXIII.

Pudentilla. Apulée plaidait pour elle contre les Granius, lorsque les avocats d'Æmilianus se mirent à l'accuser de maléfices magiques, lui attribuant le meurtre de Pontianus¹. Apulée prit alors les devants et mit ses adversaires en demeure d'engager les poursuites. Voici quels étaient les principaux chefs d'accusation. On peut les répartir en deux groupes : 1^o les maléfices de tous genres ; 2^o ceux qui, plus spécialement, ont abouti à son mariage avec Pudentilla.

1^o Les ennemis d'Apulée voulaient prouver qu'il se livrait habituellement à *la Magie* et prétendaient :

a) Qu'il avait payé des pêcheurs pour lui procurer certaines espèces de poissons, en vue, sans doute, de composer *des philtres d'amour*, et même, qu'une femme avait été l'objet de séductions opérées à l'aide d'animaux marins².

b) Il avait ensorcelé par ses *incantations* un jeune esclave Thallus (épileptique) : il l'avait emmené en un lieu écarté, avec un petit autel, une lampe et quelques rares complices pour témoins. Or, au lieu même de l'incantation, cet enfant était tombé à terre sans connaissance, et, une fois réveillé, il n'avait plus conscience de rien et s'était mis à prophétiser³.

c) Une femme de condition libre aurait été amenée dans sa maison, atteinte du même mal que Thallus ; Apulée ayant promis de la soigner, l'aurait également terrassée par ses incantations⁴.

d) Apulée, disaient-ils, possédait un *talisman magique*, Il s'agissait de certains objets enveloppés dans un mouchoir et déposés auprès des lares de Pontianus⁵.

e) on l'accusait encore, et cela est plus important, de *sacrifices nocturnes* accomplis dans la maison d'un certain Junius Crassus, avec Appius Quintus, ami d'Apulée, qui habitait là en qualité de locataire, pendant le séjour de Crassus à Alexandrie. Crassus, à son retour, avait trouvé dans le vestibule de sa demeure une quantité de plumes d'oiseaux, en outre les murs étaient maculés de suie. Son esclave, qu'il avait interrogé, révéla alors les sacrifices

1. *Apologie*, Exorde.

2. *Apol.*, XXIX à XLII.

3. *Id.*, XLII sq.

4. *Id.*, XLVIII sq.

5. *Id.*, LIII sq.

nocturnes¹. Crassus, personnage peu recommandable, au dire d'Apulée, avait fourni un témoignage écrit, acheté par Æmilianus; l'affaire s'était d'ailleurs négociée chez un rustre nommé Rufinus.

d) un autre grief fut mis en avant : la fabrication d'une *statuette de Mercure* : Faite secrètement, en un bois très précieux, en vue de maléfices magiques, elle avait, disaient-ils, l'aspect d'un squelette grimaçant et horrible, et Apulée l'honorait dévotement en la saluant d'un nom grec².

2° *Le mariage d'Apulée et de Pudentilla.*

a) Pudentilla qui, après la mort de son premier époux, était restée veuve et chaste pendant près de quatorze ans, n'a jamais eu l'intention de se remarier. C'est Apulée, lui seul, qui l'a contrainte *par ses enchantements*³. On va même jusqu'à prétendre que Pudentilla elle-même écrivit à son fils Pontianus : « Apulée est magicien, et moi j'ai été ensorcelée par lui et j'aime. Viens donc à moi pendant que j'ai encore ma raison⁴. » C'est que Pontianus, après avoir négocié le mariage de sa mère, s'était épris de la fille d'un débauché : Rufinus, et celui-ci, pour mettre sa main sur la fortune de Pudentilla, avait essayé vainement de la faire renoncer à épouser Apulée, cela avec l'aide de Pontianus. Le passage cité, était extrait d'une lettre de Pudentilla à son fils. Il tendait justement à prouver l'innocence d'Apulée, reprenant, pour le discuter, un grief invoqué par Pontianus contre lui.

b) C'est par intérêt, pour la dot, prétendent Æmilianus et Rufinus, qu'Apulée a eu recours aux *incantations* et aux breuvages pour séduire Pudentilla⁵.

Enfin, d'après Apulée lui-même, quelques habitants d'Oea le tenaient pour *magicien*⁶.

Si, de tous ces griefs, la plupart nous semblent puérils, il n'en est pas moins vrai qu'Apulée courait un risque sérieux. La croyance à la Magie était fort répandue, et la question de savoir s'il y avait vraiment « *crime* » était laissée à l'appréciation du juge, d'où le danger, si l'on

1. *Id.*, LVII sq.

2. *Apol.*, LXI sq.

3. *Id.*, LXVI.

4. *Id.*, LXXXII.

5. *Id.*, XC.

6. *Id.*, LXXXI.

avait affaire à un magistrat tant soit peu superstitieux.

Mais Apulée, aussi habile philosophe qu'orateur, plaidait sa cause devant un juge éclairé, instruit, ami des lettres et de la philosophie : Claudius Maximus. Reprenant une à une toutes les accusations, il se défendit bien et fut acquitté; mais il garda cependant, dans l'esprit de tous, la réputation de magicien. En ce qui concerne son mariage, il semble bien établi, qu'il n'ait cherché en rien à circonvenir Pudentilla, et il s'appuie sur des lettres de personnages connus comme le proconsul à Carthage, Lollianus Avitus, ou des documents : le testament de Pudentilla. L'esclave Thallus et la femme libre étaient, semble-t-il, des épileptiques. Quant aux autres artifices magiques, poissons, talismans, statuette, sacrifices, il invoqua tour à tour, le culte de la philosophie, qui comprenait l'étude de la médecine, l'hommage qu'il rendait à divers dieux, ou encore la mauvaise foi de ses accusateurs; et tout cela est certainement moins probant. Quoi qu'il en soit, ce procès est l'un des plus intéressants, parce qu'il montre l'importance, en même temps que la mesquinerie, du délit ou crime de magie; puisqu'un homme tel qu'Apulée, a pu être inquiété sous ce seul prétexte. Et d'ailleurs, sans son grand talent et l'indulgence de son juge, il eût pu y perdre la vie. Il était poursuivi, en effet, en vertu de la loi *Cornelia de sicariis et veneficiis*¹.

Or, bien que cette loi ne visât essentiellement, dans le cas qui nous occupe, que le meurtre par empoisonnement, elle fut étendue ensuite, par assimilation au poison, à tous les charmes, philtres, sortilèges, et même incantations, *carmina magorum*, grâce au terme *veneficium* ou *venenum* qui forme ainsi, entre les différentes opérations magiques, une sorte de trait d'union². Dans bien des cas, le châtimement ordonné par cette loi était la mort³, et la croyance à la Magie était trop généralement répandue pour que les dispositions légales fussent une vaine menace. Apulée aurait donc pu s'en tirer à moins bon compte.

On a vu, dans la première partie⁴, comment Marc Aurèle, à l'instar des autres princes, consultait les Chaldéens.

Cependant, selon Ulpien : « Il relégua dans l'île de Syros

1. Voir le détail de cette loi de 673, *supra*, La loi *Cornelia*.

2. Mommsen, *Droit pénal*, t. II, p. 353.

3. *Id.*, t. II, p. 353.

4. Ch. VII, p. 126.

un homme qui prophétisait durant la révolte d'Avidius Cassius, et avait fait de nombreuses révélations qu'il attribuait à l'inspiration divine¹ ».

III^e siècle (post J. C.). — Septime Sévère, très expert lui-même en astrologie, fit périr un grand nombre de citoyens, sous le prétexte qu'ils avaient consulté sur sa vie des Chaldéens ou des devins².

Sous ce règne, en 206, eut lieu le procès d'Apronius et de Marcellinus³.

Apronius, alors gouverneur en Asie, fut condamné en son absence. On disait que sa nourrice, ayant vu autrefois en songe qu'il arriverait à l'empire, *il se livrait dans cette intention, à des pratiques de magie*. On lut au Sénat les pièces de l'instruction, où l'on nommait qui avait présidé aux informations, qui avait raconté le songe, qui l'avait entendu, et, de plus, qu'un témoin avait répondu : « J'ai vu un sénateur chauve qui se penchait pour regarder ». « A ces mots, ajoute Dion Cassius, nous fûmes dans les transes, car le témoin n'avait prononcé le nom de personne et Sévère n'en avait écrit aucun ». Mais le lecteur ayant ajouté que ce chauve était revêtu de la prétexte, tous les yeux se tournèrent vers Baebius Marcellinus, alors édile, et qui était fort chauve. Celui-ci, s'avança au milieu de l'assemblée, disant : « Il me reconnaîtra nécessairement, s'il m'a vu ». — Le délateur⁴ fut introduit et resta longtemps sans parler auprès de Marcellinus debout, cherchant des yeux celui qu'il désignerait, mais sur un signe obscur qu'on lui fit, il dit que c'était lui.

Exécution de Marcellinus. — Marcellinus, convaincu d'être l'homme chauve qui avait regardé fut emmené hors du Sénat, déplorant son malheur. Après avoir traversé le Forum, il refusa d'aller plus loin; là, embrassant ses quatre enfants, il exprima son regret de les laisser en vie. Puis, il eut la tête tranchée, avant même que Sévère fût instruit de sa condamnation.

1. Ulpien, *Coll.*, XV, 11, 5 : « *Denique divus Marcus eum, qui motu Cassiano vaticinatus erat et multa quasi instinctu deorum dixerat, in insulam Syrum relegavit.* »

2. Spartian, *Hist. Aug. Sévère*, XV.

3. Dion Cassius, LXXVI, 8 et 9.

4. Ce délateur : Pollénus Sebennus fut ensuite livré par Sabinus aux Noriciens, à qui il n'avait rien fait de bon pendant qu'il était leur gouverneur, dont il eut à supporter les plus grands outrages, et, sans Aspax, son oncle paternel, qui obtint qu'on l'épargnât, il aurait péri misérablement.

Sévère avait, lui-même, fait enfermer dans une île, un eunuque espagnol, Sempronius Rufus, ayant les mœurs d'un empoisonneur et d'un magicien¹.

Spartien² nous apprend que, durant le règne de Caracalla, après la guerre contre les Germains, on condamna des personnes qui portaient à leur cou des préservatifs contre la fièvre tierce ou quarte : « *Damnati sunt et qui remedia quartanis tertianisque collo annexa gestarent* ». Ce serait là peu de chose, mais nous avons, pour cette époque, de très précieux renseignements sur les règles du droit en vigueur, grâce au jurisconsulte Julius Paulus³. Dans ses « *sentences* », Paul nous a transmis l'essentiel de la législation existante concernant les mathématiciens, sorciers, haruspices, vaticinateurs. D'après Girard⁴, les sentences de Paul ont été publiées probablement en 212, sûrement entre l'*Oratio* de 206 et la mort de Caracalla en 217. Deux chapitres des sentences sont consacrés à la matière qui nous occupe. L'un, le chapitre XXI : « *De vaticinatoribus et mathematicis* », a trait aux prophéties et à la divination. L'autre, le chapitre XXIII : « *Ad legem Corneliam de sicariis et veneficiis* », concerne plus spécialement la Magie⁵.

Le premier chapitre renferme quatre paragraphes, dont on peut faire deux groupes :

A. Prophéties, sectes et religions nouvelles ;

B. Divination en général et consultations sur le Prince, l'Etat et les particuliers.

A. 1° Il a été ordonné de chasser de la ville les prophètes qui s'assimilent entièrement à un dieu⁶, de peur que, grâce

1. Dion Cassius, LXXVII, 17. Il devint le favori de Caracalla.

2. Spartian, *Hist. Aug. Antonin Caracalla*, V. Cette expédition eut lieu en 213.

3. Le jurisconsulte Julius Paulus fut membre du conseil impérial de Septime Sévère (193-198), *magister memoriae* sous Sévère et Caracalla (198-211), assesseur du préfet du prétoire Papinien (202-212) et il parvint lui-même à la préfecture du prétoire sous Alexandre Sévère (222-235).

4. Girard, *Textes*, 8^e édition.

5. La loi *Cornelia de sicariis et veneficiis*, ainsi qu'on l'a vu, parut en 673/81, sous la République, au temps du consul Sylla. Elle avait posé le principe de la répression de certains crimes, que Paul rappelle dans le § 1^{er} de ce chapitre. Puis il en développe l'interprétation. Cette interprétation, dégagée de la loi à une époque inconnue, entre la date de la loi elle-même et les sentences de Paul, exprime donc ce qui se passe au temps de celui-ci.

6. Paul, *Sent.*, XXI, 1 : « *Vaticinatores, qui se deo plenos adsimulant, ideo civitate expelli placuit, ne humana credulitate publici mores ad spem alicujus rei corrumpere, vel certe ex eo popularis animi turbarentur. Ideoque primum fustibus caesis civitate pelluntur; perseverantes autem in vincula publica conjiciuntur aut in insulam deportantur vel certe relegantur.* »

à la crédulité inhérente à la nature humaine, ils ne corrompent les mœurs du peuple en lui faisant espérer quelque grand événement, ou que, par ce moyen, ils ne jettent le trouble dans les esprits. La loi ordonne de chasser ces individus de Rome, après les avoir battus de verges; de jeter dans une prison publique, ou encore de déporter dans une île, ou, du moins, de reléguer, ceux qui s'obstineront.

La deuxième disposition¹ se rapproche de la première. On a vu précédemment² que, si les prophètes ont toujours été suspects, c'est que leurs divagations pouvaient conduire à une interprétation différente de l'ancienne religion, et créer des rites nouveaux. Elle énonce donc que « ceux qui introduiront des sectes nouvelles ou des religions de nature inconnue, au moyen desquelles ils agitent les esprits des hommes », seront punis ainsi :

Les *honestiores* auront en partage la déportation;

Les *humiliores* seront mis à mort.

B. Cette deuxième partie règle le sort réservé à tous ceux qui ont consulté sur la vie du Prince, et aux esclaves ayant interrogé sur leurs maîtres³.

1° La mort est inévitable pour celui « qui aura consulté les mathématiciens, *harioli*, haruspices, vaticinateurs, au sujet de la vie du Prince ou sur une question d'intérêt général ». Il en est de même pour celui qui « aura répondu à cette consultation ».

2° Le châtiment suprême est la peine des « esclaves qui ont consulté au sujet de la vie de leur maître⁴ ». Le supplice ne fait que différer. Les consultants mourront sur la croix; les répondants seront « condamnés aux mines ou relégués dans une île... » Aussi, en général : « Il est préférable de s'abstenir non seulement de la divination pratique, mais de la science elle-même et des livres qui en traitent⁵ ».

1. Paul, *Sent.*, V, XXI, 2 : « *Qui novas sectas vel ratione incognitas religiones inducunt, ex quibus animi hominum moveantur, honestiores deportantur, humiliores capite puniuntur* ».

2. Tite-Live, IV, 30, (327/427) : « *novos ritus sacrificandi vaticinando inferentibus in domos* ».

3. Paul, *Sent.*, V, XXI, 3 : « *Qui de salute principis vel summa reipublicae mathematicos, hariolos, haruspices, vaticinatores consulit, cum eo, qui responderit capite punitur* ».

4. Paul, *Sent.*, V, XXI, 4 : « *Quodsi servi de salute dominorum consuluerint, summe supplicio, id est cruce, adficiuntur; consulti autem si responsa dederint, aut in metallum damnantur aut in insulam relegantur* ».

5. Id., loc. cit. : « *Non tantum divinatione quis, sed ipsa scientia ejusque libris melius fecerit abstinere* ».

Le chapitre XXIII: « *Ad legem Corneliam de sicariis et veneficiis* », dans ses paragraphes 15 à 19 (auquel dernier paragraphe, il convient peut-être de rattacher le § 14) vise les pratiques, livres, remèdes magiques. Les peines infligées sont très graves dans tous les cas, et presque toujours la mort entachée d'infamie pour les *humiliores*. On peut diviser en trois groupes ces différents paragraphes : a) pratiques magiques; b) livres magiques; c) remèdes ou breuvages magiques.

a) Tous ceux qui sont convaincus de pratiques magiques sont condamnés au châtement suprême, c'est-à-dire la croix ou l'exposition aux bêtes¹. Parmi ces pratiques, la loi consacre un paragraphe spécial aux *sacrifices nocturnes* et un autre aux *sacrifices sanglants*. « Tous ceux qui auront accompli ou fait accomplir des sacrifices impies ou nocturnes, afin de jeter un *charme* sur quelqu'un, de *l'envoûter*, de *le dévouer*... » sont crucifiés ou livrés aux bêtes, sans distinction². Au contraire, dans le cas de sacrifices humains dans un temple ou dans un lieu consacré, les *honestiores* subissent la peine capitale, les autres sont livrés aux bêtes³.

Enfin, « *les magiciens eux-mêmes sont brûlés vifs*⁴. »

b) Le § 18 s'occupe des *Livres magiques*. « Personne ne doit avoir chez soi de livres magiques⁵. Quelles que soient les personnes chez qui on découvre ce genre de livres : Les livres seront brûlés publiquement et leurs possesseurs verront leurs biens confisqués. Mais ici encore, *l'humilior* sera traité plus durement que *l'honestior* ; le premier subira la peine capitale, l'autre sera déporté dans une île. Ce passage est également intéressant parce qu'il est fondé sur une conception nouvelle de la Magie. Tandis qu'Ulpien, rapportant l'opinion des anciens, dit « qu'ils ont semblé viser non la doctrine elle-même, mais l'exposition de cette doctrine en public, c'est-à-dire les pratiques,

1. *Id.*, V, XXIII, 17 : « *Magicae artis conscios summo supplicio adici placuit, id est bestiis obijci aut cruci suffigi.* »

2. *Id.*, V, XXIII, 15 : « *Qui sacra impia nocturnave, ut quem obcantarent defigerent obligarent, fecerint faciendave curaverint, aut cruci suffiguntur aut bestiis obijciuntur.* »

3. *Id.*, V, XXIII, 16 : « *Qui hominem immolaverint exve ejus sanguine litaverint, fanum templumve polluerint, bestiis obijciuntur, vel si honestiores sint captite puniuntur.* »

4. *Id.*, V, XXIII, 17 : « *Ipsi autem magi vivi exuruntur.* »

5. *Sent.*, V, XXIII, 18 : « *Libros magicae artis apud se neminem habere licet; et penes quoscumque reperti sint, bonis ademptis, ambustis his publice, in insulam deportantur, humiliores capite puniuntur.* »

recettes et consultations¹ », ce texte énonce « que ce n'est pas seulement l'exercice de cette profession, mais *la science même de la magie qui est interdite*. [*Non tantum hujus artis professio, sed etiam scientia prohibita est*² »].

c) *Remèdes magiques*. — Les mêmes peines, avec la même distinction, suivant la condition sociale, qu'au paragraphe précédent, s'appliquent au cas où « l'on a administré une drogue, comme remède ou pour sauver la vie à quelqu'un et que cette drogue l'ait fait périr³ ».

On peut y rattacher le § 14⁴ : « *Qui abortionis aut amatorium poculum dant* », à cause de l'importance des philtres amoureux dans l'histoire de la magie. Ceux donc, qui auront employé ce moyen, seront condamnés aux mines, s'ils sont *humiliores*, ou relégués dans une île, après confiscation partielle de leurs biens, s'ils sont *honestiores*. Mais si ces breuvages ont entraîné la mort, le dernier supplice sera infligé « *summa supplicio adficiuntur* ».

L'empereur Dioclétien, dans sa constitution de 287, au Code Grégorien L. XIV, titre IV : « *De maleficiis et Manichaeis* », loi I⁵, s'élève contre les nouvelles doctrines religieuses, qui tendent à persuader à l'homme qu'il peut franchir les bornes que lui a assignées la nature. « *Homines ... quaedam genera inanissima ac turpissima doctrinae superstitionis inducere suadent...* » Mais les sages et les anciens ont cru « qu'ils n'est pas permis d'aller au devant du destin et de lui résister : « *nec obviam ire, nec resistere fas est* » — phrase qui semble bien proscrire à la fois la Divination et la Magie. Passer outre, rétracter les croyances établies, réfuter la vieille religion par une nouvelle, c'est « commettre le plus grand des crimes ». Aussi, ajoute Dioclétien, « c'est pour nous un grand devoir que de punir l'obstination de l'esprit pervers des hommes malfaisants.

1. Ulpian, *Coll.*, II, 2 : « *Et quidem apud veteres dicebatur professionem eorum, non notitiam esse prohibitam : postea variatum* ».

2. *Sent.*, V, XXIII, 18, dans Girard, *textes*, en note. « Cette phrase est passée abusivement de l'interprétation dans le texte ».

3. *Sent.*, V, XXIII, 19 : « *Si ex eo medicamine, quod ad salutem hominis vel ad remedium datum erat, homo perierit, is qui dederit, si honestior sit, in insulam relegatur, humilior autem capite punitur*. »

4. *Sent.*, V, XXIII, 14.

5. Au Code Grégorien, *Codices gregoriani fragmenta* (Hanel). — Mommsen, *Droit pénal*, t. II, p. 230, note 1. Cette constitution, insérée dans la compilation grégorienne sous la rubrique *De Maleficiis et Manichaeis* est citée au début de la *Novelle XVII* de Valentinien III.

Tels sont, en effet, ceux qui opposent aux anciens cultes des « *sectes nouvelles et inconnues* » qui *novellas et inauditas sectas veleribus religionibus opponunt* ».

Le § 4 de cette même loi s'attache à montrer le trouble et le désordre que pourrait causer, dans l'Empire romain, la doctrine des Manichéens « race ennemie, venue de Perse », et apportant de cette contrée des pratiques exécrables et des lois sauvages, qu'ils implantent dans les esprits, grâce à leurs sortilèges et à leurs malélices. Aussi, l'empereur décrète-t-il que : Les chefs de cette secte et les auteurs de ces écrits, qu'on doit abhorrer « seront brûlés vifs » ; leurs adeptes verront confisquer leurs biens et seront punis de la peine capitale. Enfin, un régime spécial est établi pour les *honorati* ou des personnages *d'une plus haute dignité* qui ont passé à cette secte « nouvelle et infâme ». Après confiscation de leurs biens, « ils seront brûlés sur les places publiques ou condamnés aux mines ».

Un peu plus tard, dans un édit rendu entre 294 et 305¹, Dioclétien tente de supprimer « *l'art mathématique* », c'est-à-dire les applications magiques dérivées de la théorie pure : astrologie, alchimie, etc², tandis qu'il maintient ces connaissances en tant que science. Il nomme les mathématiques ainsi conçues : « *art de la géométrie* ». Ce décret des empereurs « Diocletianus et Maximianus » le 13 des kalendes de septembre 294, se trouve au Code Justinien³. : « *Artem geometriae discere atque exercere publice interest. Ars autem mathematica damnabilis est et interdicta omnino* », c'est-à-dire : Il est d'intérêt public d'apprendre et d'exercer l'art de la géométrie. Au contraire, l'art mathématique est condamnable.

IV^e siècle (post. J. C.). — Constantin le Grand fut un empereur très libéral, favorable aux chrétiens, tolérant envers les païens.

Le célèbre édit de Milan, promulgué en 313, disait : « Nous accordons aux chrétiens et à tous autres, toute liberté de suivre la religion qu'ils voudront. » Et, au Code Théodosien, IX, xvi, 2, s'adressant aux païens, il les convie à célébrer leurs fêtes dans leurs temples : « *Adite aras publicas atque*

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, tome IV, p. 334, note 2.

2. Il recommença les perquisitions jadis ordonnées par Septime Sévère et condamna au feu les bréviaires de sorcellerie et d'alchimie; Bouché-Leclercq, *op. cit.*, t. IV, p. 334.

3. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 2.

delubra et consuetudines vestrae celebrate solemnia ». Cependant, cette tolérance ne s'étendait qu'à l'ancienne religion officielle, au culte public, et à cette partie de la Magie qu'on peut appeler utile. Toutefois, Constantin punit sévèrement la divination, l'astrologie, la magie criminelle, réunies sous le nom général de *superstitio*¹.

Les textes à l'appui sont, tout d'abord, trois Constitutions de 319.²

Les deux premières, défendent aux haruspices, prêtres, sacrificateurs et interprètes des sacrifices de franchir le seuil des maisons privées, tout en rappelant que le culte païen est autorisé dans les temples et autres lieux publics. La constitution du 1^{er} février, 319 *ad Maximum* est formelle : « Qu'aucun haruspice ne franchisse le seuil d'autrui, pour quelque cause que ce soit, mais que l'amitié de ce genre d'hommes, même si elle est ancienne, soit repoussée » ; et cependant : « Ceux qui veulent servir leur religion, peuvent exercer publiquement leur rite propre³ ». Les peines les plus sévères sont réservées à ceux qui auront enfreint cet ordre : L'haruspice qui se sera introduit dans la maison d'autrui, doit être brûlé vif ; et celui qui l'aura attiré par des exhortations ou des présents, sera déporté dans une île et ses biens confisqués. Le dénonciateur d'un tel crime, ajoute la constitution, « ne sera pas considéré comme délateur, mais digne d'une grande récompense »⁴.

La seconde constitution, du 15 mai 319, renouvelle la défense sous peine de la sanction proposée dans la première. Elle insiste sur la liberté accordée aux cérémonies du culte païen, exemptes de tout caractère privé. « Si cela vous plaît, allez aux temples et aux chapelles publiques, et célébrez

1. Pour la répression de la *superstitio*, Constantin avait recueilli la tradition de la loi des XII Tables, des *quaestiones* de Sylla et des *sentences* de Paul. Jules Maurice, « La terreur de la Magie au IV^e siècle », dans la *Revue historique de droit français et étranger*, année 1927, p. 199.

2. Au *Code Th.*, De *Maleficiis et mathematicis et ceteris similitus*, IX, XVI, 1, 2, 3.

3. *Cod. Th.*, IX, XVI, 1, *Imp. Constantinus A ad Maximum* : « Nullus haruspex limen alterius accedat nec ob alteram causam, sed hujusmodi hominum quamvis vetus amicitia repellatur... superstitioni enim suae servire cupientes poterunt publice ritum proprium exercere. » Martroye, interprétant la loi de 341, dans son article : *La répression de la Magie et le culte des Gentils au IV^e siècle*, pense que ce terme de *superstitio* ne peut s'appliquer aux croyances des gentils avant l'époque où l'ancienne religion est réprouvée et désuète. Cette dernière phrase a été omise dans le *Code Just.* IX, XVIII, 3.

4. *Cod. Th.*, IX, XVI, 1 : « Concremando illo haruspice, qui ad domum alienam accesserit et illo, qui eum suasionibus vel praemiis evocaverit, post

vos solennités : en effet nous ne défendons pas que les offices traditionnels se passent au grand jour¹ ». Ce ne sont pas seulement les haruspices, mais aussi les prêtres sacrificateurs et autres ministres des idoles qui sont ainsi, et combien sévèrement, atteints par la loi. Et, puisqu'ils ont la faculté d'exercer leurs fonctions au grand jour, il est évident, ainsi que l'ont montré MM. Maurice et Martroye², que l'empereur poursuivait seulement les sacrifices auxquels donnaient lieu la divination illicite et la Magie, les *vetula sacrificia*.

Le texte suivant : loi du 23 mai 321 (317-319) prouve qu'il en est bien ainsi. Il va même plus loin que la différence entre la religion officielle et la magie, et établit la distinction entre la magie utile et la magie criminelle. La constitution s'attaque à ceux qui usent de procédés magiques pour inspirer des passions et livrer une personne sans défense. « Il faut punir et se venger par les lois les plus sévères, de la science de ceux qui, recourant à des moyens magiques, ont été découverts en train de machiner contre la vie des hommes ou d'entraîner des âmes innocentes dans la débauche³ ».

Mais en même temps, Constantin permet les incantations et les arts pouvant guérir les maladies, conserver les biens de la terre, ou pour d'autres usages qui ne font tort à personne. « Ne doivent nullement être imputés à crime, les remèdes utiles au corps humain. » Il en est de même des procédés habituels par lesquels on écarte la pluie ou la grêle des vendanges mûres. Cet acte, loin de faire perdre le salut ou l'estime des hommes à ses auteurs, leur profitera « puisqu'ils l'ont accompli pour que les dons divins et le labeur des hommes ne soient pas perdus⁴ ».

ademp iorem bonorum in insulam detrudendo.... Accusatorem autem hujus criminis non delutorem esse, sed dignum maris praemio arbitramur ».

1. *Cod. Th.* IX, XVI, 2. *Imp. Constantinus A ad Populum...* Qui vobis *existima* is conducere, ad i^e aras publicas adque delubra et consuetudinis vestrae celebrare « *Omnia* nec enim prohibemus praeteritae usurpationis officia libera luce tractari ».

2. Jules Maurice, *loc. cit.*, p. 178. F. Martroye, *op. cit.*, p. 671-72.

3. *Cod. Th.* IX, XVI, 3 : « *Imp. Constantinus et Caes. ad Bassum praefectum urbi.* Eorum est scientia puniendi et severissimis merito legibus vindicanda, qui magicis adincti artibus aut contra hominum moliti salutem aut pudicos ad libidinem destruxisse animos delegentur. »

4. *Id.* : « Nullis vero criminationibus implicanda sunt remedia humanis quaesita corporibus aut in agrestibus locis ne maturis vindemiis metuerentur imbres aut ruentis grandinis lapidatione quaterentur, innocenter adhibita suffragia quibus non cuiusque salus aut existimatio laederetur, sed quorum proficerent actus, ne divina munera et labores hominum sternerentur. »

Enfin, dans la Constitution du 17 décembre 320 /1, Constantin réitère la prohibition des sacrifices domestiques; il vient en effet, d'autoriser la consultation des haruspices, dans le cas où un édifice public a été frappé de la foudre; et cette permission est même étendue aux autres cas qui peuvent se présenter. « S'il est constaté que quelque chose dans notre palais, ou des autres édifices publics, a été frappé de la foudre, conservant la coutume de la vieille religion il faut demander aux haruspices ce que cet événement présage... et cette permission de faire usage de cette coutume est accordée même pour les autres cas, pourvu qu'ils s'abstiennent des sacrifices domestiques qu'il est défendu de célébrer en particulier¹ ». On a reproché à Constantin cette permission de consulter les haruspices, mais il est visible que cette loi est toute conforme aux deux premières, et qu'il ne fait qu'y permettre et y tolérer ce qu'il n'osait pas encore défendre. Il y impose même un nouveau joug aux païens, en voulant qu'on lui envoie les réponses des haruspices². Il faut en effet « après avoir recueilli en hâte les écrits, les soumettre à nos lumières³ ». Un exemple en est donné à la fin de la même loi. « Cet avertissement et cette interprétation qui a été faite concernant l'amphithéâtre frappé de la foudre, au sujet de quoi tu as écrit à Héraclien, tribun et maître des offices, sache qu'elle nous a été rapportée⁴ ».

MM. Jules Maurice⁵ et F. Martroye⁶ se sont attachés à montrer que, malgré les apparences, Constance n'avait pas persécuté le paganisme, mais la Magie; et ce fut, en effet, sous son règne, une véritable « terreur de Magie⁷ » : constitutions prohibitives de toute coupable pratique, procès intentés sous de futiles prétextes mais ayant une issue tragique, tout est là. Or, l'ancien culte Romain subsistait sans

1. *Cod. Th.*, XVI, X, 1; « *Imp. Constantinus ad Maximum. Si quid de Palatio nostro aut ceteris operibus publicis degustatum fulgore esse constiterit, relento more veteris observantiae quid portential, ab haruspicibus requiratur ei diligentissime scribenda collecta ad nostram scientiam referatur, ceteris etiam usurpandae hujus consuetudinis licentia tribuenda, dummodo sacrificiis domesticis abstineant, quae specialiter prohibita sunt.* »

2. Lenain de Tillemont, *Histoire des Empereurs*. L'empereur Constantin.

3. *Supra* note 1 « *diligentissime.... referatur* »

4. « *Eam autem denuntiationem adque interpretationem, quae de tactu amphitheatri scribitur, de qua ad Heraclianum tribunum et magistratum officiorum scriberas, ad nos scias esse perlata* ».

5. Jules Maurice, *op. cit.*, p. 111 sq.

6. F. Martroye, *op. cit.*, p. 672 sq.

7. Constantin II, Constance, Constant, fils de Constantin, régnèrent de 337 à 350; après 350, Constance règne seul jusqu'en 361.

être déchu de son antique caractère, et n'était encore nullement compris dans les *superstitiones*¹. L'empereur Constance, portait le titre de *pontifex maximus*, comme l'avaient porté ses prédécesseurs païens. Aussi ses constitutions ne font-elles d'abord que confirmer celles de son père dans leur double teneur : réprimer la Magie, autoriser et protéger la religion. Cependant, sur la fin de son règne, Constance, comme affolé de terreur, ne distingue plus. Il ne respecte plus, comme l'avait fait son père, l'haruspicine, et veut interdire toute sorte de divination et de Magie². On a donc le droit d'affirmer que, sous le couvert de crime de Magie, il s'en prit à certaines formes de la religion officielle. Plus tard, l'empereur Valentinien remettra les choses au point. La première loi de Constance (341)³ est conçue en ces termes : « Que la superstition cesse, que la folie des sacrifices soit abolie. Quiconque, à l'encontre de la loi de notre divin père, aura osé célébrer des sacrifices, sera passible des peines prévues et condamné sans délai⁴ ».

La constitution du 1^{er} nov. 346 est une preuve de la bonne volonté de Constance à suivre en tous points la législation de son père : faire obstacle à l'accomplissement des rites magiques seuls, mais protéger les édifices et les cérémonies de la religion des païens. Adressée au préfet de Rome, elle lui donne l'ordre « de conserver intacts les temples qui se trouvent à l'extérieur de la ville. » Constance rappelle que les fêtes célébrées dans ces temples ont été l'origine de jeux, de représentations de cirque, de luttes.

« Il ne convient donc pas d'abattre ces temples qui, les premiers, ont offert au peuple romain la joie des solennités⁵. » Et, de même, il respecta ceux qui se trouvaient à

1. F. Martroye, *op. cit.*, p. 673-74.

2. Jules Maurice, *op. cit.*, n. 109.

3. *Cod. Th.*, XVI, X, 2, *Imp. Constantius A ad Madalianum agentem, vicem praefectorum Praetorio* : « Cesset superstitio, sacrificiorum aboleatur insania. Nam quicumque contra legem divi principis parentis nostri et hanc nostrae mansuetudinis iussionem ausus fuerit sacrificia celebrare, compellens in eum vindicta et praescens sententia exeratur. »

4. Martroye, *op. cit.*, p. 673, remarque que, dans cette loi, il n'est question d'aucune superstition déterminée, mais le mot est employé au sens absolu. Il ne désigne donc pas ici, comme dans d'autres constitutions, les croyances juives ou hérétiques et « n'a trait qu'à des pratiques superstitieuses au sens vulgaire » célébrées en conséquence de consultations de devins et de magiciens.

5. *Cod. Th.*, XVI, X, 3 : *Imp. Constantius A ad Catulinem praefectum urbi* : « Quamquam omnis superstitio penitus eruenta sit, tamen volumus ut aedes templorum quae extra muros sunt positae iniactae incorruptaeque

l'intérieur de Rome, lorsqu'il fit son entrée solennelle en 350¹.

Cependant, en 354, Constance ordonne la fermeture de tous les temples. L'interdiction absolue d'y pénétrer est sanctionnée par la peine de mort. « Que si quelqu'un, par hasard, a perpétré un crime de ce genre, il soit frappé du glaive vengeur. » Le châtiment suprême s'applique même aux gouverneurs de province qui auraient négligé de faire exécuter la loi². La raison d'une loi qui, après les permissions accordées précédemment, peut sembler extravagante, est fournie dans le texte même « *et accessu vetito omnibus licentiam delinquendi perditis abnegari. Volumus etiam cunctos sacrificiis abstinere.* » Il s'agit, en défendant l'accès des temples, de refuser l'occasion de commettre un délit à tous ceux qui veulent se perdre. Et c'est pourquoi tout sacrifice est interdit. F. Martroye, interprétant ce texte montre que Constance, puisqu'il poursuivait la Magie, a été astreint à ces précautions³. « Il n'y a jamais eu, dit-il, de bonne Magie sans parodie religieuse. Elle consistait alors en incantations et en sacrifices à quelque divinité, de préférence exotique. Comme il n'est guère possible de pénétrer les intentions de quiconque se rend en des temples écartés, soit dans les villes, soit à la campagne, les tenir clos est le seul moyen d'empêcher les coupables pratiques de gens perdus, adonnés à la magie. » Cette loi étendait ainsi aux sacrifices célébrés de jour, la défense limitée jusqu'alors aux sacrifices nocturnes, et qui avaient été permis par l'usurpateur Magnence, ainsi qu'en témoigne la constitution du 23 nov. 353. « Que les sacrifices nocturnes soient abolis. Sous le gouvernement de Magnence ils ont été permis, et cette licence néfaste sera désormais réprimée⁴. »

consistant. Nam cum ex nonnullis vel ludorum vel circensium vel agorum origo fuerit exorta, non convenit ea convelli, ex quibus populo Romano praebeatur priscarum sollemnitas voluptatem ».

1. Jules Maurice, *op. cit.*, p. 112.

2. *Cod. Th.*, XVI, X, 4. *Imp. Constantius ad Taurum praefectum praetorio*, 1^{er} déc. 346 [354 ?] : « *Flacuit omnibus locis atque urbibus universis claudi protinus templa et accessu vetito omnibus licentiam delinquendi perditis abnegari. Volumus etiam cunctos sacrificiis abstinere. Quod si quis aliquid forte hujusmodi perpetravit, gladio ultiore siernatur. acuitates etiam perempti fisco decernimus vindicari et similiter adfligi rectores provinciarum, si facinora vindicare neglexerint.* »

3. F. Martroye, *op. cit.*, p. 675.

4. *Cod. Th.*, XVI, X, 5. : *Imp. Constantius A ad Cerealem praefectum urbi* : « *Aboleantur sacrificia nocturna Magnentio auctore permissa et nefaria deinceps licentia repellatur.* »

C'est cette même année qu'eut lieu le **procès des Gaules** instruit par le notaire Paul. Ammien Marcellin nous en rapporte l'histoire¹. « Durant les agitations de l'Orient, » Constance se trouvait à Arles. Un penchant à la tyrannie » de plus en plus prononcé lui faisait accueillir toute accusa- » tion, quelque chimérique ou douteuse qu'elle fût, comme » positive et démontrée. Le comte Géronce, du parti de » Magnence, fut d'abord livré à la torture, puis envoyé en » exil... Constance était encouragé dans ses instincts féroces » par une tourbe de flatteurs, au milieu desquels le notaire » Paul. Il avait été envoyé en Bretagne avec mission de se » saisir de quelques officiers signalés comme fauteurs du » parti de Magnence. Ce ministère de rigueur prit dans ses » mains une extension indéfinie... Les prisons se rempli- » rent d'hommes libres, dont les membres quelquefois » étaient brisés sous le poids des chaînes, et cela pour des » crimes inventés à plaisir et dénués de toute vraisem- » blance. »

353. En 353, également, un certain Iterenien, fut accusé — pour cause de Magie — du crime de lèse-majesté, et absous. « Il était établi jusqu'à l'évidence, nous dit Am- » mien² — qu'un de ses gens, porteur de son bonnet préa- » lablement soumis à une *opération magique*, s'était pré- » senté, par son ordre, à un temple où on prédisait l'avenir, » et avait demandé si son maître obtiendrait l'empire ».

354. Puis, voici, en 354, un nouveau et grave procès basé sur l'astrologie³. En Illyrie, dans un dîner donné à Sirmium par Africanus, gouverneur de la deuxième division de la Pannonie, on se laissa aller à des doléances sur les excès du gouvernement. « Quelques-uns affirmaient que les présages annonçaient une révolution imminente, d'autres osaient se vanter des prédictions de famille. » Le malheur, c'est qu'il y avait, parmi ces convives, un traître, un certain Gaudence, agent du fisc, qui en rendit compte aux autorités. L'affaire alla jusqu'à l'empereur et celui-ci ordonna « d'enlever subitement tout ce qui a pris part au fatal banquet ».

1. Ammien Marcellin, XIV, 5. Il n'y a aucun doute que le crime de Magie ne fût le plus fréquemment invoqué : Cf. *id.*, XIV, I, 2 : « Par de sourdes manœuvres, les accusations de se livrer à la Magie ou de prétendre au trône allaient trapper le têtes les plus innocentes ».

2. Ammien Marcellin, XIV, 7.

3. *Id.*, XV, 3, 4, 5,

Les personnes dénommées furent ramenées, chargées de chaînes. Le tribun Marin s'ouvrit le ventre, durant le trajet. Les autres captifs furent conduits à Milan. Là, au milieu des tortures, ils firent l'aveu d'avoir, dans l'entraînement d'un festin, laissé échapper quelques paroles indiscrètes. On les jeta en prison, leur faisant entrevoir l'espérance douteuse d'obtenir leur grâce.

356. Cette année-là, au camp de Constance, « de prétendus actes de lèse-majesté servirent de prétexte aux plus odieuses persécutions ». Or ces « prétendus actes de lèse-majesté » ne sont autres que des pratiques magiques, par exemple la consultation d'un devin sur un présage quelconque — comme le cri d'une souris ou la rencontre d'un belette — les incantations habituelles que l'on faisait réciter par une vieille femme, et qui avaient pour objet de charmer quelque douleur physique. Bien que cela fût, à cette époque, parfaitement normal et « reçu en médecine », on était aussitôt accusé, traduit en justice et mis à mort sans savoir d'où partait le coup¹.

357. L'année suivante, une constitution de Constance met en relief la peur affreuse qu'inspirait la magie et laisse entendre quels crimes de tous genres et sans nombre suscitaient les instigations des *mathematici*. « Que personne, dit-elle, ne consulte un haruspice ou un mathématicien, que personne ne consulte un *hariolus*. Que la doctrine honteuse des augures et des devins cesse. Que les Chaldéens et les mages, et les autres que le peuple appelle malfaisants à cause de la grandeur de leurs crimes, ne tentent pas d'ébranler cette loi. Que la curiosité de la divination reste à jamais silencieuse pour tous². » La sanction du refus d'obéir à ces dispositions est la mort par le glaive. Ce texte, on le voit, ne distingue plus entre les représentants ordinaires : augures, devins, ou extraordinaires : haruspices — de la vieille religion — et ceux de la Magie : *Mathematici Chaldaei, Harioli*. Mais il les proscriit tous dans l'ensemble.

1. *Id.*, XVI, 2, 1.

2. *Cod. Th.*, IX, XVI, 4, du 25 janvier 357. : *Imp. Constantius ad populum* : « Nemo haruspicem consulat aut mathematicum, nemo hariolum. Augurum et vatum prava confessio conticescat Chaldaei ac magi et ceteri, quos maleficos ob facinorum magnitudinem vulgus appellat, nec ad hanc partem aliquid moliantur. Sileat omnibus perpetuo divinandī curiositas. Etenim supplicium capitis feret gladio ultiore prostratus, quicumque jussis obsequium denegaverit, »

A la fin de la même année, une autre constitution se préoccupe du meurtre magique par envoûtement au moyen duquel les magiciens se débarrassaient des personnes gênantes. « Beaucoup osent troubler les éléments au moyen des arts magiques, ils n'hésitent pas à porter atteinte à la vie des hommes paisibles et osent les dévouer aux mânes qu'ils évoquent, de sorte que chacun tue ses ennemis au moyen des arts magiques. Ceux-là seront livrés aux bêtes, car « ils sont étrangers à la nature¹ ».

358. En 358, un rescrit, concernant les *honorati* est adressé au préfet du prétoire, Taurus. Ordinairement, en raison de leur dignité, les *honorati* sont soustraits aux supplices, en dehors des cas spécifiés par les lois. Désormais, dans les procès de Magie, on leur appliquera le régime commun, car « tous les mages, en quelque partie de la terre qu'ils se trouvent, sont à déclarer ennemis du genre humain². Le crime de Magie comprend, comme dans la Constitution de 357 (5 janvier) tous les genres de divination. Tous les *magi*, *malefici*, *haruspici*, *harioli*, *augures*, *mathematici*, ou encore *interprètes des songes* ou enfin ceux qui, exerçant un genre quelconque de divination ou quelque chose de semblable, auront été pris dans l'entourage du prince, « seront crucifiés au siège de leur dignité et n'échapperont pas au supplice ». Et Constance assimile à sa cour celle du César Julien. Les magiciens, en effet, sont bien plus coupables lorsqu'ils approchent la majesté impériale³. Aussi ceux qui, convaincus du crime de Magie, persistent à nier « seront suppliciés sur le chevalet de torture, et on leur percera les flancs avec des ongles de fer. »

1. *Cod. Th.*, IX, XVI, 5, Dec. 357 : *Imp. Constantius ad populum* : « *Multi magicis artibus ausi sunt elementa turbare vitas insontium labefactare non dubitant et manibus accitis audent ventilare, ut quisque suos conficiat malis artibus inimicos. Hos, quoniam naturae peregrini sunt, feralis pestis absumat* ».

2. *Cod. Th.*, IX, XVI, 6, 5 jul. 358. *Imp. Constantius ad Taurum, praefectum praetorio* : « *Etsi excepta tormentis sunt corpora honoribus praedictorum, praeter illa videlicet crimina, quae legibus demonstrantur, etsi omnes magi, in quacumque sint parte terrarum, humani generis inimici credendi sunt, tamen quoniam qui in comitatu nostro sunt ipsam pulsant propemodum maiestatem, si quis magus vel magicis contaminibus adsuetus, qui maleficus vulgi consuetudine nuncupatur aut haruspex aut hariolus aut certe augur vel etiam mathematicus aut narrandis somniis occultans artem aliquam divinandi aut certe aliquid horum simili exercens in comitatu meo vel Caesaris fuerit deprehensus, praesidio dignitatis cruciatus et tormenta non fugiat. Si convictus ad proprium facinus detegentibus repugnaverit pernegando, sit eculeo deditus unguisque sulcantibus latera perferat poenas proprio dignas facinore* ».

3. Ici perce le souci dominant de l'empereur : la crainte, pour lui-même des artifices magiques.

359. Cette année-là, on relève de nombreux procès de Magie, intimement liés au crime de lèse-majesté

Procès de Barbation, général de l'infanterie, et de sa femme Assyria¹.

Un essaim d'abeilles s'étant montré dans sa maison, Barbation, inquiet de ce présage, *consulta les adeptes en la science divinatoire*. On lui répondit qu'il était à la veille de quelque grand événement. C'est alors que sa femme Assyria eut la malencontreuse idée, tandis qu'il était en expédition, de lui écrire une lettre, où elle le conjurait, comme allant succéder à Constance, de ne point lui préférer l'impératrice Eusébie, malgré la beauté de celle-ci. Assyria, en effet, était convaincue que la mort du prince était proche. C'était une lettre chiffrée, mais l'esclave qui l'avait écrite en livra copie à Arbétion, qui faisait partie du conseil secret de l'empereur. L'affaire fut instruite sommairement comme de coutume. Barbation et sa femme eurent la tête tranchée, et une foule d'innocents subirent la torture.

Mais ce fut dans l'Empire d'Orient que se passèrent le plus grand nombre d'atrocités. Le principal auteur de ce fléau du crime de lèse-majesté était le fameux notaire Paul, qui « cherchait à tout prix des victimes, n'hésitant jamais à employer la fraude et à étreindre un innocent dans les liens d'une accusation capitale, pour peu que sa cupidité s'y trouvât intéressée². » L'occasion fut l'oracle du dieu Bésa, qui se trouvait à Abydos, en Thébaidé. On consultait l'oracle directement ou par mandataire. Ces demandes étant rédigées par bulletins, sur papier ou sur parchemin, suivant des formules consacrées; elles restaient quelquefois dans le temple, après qu'on avait obtenu les réponses. Or, quelques-unes ayant été recueillies avec une maligne intention, elles furent mises sous les yeux de l'empereur. Aussitôt Paul fut dépêché en Orient, muni de pleins pouvoirs *vice sacra* et la bride lâchée à la calomnie. « Nobles ou obscurs, entraînés en masse de presque tous les points de l'empire, succombaient en route sous le poids de leurs chaînes ou périssaient dans les prisons³. »

La ville de Scythopolis, en Palestine, fut choisie pour théâtre des exécutions.

1. Ammien Marcellin, L. XVIII, III, 1.

2. *Id.*, XIX, 12.

3. *Id.*, XIX, 12.

Parmi les principaux procès, il faut citer les suivants :

Procès de Simplicius¹, qui comparut un des premiers. Son crime était *d'avoir consulté l'oracle*, pour savoir s'il parviendrait à l'empire. Un ordre exprès du prince enjoignait de le mettre à la torture, mais il ne fut que déporté.

Procès de Parnase, ancien préfet d'Égypte. On l'accusait d'avoir raconté à plusieurs personnes qu'à la veille de quitter la maison qu'il habitait à Patras, en Achaïe, *il s'était vu en songe* escorté de plusieurs personnes en costume tragique. Menacé de la condamnation capitale, il en fut quitte pour l'exil².

Procès de Demetrius Chytras, surnommé le philosophe, auquel on reprochait *d'avoir souvent offert des sacrifices*. Il en convint, mais ajouta que c'était seulement pour se rendre la divinité propice. Après l'avoir longtemps tenu sur le cheval sans que sa constance se démentit, on lui laissa la vie sauve, avec permission de retourner à Alexandrie où il était né³.

Il y eut, néanmoins, un grand nombre de victimes. « Il suffisait d'avoir porté au cou quelque amulette contre » la fièvre quarte ou toute autre maladie, ou qu'on vous » ait remarqué, passant, le soir, près d'un tombeau; c'en » était assez pour être dénoncé et condamné à mort, comme » fabriquant des poisons ou comme violant les sépultures et » troublant le repos des mânes pour composer des maléfices, » et l'exécution suivait de près la sentence. L'instruction » tenait pour constant qu'un grand nombre de personnes » avaient interrogé l'Oracle de Claros, les chênes de Dodone » et le trépied de Delphes, pour savoir quand mourrait » l'empereur... et la tourbe du palais répétait à haute voix » que l'empereur était au-dessus de la loi commune⁴ ».

Julien⁵ s'adonna à la divination sous toutes ses formes, et remit en honneur, à côté des sacrifices, la magie et l'astrologie. Aussi, sous son règne, les procès de Magie furent-ils rarés. Ammien signale cependant⁶ que, pendant les événe-

1. Ammien Marcellin, *op. cit.*, XIX, 12.

2. *Id.*, *loc. cit.*

3. *Id.*, *loc. cit.*

4. *Id.*, *loc. cit.*

5. Julien régna de 361 à 363. Devenu empereur, il fit rouvrir les temples. Voir *supra* : 1^{re} partie, ch. VII, p. 130, son enthousiasme pour les pratiques divinatoires.

6. Ammien Marcellin, *op. cit.*, XXVI, 3.

ments d'Orient (364), Apronien, préfet de Rome, nommé par Julien alors que ce prince séjournait en Syrie, perdit un œil en se rendant à son poste, ce qu'il attribua aux ténébreuses pratiques de la Magie. De là, une rancune qui pouvait sembler légitime, et les ardentes perquisitions qu'il dirigea contre ce genre de délit. Sa plus vive sollicitude, en effet, dans sa fonction où il déployait pourtant les qualités d'un juge probe et sévère, était de faire appréhender, convaincre et juger les magiciens, de leur arracher l'aveu de leurs complices, et de les faire mettre à mort, afin de terrifier par l'exemple ceux qui avaient pu se soustraire à son regard... » Il alla même jusqu'à traiter ces affaires capitales en plein cirque. Ammien cite la dernière exécution qu'Apronien ordonna : celle du cocher **Hilarin**, convaincu « *d'avoir livré son fils, à peine adolescent, à un magicien*, pour l'instruire dans la science occulte et prohibée par les lois ; voulant par là s'assurer des moyens de réussite dont nul compétiteur n'aurait le secret. » Son exécution fut dramatique. Mal surveillé par le bourreau, Hilarin réussit à s'échapper et se réfugia dans un temple chrétien. Mais il fut arraché du sanctuaire et décapité.

Ammien remarque la différence sensible entre cette rigoureuse répression qu'il approuve, et le régime d'impunité de l'administration suivante qui ramena le désordre. Il est à penser que le procès qu'il cite, eût lieu sous le règne des empereurs Valentinien et Valens. Il s'agit d'un certain sénateur qui avait traité avec un professeur de Magie pour faire instruire son esclave. Convaincu, il put néanmoins se racheter par le paiement d'une grosse somme¹.

Sous le règne de Valentinien, prince libéral et véritable continuateur de Constantin, la lutte reprend contre les maléfices magiques. Il s'efforce, lui aussi, de séparer et de distinguer les pratiques coupables de celles reconnues comme licites par la religion romaine. Dès son avènement, il déclara sa résolution de laisser à chacun pleine liberté de pratiquer la religion qui lui convient : « *Testes sunt leges a me in exordio imperii mei datae, quibus unicuique quod animo inbibisset, colendi facullas tributa est*². »

1. Ammien, *op. cit.*, XXVI, 3.

2. F. Martroye, *op. cit.*, p. 677. Le texte cité est de 371, 29 mai. *Cod. Th.*, IX, XVI, 9.

364. La première constitution de ce règne se rapportant à la Magie, est celle du 9 septembre 364¹. Elle a pour objet l'interdiction des sacrifices nocturnes et magiques, que le tyran Magnence, usurpateur meurtrier de Constantin, avait rétablis en Gaule. Il y est défendu, sous peine de mort, de célébrer des sacrifices de nuit, avec un appareil magique ou funeste, et d'invoquer le démon au moyen d'incantations : « *Ne quis deiceps nocturnis temporibus aut nefarias preces aut magicos apparatus aut sacrificia funesta celebrare conetur. Delectum enim adque convictum competenti animadversione mactari perenni auctoritate censemus.* »

370. Bientôt, une autre loi généralise et étend la défense à tous les sacrifices, publics ou clandestins, diurnes ou nocturnes². Le point d'attaque ne semble pas, pourtant, comme dans la constitution précédente, le sacrifice, mais les *mathematici*. « *Cesset mathematicorum tractatus* » dont elle brise, net, tous les agissements. Les auteurs, comme les complices, de ce « délit de sacrifice »³ sont également frappés de la peine capitale, car l'empereur considère « qu'il n'est pas moins coupable de s'instruire de cette doctrine que de la répandre : « *Nam si qui publice aut privatim in die noctuque deprehensus fuerit in cohibito errore versari, capitali sententia feriatur uterque. Neque enim culpa dissimilis est prohibita discere quam docere*⁴. »

Ces deux constitutions de Valens, empereur d'Orient, furent ratifiées par Valentinien, qui leur donna force de loi en Occident. Mais elles avaient besoin d'être complétées. La seconde surtout pouvait jeter le trouble dans les esprits, car elle était assez énigmatique. L'interdiction de tout sacrifice, en quelque lieu et en quelque temps que ce soit, ne s'opposait-elle pas à la pratique de l'ancienne religion, et, en conséquence, à l'haruspicine ?

1. Imp. Val(entinianus) et Valens AA. ad secundum praefectum praetorio. *Cod. Th.*, IX, XVI, 7.

2. *Idem* A. A. ad Modestum praefectum praetorio. *Cod. Th.*, IX, XVI, 8 (370?, 373?, dec. 12).

3. F. Martroye, *op. cit.*, p. 677.

4. F. Martroye, *op. cit.*, p. 678 : « Ces deux constitutions ont été émises en Orient. La première, du 9 septembre 364, n'est déjà plus du nombre de celles qui ont pu être données par les deux empereurs ensemble; ils s'étaient quittés à Sirmium, et Valentinien, poursuivant sa route vers Milan, était à Aquilée dès le 7 septembre. Mais un texte juridique montre que les deux décisions de Valens dont il s'agit, ont reçu force de loi en Occident » (Il s'agit de la Constitution du 29 mai 371, citée *infra*, p. 209.)

371. Aussi Valentinien adressa-t-il au Sénat, la constitution du 29 mai 371, conçue en ces termes : « Je juge moi, que l'haruspicine n'a aucun rapport avec les maléficés, et que, ni elle, ni aucune autre pratique religieuse autorisée par nos ancêtres, n'est de nature criminelle. Les lois que j'ai rendues au commencement de mon règne, témoignent que la libre faculté a été accordée à chacun de pratiquer le culte qu'a adopté sa conscience. Et nous ne défendons pas l'haruspicine, mais nous défendons qu'elle soit exercée de façon à nuire¹. » Ce texte confirme donc que les constitutions précédentes ne songent pas à détruire l'ancien culte, mais uniquement à réprimer la Magie.

Cette même année, de 370 à 371, eurent lieu, à Rome, de grands procès de Magie. Valentinien, absent, et sans doute mal informé par des fonctionnaires peu scrupuleux, se montra souvent injuste et cruel. C'est encore Ammien Marcellin, au livre XXVIII, qui nous transmet ces documents précieux.

Procès du luthier Sericus Asbolius et de l'haruspice Campense².

Une plainte d'empoisonnement avait été portée devant Olybrius, préfet de Rome, par Chilon, ex-lieutenant d'Afrique et Maxima sa femme, contre le luthier Sericus Asbolius, maître d'escrime, et l'haruspice Campense. On arrêta les prévenus. Comme l'affaire traînait en longueur, on obtint qu'elle fut portée à la connaissance de Maximien. On lui adjoignit le notaire Léon. Ce Maximien était fils d'un magicien, ami d'un nécroman, et avide des dépouilles d'autrui³. Il écrivit à l'empereur que le débordement des vices, à Rome, exigeait une pénalité exceptionnelle et reçut le pouvoir de juger *vice sacra*, sans appel⁴. En outre

1. *Imp. Valentini)anus, Valens et Gratianus AAA ad Senatam.* « Haruspicinam ego nullum cum maleficiorum causis habere consortium judico. Neque ipsam aut aliquam praeterea concessam a majoribus religionem genus esse arbitror criminis. Testes sunt leges a me in exordio imperii mei datae, quibus unicuique, quod animo inbibisset, colendi libera facultas tributa est. Nec haruspicinam reprehendimus, sed nocenter exercere vetamus. *Cod. Th.* IX, XVI, 9.

2. Ammien, *op. cit.*, XXVIII, 1.

3. Ammien, *Id.*, *loc. cit.* : « Son père était très versé dans la science des haruspices et des augures. Lui même avait contracté une liaison avec un magicien sarde, qui savait évoquer les mânes des suppliciés, conjurer les larves, en tirer, la révélation de l'avenir. La crainte de quelque indiscretion de cet homme, dont plus tard on l'accusa de s'être défilé, le força, tant que celui-ci vécut, à se montrer humain et traitable. »

4. Jules Maurice, *op. cit.* p. 115.

Valentinien décréta que, par exception, la torture serait, au besoin, appliquée à toutes les classes de personnes qui avaient, à cet égard, privilège d'exemption d'après le droit ancien et les décisions impériales¹. Le signal des meurtres judiciaires était donné. Et tout d'abord, Asbolius fut assommé à coups de balles de plomb attachées à des lanières, Maximien lui ayant déclaré, pour obtenir ses révélations, que ni le fer ni le feu ne seraient, contre lui, mis en usage. Quant à l'haruspice Campense, il fut livré aux flammes. Ammien ne nous donne pas d'autres détails sur les motifs de la condamnation. Parmi les condamnations les plus cruelles et les plus atroces, il faut mentionner :

La condamnation de l'avocat Marin. Ayant usé de *pratiques illicites* pour obtenir la main d'une femme nommée Hispanilla, il fut condamné à mort².

Le procès d'Hymetius et de l'haruspice Amantius³. Hetymius, ancien proconsul d'Afrique, ayant vendu du blé aux habitants pendant une disette, Valentinien le soupçonna d'un détournement sur le bénéfice, et lui confisqua une partie de ses biens. Par une funeste coïncidence, Amantius, haruspice réputé, était traduit en justice sur délation anonyme, comme ayant été appelé en Afrique par Hymetius pour *faire un sacrifice dans des vues criminelles*. Soumis à la torture, Amantius nia, mais on trouva dans ses papiers un écrit d'Hymetius où ce dernier lui demandait d'employer les formes religieuses des supplications, pour adoucir à son égard les deux empereurs. Amantius subit la peine capitale. Frontin, conseiller d'Hymetius, convaincu d'avoir prêté son ministère pour la rédaction de la pièce, fut battu de verges et relégué en Bretagne. Quant à l'accusé principal, Hymetius, transféré à Oricule, au moment de comparaître devant la juridiction supérieure il fit valoir son droit d'être jugé par l'empereur lui-même. Valentinien le renvoya devant le Sénat qui examina l'affaire sans passion et ne prononça contre lui qu'un simple exil en Dalmatie. Ce qui, ajoute Ammien, jeta le prince dans un accès de fureur.

1 Trompé par ses fonctionnaires Valentinien retrouva à la fin le sens de la justice et rétablit l'appel pour les *honorati*. Jules Maurice, *op.cit.*, p. 116. Voir *infra*, p. 212, Constitution du 6 décembre 371.

2. Ammien, *op. cit.*, XXVIII, 1.

3. *Idem.*, *loc. cit.*

Cependant, à Rome, Maximien poursuivait sans trêve les imprudents qui donnaient prise à ses soupçons. Il fit lui-même le **procès d'un jeune enfant, Lollien**, fils de l'ex-préfet Lampade, dont le crime était : *d'avoir copié sans discernement un recueil de formules magiques*. L'infortuné, suivant les conseils de son père, commit la faute d'en appeler à l'empereur. On le transféra à la cour, où il fut jugé par le consulaire Phalanx. Il fut condamné et décapité¹.

Ce furent ensuite trois *clarissimi*, Tarratius Bassus, son frère Carménius Marcien et Eusaphe, qui furent enveloppés dans la même inique accusation : Ils avaient, paraît-il, favorisé le cocher Anchenius, au moyen de *sortilèges*. Cependant, en raison de l'insuffisance des preuves, et devant le blâme public qui s'élevait contre les juges, on les acquitta².

Tel ne fut pas le sort des sénateurs, Paphius et Cornelius. Obligés d'avouer qu'ils s'étaient mêlés de *maléfices*, ils furent exécutés sur le seul ordre de Maximien³.

Moins simple, bien que tout aussi tragique par son issue, fut le **procès de Fausania⁴ et d'Anepsie**.

Fausania, femme d'un haut rang, ayant été accusée d'adultère et condamnée, on décerna des mandats d'amener contre ses amis : Eumène et Abien. Abien, sous l'inculpation aggravante d'un nouvel adultère avec Anepsie, est envoyé à la mort. La terreur s'empare alors d'Anepsie, elle ne conserve plus d'espoir de sauver sa propre vie qu'en retardant l'heure de son supplice, et, pour compliquer le procès, elle déclare que c'est par l'emploi de *sortilèges* et dans la maison d'Aginace, sénateur éminent, que son déshonneur avait été consommé. Or, à ce moment, Maximien était devenu le favori de l'empereur et avait Aginace en haine. Il n'eut pas de peine à obtenir de Valentinien un ordre de mort, et envoya pour l'exécuter une brute, un Gaulois nommé Doryphorien. Celui-ci, fort habile, il faut en convenir, n'imagina rien de mieux que de faire comparaître Aginace et Anepsie pendant la nuit, au temps où l'esprit se trouble le plus facilement... et c'est alors une

1. Ammien, *op. cit.*, XXVIII, 1

2. *Idem, loc. cit.*

3. *Idem, loc. cit.*

4. *Idem, loc. cit.*

mise en scène effrayante et propre à émouvoir les âmes les plus fortes : une troupe de bourreaux est là, toute prête à exécuter les ordres, on amène les esclaves, on les déchire par la torture, ils sont héroïques, ils ne parlent pas. Enfin une servante, vaincue par l'excès des tourments, laisse échapper quelques mots équivoques. C'est suffisant, et cette justice exemplaire n'exige pas d'autre preuve : Aginace et Anepsie sont entraînés au supplice.

A la fin de cette même année, qui termina son règne, Valentinien, se souvenant qu'il avait été un prince libéral, rétablit l'appel à son tribunal pour les sénateurs. Le Sénat, en effet, lui avait fait parvenir une députation pour l'éclairer sur les meurtres judiciaires que Maximien commettait en son nom. Il put alors se rendre compte que la haine, la jalousie avaient, seules, fait envelopper plusieurs sénateurs dans *l'accusation de maléfices*. Aussi, dans sa constitution du 6 décembre 371¹, il attribue compétence, pour les affaires de cette sorte, à la préfecture urbaine. Si cette juridiction ne peut trancher la question posée et rendre une sentence qui la termine, alors l'empereur ordonne que l'affaire soit transmise au ressort de la chancellerie impériale et que tous ceux qu'elle concerne comparaissent devant elle, ensemble avec tous les documents présents et passés.

Cependant, en Orient, où régnait Valens, les procès de Magie semaient la terreur. Valens, en effet, était dominé par la crainte de se voir détrôner si ses ennemis, les païens d'Orient, parvenaient à pénétrer les secrets de l'avenir, grâce aux secours de l'Astrologie. Cette inquiétude le porta à accorder une foi aveugle à tous les bruits de Magie. Ammien Marcellin nous rapporte toute une série de procès qui, pour la plupart, s'achevèrent par la mort des infortunés prévenus. L'occasion en fut une maladresse du trésorier du domaine privé à Antioche, Fortunatien².

Fortunatien ayant réclamé aux intendants Anatole et

1. *Imp. Val(enti)ni ans, Valens et Gratianus ad Ampelium, praeffectum bi* : « Quia nonnulli ex ordine senatorio maleficiorum insimulatione adque invidia stringebantur, idcirco hujusmodi negotia urbanae praeecturae discutienda permisimus. Quod si quando hujusmodi inciderit quaestio, quae judicio memoratae sedis dirimi vel terminari posse non creditur, eos, quos negotii lertus amplectitur, una cum gestis omnibus praesentibus adque praeteritis ad comitatum mansuetudinis nostrae sollemni observationi transmitti praecipimus. *Cod. Th., IX, XVI 10.*

2. Ammien Marcellin, XXIX, 1.

Spudase ce qu'ils devaient au trésor, ceux-ci, conseillés par un certain Procope, cherchaient à s'en débarrasser. Fortunatien livre alors à la juridiction du préfet du prétoire, Pallade, qu'il soupçonne d'être l'empoisonneur à gages de ses ennemis, et le tireur d'horoscope, Héliodore.

Procès de Pallade et d'Héliodore.

Tout d'abord, la torture fut appliquée avec rigueur. C'est alors que Pallade, au milieu des tourments s'écrie « qu'il va dévoiler une trame d'une tout autre portée » et se lance dans une déposition où il affirme que l'ex-président Fiduste est parvenu, par des *conjurations*, à connaître le nom du successeur de Valens. Fiduste est arrêté. Il convient de s'être entretenu avec Hilaire et Patrice, tous deux versés dans la divination, au sujet de l'héritier présumé du trône. Or, le sort, *interrogé suivant les procédés magiques*, leur avait révélé le nom d'un prince par excellence, tout en les menaçant eux-mêmes d'une mort tragique. Ils avaient aussitôt songé, disaient-ils, que Théodore, notaire, était l'âme d'élite à qui appartenait ce nom prédestiné; et Fiduste ajouta qu'il avait fait part de la prédiction à Théodore par l'entremise d'Eucère, récent administrateur d'Asie. Celui-ci est aussitôt jeté en prison. Au rapport qu'on fit à Valens de l'affaire, sa férocité naturelle, accrue encore par les lâches complaisances de son entourage, s'enflamma. Il donna l'ordre d'enlever Théodore de Constantinople, ainsi que le signal des arrestations en masse. Théodore arriva, vêtu de deuil, et fut aussitôt mis au secret sur un point écarté du territoire de la ville. Les commissaires qui devaient juger les accusés s'assemblèrent sous la présidence du préfet du prétoire. Le premier entendu fut Pergame, qui accusa Pallade d'avoir lu dans l'avenir par le secours de la Magie. Il se lança dans une déposition compliquée où il nomma de nombreux complices. Pour en finir il fut mis à mort avec d'autres personnes compromises. « Valens, nous dit Ammien¹, dirigeait lui-même les procès et avait fait plein divorce avec l'équité. » Lorsque vint le tour de Patrice et d'Hilaire, troublés, ils se coupèrent dès le début. On leur déchiqueta les flancs avec des tenailles, aussi firent-ils leur confession entière. Ils dirent comment ils avaient construit, au moyen de baguettes de laurier, à l'imitation de celui de Delphes, le trépied dont ils s'étaient servis pour

1. *Ammien Marcellin*, XXIX, 1.

leurs *opérations magiques*, et décrivirent le procédé qui leur avait fourni le nom de Théodore, comme devant être, d'après la question posée, le successeur immédiat de l'Empire. Cependant, Hilaire ajouta, à la décharge de Théodore, que tout s'était fait à son insu... Mais la plus grande franchise, dans les dépositions des prévenus, ne leur était d'aucun secours et « quand ils eurent fini, les ongles de fer recommencèrent leur office¹. » Théodore, lui, commença par demander grâce. Il fit l'aveu des confidences d'Eucère qui l'avait empêché de tout révéler à l'Empereur. Eucère, cruellement déchiré, confirma l'aveu. Mais on produisit des lettres écrites par Théodore à Hilaire, qui démontraient son entière confiance en la prédiction et son impatience de la voir se réaliser. On fit ensuite comparaître Eutrope, à ce moment proconsul d'Asie. Il était accusé d'avoir eu connaissance du complot et ne dut son salut qu'au dévouement du philosophe Pasiphile qui, torturé jusqu'à la mort pour le charger par un mensonge, persista dans une héroïque dénégation. Enfin on prétendit que Simonide, jeune et austère philosophe, avait reçu des confidences de Fiduste ; il déclara qu'effectivement on lui avait tout dit, mais en se fiant à sa discrétion, et qu'il s'était tu. L'empereur qui avait suivi de près l'instruction, confirma la délibération des juges, en réunissant tous les accusés dans une même sentence de mort. Ils eurent tous la tête tranchée, excepté Simonide. Son héroïque constance avait exaspéré la cruauté du juge qui le condamna au feu². Les jours suivants, on exécuta une quantité d'accusés de tous rangs, sans même attendre la fin de leur procès, tant le peu qui leur restait de vie après le fouet et la torture semblait chose négligeable ! Pour justifier cet odieux massacre, on s'avisa de rassembler des livres et des cahiers trouvés dans diverses maisons et de les brûler sous les yeux des juges *comme traitant de sujets illicites*. Or, dit Ammien³ c'était, en presque totalité, des ouvrages sur le droit ou les arts libéraux.

Peu après, le savant et célèbre Maxime, auquel l'empereur Julien devait son éducation scientifique, fut accusé, lui aussi, d'avoir eu connaissance de la prédiction. Il convint du fait et affirma avoir dit que ceux qui avaient inter-

1. *Ibid.*, loc. cit.

2. *Ibid.*, loc. cit.

3. Ammien, XXIX, 1.

rogé le sort périraient du dernier supplice. Il eut la tête tranchée à Ephèse, sa patrie¹.

Ammien mentionne encore d'autres procès, au même moment :

Celui de **Diogène**, longtemps correcteur de Bithynie, homme d'esprit distingué. *Une accusation de Magie* fut portée contre lui, et on le fit périr pour s'emparer de son riche patrimoine².

L'acharnement à la vengeance était si grand que peu importait d'où émanait l'accusation. C'est ainsi qu'**Alypius**, lieutenant honorable de Bretagne, fut accusé de Magie sur l'unique déposition d'un nommé Diogène, rebut de la lie du peuple. Par la torture, on obtint de Diogène tout ce que réclamait l'accusateur, c'est-à-dire le prince, et on le fit ensuite brûler vif. Alypius fut condamné à l'exil après avoir été dépouillé de ses biens. Son fils, condamné à mort sans aucune raison, ne dut son salut qu'au hasard³.

Ainsi Pallade, auteur de tous ces maux, semait partout le deuil et les larmes « signalant les uns pour fait de *sortilège*, les autres comme complices d'attentat à la majesté du trône. »

Et l'on s'attachait à considérer comme « pièces de conviction », prouvant le crime de Magie, tout ce qui, jusqu'alors, faisait partie de la divination permise ou de la médecine populaire : « Sitot qu'une dénonciation était lancée, des agents arrivaient qui glissaient parmi les effets des prévenus quelque sort, quelque amulette de vieille femme, quelque recette pour préparer les philtres⁴ ». Sans même que la défense soit écoutée, ou même une charge articulée, on prononçait la confiscation et la mort... Pour éluder les perquisitions, partout, dans les provinces d'Orient, on prenait le parti de jeter au feu ses livres, tant la terreur s'était emparée de toutes les âmes...

Un autre procès fameux de cette époque, fut le **procès du notaire Bessien**, officier de sang noble, accusé d'avoir fait servir la divination à ses vues ambitieuses. Or, sa femme était enceinte, et il prouva qu'il n'avait consulté le sort que pour connaître le sexe de son enfant. Néanmoins, son

1. Ammien, XXIX. 1.

2. *Ibid.*, loc. cit.

3. *Ibid.*, loc. cit.

4. Ammien, XXIX, 2

riche patrimoine fut confisqué et il n'échappa à la mort que grâce au crédit et aux instances de sa famille¹.

Cependant l'inférieur associé de Pallade, Héliodore, « le mathématicien », comme l'appelait le vulgaire, était en faveur au palais, et ce misérable, au dire d'Ammien, causa beaucoup de mal.

A ce moment eut lieu un procès curieux. **Le tribun Pollentien** fut convaincu (et lui-même en convint) d'avoir éventré vive une femme enceinte, et d'avoir arraché son fruit de ses entrailles, *afin d'évoquer les mânes de l'enfant* et de surprendre, par des conjurations, le secret de la succession à l'empire. Or, l'empereur n'eut pour lui que des regards de bienveillance, et ce monstre put, au milieu des murmures du Sénat, se retirer absous².

Tandis que ces atrocités se passaient à Antioche, le nouveau proconsul d'Asie, Festus de Trente, ayant appris les persécutions exercées par Maximin³, voulut l'imiter pour grandir en faveur, et se mit à déployer un zèle criminel.

Le philosophe Ceranius, avait écrit à sa femme une lettre qui finissait par ces mots : « Ayez soin de consacrer la porte », expression proverbiale signifiant qu'il doit vous arriver quelque chose d'important. Festus l'accusa aussitôt de *crime magique*, et le condamna à périr d'un supplice cruel⁴.

Le procès suivant, rappelé par Ammien, compte parmi les plus odieux : **Une pauvre femme** prétendait avoir le secret de *charmer*, par le chant, la fièvre intermittente, et Festus lui-même l'avait priée de venir à ce titre pour donner des soins à sa fille. Après quoi, il la condamna à mourir comme magicienne⁵.

Au cours d'une perquisition chez **un citoyen de marque**, dont Ammien ne donne pas le nom, on découvrit, dans ses papiers un *horoscope* de « Valens ». L'inculpé déclara aussitôt qu'il ne s'agissait point de l'empereur, mais d'un frère, mort depuis longtemps, et il offrit de fournir les

1. *Ibid.*, *loc. cit.*

2. *Ibid.*, *loc. cit.*

3. Préfet du prétoire en Gaule, voir *infra*. Ces événements se passent entre 371 et 374.

4. *Ibid.*, *loc. cit.*

5. Ammien, XXIX 2.

preuves... Festus ne voulut rien entendre et le fit aussitôt déchirer par ses bourreaux¹.

Puis ce fut le tour d'un infortuné jeune homme, qu'on avait vu, au bain, porter alternativement chaque doigt des deux mains, tantôt sur les degrés, tantôt sur sa poitrine, *en récitant les sept voyelles grecques*, parce qu'il croyait trouver dans cette pratique un remède aux maux d'estomac. Mis en jugement, il mourut de la main du bourreau après avoir subi la torture².

Tandis que ces procès avaient lieu, en Orient, au nom de Valens; Valentinien, en Gaule, stimulé par la présence de Maximien, préfet du prétoire, se laissa entraîner, lui aussi, à une trop grande rigueur.

Entre autres condamnations pour différentes causes, on cite, pour la Magie. **La condamnation du cccher Athanase.** Alors qu'on le soupçonnait d'avoir tenu des propos indiscrets concernant l'empereur, et cela sans preuves, il devint l'objet d'une rigoureuse surveillance. Très peu de temps après, on lui infligea le supplice, sur le prétexte d'une imputation de *sortiège*, et sans égard pour un talent qui faisait les délices du public³.

Ces procès se poursuivent, selon Ammien, de 371 à 374 environ.

D'autre part, Valens avait légiféré contre les Manichéens. Dans une constitution de 372, il leur interdisait de se réunir, et défendait à quiconque d'assister à leurs réunions sous peine d'une lourde amende. Il décrétait également que leurs maisons et retraites seraient acquises au fisc⁴. Il suivait ainsi l'exemple de Dioclétien, parce que les Manichéens étaient soupçonnés de se livrer à la Magie⁵.

Sous les successeurs de Valentinien I^{er} en Occident : Gratien et Valentinien II, aucune constitution ne se rapporte expressément à la Magie. La lutte continue bien entre le paganisme, encore toléré, et le christianisme, à son tour

1. *Ibid.*, *loc. cit.*

2. *Ibid.*, *loc. cit.*

3. Ammien, XXIX, 3 : « *veneficiis usum ferebatur* ».

4. *Cod. Theod.*, XVI, V, 3, 2 mars 372, Imp. Valentinien et Valens ad Ampelium praefectum urbi : « *Ubiunque Manichaerum conventus vel turba hujusmodi repperitur, doctoribus gravi censione multatis his quoque qui conveniunt ut infamibus atque probosis a coetu hominum segregates domus et habitacula, in quibus profana institutio docetur fisci viribus indubita ter adiscantur.* »

5. Jules Maurice, *op. cit.* p. 116.

victorieux et persécuteur. mais les questions religieuses sont seules en jeu¹.

Dans l'Empire d'Orient, le successeur de Valens, Théodose, durant les premières années de son règne, laissa les choses en l'état où il les avait trouvées. « *Et enim adhuc facultatem habebant adeundi sana patriisque ritibus numina placandi*². » Ces paroles confirment le droit, pour les païens, de se rendre aux temples, et d'apaiser les puissances célestes en obeyant les coutumes ancestrales.

Mais d'autre part, deux constitutions, l'une de 381, l'autre de 385, nous donnent la preuve que les pratiques magiques et divinatoires sont toujours aussi sévèrement suspectées.

La constitution de 381, adressée à Florus, préfet du prétoire d'Orient, est ainsi conçue :

« Quiconque, par des sacrifices prohibés, nocturnes ou diurnes, se mêlerait de dévoiler les incertitudes de l'avenir, et, dans sa folie sacrilège, se rendrait, en quelque lieu sacré, ou dans un temple, pour y commettre un délit de ce genre, doit savoir qu'il est passible de proscription. Il faut honorer la divinité par des prières pures, non la profaner par de coupables incantations³. »

La constitution de 385, plus formelle encore, spécifie quels sont les sacrifices interdits : ceux qui révèlent de l'art des haruspices. Elle est plus rigoureuse que la précédente : le châtimement n'est plus la prescription, mais la mort au milieu des supplices : « Que nul d'entre les mortels n'ait l'audace de faire un sacrifice pour tirer de l'inspection du foie et des entrailles de la victime un vain présage favorable à ses espérances, ou, ce qui est pire, pour connaître l'avenir à l'aide d'une exécrable consultation. Les tourments du supplice le plus rigoureux sont réservés à ceux qui, contrairement à ce qui est défendu, tenteraient de pénétrer le secret des choses présentes ou futures⁴. »

1. Voir à ce sujet l'article cité de F. Martroye, p. 681 à 689.

2. F. Martroye, *op. cit.*, p. 689, note 2, *Cod. Th.*, XVI, X, 7.

3. *Cod. Th.*, XVI, X, 7 : *Imp. Gr(atianus Val(entinianus et Theod(osius) AAA. Floro Praefecto) Praefectio si quis vetitis sacrificiis diurnis nocturnisque velut vesanus et sacrilegus incertorum consultorem se immiserit fanumque sibi aut templum ad hujusmodi sceleris executionem adsumendum crediderit vel putaverit adeundum, proscriptione se noverit subjugandum, cum justa institutione moneamus castis deum precibus excolendum non diris carminibus profanandum*.

4. *Imp. Gr(atianus Val(entinianus et Theod(osius) AAA Cynegetic*

Ces deux textes visaient uniquement les pratiques divinatoires ou magiques, et c'est bien en ce sens qu'ils étaient appliqués. Ainsi que le fait remarquer F. Martroye¹, ils n'interdisaient ni l'accès des temples, ni les libations. Et, de même, le discours de Libanius, mentionné par le même auteur², discours qui fut, croit-on, prononcé devant l'empereur en 387, contient ces paroles : « Ainsi tu n'as point ordonné de fermer les temples, tu n'as point défendu d'y entrer; tu n'as supprimé ni le feu, ni l'encens. Tu n'as banni des temples, non plus que des autels, aucun genre de fumigation³... »

C'est en cette même année 385 qu'eut lieu, en Occident, durant le règne de l'usurpation Maxime le Concile de Bordeaux qui prononça la **condemnation à mort de Priscillien et de ses principaux adeptes**. Mais l'hérésie du Priscillianisme est trop longue à étudier pour que nous l'insérions à sa date. Son histoire débute en 380, pour ne se terminer qu'à la fin du VI^e siècle. Aussi est-elle exposée dans le chapitre VI.

En 389, une autre constitution de Théodose enjoint à quiconque aura surpris un magicien, d'aider l'autorité publique en le traînant devant le magistrat. Mais, prévoyant l'abus que pourraient faire du pouvoir ainsi délégué, les ennemis du coupable, l'empereur interdit, sous peine de mort, l'exécution privée. « Quiconque aura entendu, aura pris, aura surpris quelqu'un de souillé par les maléfices, devra le traîner sur-le-champ au magistrat public et exhiber aux yeux des juges l'ennemi du salut commun. Que, si quelqu'un des agitateurs ou une catégorie d'hommes quelconque a tenté de s'élever contre cette interdiction ou a supprimé, même un coupable manifeste de l'art maléfique, au moyen de supplices clandestins, ce coupable, sous le coup d'une double suspicion, ne doit pas échapper

P(rae)lato P(ractorio)lo. Ne quis mortalium ita faciendi sacrificii sumat audaciam, ut inspectione iecoris extorumque praesagio vanae spem promissionis accipiat vel quod est deterius, futura sub execrabili consultatione cognoscat. Acertioris etenim imminet supplicii cruciatius eis, qui contra vetitum praesentium vel futurarum rerum explorare temptaverint veritatem (25 mai 385), *Cod. Th.*, XVI, X, 9.

1. *Op. cit.*, p. 690 et note 2.

2. Martroye, *op. cit.*, p. 691-92. Libanius, *Pour les Temples*, traduction Monnier, p. 341-348. Martroye, *op. cit.*, p. 691. note 3.

3. Libanius *op. cit.*, note 3 : « Tu igitur, neque templa occludi, neque ullum aditu arceri iussisti, neque ignem, neque turificationem, neque alios fumigationum honores templis arisque ejecisti. »

au dernier supplice, parce que, d'une part, il n'a pas produit un accusé public et a ainsi soustrait ses complices à la sévérité des lois et à la question qui était due, ou que peut-être il a achevé un ennemi personnel, sous prétexte de cette vindicte, et avec une cruauté d'autant plus grande¹. »

En cette même année 389 eut lieu, en Orient, **l'affaire du temple de Sérapis** :

A Alexandrie se trouvait un temple consacré à Sérapis, avec la statue du dieu. Ce temple, bâti sur une éminence, était une merveille, et les prêtres de Sérapis, grâce à sa disposition, faisaient toutes sortes de supercheries pour abuser de la crédulité du peuple.

L'occasion de la ruine de ce temple fut la découverte d'un vieux temple de Bacchus, que l'on désirait transformer en église. Théophile, patriarche d'Alexandrie, voulant mettre ce lieu en état de servir aux chrétiens, et faisant, pour ce sujet, ôter les statues et découvrir les lieux obscurs et secrets qui y étaient joints, on aperçut, dans un endroit, des cavernes cachées et creusées sous terre, qui paraissaient plus propres à couvrir des larcins et des crimes qu'à faire des cérémonies de religion. On y trouva, en effet, les instruments les plus ridicules et les plus infâmes des superstitions païennes, que Théophile fit promener publiquement par la ville, pour se moquer de ces mystères honteux.

Les païens entrèrent alors dans une fureur extrême et attaquèrent les chrétiens. Retirés dans le temple de Sérapis, ils y amenaient les chrétiens dont ils pouvaient se saisir et les forçaient à sacrifier. Pour ceux qui refusaient, ils employaient contre eux de nouveaux genres de supplices, crucifiant les uns, coupant les jambes aux autres, et les précipitant dans les cloaques de leur temple, après leur avoir cassé les jambes².

1. *Cod. Th.* IX, XVI, 11 (16 août 389), *Imp. Val(entinianus), Theodosius et Arcadius* AAA Albino Praefecto urbi. « *Quicumque maleficiorum labe pollutum audierit, deprehenderit, occupaverit, illico ad publicum protrahat et iudiciorum oculis communis hostem salutis ostendat. Quod si quisquam ex agitatoribus seu ex quolibet alio genere hominum contra hoc interdictum venire tentaverit, aut clandestinis suppliciis etiam manifestum reum malificae artis suppresserit, ultimum supplicium non evadat, geminae suspicionis obnoxius, quod aut publicum reum, ne facinoris socius publicaret, severitati legum : et debita subtraheret quaestioni aut proprium fortassis inimicum sub huius vindictae nomine consilio atrocior confecerit.* »

2. Lenain de Tillemont, *op. cit.*, * l'empereur Théodose I^{er}, art. LII : D'après Sozomène, *Hist. eccles.*, L. 7, c. 15, p. 72ⁿ c d et p. 724 et Rufinus, *Hist. eccles.*, L. 2, c. 22 p. 186-187.

L'empereur fut informé et envoya l'ordre d'apaiser la sédition par la douceur, mais de détruire la statue et le temple de Sérapis¹.

En 391, deux autres constitutions viennent renforcer les précédentes. L'une est l'œuvre de Valentinien II, redevenu maître de l'Italie et de Rome, après la victoire d'Aquilée et la mort de Maxime. Après une défense générale de célébrer des sacrifices, cette loi vise tout particulièrement les magistrats. Elle interdit aux magistrats en charge de pénétrer dans les temples sous peine d'une forte amende, fixée selon leur degré de dignité. « Que personne ne se souille par un sacrifice, que personne n'immole une innocente victime, que personne ne se rende dans un temple et ne le purifie, et n'élève des statues ayant la forme d'un être humain, de peur de se rendre passible des sanctions divines et humaines. Que les juges, eux aussi, observent cette constitution, de telle sorte que si quelqu'un d'entre eux, adonné à une croyance profane, est entré dans un temple, soit sur le chemin, soit dans une ville, pour y faire ses adorations, il sera lui-même contraint sur-le-champ de payer quinze livres d'or; et son bureau devra payer la même somme, avec la même hâte, s'il ne s'est pas immédiatement opposé à l'acte du juge, et s'il n'en a pas référé à l'autorité supérieure par une attestation publique². » Cette loi, remarque Martroye³, nous montre combien les magistrats, en Italie, étaient anxieux de connaître quelle serait l'issue de la lutte engagée entre l'Orient et l'Occident. « Ne pas servir le tyran, c'était se perdre s'il triomphait; se dévouer à lui, c'était la ruine s'il succombait. Jamais, il n'avait été plus désirable de connaître l'avenir. Aussi les magistrats ne se contentaient pas de faire des sacrifices illicites, mais ils se précipitaient dans les temples

1. Lenain, *op. cit.* art. LIII. D'après Rufinus, *op. cit.*, p. 187, 1, 2 et Socrate, *Hist. eccles.*, L. 5, c. 16, p. 274e et o. 275b.

2. *Cod. Th.*, XVI X 10. Constitution du 24 février 391. *Idem AAA. ad Altinum Praefectum* 'Praetori o. Nemo se hostiis polluat, nemo insculturam victimam caedal, nemo delubra adeal, templa perlustret, et mortali opere formata simulacra suspiciat, ne divinis adque humanis sanctionibus reus fiat. Judices quoque haec forma contineat ut, si quis profano ritu deditus templum uspiam vel in itinere vel in urbe adoraturus intraverit, quindecim pondo auri ipse protinus inferre cogatur nec non officium ejus parem summam simili maturitate dissolvat, si non et obstiterit iudici, et confestim publica adestatione retulerit. Consularis senae officia eorum simili modo. Correctores et praesides quaternas apparitiones illorum similem normam aequali sorte dissolvant ».

3. F. Martroye, *op. cit.* p. 694-95.

qu'au cours de leurs déplacements, accompagnés de leur office, ils rencontraient en route ».

Théodose, au moment de rentrer dans ses Etats, le 16 juin 391¹, confirma, pour l'Orient, cette disposition de Valentinien, par une constitution semblable, adressée d'Aquilée au préfet Augustal et au comte d'Egypte. En d'autres termes, la teneur de cette constitution est à peu près la même que la précédente : Défense de sacrifier, de tourner autour d'un temple, d'entrer dans une chapelle pour y prier, sous peine des sanctions proposées par les lois, sanctions qui seront appliquées sans aucune indulgence, et auxquelles le juge lui-même, s'il s'est fié au privilège de son pouvoir, n'échappera pas. Comme toujours, son bureau devra payer l'amende de 15 livres d'or, s'il ne s'est opposé à son acte.

F. Martroye, interprétant ces deux constitutions², constate qu'un abîme les sépare des précédentes : Rome et Alexandrie se trouvaient privées simultanément de la liberté des sacrifices, qui leur avait été conservée jusqu'alors ; et la défense aux magistrats en charge de pénétrer dans les temples, retirait aux institutions religieuses leur caractère officiel. Après la tolérance, c'était l'hostilité contre le paganisme³.

L'année suivante, le 8 novembre 392, une célèbre constitution, également de Théodose, vient restreindre encore le peu de liberté laissée au culte païen. Avant de l'analyser, il faut partir de cette idée si juste, émise par F. Martroye, et que prouve le texte, c'est « qu'il s'agit, encore et toujours, de la répression de la Magie⁴. » Théodose, en effet, ne supprime pas les cérémonies solennelles, publiques, célébrées par des prêtres. « Tous les actes qu'il prohibe sont des actes

1. *Cod. Th.*, XVI, X, 11 (16 juin 391). « *Idem AAA hvagrio P(raefec)to Augustali et Romano com(iti) Aeg(ypti)*. Nulli sacrificandi tribuatur potestas, nemo templa circumeat, nemo delubra suscipiat. Interclusos, sibi nostra legis obstaculo profanos aditus recognoscant adeo, ut, si quis vel de diis aliquid contra vetitum sacrisque molietur, nullis exuendum se indulgentiis recognoscat. Iudex quoque, si quis tempore administrationis suae fretus privilegio potestatis prilluta loca sacrilegiis temerator intraverit, quindecim auri pondo, officium vero ejus, nisi conlatis viribus obviarit, parem summam aerario nostro inferre cogatur. »

2. F. Martroye, *op. cit.* p. 696.

3. Mais la prescription complète des croyances païennes ne date légalement que du règne des successeurs de Théodose. Loi du 7 août 395 d'Arcadius : F. Martroye, *op. cit.*, p. 699.

4. *Ibid.*, *loc. cit.*

privés de dévotion païenne, dont les intentions peuvent n'être pas purement religieuses, auxquels peuvent être mêlées en secret des incantations, et qu'il qualifie de pratiques superstitieuses¹. »

Cette loi comprend une introduction et quatre paragraphes. Elle débute par la défense absolue à tout le monde, sans distinction de classe, de race, de rang ou de dignité; en tous lieux, soit de ville, soit de campagne, non plus seulement de faire des sacrifices, mais d'honorer dans le secret des demeures privées, les lares par le feu, les génies par des libations de vin, les pénates par les parfums. Il est également interdit d'allumer des flambeaux, de répandre de l'encens ou de suspendre des guirlandes².

Dans le paragraphe I, Théodose proscriit le sacrifice de victimes dont on consulte les entrailles « encore palpitantes » en vue « de chercher à changer le cours des lois de la nature, de scruter ce qui est illicite, de dévoiler ce qui est caché, d'essayer des choses interdites, de s'informer du sort d'autrui, de promettre l'espoir de la mort de quelqu'un ». « Ce crime est assimilé au crime de lèse-majesté, et l'accusé poursuivi par une accusation permise à tous, subira le juste jugement », même s'il n'a rien recherché contre le salut du prince ou ne s'est pas informé de son destin³ — Il ne s'agit point là, remarque F. Martroye⁴, d'un culte quelconque, il s'agit, encore et toujours, de la répression de la Magie. Le paragraphe 2 étend la défense à la vénération

1. *Ibid.*, p. 698. — Le même auteur, *op. cit.*, p. 696-97 montre que cette hostilité était, en quelque sorte, justifiée par les événements politiques : Le 15 mai 392, Valentinien II avait été étranglé à Vienne, par ordre d'Arbogaste, son maître de la milice, un païen, qui, ne pouvant régner par lui-même, donna l'Empire à Eugène, mais, en réalité, resta le maître. De là une réaction païenne, principalement à Rome « Magiciens et devins multipliaient les sacrifices et, par l'inspection des entrailles des victimes, prédisaient à Eugène Victoire et puissance. »

2. *Cod. Th.*, XVI, X, 2 : « *Impp. Theodosius) Arcadius) et Honorius) AAA ad Rustinum Praefectum Praetorio* : Nullus omnino ex quolibet genere ordine hominum dignitatum vel in potestate positus vel honore perfunctus, sive potens sorte noscendi seu humilis genere condicione fortuna in nullo penitus loco, in nulla urbe sensu carentibus simulacris vel insontem victimam caedat vel secretiore piaculo larem igne, mero genium, penates odore veneratus accendat lumina, imponat tura, seria suspendat ».

3. « *Quod si quispiam immolare hostiam sacrificatus audebit aut spirantia ecta consulere, ad exemplum majestatis reus licita cunctis accusatione delatus excipiat sententiam competentem, etiamsi nihil contra salutem principum aut de salute quaesierit. Sufficit enim ad criminis molem naturae ipsius leges velle rescindere, illicita perscrutari, occulta recludere, interdicta temperare finem quaerere salutis alienae, spem alieni intentus polliceri* ».

4. *Ibid.*, loc. cit.

de simulacres. Ce paragraphe ainsi que les paragraphes 3 et 4, édictent les peines encourues par la non-observation de la loi :

« § 2. — Si quelqu'un vénère des statues faites de la
» main des hommes et destinées à périr, en leur offrant de
» l'enceus et, exemple ridicule, craignant aussitôt ce que
» lui-même a fabriqué, qu'il entoure les arbres de bande-
» lettes, ou élève des autels au moyen de gazon déterré
» et tente d'honorer de vaines images, bien que le prix de
» l'offrande soit très peu élevé, c'est cependant là une
» injure pour la vraie religion. » Aussi le coupable sera-t-il
dépouillé de sa maison ou de la propriété mobilière dans
laquelle il sera établi qu'il a pratiqué la superstition
des païens, et cela s'applique, d'une manière générale,
à tous les lieux où il a été prouvé qu'on a vu fumer l'encens¹.

§ 3. — Ce paragraphe énonce que « si quelqu'un a tenté
» d'offrir ce genre de sacrifice dans les temples ou les
» chapelles publiques, ou dans les maisons et les champs
» d'autrui, s'il s'y est établi à l'insu du maître, il sera
» contraint de verser 25 livres d'or à titre d'amende. Et
» celui qui aura fermé les yeux sur ce crime aura un châti-
» ment égal au sacrificateur².

Enfin, au paragraphe 4, ordre est donné, d'une part
aux juges et aux défenseurs des cités, de l'autre aux
membres de la curie de chaque ville « de veiller à ce que
» les preuves découvertes par les premiers soient, sur-le-
» champ, déferées au tribunal, et que les choses qui ont
» été dénoncées par les autres soient punies. Mais s'ils croient
» qu'il faille couvrir le crime par faveur ou le dissimuler
» par négligence, ils seront soumis à la poursuite judiciaire.
» Quant à ceux qui ont été avertis, s'ils ont différé le
» châtimement par dissimulation, ils seront condamnés à une

1. § 2 « *Si quis vero mortali opere facta et aevum passura simulacra inposi-
tore venerabitur (ac ridiculo exemplo metuens subito quae ipse simu-
laverit), vel redimita vitis arbore vel erecta effossis ara cespitibus, vanas ima-
gines, humiliore licet muneris praemio, tamen plena religionis injuria hono-
rare temptaverit, is utpote violatae religionis reus ea domo seu possessione
multabitur, in qua eum gentilicia constiterit superstitione famulatum. Nam-
que omnia loca, quae turis constiterit vapore fumasse, si tamen ea in jure juisse
turificantium probabuntur, fisco nostro adsocianda censemus.* »

2. § 3. « *Sin vero in templis fanisve publicis aut in aedibus agrisve
alienis tale quisquam sacrificandi genus exercere temptaverit, si ignorante
domino usurpata constiterit, viginti quinque libras auri multae nomine
cogetur inferre, convenientem vero huic sceleri, par ac sacrificantem poena re-
tinebit.*

» amende de 30 livres d'or, et leur bureau sera assujéti
» à une semblable peine¹ ».

Si Théodose s'est attaché à réprimer tout ce qui, même dans les plus innocentes coutumes de la religion païenne, pouvait avoir quelque attache avec la Magie, on peut constater, avec M. Maurice² que, « sous ce règne, le droit pénal concernant la Magie s'adoucit notablement. » Jusquelà, on l'a vu, la Magie tombait sous le coup d'une législation d'exception. On lui appliquait toujours la pénalité de la loi des XII Tables, que Constantin avait conservée pour les crimes de la catégorie du meurtre : l'homicide, l'adultère, le rapt, la Magie, la sorcellerie, le crime de lèse-majesté, c'est-à-dire la mort précédée de la torture, pour tous, et la peine du feu spéciale aux magiciens eux-mêmes.

L'Eglise avait toujours cherché à adoucir ce régime de terreur, en punissant le meurtre magique de peines spirituelles, particulièrement graves, il est vrai, mais dont elle atténua rapidement la rigueur. Le Concile d'Elvire, en 306, prive de la communion, même à l'heure de la mort, ceux qui se seraient rendus coupables du meurtre magique³. Mais le Concile d'Ancyre, tenu en 314, n'impose plus qu'une pénitence de cinq ans à ceux qui prédisaient l'avenir, ou qui recevaient dans leurs maisons des gens qui leur révélaient des remèdes magiques ou les secrets de la purification⁴. Cette influence prévalut surtout à partir des constitutions de 391. La peine de mort, la torture, le feu, furent abolies. Les pénalités nouvelles se borneront à l'amende, la confiscation des biens, la déportation.

V^e siècle (post. J. C.). — Une constitution d'Honorius, successeur de Théodose, constitution du 1^{er} février 409, inaugure ce régime de faveur. En effet, cette loi ne vise pas seulement, comme le faisaient les dernières en date du règne de Théodose, telle ou telle pratique du culte païen soupçonné de Magie, mais bien les Magiciens eux-mêmes. La suppression des ouvrages contenant leurs erreurs, et, pour les Mathématiciens eux-mêmes, l'expulsion

1. § 4, « *Quod quidem ita per judices ac defensores et curiales singularum urbium volumus custodiri, ut illico per hos comperta in judicium deferantur, per illos delata plectantur. Si quid autem ii legendum gratia aut incuria prae-
termittendum esse crediderint, commotioni judicariae subiacebunt; illi vero moniti si vindictam dissimulatione distulerint, trigenta librarum auri dispendio multabuntur, officiis quoque eorum damno parili subjugandi.* »

2. Jules Maurice, *op. cit.*, p. 119.

3. *Ibid.*, p. 118.

4. *Ibid.*, *loc. cit.*

de Rome et des autres villes, avec, en cas de récidive, la déportation, voilà les seules peines prononcées. « Que les mathématiciens, les livres des erreurs qui leur sont propres étant brûlés sous les yeux des évêques; — à moins qu'ils ne soient prêts à confesser la croyance à la religion catholique et à promettre de ne jamais revenir à l'erreur du passé — soient expulsés, non seulement de Rome, mais encore des autres villes. Que, s'ils ne l'ont pas fait, et que, contre la décision salulaire de notre clémence, ils ont été pris dans les villes, ou s'ils ont insinué les doctrines secrètes de leur erreur et de leur profession, ils subiront la peine de la déportation¹. »

Cette constitution est la seule — depuis la Constitution de 392 — où il soit question de Magie. D'autres, il est vrai, interdisent l'accès des temples et les sacrifices, mais il s'agit là, évidemment, des sacrifices païens autrefois autorisés, et non des pratiques magiques.

Ainsi, la loi du 7 août 395², du 7 décembre 396³, les lois du 4 février 399⁴, du 20 août⁵, et du 13 septembre⁶ de la même année.

D'après l'historien Photius⁷, il y aurait eu, sous le court règne de Constance⁸, au moins un procès de Magie : Il s'agit d'un certain Libanius, célèbre magicien, venu d'Asie à Ravenne, tandis qu'il régnait.

Libanius avait affirmé pouvoir accomplir des prouesses contre les barbares, sans l'aide d'hommes armés. Comme,

1. *Cod. Th.*, IX, xvi, 1^{re} (1^{er} fév. 409). *Impp. Honorius et Theodosius AA ad Caeciliano praefecto pœtorio* : « Mathematicos nisi parati sint (codicibus erroris proprii sub oculis episcoporum incendio concrematis) catholicae religionis cultui fidem tradere nunquam ad errorem praeteritum redituri, non solum urbe Roma, sed etiam omnibus civitatibus pelli decernimus. Quod si hoc non fecerint et contra clementiae nostrae salubre constitutum in civitatibus fuerint deprehensi vel secreta erroris sui et professionis insinuaverint, deportationis poenam excipiant. »

2. Loi des Imp. Arcadius et Honorius. *Cod. Th.*, XVI, x, 13 : « Statuimus nullam ad funum vel quodlibet templum habere quempiam licentiam accedendi vel abominanda sacrificia celebrandi quodlibet loco vel tempore. »

3. *Cod. Th.*, XVI, X, 14.

4. *Cod. Th.*, XVI, X, 15, *Cod. Just.*, I, XI, 3 : « Sicut sacrificia prohibemus, ita volumus publicorum operum ornamenta servari. »

5. *Cod. Th.*, XVI, X, 18 : « Decernimus enim, ut aedificiorum quidem sit integer status, si quis vero in sacrificio fuerit deprehensus, in eum legibus vindicetur. »

6. *Cod. Th.*, XVI, X, 17, ... « unde absque ullo sacrificio atque ulla superstitione damnabili habere populo voluptates secundum vel rem consuetudinem... decernimus ».

7. Photius, *Migne, P. L.*, t. CIII, *Cod. LXXX*, 62 a p. 275.

8. Constance qui devait succéder à Théodose, à Constantinople, mourut à Ravenne (2 sept. 421) après avoir régné seulement huit mois.

ensuite, il tentait de prouver ce qu'il avait avancé, et que sa renommée s'étendant, le bruit en était parvenu jusqu'aux oreilles de Placidie. Celle-ci le fit condamner à mort. Elle avait, en effet, menacé Constance du divorce s'il ne retranchait pas Libanius du nombre des vivants¹.

La même remarque que précédemment², s'applique aux lois des empereurs Valentinien et Marcien³ et à une constitution de l'empereur Léon⁴. Là non plus, on ne peut trouver aucune disposition qui concerne spécialement la Magie.

Le Bréviaire d'Alaric, *Breviarum Alarici* ou loi romaine des Wisigoths, *Lex Romana Wisigothorum*, promulgué en l'année 506, reproduit plusieurs constitutions antérieures sur la Magie⁵.

I. Au titre XIII : *De maleficis et mathematicis et ceteris similibus*, cette loi rappelle :

a) La Constitution du 23 mai 321⁶, contre les arts magiques qui portent atteinte à la vie ou à la pudeur, ainsi que son interprétation : « *Malefici, vel incantatores vel immissores tempestatum, vel ii, qui per invocationem daemonum mentes hominum turbant, omni poenarum genere puniantur* ».

b) La Constitution du 25 janvier 357⁷, qui proscrivait la divination à l'égal de la Magie, suivie de son commentaire : « *Quicumque pro curiositate futurorum vel invocatores daemonum vel divinos, quos hariolos appellant, vel haruspices, qui auguria colligit, consuluerit, capite punietur* ».

c) La Constitution du 9 septembre 364⁸, contre les sacrifices nocturnes et magiques, ainsi expliquée : « *Qui-*

1. « *De Libanio quodam admirando refert, Asianium genere hunc Honorio et Constantio imperatoribus Ravennam, venisse, summumque beneficium ac magum fuisse. Dicit enim professum esse, admiranda posse se absque armatis hominibus adversus Barbaros patrare. At cum deinde experimentum promissi dedisset, et fama longius manans ad ipsas usque Placidiae aures rumorem detulisset, necotum illum esse, comminante Placidia conjugii Constantio divortium, nisi e visis tolleretur Libanius praestigiator atque infidelis* ».

2. Voir *supra*, page 226.

3. Notamment, une loi de 451 : *Cod. Just.*, I, XI, 7, qui rappelle, en détail, toutes les interdictions se rapportant à l'ancien culte.

4. Constitution dont la date est incertaine. *Cod. Just.*, I, XI, 8 (472?). qui prohibe, plus rigoureusement que jamais, tout exercice de paganisme.

5. Constitutions auxquelles est jointe, comme d'habitude, une interprétation, dont nous donnons les principaux passages, ayant étudié les constitutions elles-mêmes plus haut.

6. Constantin, *Cod. Th.*, IX, XVI, 3.

7. Constance, *Code Th.*, IX, XVI, 5.

8. Valentinien et Valens : *Cod. Th.*, IX, XVI, 7.

cumque nocturna sacrificia daemonum celebraverit vel incantationibus daemones invocaverit, capite puniatur ».

Au titre XXIII, *De vaticinatoribus et mathematicis*, on retrouve, inséré sans aucune modification, le chapitre XXI, du titre V des « *Sentences* » de Paul¹.

Quelques années plus tard, probablement en 516² fut promulguée la « *Lex Romana Burgundionum* ». Au livre 34 des constitutions *Liber Constitutionum XXXIV De divortiiis* § 4³, on constate que le fait de se livrer à la Magie, était considéré comme raison valable, pour le mari, de répudier sa femme. L'interprétation de cette loi⁴ en effet, est ainsi conçue : *Quod si a viro mulier repellatur, nec ipse nisi certis criminibus ream docuerit repudiare non permittitur, nisi forte adulteram, aut maleficam aut conciliatricem eam probare sufficiat* ». Ainsi le mari ne peut renvoyer sa femme que si elle a commis un de ces trois crimes : l'adultère, la Magie, ou le métier d'entremetteuse⁵.

Bien que ce texte soit postérieur en date à l'époque où nous devons limiter cette étude, il faut noter un passage du chapitre du manuscrit de S. Gall⁶ (722) où il est dit :

« Si un magicien ou un sacrilège a été trouvé parmi le peuple : La première fois, il obtiendra son salut, moyennant que, la tête recouverte d'un voile noir, on le place sur un âne et on le conduise à travers les rues de la ville en le frappant. S'il recommence une seconde fois, on lui coupera la langue et le nez. S'il a perpétré à nouveau son crime, qu'il soit mis à la disposition des juges et des laïques. »

Nous possédons, pour la fin du ve siècle, un document fort intéressant concernant la pratique de la Magie en Orient. C'est la « Vie de Sévère », patriarche d'Antioche, par

1. Ci-dessus, p. 192 à 195.

2. Cette loi, appelée également *Liber Papiani*, ou *Papianus* ou *Le Papien*, est incertaine quant à sa date. Elle fut sans doute promulguée avant 516 (mort de Gondebaud) et certainement avant la chute du royaume des Burgondes, en 534.

3. *Leges Burgundiorum* (*Monumenta Germaniae Historia*, p. 68).

4. *Ibid.*, loc. cit., note 5.

5. Cf. interprét. du § 1, *Cod. Th.*, III, xvi : « *In masculis etiam, si repudium mittant, haec tria crimina inquiri conveniet si moecham, vel medicamentariam, vel conciliatricem repudiare voluerint.* »

6. Hanel, *Lex Rom. Wisig.*, p. 455. *Capitula Codicis s. Galli 722* : « *De maleficia aut sacrilegia : Ut maleficus vel sacrilegus in populo inventus fuerit ; primu(m) saluet(ur) mittat(ur) pice capiti ejus, ponat(ur) sup(er) asinu(m) et balendo ducat(ur) incit(er) p(er) vias. Si secundo hoc fecerit excidat(ur) ei lingua et nasu(m). Si usq(ue) t(er)cio p(er) peraverit in potestate stet judicu(m) et laicoru(m).* »

Zacharie le scholastique¹, Zacharie de Gaza, surnommé aussi le scholastique ou le rhéteur, parce qu'il fut avocat à Constantinople, écrivit sa « Vie de Sévère » entre 511 et 518². Contemporain et ami de Sévère, il nous apprend que celui-ci était venu inaugurer ses études de droit à Beyrouth à l'automne de 486-487, et lui-même s'y rendit un an plus tard³. M. Collinet, dans son remarquable ouvrage sur l'Ecole de droit de Beyrouth, rappelle ou indique les divers événements qui se produisent à cette époque. En effet, les principaux adeptes de la Magie se révélèrent alors être les étudiants de la Faculté de Beyrouth.

Voici le premier de ces faits curieux, dont la « Vie de Sévère » nous rapporte l'histoire. Celui-ci a lieu à Alexandrie : Là, un certain Asklepiodotos, qui s'occupait d'enchantements et d'invocations démoniaques, avait épousé la fille d'un riche sénateur d'Aphrodisias. Il désirait vivement avoir des enfants mais sa femme demeurait stérile. Comme son beau-père était affligé que sa fille n'eût pas d'enfants, Asklepiodotos imagina un oracle, d'après lequel la déesse Isis lui promettait une descendance, s'il allait avec sa femme dans le temple que cette déesse avait jadis à Ménonthis. Il partit donc avec son épouse et séjourna un certain temps à Ménonthis, offrant un nombre considérable de sacrifices aux démons. Mais la stérilité de sa femme persistait toujours. Ayant cru voir en songe Isis couchée auprès de lui, il s'entendit déclarer par ceux qui interprétaient les songes et qui servaient Isis « qu'il devait s'unir à l'idole de cette déesse, puis avoir commerce avec sa femme ; qu'ainsi lui naîtrait un enfant ». Alors cet homme, ajoutant foi à la tromperie, s'unit à la pierre qui représentait Isis, et, après la pierre, il s'unit à sa femme. Enfin, comme celà ne donna non plus aucun résultat, le prêtre, lui conseilla d'aller avec sa femme au village d'Astu, d'y demeurer un certain temps et de prendre pour son enfant celui qui était né à la prêtresse, sa compatriote, peu auparavant. Ils achetèrent donc l'enfant, puis revinrent

1. Sévère fut patriarche d'Antioche de 512 à 518 *post* J.-C. Le texte syriaque de Zacharie le Scholastique a été publié par M. A. Kugener : *Patrologia orientalis* t. II, fasc. I, *Vie de Sévère d'Antioche*, Paris, 1903. Une traduction antérieure avait été faite en 1899-1900 par l'abbé Nau, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, tome IV, p. 343-353 ; p. 544-571 et tome V, p. 74-98.

2. Paul Collinet, *Histoire de l'école de droit de Beyrouth*, p. 46-47.

3. P. Collinet, *op. cit.*, p. 48-49.

à Alexandrie en se glorifiant de ce qu'une femme stérile eût enfin enfanté¹.

Mais, quelque temps après, l'imposture d'Asklepiodotos fut dévoilée. Par les soins d'Etienne, philosophe chrétien, le prêtre des païens, interrogé, avoua toutes ces turpitudes. Sur l'ordre de l'archevêque d'Alexandrie, acte fut dressé de ses dépositions, par le *défensor* de la cité².

Un peu plus tard, à Béryte, où Sévère étudiait le *jus civile*, eut lieu une grave affaire concernant les livres de Magie. En effet, plusieurs étudiants en droit, de Béryte, s'étaient fait un grand renom dans la Magie. Ils étaient soutenus par Jean, originaire de Thèbes, en Egypte. Sur la foi des livres, ces personnages tentèrent d'accomplir un meurtre magique³. Un esclave éthiopien, appartenant à ce Thébain, devait être sacrifié, la nuit, dans le cirque. Leur but était d'amener de force, au maître de cet esclave, par le désir de l'amour et la violence des démons, une femme qui vivait dans la chasteté et dont il était éperdument amoureux. Mais un incident permit à l'esclave de s'échapper...

Par la persuasion et la douceur, les chrétiens amenèrent l'Egyptien à brûler ses livres de Magie⁴. Puis il dénonça ceux qui, dans cette ville, se plaisaient dans la Magie et possédaient des livres de Magie⁵. Au même moment, un copiste fit savoir que Georges de Thessalonique lui avait donné un livre de Magie pour en transcrire un exemplaire. Là dessus, les chrétiens dénoncèrent un certain nombre d'étudiants en droit de Béryte à Jean, évêque de la ville, qui leur ordonna d'examiner les livres en question⁶. « Toute la ville, dit l'auteur, était en émoi de ce que beaucoup étudiaient les livres de Magie au lieu de s'appliquer aux lois. » Parmi ces étudiants magiciens, on cite particulièrement Léontios, dresseur d'horoscopes, qui était passé maître en l'art de la tromperie⁷. Un certain nombre de livres de Magie furent saisis et brûlés. Cet autodafé eut lieu en présence du *defensor* de la ville, des greffiers de l'Etat et des membres

1. *Vie de Sévère*, p. 16 à 19.

2. *Id.*, p. 35-37.

3. *Id.* p. 57-59.

4. *Id.* p. 61-63 et P. Collinet, *op. cit.*, p. 110.

5. *Id.* p. 65; P. Collinet, *op. cit.*, p. 111.

6. *Id.*, p. 66; P. Collinet, *loc. cit.*

7. *Vie de Sévère*, p. 67; P. Collinet, *loc. cit.*

du clergé devant l'église de Sainte-Marie¹. Avant de les livrer aux flammes, on en lisait les principaux passages au peuple assemblé. Ainsi tous pouvaient se rendre compte des indications malfaisantes qui y étaient contenues, telles que celles-ci : « Comment faut-il troubler les villes, soulever les peuples et armer les pères contre leurs fils et leurs petits fils ? Par quels moyens on rompra les unions légitimes et les cohabitations. Comment on amènera, par violence, une femme qui désire vivre dans la chasteté à l'amour illicite, ou comment on commettra l'adultère et le meurtre, ou comment on cachera le vol. De quelle manière on forcera les juges à rendre pour soi une sentence d'acquittement. » En entendant ces révélations, le peuple poussa de nombreuses clameurs contre les païens et les magiciens².

Peu de temps après, eut lieu un autre événement. Des magiciens vinrent à Béryte. Ils promettaient de faire apparaître des trésors, qui y avaient été accumulés autrefois par Darius, lorsqu'il était venu en ce pays³. Ils s'entendirent avec Chrysarios de Tralles, l'un des étudiants adonnés à la Magie, et qui les crut. Et comme ils prétendaient que l'affaire exigeait le secours de la nécromancie et qu'il leur fallait un endroit caché pour accomplir leurs opérations, Chrysarios fit part de leurs promesses au second martyrion de la chapelle, car il y avait dans ce temple un grand nombre de tombeaux⁴. Donc, au milieu de la nuit, les magiciens se rendirent au martyrion. Arrivés là, ils déclarèrent que des objets en argent leur étaient nécessaires pour cette entreprise, aux uns, pour aller à la mer qui était proche et évoquer, au moyen de ces objets, les démons gardiens de ces trésors ; à cet autre, pour pratiquer la nécromancie dans les tombeaux situés dans le temple. On leur confia ce qu'ils demandaient. Après avoir opéré quelques incantations devant la mer, les premiers prirent la fuite, emportant les objets d'argent. L'autre, le nécromancien, tenta d'évoquer de force les âmes des morts, pour apprendre en quel lieu ces

1. *Id.*, p. 69 ; P. Collinet, *loc. cit.*

2. *Id.* p. 70. M. Cumont parle de cette « affaire curieuse » pour montrer quelle confiance les esprits les plus éclairés gardaient encore à cette époque dans les pratiques de la magie la plus atroce. Cumont, *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, chap. VII, p. 177-178. (également, P. Collinet, *loc. cit.*)

3. *Vie de Sévère*, p. 79.

4. *Id.*, p. 71.

trésors étaient cachés. Mais à ce moment se produisit un tremblement de terre, et il dut prendre la fuite ainsi que Chrysarios¹. De là résulta un nouveau soulèvement du peuple contre les païens et les magiciens.

1. *Vie de Sévère*, p. 71-73. Ce même Chrysarios, plus tard, consulta encore la Magie et les astrologues pour faire embarquer sa famille et ses richesses. Tout fut englouti par les flots, p. 74; P. Collinet, *op. cit.*, p. 111.

CHAPITRE V

LA LÉGISLATION DE JUSTINIEN

Section I. — Les lois de Justinien réprimant la Magie.

Justinien, très dévot de nature et très autoritaire, pratiqua l'intolérance sans merci¹. Sous son règne², ce fut une guerre continuelle à la fois contre les hérétiques et contre les païens. Il estime que la persécution contre eux est un devoir et les exclut de toutes fonctions publiques³ « afin que, dépouillés de tout, ils périssent dans la misère⁴. »

Dès son avènement, il défend aux païens de célébrer tous actes religieux, sous la menace de peines sévères « ... *qui contra facit, in extremo periculo versatur*⁵ ».

Ensuite vinrent des mesures plus rigoureuses, et la mort fut ordonnée pour quiconque tenterait de célébrer en cachette le culte proscrit⁶.

On comprend que, dans cet état d'esprit, Justinien n'ait pas épargné la Magie, beaucoup plus blâmable encore.

C'est au livre IX, titre XVIII « *De maleficis et mathematicis et celeris similibus* », Code Justinien, que l'empereur a fait insérer en partie les constitutions précédentes concernant la Magie et la Divination. On y trouve :

I. Une loi, la première, sans date, de l'empereur Antonin, se rapportant à la *loi Cornelia* : « Il est plus grave

1. Voir Diehl, *Justinien et la civilisation Byzantine au V^e siècle*, chap. VII, *L'œuvre religieuse*, p. 324 sq.

2. *Id.*, p. 527-565.

3. Diehl, *op. cit.*, p. 327.

4. *Cod. Just.*, I, XI, 10, 1 in fine « ... *omni re eculis in penuria relinquendos fore* ».

5. *Cod. Just.*, I, V, 14.

6. Diehl, *op. cit.*, chap. V, *Athènes et le paganisme*, p. 547 sq.; — *Cod. Just.*, I, XI, 10, *præf.* et § 4 : « *Si quis autem in republica nostra se occultans sacrificia vel etiam simulacrorum cultum celebrasse deprehendatur, in ultimis suppliciis percellitur...* »

de faire périr quelqu'un par le poison que de le tuer par le glaive¹. »

II. La loi 2, des empereurs Dioclétien et Maximien, de 294, qui distingue *l'art géométrique*, autorisé, de *l'art mathématique*, interdit².

III. Les lois 3 et 4, reproduisent les dispositions de Constantin.

1^o la Constitution du 1^{er} février 319 (contre les haruspices)³ qui interdit à ces personnages de franchir le seuil des maisons privées. Dans la première phrase du texte, entre *haruspex* et *limen*, Justinien a intercalé une partie du début de la Constitution du 15 mai 319⁴ qui étend la défense à tous les prêtres et ministres de ces sacrifices : « ... *nullus sacerdos, nullus eorum, qui huic ritui adsolent ministrare* »

Les sanctions sont les mêmes, ce sont :

- a) pour l'haruspice, la peine du feu ;
- b) pour celui qui l'a attiré chez lui, la déportation dans une île et la confiscation de ses biens.

Mais, naturellement, le Code Justinien n'ajoute pas « *superstitioni enim suae servire cupientes poterunt publice ritum proprium exercere* » comme le faisait la loi de Constantin, qui autorisait ceux qui voulaient servir leur religion à exercer publiquement leur rite propre.

2^o la Constitution du 23 mai 321 (317-319) contre les *arts magiques*⁵.

Justinien n'a rien changé à cette constitution, et autorise, lui aussi, les remèdes magiques utiles à la santé⁶ et l'emploi des procédés habituels pour préserver les moissons et les vendanges mûres des ravages de la pluie ou de la grêle.

1. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 1 : « *Plus est hominem veneno extingquere quam occidere gladio.* »

2. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 2.

3. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 3 ; *1. Cod. Th.*, IX, XVI, 1.

4. *Cod. Th.*, IX, XVI, 2. Justinien n'en a pas fait mention, et cela était inutile, car, d'une part, sauf la phrase intercalée, cette seconde constitution ne faisait que reproduire la précédente; de l'autre, elle se terminait par une invite adressée aux prêtres, à célébrer le culte officiel « *adite aras publicas atque delubra et consuetudinis vestrae celebra solemnia.* »

5. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 4. *Cod. Th.*, IX, XVI, 3.

6. Et cela comprendrait, d'après Mommsen, *op. cit.*, t. III, p. 191 le droit de porter des amulettes. Or, le fait de porter des amulettes avait donné lieu à des procès de Magie, notamment sous le règne de Valens. Amm. Marcellin, XIX, 12, 14.

IV. Puis viennent les lois 5, 6 et 7, soit trois constitutions des empereurs Constance et Julien :

1^o La loi du 25 janvier 357¹, qui rejette, à l'égal de la Magie, toute sorte de Divination.

2^o Celle du 4 décembre de la même année², punissant le trouble des éléments au moyen des arts magiques, et le meurtre magique par envoûtement.

3^o Celle du 5 juillet 358³, qui, pour le crime de Magie ou de Divination, supprime la distinction entre les *honostiores* et les *humiliores*. Les premiers, habituellement exemptés du supplice, seront torturés et exécutés comme les autres.

Voici maintenant la loi 8, d'après la Constitution des Empereurs Valentinien et Valens, en date du 12 décembre 370⁴. De cette loi, qui proscrivait, sous peine de mort, les pratiques des mathématiciens, une seule phrase, la dernière, est reproduite : « *Culpa similis est prohibita discere quam docere* ».

Enfin la loi 9, de Valentinien, Théodose, et Arcadius, du 16 août 389⁵, qui permet à tous de traquer le magicien, avec cette réserve qu'il est défendu, sous peine de mort, de les exécuter soi-même, est reproduite textuellement. Au mot *agitaloribus*, Justinien a fait insérer la glose *id est aurigis*. On sait, en effet, quels troubles les factions du cirque ont causés sous son règne.

Section II. — Les événements d'Antioche.

Après la mort de Justinien, vers la fin du vi^e siècle, il fallut ordonner à Héliopolis des exécutions sanglantes pour y réprimer l'insolence des sectateurs des anciens dieux. Vers le même temps, à Antioche, un grand procès de religion révéla l'existence de sociétés secrètes et païennes, s'étendant sur toute la ville, se ramifiant à Edesse et ailleurs; on découvrit toute une organisation régulière, des sacrifices mystérieux, et, chose plus grave, des grands fonctionnaires mêmes furent compromis dans l'affaire, des évêques soupçonnés de l'avoir connue et tolérée⁶. Ces événements, ainsi mentionnés dans le remarquable ou-

1. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 5. *Cod. Th.* IX, XVI, 4.

2. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 6. *Cod. Th.* IX, XVI, 5.

3. *Cod. Just.* IX, XVIII, 7. *Cod. Th.*, IX, XVI, 6.

4. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 8. *Cod. Th.* IX, XVI, 8.]

5. *Cod. Just.*, IX, XVIII, 9. *Cod. Th.*, IX, XVI, 11.

6. Diehl, *op. cit.*, chap. V : Athènes et le Paganisme, p. 565.

vrage de M. Diehl, sont tirés de Jean d'Ephèse¹. Comme on y trouve la plupart des caractères des anciens procès de Magie, il est intéressant de les relater en détail.

Durant la seconde année du règne de Tibère², on apprit dans la capitale que les païens pervers de Baalbec, autrefois appelée Héliopolis, qui passaient pour des adorateurs de Satan, complotaient pour savoir comment ils pourraient trouver l'occasion de détruire et de chasser jusqu'au seul souvenir des chrétiens dans cette ville. C'est qu'ils étaient riches et puissants, tandis que les chrétiens étaient peu nombreux et pauvres. Aussi en vinrent-ils des railleries aux actes de violence. Dès que la nouvelle atteignit Tibère, il confia l'affaire à un officier, nommé Théophile, que Justin avait déjà envoyé pour réprimer une révolte des Juifs et des Samaritains en Palestine. Celui-ci se rendit aussitôt à Héliopolis et arrêta de nombreux païens qu'il fit crucifier ou passer par l'épée. Les païens, soumis à la torture et sommés de livrer les noms de ceux qui partageaient leur erreur, mentionnèrent de nombreuses personnes de chaque district et cité de leur terre, et de presque chaque ville de l'Est, mais surtout d'Antioche la Grande. Pour la plupart des accusés, Théophile se contenta d'envoyer leurs noms aux magistrats de l'endroit où ils résidaient, avec ordre de les arrêter sur-le-champ et de les lui amener, mais il dépêcha l'un des officiers de son escorte pour s'assurer de la personne de Rufinus, qui était grand-prêtre d'Antioche. Cependant Rufinus était allé rendre visite à Anatole, gouverneur et procureur d'Edesse. Il partit donc pour Edesse, accompagné d'un magistrat, d'un évêque et d'un officier de la cour d'Eglise, dans l'espoir d'y arrêter Rufinus³.

A leur arrivée, ils apprirent qu'il demeurait là, et ayant attendu la nuit pour cerner la maison afin de l'arrêter, ils découvrirent une assemblée de païens qui célébrait une fête en l'honneur de Zeus, et, avec eux, se préparant à offrir des sacrifices, Rufinus lui-même... Ayant toutefois été avertis qu'on tentait d'entourer la maison, ceux qui étaient présents prirent alarme et s'enfuirent. Mais Rufinus

1. Jean, évêque d'Ephèse, *Histoire ecclésiastique* traduit du syriaque en anglais par R. Payne Smith).

2. A. D., 579.

3. Jean d'Ephèse, *Hist. ecclés.*, III, 27.

sachant bien qu'il n'avait ni endroit ni refuge où il put s'échapper, tira son couteau, s'en frappa le cœur, et, s'étant fait aussi une autre blessure à l'abdomen, tomba mort. Il y avait là, toutefois un vieillard podagre et trop faible pour fuir, et une veille femme, que l'on trouva en entrant, avec le cadavre de Rufinus étendu sur le sol, et entourés par les préparatifs du sacrifice. On se saisit d'eux et, sous menace de mort immédiate, on les obligea de livrer les noms de tous ceux qui avaient pris part à ces *sacrifices nocturnes*. Parmi les complices se trouvait le gouverneur et procureur Anatole.

Or, celui-ci s'était échappé en habits de voyage et s'était rendu chez l'évêque, sous prétexte de lui demander une explication touchant un passage de la Bible. Satisfaction lui fut donnée, mais, juste comme il quittait l'évêque, il fut arrêté. Comme il paraissait étonné, on lui dit « qu'il avait été cette même nuit avec Rufinus et les autres et qu'il avait offert un sacrifice à Zeus. » Il fut donc envoyé à Antioche, avec les autres prisonniers¹.

A Antioche, Anatole et son secrétaire, nommé Théodose, furent arrêtés et soumis à la question : tout d'abord, ils recoururent au mensonge, mais finalement, le secrétaire ayant été torturé et sévèrement flagellé, déclara sa volonté de tout confesser et, à ce qu'on dit, ils déposèrent :

« *Qu'à la fois, Grégoire, le patriarche d'Antioche et Euloquis, qui était postérieurement patriarche d'Alexandrie, étaient présents avec eux au sacrifice d'un jeune garçon, qui avait eu lieu de nuit à Daphné; et à peine, dirent-ils, avaient-ils achevé le sacrifice, que la cité tout entière se mit à trembler et fut secouée par un séisme.* »

Aussitôt cette confession connue, toute la population fut remplie d'horreur et d'étonnement, la cathédrale fermée, Grégoire contraint de rester dans son palais, et le service religieux interrompu. Le roi fut averti. Mais finalement, pour l'honneur de la chrétienté et afin que le clergé ne puisse être exposé au mépris et au blasphème, on étouffa l'affaire².

Quant à Anatole, ayant placé dans sa maison une image du Seigneur, dans l'espoir de faire supposer faussement au

1. *Ibid.*, loc. cit.

2. Jean d'Ephèse, *Hist. ecclés.*, III, 29.

peuple qu'il était chrétien, il invita un certain nombre de personnes à venir la voir. Mais, comme il la montrait, la gravure se retourna, la face contre le mur, à l'étonnement de tous. Anatole la remit en place, mais soudainement, une seconde fois, elle se retourna, et, de nouveau, une troisième fois. Là-dessus, on l'examina de près, et l'on trouva, adroitement introduite dans le dos, une image d'Apollon, si soigneusement faite qu'elle n'était visible qu'en y regardant de près. Horrifiés à cette vue, les archers jetèrent l'homme à terre, le frappèrent du pied et le traînèrent pas les cheveux jusqu'au prétoire, où ils racontèrent ce qui était arrivé. Alors Anatole, voyant toute fuite impossible, fit une complète déposition¹. Il fut jeté en prison, ainsi que son notaire Théodose. Leur procès eut lieu un peu plus tard².

Quand la nouvelle des événements d'Antioche parvint à la capitale, ce fut une consternation générale. A l'arrivée des prisonniers, une cour de justice, composée de magistrats et de juristes, fut constituée, en vue d'instruire leur procès et d'examiner l'affaire à fond, sur le serment qu'ils ne feraient preuve d'aucune partialité ni d'aucun égard pour la personnalité des accusés. Les juges siégèrent au palais royal de Placidia, mais leur procédure était secrète, et si quelques faits transpirèrent, ce fut en dépit de leurs efforts pour les céler... Or, après quelque temps, on acquit la certitude que la brigade était permise et l'emportait sur la vérité : comme on savait qu'il y avait, dans la ville, de nombreux païens, le peuple considéra que la cour acquittait ceux qu'ils choisissaient, c'est-à-dire qui payaient, et ceux qui étaient injustement condamnés, et que l'enquête concernant les païens était menée sans soin et avec corruption : le pire était que le roi, indifférent à cela, était parti pour un de ses châteaux, et la procédure tenue secrète³. Dans cette ignorance, le peuple acquit la conviction que l'affaire ayant dévié sous l'influence de l'or, était, pour ainsi dire, annulée, surtout lorsqu'on vit des païens qui avaient été arrêtés, remis en liberté. Des attroupements se formèrent soudain au cœur de la cité,

1. *Ibid.*, III, 28.

2. Voir *infra*, p. 241.

3. Jean d'Ephèse, *op. cit.*, III, 30.

des cris d'indignation s'élevèrent contre les païens et leurs juges. Le peuple accourut, et le nombre des émeutiers s'accrut rapidement jusqu'à plus de cent mille hommes, tous enflammés de zèle pour la cause du Christianisme.

La cité entière fut troublée, les boutiques se fermèrent et des Juifs, Samaritains, hérétiques de toutes sortes, accoururent de tous les quartiers et se mêlèrent à la foule, prêts à l'incendie et au pillage. Cependant les chrétiens se hâtaient avec grande excitation vers la cathédrale, dans l'espoir de se saisir de l'évêque, en proférant sur sa conduite des reproches scandaleux : ils l'accusaient de faire cause commune avec les païens et supposant (parce que des rumeurs d'athéisme couraient contre les évêques d'Antioche et d'Alexandrie), qu'il avait fait ses plus grands efforts pour les préserver du jugement, et ainsi mis fin à l'affaire, ils le menaçaient de la mort¹. Après avoir attaqué le palais, où ils saccagèrent tout et détruisirent quantité d'œuvres d'art, bien qu'épargnant le trésor qu'on leur offrait pour prix de leur retraite, les révolutionnaires trouvèrent finalement deux païens, un homme et une femme, qu'ils entraînent au rivage, où ils se saisirent d'un bateau, puis, ayant amené le bourreau, ils lui commandèrent d'y mettre le feu. Mais comme celui-ci refusait, par crainte du préfet de la ville, ils les mirent à bord, incendièrent le bateau, et jetèrent l'exécuteur public avec les deux autres. Il put sauter par-dessus bord et s'échapper, mais les deux autres furent brûlés vifs et sombrèrent. Ensuite la foule délivra tous les prisonniers chrétiens et se rendant chez le préteur, dans les bureaux où étaient déposés tous les procès contre les chrétiens, ils détruisirent les papiers. Le nouvel objet d'attaque fut la demeure du préfet de la cité. Celui-ci bien que païen lui-même, se mêlant à leurs cris, les félicitant de leur zèle, et protestant « qu'il n'était pas l'un des juges des païens et qu'aucun païen n'avait été jugé dans sa cour », restreignit leur impétuosité et empêcha ainsi la destruction de sa personne et de son palais. Mais les révoltés le contraignirent, par leurs cris, à partir de suite pour le palais de Tibérius. Effrayé, le préfet s'exécuta rapidement. Tandis qu'il informait le roi de ce qui se passait, plus de vingt mille

1. *Id.*, III, 31.

émeutiers apparurent, demandant avec de grands cris pourquoi l'enquête sur les païens avait été corrompue et étouffée, et pourquoi la brigade était permise pour prévaloir sur la vérité.

Le roi les apaisa et obtint qu'ils revinssent à la ville en promettant d'examiner l'affaire¹. A leur départ il réunit une force considérable d'hommes armés, afin de pouvoir prendre des mesures en cas de trouble et entra avec eux dans la ville... Il pacifia les émeutiers en donnant une fête équestre à l'hippodrome et en faisant entendre de sages paroles « car, vous le savez, tout homme sera récompensé selon ses œuvres. » D'autre part, ayant nommé un nouveau préfet, Julien, il lui donna l'ordre d'arrêter ceux qui avaient pris part au tumulte et de les soumettre à la torture. Or, en commençant ses interrogatoires, Julien trouva que beaucoup d'entre les accusés étaient des Juifs, des Samaritains, quelques-uns Manichéens, d'autres sectaires. Pressés de questions², ceux-ci confessèrent qu'ils s'étaient mêlés à la foule dans l'espoir de piller et qu'ils étaient prêts à brûler les églises, pensant que les chrétiens seraient arrêtés et mis à la torture, tandis qu'eux-mêmes passeraient inaperçus. Julien les condamna, les uns à être crucifiés, d'autres à la mort, d'autres au bannissement. De cette manière, aucun chrétien ne put se plaindre ou dire que quelqu'un avait été traité injustement. Mais il arrêta ensuite quelques chrétiens qu'il traita avec la plus grande clémence : quand on les prit pour leur faire faire le tour de la ville afin d'inspirer aux autres la crainte, pour qu'on ne remarquât pas qu'il n'y avait pas trace de châtiment sur leur corps, il ordonna de les enduire de vermillon, afin que leurs reins parussent rougis comme par les marques du fouet : et cela fut fait spécialement à cause des jeunes gens, dont beaucoup avaient pris part à la révolte et dont quelques-uns même riaient en montant dans les voitures qui devaient les promener autour de la cité. Un peu plus tard, Julien pris de remords à la vue d'un homme qui réclamait le martyre, se rendit chez le roi et le persuada d'accorder une amnistie aux chrétiens. Toutes les arrestations cessèrent³.

1. Jean d'Ephèse, *op. cit.*, III, 31.

2. *Ibid.*, III, 32.

3. Jean d'Ephèse, *op. cit.*, III, 32.

Ensuite, Tibère donna l'ordre à tous les magistrats et sénateurs de s'assembler. On instruisit le procès d'Anatole. Il fut torturé et jeté aux bêtes sauvages qui le déchirèrent cruellement, puis arraché de leurs griffes et crucifié.

Théodose, qui avait été son compagnon, et avait servi les démons avec lui, après qu'il eut souffert de longues et cruelles tortures, fut réservé pour de nouvelles, et un supplément d'information. Dans ce but, on l'envoya à nouveau dans la prison attenante à la cour du préteur, et là, il mourut durant la nuit, ou plutôt, comme on le pense, il se tua, parce que la sentence de mort devait être certainement prononcée contre lui.

Elle fut d'ailleurs prononcée malgré sa mort : son corps devait être brûlé. Mais comme cela révoltait les sentiments d'humanité, la sentence fut rapportée et il fut jeté dans un puits situé hors de la ville. Cette exécution s'ajouta à celles de l'homme et de la femme que la foule avait brûlés ; or l'homme était le fils de Théodose. D'autres, qui étaient en prison, subirent la torture ; des émissaires furent envoyés en Syrie, en Asie, et ailleurs, pour les arrêter et les amener dans la capitale².

Sur ce, de nouveaux noms furent donnés, les prisons se remplirent, et il fut même informé contre un grand nombre de membres du clergé officiant dans les églises : convaincus de beaucoup de crimes se rapportant au paganisme, la sentence prononcée contre eux fut *qu'ils seraient livrés aux bêtes et leurs cadavres brûlés*.

Ces exécutions continuèrent après la mort de Tibère, sous son successeur Maurice¹.

1. *Ibid.*, III, 33.

2. Jean d'Ephèse, *op. cit.*, III, 34.

CHAPITRE VI.

L'HERÉSIE DU PRISCILLIANISME¹.

Parmi les différentes hérésies qui motivèrent des constitutions impériales, celle des Priscillianistes mérite tout particulièrement d'être examinée, parce que nous possédons des renseignements assez précis, et que nombre des condamnations à mort auxquelles elle donna lieu étaient basées sur *l'accusation de maléfices, de doctrines et de réunions secrètes*, et — rappelant de loin les Bacchanales — *de mauvaises mœurs*.

C'est en 380 qu'eut lieu le premier Concile — celui de Saragosse — au sujet des Priscillianistes, et, en 385, la condamnation de Priscillien et de ses disciples. Ainsi, les événements principaux de cette grave affaire, se rattachent au règne de Théodose, empereur d'Orient, et de Valentinien II, empereur d'Occident (375-395), ainsi qu'aux dernières années de Gratien, vicaire de Rome, (empereur des Gaules) et au règne de l'usurpateur Maxi-

1. Bibliographie.

Conciles : Hefele, *Hist. des Conciles*, édit. Leclercq, 1908 :

a) I, 2^e partie : Concile de Saragosse, p. 986 et autres conciles espagnols, au sujet des Priscillianistes, p. 480 sq.

b) II, 1^{re} partie, pp. 66, 67, 68.

2. *Dictionnaire d'Archéologie et de théologie chrétienne*, t. II, p. 1062, Bordeaux.

3. Mgr Duchesne, *Histoire Ancienne de l'Eglise*, t. II, 3^e éd.

4. Goyau, *Histoire Religieuse* p. 43 à 45 et *Chronologie de l'Empire romain*, années 380-383-385.

5. Dom. H. Leclercq, *L'Espagne Chrétienne*, ch. III, « Priscillien et le Priscillianisme ».

6. Lenain de Tillemont, *Hist. ecclésiastique*, t. VIII, (éd. de 1719, Bruxelles), p. 816 sq., dont les sources sont : Sulpice Sévère, Saint Augustin, Prosper d'Aquitaine et les Conciles.

7. *Lettre de l'Empereur Maxime au Pape Sirice*, Patrol. P. L., t. XIII, p. 592, 4.

8. Priscillien, « *Priscilliani quae supersunt* » dans le « *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. XVIII.

9. Prosper d'Aquitaine, *Chronique*, Patrologie P. L., tome LI.

10. Sulpice Sévère, *Patrologia*, P. L., Migne, t. XX, *Historia Sacra*

mus, à qui Priscillien et ses partisans durent leur condamnation. Mais les lois portées contre leurs descendants au Code Justinien (XVI, V, 40, 43-48, 59, 65), l'ont été sous le règne de Théodose II (402-450).

Section I. — Histoire du Priscillianisme.

L'hérésie du Priscillianisme eut pour auteur un certain Marcus, né à Memphis, en Egypte, très habile magicien et disciple de Manichée, c'est-à-dire de la secte. Voyant les doctrines gnostiques discréditées dans son pays, Marc vint en Espagne, et chercha à y répandre ses opinions. Il y eut d'abord pour disciples une femme de qualité, nommée Agape, et le rhéteur Elpidius. Ceux-ci gagnèrent Priscillien¹... Priscillien était de haute naissance, très vertueux, il fut un des premiers à pratiquer l'ascétisme en Occident. Ses qualités, son intelligence, sont attestées même par ceux qui le désapprouvent, comme Sulpice Sévère². Mais il était rempli d'orgueil et on croit que, dès sa jeunesse, il s'était exercé à la Magie : « *Sed idem vanissimus et plus justo inflator profanorum rerum scientia : quin et magicas artes ab adolescentia eum exercuisse creditum est*³ ».

Première phase : Le concile de Saragosse. — Grâce à sa puissance de persuasion, Priscillien attira dans sa société beaucoup de nobles et de gens du peuple, et surtout des femmes, avides de nouveautés. La contagion de ses dangereuses erreurs se répandit sur une grande partie de l'Espagne, à ce point que quelques évêques, entre autres Instantius et Salvianus, en furent infectés. Ils donnèrent leur adhésion à Priscillien, et formèrent avec lui une conjuration⁴ : « *Jamque paulatim perfidiae istius tabes pleraque Hispaniae pervaserat : quin et nonnulli episcoporum depravati ; inter quos Instantius et Salvianus Priscillianum non solum consensione, sed sub quadam etiam conjuratione susceperant*⁵ ».

¹ Benain de Tillemont, *Mem. ecclés.*, p. 816 ; D. H. Leclercq, p. 154.

² Sulp. Sévère, ch. XLVI.

³ *Ibid. loc. cit.*

⁴ D. H. Leclercq, p. 171-72.

⁵ Sulp. Sévère, ch. XLVI.

Hygin, découvrit cette conjuration et la dénonça à Ydace, évêque de Mérida¹, qui aigrit le mal.

Concile de Saragosse.

A la suite de nombreuses querelles, on réunit un synode à Saragosse, où même assistèrent des évêques aquitains. Ce concile se tint le 4 octobre 380². Il est connu par les canons du synode, la chronique de Sévère et l'apologie adressée par Priscillien au pape Damase, sous le titre : « *Liber ad Damasium* ». Parmi les évêques qui y prirent part, on cite : Ithace, évêque d'Espagne, célèbre par son éloquence, Fœgadius d'Agen, et Delphinus de Bordeaux, qui signèrent les premiers³; Symposius, évêque d'Astorga, Hygien, évêque de Cordoue, Ydace de Mérida. Symposius qui avait suivi le parti de Priscillien et fut condamné par ce concile, n'y parut qu'un jour, après quoi il évita de s'y trouver, pour éviter la condamnation « Il est difficile de croire, dit Lenain,⁴ que Symposius n'ait pas été condamné nommément, bien que Sulpice Sévère n'en dise rien; mais seulement qu'un concile, composé d'évêques de l'Espagne et de l'Aquitaine, se tint au sujet des Priscillianistes à César-Auguste. Les hérétiques, invités à s'y rendre, n'y vinrent pas; le concile condamna les évêques Instantius et Salvanius et les deux laïques Helpidius et Priscillianus; il menaça de la même peine tous ceux qui seraient en communion avec eux; il chargea Ithacius, évêque d'Osso-bona, de faire connaître partout le décret et d'excommunier Hygin, évêque de Cordoue, qui avait eu, le premier, connaissance des nouvelles erreurs, et les avait ensuite lui-même partagées⁵ ». Malgré les protestations de Priscillien, la condamnation paraît certaine, cependant elle n'est

1. D. H. Leclercq, p. 172. Lenain de Tillemont, art. V, d'après la *Chronique de Saint Prosper*, ce feu peut avoir commencé à éclater en 379. — Ydace ou Hylace était métropolitain de la Lusitanie, province plus étendue que ne l'est aujourd'hui le Portugal. — Le nom latin de *Merida* est *Emerita*.

2. Le concile tint plusieurs sessions, dont il reste encore une datée du 4 octobre, l'an 418 de l'ère d'Espagne, qui commence trente-huit ans avant notre ère commune, donc en 380. Lenain, de Tillemont art. V. p. 828.

3. Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 532.

4. Lenain, de Tillemont p. 831.

5. Sulp. Sévère, *Historia sacra*, apud Hefele, I, 2^e partie, p. 986. Cependant Priscillien, *Liber ad Damasium* dit que le concile avait été précédé d'une lettre du pape, dans laquelle il recommandait de ne pas procéder contre les absents et ceux qui n'auraient pas été entendus, et il nie toute condamnation « *nemo e nostris reus factus tenetur nemo convictus, nemo damnatus est* ». Apud D. H. Leclercq, *L'Esp. chrét.*, p. 173. Priscillien, *op. cit.*, *Iractatus* II, p. 35, 42.

peut-être pas l'œuvre du Concile régulièrement constitué, mais sans doute d'une session où ne siégeaient que quelques-uns de ses membres les plus hostiles. On ne connaît pas avec certitude les motifs de la condamnation. Le concile de Saragosse semble s'être borné à condamner une série de coutumes, sans désigner aucune secte. Il n'est point question de Magie, une seule disposition pourrait s'y rapporter, de fort loin, c'est la suivante : « toutes les femmes chrétiennes doivent se tenir loin des *conventicula*¹ ». Mais si le *maléfice* n'est pas encore invoqué, on impute déjà à Priscillien de graves erreurs de doctrine. L'essence même de cette doctrine n'a jamais pu être connue, car elle était réservée aux initiés. On prêtait aux Priscillianistes, ces paroles : « *Jura, perjura secretum prodere noli* »² et ce mystère dont ils s'entouraient aurait suffi à donner prise aux calomnies et à jeter le discrédit sur la secte. Priscillien prêchait une sorte de fatalisme astrologique « voulant soumettre les corps et les âmes des hommes à des étoiles fatales ; ce qui les engageait aux horoscopes et autres folies des astrologues³. » Mais il ne pouvait être facilement condamné, bien qu'accusé de Sabellianisme, de Marcionisme, de Manichéisme, car il reniait et maudissait ces doctrines et leurs auteurs⁴. Dans son *Apologie*, on trouve même une accusation qui nous intéresse plus particulièrement et dont l'auteur est Ithace de Mérida : Priscillien aurait employé *des formules magiques de purification des prémices des fruits de la terre*⁵. L'inculpé nia et ajouta

1. He ele. I, 2^e partie, p. 986-87 canons du Concile de Saragosse.

2. D. Leclercq, *L'Espagne Chrétienne*, p. 168.

3. Lenain, de Tillement art. II p. 818. — Plus tard, le Concile de Tolède, de 647 plus net que celui de Saragosse, contre les Priscillianistes, anathématisa l'astrologie.

4. Priscillien, *Apol.*, tract. I, p. 22 : « *Anathema sit qui Manetem et opera ejus doctrinas adque instituta non damnat : cujus peculiariter turpitudines persequendas gladio, si fieri posset, ad inferos mitteremus ac si quid est deterrius gehennae tormentoque pervigili. ubi neque ignis extinguitur neque vermis emoritur* (Anathème contre les Marcianistes). Dans son *Apoloqie*, Priscillien cite plusieurs fois, et toujours pour les maudire, les Manichéens. Voici un passage extrait du *Liber ad Damasium*, tract. II, c. 39 : « *Inter quae tamen omnia Manicaeos, jam non hereticos, sed idolatras et maleficos Servos Solis et Lunae, invictiacos daemones cum omnibus auctoribus secis moribus institutis libris doctoribus discipulisque damnamus, quia de his scriptum est : cum tali nec quidem cibum sumere* ».

5. *Id.*, op. cit., tractatus I, p. 24 : « *Inter quae tamen novum dictum et non dicom facto, sed et relatione damnabili nec ullo ante hoc heretico auctore prolatum sacrilegii nefas in aures nostras legens Itacius induxit magicis praecantationibus primitivorum fructuum vel expiari vel consecrari oportere gustatu*

que ceux qui s'en rendraient coupables devraient être punis de mort, puisqu'il est écrit dans l'Exode : *Vous enlèverez la vie aux magiciens*. Mais il est deux inculpations sur lesquelles Priscillien a gardé le silence, et qui expliquent sans doute pourquoi les évêques de Saragosse et le pape Damase, résistèrent à ses protestations. Il s'agit de la doctrine de l'inspiration et de la composition du canon des Ecritures. Priscillien s'était attribué, sans en avoir le droit, le titre de docteur, et prétendait interpréter les Ecritures. D'autre part, il pensait que les livres reconnus canoniques ne contenaient pas la révélation tout entière, et, prenant la défense de la science, il voulait distinguer dans les livres apocryphes « l'ivraie du bon grain¹ ». On voit que la doctrine Priscillianiste menaçait sérieusement l'orthodoxie; il n'est donc pas étonnant que l'Eglise se soit alarmée et que tout prétexte lui ait été bon pour en punir les auteurs.

Pour protester contre les décisions du concile de Saragosse, Instantius et Salvianus élevèrent Priscillien, encore simple laïque, à la dignité d'évêque d'Avila, dans la province d'Ydace. Ce fut une période de scandale, car Priscillien et ses deux amis allèrent manifester dans l'église d'Emerita, et dénoncèrent Ydace à l'épiscopat espagnol. Mais celui-ci sut se concilier l'appui d'Ambroise et obtint **un premier rescrit de l'empereur Gratien**, qui enjoignait aux hérétiques de sortir des églises et des villes et de les chasser de toutes les terres².

Deuxième phase : l'Entrevue de Rome. — Alors Instantius, Salvianus et Priscillien décidèrent d'aller se justifier à Rome, devant le pape Damase³. Ils passèrent par l'Aquitaine où ils reçurent un accueil magnifique. L'évêque de Bordeaux, Delphin, les repoussa, mais ils trouvèrent aide et protection auprès d'une grande dame, Euchrotia, et de

unguentumque maledicti Soli et Lunae, tum quibus deficiet. consecrandam : quod qui legit protulit credidit fecit habuit induxit, non solum anathema maranatha, sed etiam gladio persequendus est, quoniam scriptum est : malefactor non sineis vivere.

1. D. H. Leclercq, *L'Esp. chr.*, p. 159.

2. *Id.*, p. 176, et Mgr Duchesne, p. 532 sq.

3. D. H. Leclercq; Mgr Duchesne; Sulp. Sévère, *Chron.* XLVII : *At tum Instantius, Salvianus et Priscillianus Romam profecti, ut apud Damam Urbis ea tempestate episcopum objecta purgarent.*

sa fille, Procula, et rallièrent à leur doctrine un grand nombre de personnes, surtout les fidèles de la ville d'Eauze¹.

Priscillien et ses amis, se rendant à Rome, passent par Milan, pour essayer de gagner à leur cause, l'évêque Ambroise. Mais celui-ci leur était hostile. A Rome, ils font tenir au pape Damase un mémoire justificatif : il refuse l'entrevue sollicitée². Les Priscillianistes reviennent alors à Milan et, employant la brigue et la corruption, malgré l'opposition d'Ambroise, ils obtiennent, par l'entremise de Mardonius, maître des offices, **un second rescrit de l'empereur Gratien**, qui mettait à néant les décrets précédemment portés et ordonnait de rétablir les Priscillianistes dans leurs sièges : « *Ita, corrupto Macedonio tum magistro officiorum, rescriptum eliciunt, quo calcatis quae prius decreta erant, restitui Ecclesiis jubebantur*³ » Munis de ce décret, Instantius et Priscillien regagnent l'Espagne. (Salvianus était mort à Rome),

Troisième phase le concile de Bordeaux. — Nous entrons alors dans une phase nouvelle de la lutte entre Ithace et Priscillien, lutte qui aura pour issue le Concile de Bordeaux, en 385.

De retour en Espagne, Instantius et Priscillien achètent le proconsul Volventius : « *haeretici, corrupto Volventio proconsule, vires suas confirmaverant*⁴ ». Ithace, traduit en justice, s'enfuit en Gaule où il se présente au préfet Grégoire. Celui-ci veut soumettre l'ensemble de l'affaire à l'empereur. Mais, par Mardonius, les Priscilliens obtiennent une décision impériale, qui retirait la connaissance de l'affaire au préfet et la renvoyait devant le vicair des Espagnes⁵. En même temps, Gratien envoie l'ordre de se saisir d'Ithace,

1. Sulp. Sév. *id.*, : « *Sparsere perfidiae semina, maximeque Elusanam plebem... pravis praedicationibus pervertere. A Burdigala per Delphinum repulsi, tamen in agro Euchrotiae aliquantisper morati, infecere nonnullos suis erroribus.* » Le même auteur prétend que Procula, enceinte des œuvres de Priscillien, s'était fait avorter avec des herbes : « *Procula de qua fuit in sermone hominum, Priscilliani stupro gravidam partum sibi graminibus abegisse.* » Et dom H. Leclercq, rapporte crûdement ce fait (*op. cit.*, p. 177). Au contraire Duchesne, qui juge les choses d'un esprit plus critique énonce « A propos de celles-ci (Euchrotia et Procula). Sulp. Sévère a tort de raconter une historiette invérifiable et invraisemblable », *Chron.*, II, 48, *op. cit.*, p. 536.

2. Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 533. et dom H. Leclercq, *op. cit.*, p. 177.

3. Sulp. Sévère, *Chron.*, XLVIII.

4. Sulp. Sévère, *Chron.*, XLIX.

5. Dom H. Leclercq, p. 178. Sulp. Sévère *Chron.* XLIX : « *Obtinèrent ut imperiali auctoritate praefecto erepta cognitio Hispaniarum vicario (nam jam proconsulem habere desiderant).* »

qui vivait à Trèves, mais il échappe aux poursuites et l'évêque Britannius le prend sous sa protection.

Cependant, le 25 août 383, Gratien est massacré à Lyon, et Maxime proclamé empereur d'Occident. Aussitôt qu'il est entré victorieux dans Trèves, c'est-à-dire dans les premiers mois de 384, Ithace lui adresse, contre Priscillien et ses amis, une dénonciation pleine de haine et d'inculpations atroces. L'empereur écrit alors au préfet des Gaules et au vicaire d'Espagne pour ordonner la comparution des hérétiques devant un synode réuni à Bordeaux, en 385¹.

Concile de Bordeaux (385). — Instantius est déclaré indigne de l'épiscopat. Mais Priscillien en appelle à l'empereur. Cette idée lui fut fatale et précipita le dénouement : « *Priscillianus vero... ad principem provocavit, et permisumque id nostrorum inconstantia*² ».

Quatrième phase : Procès et condamnation de Priscillien. — Tous les inculpés sont amenés à Trèves devant Maxime, suivis de leurs accusateurs, les évêques Ydacé et Ithace. Ils étaient perdus d'avance, car, à la nouvelle cour de Trèves, leurs amis de Milan ne pouvaient plus rien. Leurs accusateurs, en particulier Ithace, n'avaient ni scrupule ni conscience. Ils ne voyaient dans ce procès que la possibilité d'assouvir leur haine personnelle contre Priscillien et ses disciples, et d'attaquer l'ascétisme, qui contrariait leurs mœurs faciles. La cause du Priscillianisme était encore compromise par les conflits d'Espagne, les scandales

1. Goyau, *Chronologie de l'emp. romain* année 384. L'empereur Maxime à l'instigation de l'évêque espagnol Ithacius, convoque un synode à Bordeaux. Le priscillianiste Instantius est déposé. Priscillien proteste contre la juridiction du synode et en appelle au tribunal de Maximus qu'il va rejoindre à Trèves. En note, la date 384 ou 385 (d'après Tillemont, *Mem.*, VIII, p. 507). Dans la *Paléologie* P. L., t. XIII, p. 592, IV : « *Manichaeorum infanda scelera* », Anno Domino 585. « *Epistola Maximi imperatoris ad Siricum Papam* », ce Concile de Bordeaux est mentionné en « 584 » dans le commentaire de la quatrième partie de la lettre : « *Multis Maximus gesta quibus recens prodita sunt Manichaeorum seu Priscillianistarum scelera* ». le commentaire : « *...et nunc de Manichaeorum sceleribus adhuc proxime detectis eloquitur, de iisdem Priscillianistis interpretemur, primo quidem Burgulidae in concilio, quod hujus imperatoris jussu circa annum 384 celebratum est, ac deinde Treviris ab ipsomet Maximo, quem appellaverant, condemnatis* ». Cette lettre de Maxime au pape Sirice aurait été écrite par Maxime après l'exécution des principaux Priscillianistes. Le nouveau Pape lui ayant demandé des explications, Maxime lui transmet les pièces du procès et assimile les Priscillianistes aux Manichéens. Mgr. Duchesne, *op. cit.*, p. 538.

2. Sévère, *Chron.*, XLIX.

d'Aquitaine et l'attitude méfiante des deux grandes autorités ecclésiastiques d'Occident : le pape Damase et l'évêque Ambroise¹.

Toutefois, les Priscillianistes eurent un admirable protecteur en la personne de Saint Martin de Tours, qui était alors à Trèves. Ce noble évêque blâma le zèle excessif d'Ithace et demanda à l'empereur de ne pas répandre le sang fût-ce le sang d'un coupable, mais de se contenter de les faire déclarer hérétiques par un jugement d'évêques². L'empereur agréa ces sages conseils, mais Ithace s'emporta au point d'accuser d'hérésie Saint Martin, lui-même : « *Ausus etiam miser est ea tempestate Martino episcopo vero plane Apostolis conferendo palam objectare haeresis infamiam*³. » Malheureusement, Saint Martin dut quitter Trèves, et l'empereur, se laissant persuader par deux autres évêques : Magnus et Rufus, livra l'affaire au préfet du prétoire des Gaules, Evodius⁴, homme violent et inflexible.

Cinquième phase : Premier Concile de Trèves. — Priscillien comparut deux fois devant Evodius, et fut convaincu de *maléfice*. Il avoua aussi s'être livré à des études abominables, avoir tenu des réunions nocturnes avec des femmes impudiques, et être dans l'habitude de prier tout nu⁵. C'est là ce que nous rapporte Sulpice Sévère : « *Sed postea imperator per Magnum et Rufum episcopos depravatus, et a milioribus consiliis deflexus, causam praefecto Evodio permisit, viro acri et severo, qui Priscillianum gemino judicio auditum convictumque maleficii, nec diffidentem obcoenis se studuisse doctrinis, nocturnos etiam turpium feminarum egisse conventus, nudumque orare solitum* »⁶. Il est certain que les accusateurs de Trèves trouvèrent ou inventèrent de nouveaux chefs d'accusation. Ceci est mentionné dans la

1. Dom Leclercq, *op. cit.*, p. 177 et Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 535.

2. Hefele, *Hist. des Conciles*, p. 66, 67, II, 1^{re} partie. Tous les faits principaux de cette affaire, à partir du Concile de Saragosse, y sont notés. Au livre VIII, p. 66, 67 : *Les Conciles de Bordeaux et de Trèves* » avec nombreuses références. « Pas de sang, disait Saint Martin, c'est bien assez de peines ecclésiastiques, de la déportation », *apud* Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 536.

3. Sulp. Sévère, *Chron.*, L. On voit que Sévère, bien qu'il juge sévèrement les Priscillianistes, est peu favorable à Ithace, évêque bavard, impudent, dépensier, gourmand (Dom Leclercq, *op. cit.*, p. 179), et qui attaquait à travers Priscillien, tous ceux qui lisaient et jeûnaient beaucoup (*id. loc. cit.*).

4. Dom Leclercq, *op. cit.*, p. 180. Enodius, Hefele, *op. cit.*, p. 67, 2, 1^{re} partie.

5. Dom Leclercq, *op. cit.*, p. 180.

6. Sulp. Sévère, *Chron.*, L, 158, B.

note qui accompagne la lettre de Maxime au pape Sirice , « *Nempe particula adhuc aliquid novi sceleris Treviris proditum indicat, praeter ea quae jam Burdigalae detecta prabalaque fuerant*¹ ». Il n'en eût pas fallu autant. Un seul des griefs relevés aurait suffi pour envoyer à la mort Priscillien et ses amis : réunions secrètes et nocturnes ; étude, même désintéressée, de la Magie, pratique des maléfices, ces chefs d'accusation avaient fait leurs preuves, ainsi que nous l'avons vu, dès le commencement de l'empire. Selon l'avis de Mgr Duchesne², le crime de maléfice était seul capital. « Pour le reste, dit-il, il faut considérer que les doctrines excessives deviennent facilement *obscae* et les femmes *turpes*, quand la malveillance s'en mêle ; le *nudus orare*, pouvait être une forme d'ascèse. Rien de tout cela, d'ailleurs, ne regardait le juge séculier ».

Donc, Evodius déclara Priscillien coupable, et le plaça sous garde pendant que le rapport serait présenté au Prince. La procédure fut transmise au palais ; l'empereur décida que Priscillien et ses disciples devaient être punis de mort³. Ainsi nous le déclare Sévère : « *Evodio nocentem pronuntiavit, redegitque in custodiam, donec ad principum referret Gestis ad palatium delatis, censuit imperator Priscillianum sociosque ejus capitis damnari oportere*⁴. » Ithace voyant qu'il se rendait odieux aux évêques s'il conservait le rôle d'accusateur, se désista de la poursuite. Maxime désigna alors pour soutenir l'accusation un certain Patricius, avocat du fisc.

Priscillien fut donc condamné à la peine de mort pour « *Crime de Magie*⁵ » et, avec lui, Felicissimus et Arménius, clercs qui avaient suivi sa doctrine. Latronianus, poète distingué, et Euchrotia, amie de Priscillien et veuve du rhéteur Delphidius de Bordeaux, périrent aussi par le glaive⁶.

1. *Patrologia*, t. XIII, p. 592, IV in fine.

2. Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 536, note 2.

3. Dom Leclercq, *op. cit.*, p. 181.

4. Sévère, *Chron.*, L, 158, B.

5. Si la cause secrète de la condamnation fut le crime d'hérésie (et c'est le premier supplice pour cause d'hérésie), le motif argué fut le crime de Magie. Il est à peine douteux que Priscillien, qui avait, dit-il, essayé toutes les doctrines, ne se soit occupé de Magie. Ce qui est certain, d'après le témoignage de Sulpice Sévère, c'est qu'Evodius, dans son enquête, obtint de lui un aveu sur ce point. Mais cet aveu avait peut-être été arraché par la torture ; Dom Leclercq, *op. cit.*, p. 183.

6. Dom Leclercq, *op. cit.*, p. 181-82. Hefele, *H. des Conciles*, *op. cit.*, II, 1, p. 67. Prosper d'Aquitaine, *Patrol.*, t. 51, p. 586-736.

Instantius, qui avait déjà été condamné par les évêques, fut déporté dans l'une des îles Scilly.

Sixième phase : Second Concile de Trèves. — (386). Diverses condamnations, prononcées contre les autres complices¹, furent suivies de protestations nombreuses et éclatantes. Tous les chrétiens étaient indignés de ce qu'un évêque avait fait verser le sang. Cependant, à Trèves, se tenait un second concile des évêques de Gaule, qui approuvait la conduite d'Ithace, que plusieurs blâmaient², et poussait l'empereur Maxime à prendre, contre les Priscillianistes, de nouvelles mesures³. Celui-ci décide alors d'envoyer en Espagne des tribuns armés de pleins pouvoirs, avec mission d'y rechercher les principaux Priscillianistes, et d'y prononcer à leur gré des sentences de mort ou de confiscation. A cette nouvelle, Saint Martin revient à Trèves, pour intercéder en faveur de quelques anciens serviteurs de Gratien, condamnés à mort, et pour demander à l'empereur de retirer aux fonctionnaires leur mission en Espagne⁴. Ce n'était pas chose facile. Saint Martin doit employer l'adresse la plus subtile pour entrer à Trèves, et une fois là, pour obtenir une entrevue de l'empereur, qui refuse d'écouter ses conseils et le chasse. Averti en pleine nuit, que Maxime a donné l'ordre aux tribuns de partir pour l'Espagne, Saint-Martin court au palais et promet de communier avec les partisans d'Ithace si l'empereur retire l'ordre fatal. Grâce au courage de ce généreux évêque, les Espagnols sont sauvés⁵. Mais, sans lui, la condamnation de Priscillien eût pu n'être que le signal d'affreux massacres.

1. Arasinus et le diacre Aurélius furent condamnés à mort. Tiberianus, à la confiscation de ses biens et à la déportation aux îles Scilly. Quant à Tertullus, Potamius et Johannes, gens de condition fort basse, et qui s'étaient dénoncés, eux et leurs complices, avant toute question, on les relégua temporairement en Gaule. D. H. Leclercq, p. 182. Plus tard Ithace fut chassé de l'épiscopat. Ydace s'était spontanément démis.

2. Un évêque, Théognis, osa même l'excommunier, Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 538.

3. Hefele, *op. cit.*, II, I, p. 67.

4. Hefele, *id.*, *loc. cit.*

5. D. Leclercq, *op. cit.*, p. 186 à 188. Saint Martin parut au synode au moment où l'assemblée s'occupait de l'élection de Félix à l'évêché de Trèves, mais refusa de signer le procès-verbal constatant officiellement sa présence. Cet homme épris de perfection idéale, qui venait d'être jeté dans la mêlée d'intrigues misérables, quitta Trèves en proie à la plus profonde angoisse. A dater de cette époque, il n'assista plus à aucun concile. D. Leclercq, *op. cit.*, p. 188.

Néanmoins, ils continuaient d'être en danger et l'objet de poursuites isolées. En 386, à Bordeaux, la Priscillianiste *Urbica*, fut lapidée par la foule : « *Burdegalaequaedam Priscilliani discipula nomine Urbica, ob impietatis pertinaciam per seditionem vulgi lapidibus extincta est*¹... » tandis que le clergé orthodoxe, qui avait adopté envers eux une attitude hostile, persistait à refuser la communion aux partisans d'Ithace. Ainsi firent le pape Sirice, malgré les explications que lui avait fournies Maxime en lui transmettant toutes les pièces du procès², et Saint Ambroise. Lorsque celui-ci, en 387, vint à Trèves comme ambassadeur de Valentinien II, il se présenta à la cour de Maxime, non à l'église de Félix³. Rencontrant Hygin, vieillard, que l'on menait en exil sans égard pour son âge, il s'efforça vainement d'obtenir quelque adoucissement à son sort, et qu'on lui fournit au moins des vêtements et la nourriture nécessaire⁴. Tant que dura Maxime, c'est-à-dire jusqu'à l'été de 388, les Priscillianistes furent pourchassés et les ascètes suspectés. Mais quand Valentinien II eût été restauré (388), Ithace fut interné à Naples, ainsi qu'Ydace d'Emerita⁵. D'ailleurs, fait justement remarquer Mgr Duchesne, la politique joua son rôle dans cette affaire, et si les Priscillianistes avaient payé cher la protection de Gratien, les Ithaciens, à leur tour, eurent à souffrir de la bienveillance que leur avait accordée Maxime. En 389, le rhéteur Pacatus Drepanius⁶, député des Gaules auprès de Théodose, prononça devant le prince et le Sénat de Rome, un panégyrique, où l'exécution des Priscillianistes, et surtout d'Euchrotia, figure parmi les crimes de l'usurpateur. Euchrotia surtout, n'était, à ses yeux, coupable que « d'excès de religion, de trop de zèle dans le culte qu'elle rendait à la divinité » *nimia religio et diligentius culta divinitas*, c'était un crime d'ascétisme⁷.

Si pourtant, on peut dire avec dom H. Leclercq que

1. Prosper d'Aquitaine, *op. cit.* p. 586 : « *Flovius Honorius Theodosii Augusti fil. nobiliss. puer, et Evodius Cos.* »

2. Lettre de Maxime au pape Sirice, *loc. cit.*

3. Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 538.

4. *Id.*, p. 539.

5. *Id.*, p. 540. Dans Prosper d'Aquitaine, *loc. cit.* : « *Timasius et Promotus* », c'est-à-dire en 389 : « *Ithacius et Ursacius episcopi, ob necem Priscilliani, cujus accusatores fuerant. Ecclesiae communione privantur.* »

6. Pacatus, *Paneg.* 29, *apud* Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 541.

7. D. H. Leclercq, *op. cit.*, p. 195.

du supplice de Priscillien sortit le Priscillianisme », c'est surtout à l'Espagne qu'il faut penser, car, à partir des premières années du ^{ve} siècle, la secte Priscillianiste ne fit plus de progrès hors de ce pays. Bien qu'il ne soit guère question de Magie dans les Conciles espagnols qui se tinrent, pendant cette période, au sujet du Priscillianisme, il est nécessaire de les exposer brièvement, si l'on veut avoir un point de vue d'ensemble de cette intéressante affaire.

Après le supplice de Priscillien, son corps fut ramené en Espagne, avec ceux des six malheureux qui avaient partagé son sort. Leurs adeptes les enterrèrent en grande pompe, on ignore en quel endroit; et dès lors, Priscillien fut considéré comme un demi-dieu; ses compagnons élevés au rang de martyrs. C'est surtout en Galice, que l'enthousiasme était grand, et c'est là que se confina la secte où elle se maintint au moins jusqu'au ^{vi}e siècle¹. Plusieurs évêques entrèrent dans le mouvement. Le plus considéré était Symposius d'Astorga, puis Vegentinus, Herenas, etc². Presque toute la Galice fut bientôt perdue pour l'orthodoxie et, à l'instigation de Théodose II qui, né en Galice, avait intérêt à faire cesser un tel scandale, les évêques se réunirent d'abord à Saragosse, puis à Tolède, et sommèrent leurs collègues priscillianistes de se présenter devant eux. Ils refusent, mais l'attitude du Concile de Saragosse détermina le recours de Symposius et de Dictinus auprès de Saint Ambroise. De retour chez eux pour se conformer aux conditions exigées, Symposius, essaie d'effacer Priscillien du catalogue des martyrs, et Dictinus, successeur désigné de Symposius fait mine de refuser l'épiscopat³. Mais sur les protestations du peuple, les choses restèrent en état. Le Concile de Tolède se tint sous la présidence de l'évêque Patruinus. Cette fois, les prélats Galiciens comparurent, Symposius, Dictinius, son successeur, Paternus, évêque de Braga, se soumirent et signèrent une formule⁴. On déposa

1. Dom, H. Leclercq, *op. cit.*, p. 207.

2. Mgr Duchesne, *op. cit.*, p. 542.

3. Mgr Duchesne, p. 543-544, entre les deux Conciles, se place la mort d'Ambroise en 397, et celle du Pape Sirice, en 399.

4. Il faut dire toutefois que Symposius, en condamnant la doctrine de Priscillien, affecta d'ajouter « *juxta id quod paulo ante lectum est, in membra nescio qua* »; telle du moins qu'on vient de l'exposer au Concile d'après certaines pièces dont la lecture a été donnée.

les récalcitrants. En somme, tout se passa avec modération, car le nouveau pape Anastase, et le nouvel évêque de Milan, Simplicien, étaient favorables aux prélats repentants¹. Cependant, il resta toujours en Galice un noyau de Priscillianistes, surtout dans l'ouest de la province², dans le diocèse d'Iria Flavia³, où on les retrouve encore au déclin du vi^e siècle en dépit des lois impériales du ve siècle.

Section II. — Les lois impériales du ve siècle concernant le Priscillianisme.

Ces lois se placent entre le Concile de Tolède, de 400, et les nouveaux conciles espagnols de 446 et 447.

La première inscrite au Code Théodosien, (407) fut promulguée sous l'empereur Théodose II⁴. Sans distinguer les doctrines, la loi assimile les Priscillianistes aux Manichéens ou encore aux Phrygiens. Elle décrète « qu'il ne doit y avoir, pour ce genre d'hommes, rien de commun avec les autres, soit dans les mœurs, soit dans les lois », (car cette hérésie est considérée comme un crime public⁵) et, de même, la confiscation de leurs biens, leur laissant toutefois la faculté de les céder à ceux de leurs proches : ascendants, descendants et collatéraux jusqu'au deuxième degré, « qui n'ont pas souillé leur conscience, par une égale erreur⁶. » Les Priscillianistes sont écartés de toute libéralité ou succession, à quelque titre qu'ils y viennent. Ils ne peuvent non plus donner, acheter, vendre, contracter⁷. Cette rigoureuse poursuite continue

1. Mgr. Duchesne, *op. cit.*, p. 544. — On rappela dans ce concile quelques dispositions du Concile de Saragosse de 380. La défense de se retirer dans la solitude se change en l'obligation pour tout clerc de faire acte de présence journalier au service divin (can. 5).

2. Lors de la réunion du Concile de Tolède, on n'y signale qu'un seul évêque catholique, Ortigius, encore les Priscillianistes l'avaient-ils contraint à s'exiler; Dom. Leclercq, *op. cit.*, p. 197.

3. Concile de 563 : « *in ultimus hujus provinciae regionibus* »; Dom. Leclercq *op. cit.*, p. 207.

4. *Cod. Th.*, XVI, V, 40 (22 fév. 407) (Dat. VIII Kal. Mart. Romae Honorio VII et Theodosio II AA. cons.) AAA Senatori P(raefecto) u(rbi).

5. « *Hinc itaque hominum generi nihil ex moribus, nihil ex legibus sit commune cum ceteris. Ac primum quidem volumus esse publicum crimen, quia quod in religionem divinam committitur, in omnium fertur injuriam.* »

6. « *Quos bonorum etiam publicatione persequimur, quae tamen cedere jubemus proximis quibusque personis... si non et ipsi pari conscientia polluantur.* »

7. « *Ipsos quoque volumus amoveri ab omni liberalitate et successione quolibet titulo veniente. Praeterea non donandi, non emendi, non vendendi, non postremo contrahendi cuique convicto relinquimus facultatem.* »

même après la mort. « Les dernières volontés de celui qui a été convaincu d'être Manichéen, Phrygien ou Priscillianiste, seront vaines » sous quelque forme qu'il les ait laissées. Cependant « les fils qui se sont écartés de la dépravation paternelle » peuvent être institués ou venir à titre d'héritiers¹. Après ces mesures personnelles contre les hérétiques, la loi s'occupe de ceux qu'elle considère comme leurs complices, parce qu'ils les ont laissés agir ou négligé de les punir.

Et d'abord, le propriétaire, qui tout en n'étant pas impliqué dans la complicité du crime, mais sachant à qui il avait affaire, n'a pas empêché l'assemblée des Priscillianistes de se réunir dans sa demeure, verra sa propriété confisquée au profit de l'Etat. Si le maître l'ignore, alors c'est l'intendant ou le régisseur du domaine qui portera le poids de la responsabilité « il sera frappé du martinet de plomb et destiné aux travaux des mines. » Si c'est un fermier, et qu'il soit solvable, la déportation sera son seul châtimement².

Ceux qui sont chargés de faire exécuter la loi ne laissent pas d'être menacés : Le gouverneur de la province qui a différé de s'occuper de ces crimes, les dissimulant volontairement ou parce qu'il a reçu des faveurs, ou qui a négligé de punir ceux qui sont découverts, devra payer une amende de vingt livres d'or. Les défenseurs des cités, les premiers magistrats des villes et les officiers des provinces qui auront manqué de zèle et d'activité pour exécuter les ordres des magistrats suprêmes, devront payer dix livres d'or³.

La loi de 408⁴, rappelle le maintien de toutes les lois édic-

1. « *In mortem quoque inquisitio tendit... Ergo et suprema illius scriptura irrita sit, sive testamento sive codicillo sive epistula sive quolibet genere reliquerit voluntatis qui aut Manichaeus aut Fryga aut Priscillianista fuisse convincitur... Nec filios heredes existere aut adire permittimus, nisi a paterna pravitare discesserint.* »

2. *Cod. Th., XVI, V, 40, § 7* : « *Praedium, quo se huiusmodi hominum coetus, domino, et si non communione criminis implicato, sciente tamen nec prohibente, contraxit, patrimonio nostro sociatur, ac, si dominus ignoravit, actor vel procurator possessionis, coercitus plumbo perpeti metallorum operi deputetur, conductor, si idoneus est, deportabitur.* »

3. *Id.* : « *Rector provinciae, si haec crimina dissimulatione vel gratia delata distulerit aut convicta neglexerit, sciat se multa viginti librarum auri feriendum. Defensores quoque et principales urbium singularum nec non et officia provincialia decem librarum auri poena constringit, nisi in his, quae a iudicibus super hoc praecepta fuerint, exsequendis et sagacissimam curam et sollertissimam operam commodarint.* »

5. *Cod. Th., XVI, V, 43 (15 nov. 408 (407))*, Imp. Honorius et Theodosius AA. Curtio Praefecto praetorio : « *Ita ut aedificia quoque vel horum vel caeticolorum etiam, qui nescio cuius dogmatis novi conventus habent, ecclesiis vindicentur.* »

lées contre les Donatistes, les Manichéens ou Priscillianistes, et les gentils en général, et ordonne l'attribution aux églises de tous les édifices ou des temples où ces sectes tiennent leurs réunions.

En 410, nouvelle loi réglant la situation des Montanistes et Priscillianistes pour certains emplois civils ou militaires. Trois dispositions importantes peuvent être relevées dans cette loi : 1° Les Priscillianistes qui ont méprisé les supplices des vengeances ordonnés par les constitutions impériales répétées ne doivent pas même être admis au serment militaire¹; 2° Les personnages d'origine curiale ou les membres du Sénat ou ceux qui font partie de la milice ne peuvent pas obtenir pour eux les suffrages d'un poste désiré lorsque ces suffrages sont dus à une opinion religieuse condamnée par la loi²; 3° Néanmoins on défend de libérer ces mêmes personnages des obligations de la curie ou de la milice, en vertu de la loi qui a été promulguée en Occident³.

Il faut ensuite attendre l'année 423 pour trouver une nouvelle loi où les Priscillianistes soient nommés. Mais on ne les oublie pas. En 409, l'invasion suève avait libéré les hérétiques de toute contrainte; il y eut recrudescence du mal.

C'est vers ce temps que Saint Augustin essaie de combattre la secte, et compose, sur la proposition d'Orose, en 415, un traité de réfutation. Cinq ans plus tard il en écrira un autre intitulé : « Contre le Mensonge. »

La loi de 423, émane des mêmes empereurs que les précédentes : Honorius et Théodose. Elle rappelle qu'à tous les hérétiques, entre autres les Manichéens et les Phrygiens que l'on nomme encore Pepyzites ou Priscillianistes, on doit refuser toutes les choses que l'autorité des lois générales leur a

1. *Cod. Th.*, XVI, V, 48 (21 fév. 410), *Imp. Honorius et Theodosius A.A. Anthemio praeffecto praetorio* : « Montanistas et Priscillianistas et alia hujusmodi genera nefariae superstitionis per multiplicata scita divalia diversarum ultionum supplicia continentes ad sacramenta quidem militiae, quae nostris obsecundat imperiis, nequaquam admitti censemur. »

2. *Id.* : « Si quos vero ex his curialis origo vel ordinum nexus aut cohortiline militiae inligat obsequiis et functionibus, his adstringi praecipimus, ne sub colore damnatae religionis eliciant vacationis cupitae sibi suffragia. »

3. *Id.* : « Nec enim placet ex lege, quae in occidentalibus partibus promulgata praedictas caeremonias ita insecuta est, ut ab omni contractu eos et propemodum Romana conversatione submoverit, cohortalis militiae vel curiarum eos necessitatibus librari. » (*Dat. VIII Kal. Mar. Constantino poli Varrane v. c. Cons.*)

interdites, et qu'il faut punir ceux qui ont tenté de s'insurger contre cette interdiction¹.

Enfin une loi des empereurs Théodose II et Valentinien III, la dernière où soient nommés les Priscillianistes, mérite encore d'être citée. La première partie concerne tous les hérétiques en général, et leur enjoint de rendre aux catholiques les églises qu'ils leur ont arrachées². Elle porte défense d'ordonner de nouveaux prêtres, ou de se laisser ordonner sous peine d'une amende de dix livres d'or au profit du trésor, amende payée par le délinquant, à son défaut par le corps commun des clercs, ou bien encore prise dans le trésor du temple³. Les Priscillianistes, cités ensuite avec quantité d'autres sectes et assimilés aux Valentinieniens et aux Montanistes, sont l'objet de cette mesure collective « qu'ils n'aient nulle part sur le sol romain la faculté de se réunir et de prier⁴ ». Cette fois les Manichéens sont condamnés plus rigoureusement « ils doivent être chassés des villes » et même, d'après l'interpolation du Code Justinien⁵, livrés au dernier supplice⁶. La loi défend ensuite pour les Priscillianistes comme pour les autres :

a) qu'aucun grade militaire ne soit revêtu par eux, si ce n'est pour la milice des cohortes dans les provinces⁷.

b) de faire aucune donation mutuelle, aucun testament ou acte de dernière volonté⁸.

Suit un rappel de la loi de 407, concernant les donations,

1. *Cod. Th.*, XVI, V, 59 (9 avril 423) *ad. Asclepiodoto praefecto praetorio* : « Sciant universa sibi hae quoque constitutione denegari, quae illis generalium sanctionum interdixit auctoritas, puniendis, qui contra generalium constitutionum interdicta venire temptaverint. »

2. *Cod. Th.*, XVI, V, 65, § 1 (30 mai 428) *AA Florentio praefecto praetorio* : « Haereticorum ita est reprimenda insania, ut ante omnia quas ab orthodoxis abreptas tenent ubicumque ecclesias statim catholicae ecclesiae tradendas esse non ambigant. »

3. *Id.*, 2 : « Dein ut, si alios sibi adjungant clericos vel ut ipsi aestimant, sacerdotes, decem librarum auri multa per singulos ab eo, qui fecerit et qui fieri passus sit... »

4. *Id.*, 2 : « nusquam in Romano solo conveniendi orandique habeant facultatem. »

5. *Cod. Just.*, I, V : « De haereticis et Manichaeis et Samaritis », loi 5.

6. *Id.*, 2 : « Manichaeis etiam de civitatibus expellendis (et ultimo supplicio tradendis) quoniam nihil his omnibus relinquendum loci est, in quo ipsi etiam elementis fiat injuria. »

7. *Cod. Th.*, XVI, V, 65, 3 : « Nulla his penitus praeter cohortalinam in provinciis et castrensem indulgenda militia. »

8. *Id.*, 3 : « Nulla donationis faciendae invicem, nullo testamenti aut voluntatis ultimae penitus jure concesso. »

testaments, édifices privés et lieux de réunion, et les peines infligées au propriétaire ou à l'intendant¹.

La loi insiste au sujet de ceux qui demeurent dans leur opinion : tout grade militaire, et tout droit de faire une donation ou un testament leur seront entièrement refusés et ils ne pourront même invoquer contre les lois *aucun bénéfice spécial*². Enfin les hérétiques ne peuvent « conduire à nouveau à leur baptême soit des hommes libres soit leurs propres esclaves, qui ont été initiés aux mystères orthodoxes » ; ils ne doivent pas non plus les empêcher d'accomplir leurs devoirs religieux³. La sanction de ce baptême hérétique est la suivante : « Celui qui a baptisé, ou qui étant libre, s'est laissé baptiser, ou n'a pas dénoncé le fait, sera condamné à une amende de 10 livres d'or et à l'exil, et de toute façon la liberté de faire des donations et des testaments lui sera retirée⁴. » Cette loi se termine par une menace à l'égard des juges qui se seraient permis de diminuer ou d'annuler la répression de ce crime qu'on leur a rapporté⁵. « A moins que lui-même ne veuille subir ce qu'il a remis aux autres en le dissimulant ».

On voit que les Priscillianistes tombaient, comme les autres, sous le coup des lois impériales portées contre les hérétiques, mais on ne les poursuivait plus d'une manière distincte. Or, en 447, l'incendie renaît. On s'aperçoit que le nombre des adhérents secrets est toujours considérable, surtout parmi les membres du clergé. A ce moment, le pape Léon le Grand venait d'entreprendre à Rome une vigoureuse campagne contre les Manichéens, quand son attention fut attirée sur les Priscillianistes par l'évêque d'Astorga, Turribius. Deux lettres, l'une du pape, l'autre de l'évêque, nous renseignent. Celle de l'évêque fait mention des textes

1. *Id.*, 3 : « *Cunctisque legibus, quae contra hos ceterosque, qui nostrae fidei refragantur, olim latae sunt diversisque promulgatae temporibus, semper viridi observantia valituri.* »

2. « *Id.*, 3 : « *Illis etiam in sua omnibus manentibus firmitate... ita ut nec speciale quidem beneficium adversus leges valeat impetratum.* »

3. *Id.*, 4 : « *Nulli haereticorum danda licentia vel ingenuos vel servos proprios, qui orthodoxorum sunt initiati mysteriis, ad suum rursus baptismum deducendi.* »

4. *Id.*, 4 : « *Quod qui fecerit vel, cum sit ingenuus, in se fieri passus sit vel factum non detulerit, exilio ac decem librarum auri multa damnabitur, testamenti et donationis faciendae utrique deneganda licentia.* »

5. *Id.*, 5 : « *nisi ipse id pati velit, quod aliis dissimulando concesserit.* »

apocryphes qui circulaient en Espagne¹. Le pape, lui, ne paraît plus désapprouver l'appel au bras séculier. Sur cette initiative, un concile se serait réuni à Astorga (Astorica), en 446, mais ce que nous savons à ce sujet ne repose que sur des suppositions plus ou moins fondées². La réponse du Pape, en date du 21 juillet 447, ordonnait cependant un concile général, ou, à défaut, un concile provincial. Mais si rien, ou presque, ne fut fait, les exhortations du Pape amenèrent la réunion de deux autres grands conciles espagnols, le premier à Tolède, en 447³ et le second, un peu plus tard, dans la province de galice *in municipio Selenensi*⁴. Le pape Léon souhaitait la réunion d'un Concile général d'Espagne. Mais la situation politique du pays ne le permit pas et les différents souverains qui se partageaient l'Europe préférèrent deux conciles particuliers⁵.

Au Concile de Tolède, assistaient les évêques de la Tarraconnaise, de la Carthaginoise, de la Lusitanie, de la Bétique. Un symbole et dix-huit anathèmes y furent promulgués. Parmi les principaux, on peut noter :

(a) *l'anathème*, C. 12 visant directement Priscillien et sa prétention d'interpréter les Ecritures : « Si quelqu'un dit ou croit qu'en dehors des Ecritures reçues par l'Eglise catholique il en est d'autres que l'on doit regarder comme des autorités ou vénérer, qu'il soit anathème⁶. »

b) *le canon 16*, contre les pratiques ascétiques, est ainsi

1. Dom Leclercq, *op. cit.*, p. 296 : entres autres divers actes des Apôtres que la tradition attribuait à un personnage légendaire du nom de Leucius, et les « Mémoires des Apôtres » dont Pricillien était accusé de se servir.

2. Hefele, *op. cit.*, 2, 1^{re} partie, p. 481 et note 2; Idace, dans son *Chronicon* (Mansi, *Conc. ampliss. coll.*, t. VI, coll. 489) est le seul à en parler. Turribius, malade, rédige un écrit contenant les erreurs de la secte et l'adresse au pape Léon par un diacre d'Astorga. Le pape Léon écrivit quatre lettres au sujet de l'hérésie (*Epist. ad Idatium et Ceponium P. L.*, t. LIV, coll. 693).

3. Hefele, *op. cit.*, p. 482.

4. Hefele, *ibid.*, Tillemont, *Mem. ecclés.*, t. XV, p. 893, a consacré une note « sur le concile de la Galice sous saint Léon » tenu « *in municipio Selenensis apud Lucensem urbem* ». Tillemont avoue ne trouver aucun monument qui marque le lieu de ce concile « à peine peut-on trouver des preuves obscures et éloignées qu'il se soit tenu ».

5. Ce sont les conciles de Tolède et de Selenensi.

6. Hefele, 2, 1^{re} p., p. 486 : « *Si quis dixerit vel crediderit, alias scripturas, praeter quas Ecclesia catholica recipit, in auctoritate habendas, vel esse venerandas, anathema est.* »

conçu : « Si quelqu'un dit ou croit que les mariages qui sont permis d'après la loi divine sont dignes d'exécration, qu'il soit anathème¹ »;

c) le canon 15, est dirigé contre le fatalisme astrologique, autre erreur que les ennemis de Priscillien lui reprochèrent : « Si quelqu'un croit devoir ajouter foi à l'astrologie ou à la divination, qu'il soit anathème² »;

d) Le dernier anathème, est une condamnation générale de la doctrine Priscillianiste : « Quiconque suit, dans ses erreurs, la secte des Priscillianistes, ou bien qui les professe, ou bien qui fait dans le Saint Baptême quelque chose contre le siège de saint Pierre, qu'il soit anathème³ ».

Ainsi, vers le milieu du ve siècle, se termina l'hérésie du Priscillianisme. En principe, du moins, car les conciles provinciaux de 563 et 572 eurent encore fort à faire avec eux⁴. Le concile de 563 nous montre que le principal réduit des hérétiques se trouvait à l'extrémité nord-est de la Galice « *in ultimis hujus provinciae regionibus* » dans le diocèse d'Iria Flavia. Cette hérésie disparut complètement entre le vie et le viii^e siècles⁵.

Telle est l'histoire de la secte qui, aux iv^e et v^e siècles, troubla si profondément le monde chrétien. Sans doute, les exécutions de Trèves furent horribles et il n'est pas étonnant qu'elles aient soulevé dans l'Eglise une si grande réprobation. On peut aussi se demander si le crime principal imputé à Priscillien, et qui, seul, suffisait à motiver la condamnation capitale le crime de magie, était suffisamment justifié. Mais, il en fut de Priscillien comme de tous les autres, dans les procès qui nous occupent, et le seul soupçon de magie et de sorcellerie était, et pour longtemps encore, des plus redoutables. A n'en pas douter, ce soupçon ne fut

1. *Id.*, p. 487 : « *Si quis dixerit vel crediderit, conjugia hominum, qua secundum legem divinam licita habentur, execrabilia esse, anathema sit.* »

2. *Id.*, p. 487 : « *Si quis astrologiae vel mathesi existimat esse credendum, anathema sit.* »

3. *Id.*, p. 487 : « *Si quis in his erroribus Priscilliani sectam sequitur, vel proficetur, aut aliud in salubri baptismo contra sedem sancti Petri faciat, anathema sit.* »

4. Dom. Leclercq, *op. cit.*, p. 207.

5. *Ibid.*, p. 208.

que le prétexte avouable qui permettait de frapper l'auteur d'une hérésie jugée dangereuse. On a souvent présenté Priscillien comme la victime de l'intolérance religieuse, et cela est vrai en partie. Mais il était impossible à l'Eglise de reconnaître sa tradition dans cette sorte « d'ascèse inspirée par des idées gnostiques » qui formait l'essentiel du système des Priscillianistes¹ ».

1. Mgr. Duchesne, *op. cit.*, p. 548-549.

Vu: Le Doyen,
Edgard ALLIX.

Le Président de Thèse,
Paul COLLINET,

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Nota. — Les textes juridiques sont cités d'après les éditions courantes; les textes classiques d'après les éditions Guillaume Budé, sauf exceptions.

Ammien Marcellin. — *Rerum gestarum libri qui supersunt.*

Apulée. — *Métamorphose. Apologie.*

Saint Augustin. — *De Civitate Dei.*

Aulu-Gelle. — *Nuits Attiques.*

Capitolin. — *Histoire Auguste.*

Caton. — *De Re Rustica.*

Catulle. — *Poèmes.*

Cicéron. — *De Divinatione. De Legibus. Epistulae. Brutus. Tusculanes. Philippiques. De Inventione. In Vatinius. Pro Cluentio. Pro C. Rabirio Postumo.*

Code Grégorien (éd. Kruger).

Code Théodosien (éd. Kruger).

Code Justinien (éd. Kruger).

Dion Cassius. — *Histoire romaine.*

Eusèbe de Césarée (« Chronique » de), dans Migne, *Patrologia*, P. C., I. II, t. 19.

Girard. — Textes de Droit romain.

Götz. — *Corpus glossariorum latinorum*, Lipsiae, 1888-1903.

Hérodote. — *Histoire.*

Horace. — *Épîtres. Épodes. Odes. Satires.*

Jean d'Ephèse. — *Histoire ecclésiastique*, traduite du syriaque en anglais par Payne. — *The third part of the Ecclesiastical history of John, bishop of Ephesus*, translated by R. Payne Smith, Oxford, 1860.

Lampride. — *Histoire auguste.*

Lucain. — *La Pharsale.*

- Lucien.** — *Dialogi Meretrici.*
- Lucrèce.** — *De Natura rerum.*
- Firmicus-Maternus.** — *Mathesias.*
- Maxime.** — « Lettre de l'Empereur Maxime au Pape Sirice », dans Migne, *Patrologia*, P. L., t. XIII.
- Migne.** — *Patrologiae cursus completus. Patres Graeci et Patres Latini.* Paris, 1845-1866.
- Ovide.** — *Les Amours. Le Remède d'Amour. Les Héroïdes. Les Fastes. Les Tristes. L'Ibis. Les Métamorphoses.*
- Paul.** — *Sentences.*
- Photius.** — Dans Migne, *Patrologia*, P. L., t. CIII, Cod. LXXX (*Olympiodori historiarum libri XXII*).
- Pline l'Ancien.** — *Histoire naturelle.*
- Plutarque.** — *Vies des Grands Hommes. Questions romaines.*
- Polybe.** — *Histoire.*
- Priscillien.** — *Priscilliani qui supersunt dans le Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. XVIII.
- Propertius.** — *Elégies.*
- Prosper d'Aquitaine.** — « Chronicon » dans Migne, *Patrologia*, P. L., t. LI, col. 586.
- Psellus.** — « *De Daemonum operatione* ». Migne, *Patrologia*, P. G., t. CXXII, caput XVI.
- Sénèque le Philosophe.** — *Epistulae. Naturales quaestiones.*
- Sénèque le Tragique.** — *Médée.*
- Servius.** — *Servii qui feruntur in Virgilii carmina commentarii recensuerunt*, Thilo et Hagen, Lipsiae, 1884.
- Sozomène.** — *Histoire ecclésiastique*, VII, 22, dans Migne, *Patrologia*, P. G., t. LXVII.
- Spartian.** — *Histoire auguste.*
- Strabon.** — *Histoire.*
- Suétone.** — *Histoire romaine.*
- Sulpice Sévère.** — « Histoire sacrée », dans Migne, *Patrologia*, P. L., t. XX.
- Tacite.** — *Annales. Histories.*
- Tertullien.** — *De Idolatria.*
- Tibulle.** — *Elégies.*
- Tite Live.** — *Histoire romaine.*
- Valère Maxime.** — *Factorum ac dictorum memorabilium libri.*
- Varron.** — *Rerum rusticarum libri III.*
- Virgile.** — *Enéide. Bucoliques.*
- Zacharie le Scholastique.** — *Vie de Sévère d'Antioche*, publiée par Kugener. — *Patrol. Orient.*, t. II, fasc. I (1903).

AUTEURS

- Audollent.** — *Defixionum Tabellae*, Paris, 1904.
- Berthelot** (Marcellin). — *Origines de l'Alchimie*, Paris, 1885.
— Collection des *Anciens Alchimistes grecs*, Paris, 1887-88.
- Besnier** (Maurice). — *L'Île Tibérine dans l'Antiquité*, Paris, 1902.
- Bouché-Leclercq.** — *Histoire de la Divination dans l'Antiquité*, Paris, 1879-82.
— Art. : « Haruspices » au *Dict. des Ant. grecq. et rom.*, III, 1^{re} partie, p. 17 à 33.
- Cagnat.** — *La Sorcellerie et les Sorciers*. (Ann. du Musée Guimet. Bibl. de vulgarisation, 1903-1904, t. XV.).
- Cagnat et Chapot.** — *Manuel d'archéologie romaine*.
- Collinet** (Paul). — *Histoire de l'Ecole de Droit de Beyrouth*, Paris, 1925.
- Costa** (Emilio). — *Storia del Diritto Romano*, Torino, 1925.
- Cumont** (Franz). — *Textes et Monuments*, Bruxelles, 1896-99.
— *Les Religions orientales dans le Paganisme romain*, Paris, 1930.
- Guq.** — *Institutions juridiques des romains*.
— Art., « Injuria » au *Dict. des Ant. grecq. et rom.*, III, 1^{re} partie, p. 519-525.
- Darmesteter.** — *Le Zend Avesta*, Paris, 1892-1893.
- Daremberg** (Ch.) et **Saglio** (E.). — *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Paris, 1873-1888.
- Ernout et Meillet.** — *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1932.
- Duchesne** (Mgr). — *Histoire ancienne de l'Eglise*, Paris, 1911.
- Esmein.** — *Nouvelle revue historique du Droit*, Paris, 1902, t. 26.
- Foucart** (Paul). — *Les drames sacrés d'Eleusis* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Paris, 1912.
- Fossey.** — *La Magie assyrienne*, Paris, 1902.
- Girard.** — *Manuel élémentaire de Droit romain*, Paris, 1929, 8^e éd.
- Goyau.** — « Histoire Religieuse », dans l'*Histoire de la Nation française*, par Gabriel Hanotaux, Paris, 1922, t. VI.
- Graillet.** — *Le Culte de Cybèle*, Paris, 1912.
- Hefele.** — *Histoire des Conciles*, éd. Leclercq, Paris, 1908.
- Hirschfeld.** — *De incantamentis et devinctionibus amatoriis apud Graecos Romanosque*. Regiomonti, Pr., 1863, 8.

Huart. — *La Perse Antique.*

Hubert. — Art. « Magia » au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, III, 2^e partie, p. 1494-1521.

Huvelin (Paul). — « Les Tablettes magiques et le Droit romain ». (Extrait des *Annales internationales d'Histoire*, Mâcon, 1901.)

— « La Notion de l'*Injuria*, dans le très ancien Droit romain ». (*Annales de l'Université de Lyon*, Mel. Appleton, 1903, fasc. 13.)

Jobbé-Duval. — *Les Morts maléfaisants*, Paris, 1924.

Jullian. — Art., « Honestiores » au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, III, 1^{re} partie, p. 235-236.

Lambert. — « Le Problème de l'Origine des XII Tables », dans la *Revue générale de Droit de la Législation en France et à l'étranger*, Paris, 1903, t. XXVII.

Landucci (Lando). — *Storia del Diritto Romano*, Verona, 1898.

Lechat (Henri). — Art. : « Incubatio » au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, III, 1^{re} partie, p. 458-460.

Dom H. Leclercq. — *L'Espagne chrétienne*, Paris, 1905.

Lécrivain (Ch.). — Art., « Veneficium, Venenum », au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. V, p. 713-715.

Lefébure. — « Le Bouc des Lupercales », *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, 1909.

Lenormant (F.). — *La Magie chez les Chaldéens*, Paris, 1874.

— Art., « Chaldaei » au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, I, 2^e partie, p. 1094-1098.

Marquardt (Joachim). — *Le Culte chez les Romains*, Paris, 1889, trad. Brissaud.

Martin (Th. H.). — Art., « Astronomia » au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, I, 1^{re} partie, p. 476-504.

Martroye (F.). — « La Répression de la Magie et le Culte des Gentils au iv^e siècle » (*Rev. Hist. du Droit*, Paris, 1930).

Maspero (G.). — *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, Paris, 1895-99.

Maurice (Jules). — « La terreur de la Magie au iv^e siècle », (*Rev. Hist. du Droit*, 1927.)

Mommsen. — *Droit Pénal*, trad. par Duquesne, Paris, 1907.

Ortolan. — *Histoire de la Législation romaine*, Paris, 1846.

Paris (Pierre). — Art., « Hécate » du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, III, 1^{re} partie, p. 45-52.

- Reinach** (Salomon). — *Cultes, mythes et religions*, Paris, 1928.
Art. « Medicus, » au *Dict. des antiquités grecques et romaines*, III, 2^e partie, p. 1669-1700.
- Saglio** (E.). — Art., « Nodus » au *Dict. des antiquités grecques et romaines*, IV, 1^{re} partie, p. 87-88.
- Stoicesco**. — *La Magie dans l'Ancien Droit roumain* (Mél. Cornil, 1926, 2).
- Tamborino** (Julius). — *De Antiquorum daemonismo*, Paris, 1909.
- Lenain de Tillemont**. — *Histoire des Empereurs*, Bruxelles, 1707-1739.
- *Histoire ecclésiastique*, Bruxelles, 1719.
-

TABLE DES MATIÈRES

Préface	VII
Introduction	3

PREMIERE PARTIE

LA MAGIE DANS LA LITTERATURE ET LES MŒURS ROMAINES

Chapitre premier. — Définition de la Magie — Exposé sommaire des origines	5
Chapitre II. — Divination et Magie	9
<i>Section I. — Divination et religion</i>	9
<i>Section II. — Distinctions fondamentales de la Divination et de la Magie</i>	17
§ 1. — <i>Différence de but</i>	17
§ 2. — <i>Différence dans la répression</i>	19
<i>Section III. — Les principaux procédés divinatoires</i>	22
<i>Section IV. — Transformation de la religion romaine</i>	24
<i>Section V. — Le Mithriacisme</i>	26
<i>Section VI. — Evolution de la Divination dans le sens de la Magie</i> ..	32
§ 1. — <i>Aperçu d'ensemble</i>	32
§ 2. — <i>La Divination sidérale</i>	37
§ 3. — <i>La Divination nécromantique</i>	39
Chapitre III. — Des principales appellations des Magiciens	47
Chapitre IV. — Les dieux Magiques	58
<i>Section I. — Hécate</i>	58
<i>Section II. — Luperca</i>	60
<i>Section III. — Cybèle</i>	62
<i>Section IV. — La dea Syria</i>	65
<i>Section V. — Mercure</i>	66
<i>Section VI. — Saturne</i>	67
Chapitre V. — Le fait Magique	68
Généralités	68
<i>Section I. — La Magie et l'être humain</i>	71
§ 1. — <i>Metamorphoses</i>	71
§ 2. — <i>La médecine et la Magie</i>	72
§ 3. — <i>Les maladies causées par la Magie</i>	76
§ 4. — <i>La Magie et la femme enceinte</i>	77
§ 5. — <i>Les souffrances dans l'au-delà</i>	78
<i>Section II. — Faits Magiques qui atteignent l'homme dans son esprit</i> ..	79
§ 1. — <i>Les songes terrifiants</i>	79
§ 2. — <i>La perte de la mémoire, la folie</i>	81
§ 3. — <i>La possession des fous, exorcismes</i>	83
<i>Section III. — La Magie amoureuse</i>	86
<i>Section IV. — Le Meurtre Magique</i>	91

§ 1. — <i>Meurtre symbolique</i>	91
a) par <i>desirio</i>	92
b) par envoûtement	94
§ 2. — <i>Meurtre direct</i>	94
a) par empoisonnement (<i>philtres</i>)	97
b) La nécromancie	98
Chapitre VI. — Le moyen Magique	101
<i>Section I. — L'Incantatio</i>	101
<i>Section II. — Les Mala Verba ou maledicta</i>	102
§ 1. — <i>Les Dirae Precationes</i>	103
§ 2. — <i>La Devotio</i>	105
§ 3. — <i>Les Defixionum Tabellae</i>	106
<i>Section III. — Moyens divers</i>	110
§ 1. — <i>Animaux et ingrédients magiques</i>	111
§ 2. — <i>Les clous magiques</i>	113
§ 3. — <i>Les métaux magiques</i>	115
§ 4. — <i>Le nœud magique</i>	116
§ 5. — <i>Le nombre magique</i>	116
Chapitre VII. — Les Rois de Rome les Empereurs et la Magie	119
DEUXIEME PARTIE	
LA REPRESSION DE LA MAGIE	
Chapitre premier. — La loi des XII Tables	136
Chapitre II. — La répression de la loi des XII Tables à la loi Cornélia	
le sénatus-consulte des Bacchanales	151
<i>Section I. — La Répression de la Loi des XII Tables au sénatus-con-</i> <i>sulte des Bacchanales</i>	151
<i>Section II. — Le sénatus-consulte des Bacchanales</i>	153
§ 1. — <i>Exposé</i>	153
§ 2. — <i>Révélation et enquête</i>	155
§ 3. — <i>Le Châtiment</i>	156
<i>Section III. — La Répression : Des Bacchanales à la loi Cornelia</i> ...	158
Chapitre III. — La loi Cornelia « de Sicariis et Veneficiis »	159
<i>Section I. — Le Veneticium</i>	159
<i>Section II. — Les délits apparentés au Veneticium</i>	163
§ 1. — <i>L'avortement</i>	164
§ 2. — <i>Les remèdes contre la stérilité</i>	166
§ 3. — <i>Les philtres d'amour</i>	166
<i>Section III. — La Loi Cornelia et le meurtre par Sorcellerie et Magie</i>	167
Chapitre IV. — Les textes sur la répression de la loi Cornelia à Justinien	169
Chapitre V. — La législation de Justinien	233
<i>Section I. — Les lois de Justinien réprimant la Magie</i>	233
<i>Section II. — Les événements d'Antioche</i>	235
Chapitre VI. — L'hérésie du Priscillianisme	242
<i>Section I. — Histoire du Priscillianisme</i>	243
<i>Section II. — Les Lois impériales du v^e siècle concernant le Priscillia-</i> <i>nisme</i>	254
Table des Matières	262
Bibliographie	264

BORDEAUX. — IMPRIMERIE J. BIERE, 18, rue du Peugue. — 1933.

